

**Sophie ou La Fin
des Combats Tome
5 La lumière des
justes**

Henri Troyat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Henri Troyat

de l'Académie française

La lumière des justes

Sophie

ou la fin des combats

Roman



HENRI TROYAT

de l'Académie française

La lumière des justes V

Sophie ou la fin des combats

PREMIÈRE PARTIE

La porte s'ouvrit devant Sophie et elle franchit le seuil, en vacillant, chassée par la bourrasque. Le vent et la neige s'engouffrèrent dans le vestibule avec une force telle, que Nathalie Fonvizine dut s'arc-bouter pour refermer le battant. Un peignoir de flanelle jaune enveloppait son corps aux formes rebondies. L'effort rougissait son visage mafflu. Pendant qu'elle poussait le verrou, Sophie s'adossa au mur et pressa ses deux mains sur sa poitrine. Elle était hors d'haleine et penchait la tête sous sa lourde toque de renard. Au bout d'un moment, elle se redressa, fixa sur Nathalie un regard étonné et dit :

— Comment, vous n'êtes pas encore prête ?

— Je ne pensais pas que vous viendriez avec cette tempête de neige ! soupira Nathalie.

— Habillez-vous vite ! Il faut partir !

— Par un temps pareil ? Ce serait de la folie ! Nous irons demain !

— Demain, il sera trop tard ! N'avez-vous pas envoyé Matriona au centre de triage ?

— Si ! Elle doit déjà y être, avec les provisions. Mais cela ne fait rien. Si elle ne nous voit pas venir, elle comprendra et retournera à la maison...

Tant de mollesse irrita Sophie. Quand elle avait pris une décision, elle ne pouvait y renoncer sans une véritable douleur physique.

— Eh bien ! J'irai seule, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

— Oh ! non ! s'écria Nathalie. Attendez-moi ! J'en ai pour cinq minutes !

Et elle se précipita dans sa chambre. Sophie l'aida à s'habiller. Elles ressortirent ensemble, bras dessus bras dessous, courbées en deux pour lutter contre l'ouragan.

Une neige aux grains durs volait dans l'air et leur piquait les joues comme de la mitraille. Leurs yeux brouillés par la dâse des flocons ne distinguaient rien à dix pas devant elles. Mais elles connaissaient trop le chemin pour risquer de se perdre. Elles y étaient allées si souvent, à ce centre de triage ! Dès qu'un convoi de prisonniers en route pour le bagne s'arrêtait à Tobolsk, les femmes des décembreistes qui se

trouvaient en résidence surveillée dans cette ville s'ingéniaient à faire parvenir aux forçats un peu d'argent et de nourriture. La police tolérait ces pratiques charitables parce qu'elles s'adressaient à des criminels de droit commun. Aujourd'hui, pour la première fois, il s'agissait de criminels politiques : un groupe de jeunes fous, qui, l'année dernière, un quart de siècle après les décembristes, avaient osé conspirer contre le tsar. Leur chef, Michel Pétrachevsky, était, disait-on, un socialiste, un fouriériste. Dénoncés par un espion, les malheureux avaient été jetés, comme leurs prédécesseurs, dans les cachots de la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, et, après huit mois de prison, condamnés à mort. Mais, par une sinistre comédie, sur la place de l'exécution capitale, on leur avait annoncé que leur peine était commuée en travaux forcés. Cette aventure lamentable avait ému les survivants de l'insurrection du 14 décembre 1825. A peine avaient-ils appris l'arrivée des prisonniers à Tobolsk, qu'ils s'étaient enquis du moyen d'entrer en contact avec eux. Comme Matriona, l'ancienne nourrice des enfants Fonvizine, était du dernier bien avec un sous-officier de garde au centre de triage, Nathalie l'avait chargée d'obtenir, pour elle et pour Sophie, une entrevue avec ceux que déjà on surnommait les « pétrachevtsy ». Si elle échouait, on s'adresserait à quelqu'un de plus haut placé.

Nathalie buta contre une motte gelée et mit un genou à terre.

— Courage ! Nous sommes presque arrivées ! dit Sophie en l'aidant à se relever.

— Vous verrez que ce sera pour rien !

— Auriez-vous peur ?

Nathalie se cambra sous l'insulte, raffermir son chapeau sur sa tête et dit :

— Allons !

Elles repartirent avec obstination, dans le vent glacial qui leur coupait la figure. Déjà, les maisons s'espaçaient, écrasées sous des toits volumineux et blancs. Un long mur de briques se déroula dans le tourbillonnement de la neige : la citadelle, la prison... Sophie sentit les battements de son cœur se précipiter. Elle s'étonnait d'être encore capable d'enthousiasme après tant d'épreuves. Depuis dix-sept ans que Nicolas était mort, elle subissait l'existence plus qu'elle n'y participait vraiment. Mais, par une sorte de discipline intérieure, chaque fois qu'elle était sur le point de sombrer dans le découragement, elle avait un sursaut, jetait les yeux autour d'elle et s'évertuait à découvrir une nouvelle raison de vivre. Constaté que quelqu'un avait besoin d'elle était sa meilleure défense contre l'engourdissement de la solitude. Ce qui l'attirait, en cette minute, vers les condamnés politiques de

passage à Tobolsk ce n'étaient pas leurs idées (il y avait longtemps qu'elle était revenue de ces extravagances libérales !) mais la pensée des souffrances qui les attendaient au bagne. En les plaignant, elle oubliait son propre chagrin. Du reste, elle était obligée de convenir que les autorités lui avaient marqué beaucoup de mansuétude. Certes, elle n'avait jamais pu obtenir le droit de retourner en Russie, malgré toutes les lettres qu'elle avait adressées à l'empereur. Mais, par égard pour son deuil, on lui avait permis de quitter le hameau perdu de Mertvy Koulouk et de s'installer d'abord à Tourinsk. De Tourinsk, elle avait été transférée, cinq ans plus tard, à Kourgane. De Kourgane, dix ans plus tard, à Tobolsk. Là, elle avait retrouvé, avec une joie profonde, quelques anciens compagnons de captivité et leurs femmes : Ivan et Pauline Annenkoff, Michel et Nathalie Fonvizine, Svistounoff, Séménoff, Youri Almazoff, le Dr Wolff... On se réunissait entre amis, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, on évoquait les souvenirs de Tchita, de Pétrovsk, on se communiquait les lettres de décembristes disséminés sur l'immense territoire de la Sibérie.

Tous avaient fini leur temps de bagne et vieillissaient maintenant, à demi libres, à demi heureux, sous la surveillance de la police. Quelle grisaille après les flammes de la passion et du désespoir ! Il semblait à Sophie qu'il n'y avait pas de caractère, si impétueux fût-il, qui résistât au prodigieux pouvoir d'absorption de ce pays. Elle pensait à une éponge, promenée sur une aquarelle, dont les teintes, une à une, pâlissent. N'était-elle pas un exemple de cette mystérieuse décoloration des âmes ?

— J'ai l'impression qu'ils ont doublé les sentinelles ! dit Nathalie en s'arrêtant.

— Toujours, quand il y a un nouvel arrivage, dit Sophie en la reprenant par le bras.

Elles franchirent le porche et pénétrèrent dans le poste de garde, qui était sombre et sentait le chou. Près du poêle, siégeait un sous-officier rubicond, dont les moustaches en accolade soutenaient les bajoues. La nounou, Matriona, se dandinait devant lui, robuste et rose, en douillette bordée de fourrure. Elle portait un panier à chaque bras. Les soldats la regardaient avec envie. Mais, visiblement, c'était le sous-officier qui avait ses faveurs.

— Voilà justement ces dames ! s'écria-t-elle en faisant un large salut. Elles vous diront comme moi qu'elles ne viennent que par charité.

— La charité, la charité, grommela le sous-officier, qu'est-ce que ça signifie ? Vous me demanderiez de voir des droits communs, comme d'habitude, je ne dirais pas non. Mais là, avec des politiques, je suis

obligé de me montrer sévère !

— Nous ne voulons rien d'autre que leur donner un peu de nourriture et le livre des Evangiles, dit Sophie.

— Vous ne leur parlerez pas en français ? demanda le sous-officier rendu soupçonneux par l'accent de la visiteuse.

— Je vous le promets, dit-elle.

— Parce que le français ! *Oh ! là, là, mademoiselle !...*

Il rit à pleine gorge. Puis son rire se figea, son visage prit une expression rêveuse, la bouche entrouverte, l'œil au plafond. C'était le moment : Sophie posa un billet de dix roubles, plié en quatre, sur la table. Le sous-officier fit semblant de ne pas le voir et se tourna vers Matriona, qui minaudait en tortillant à deux mains un coin de son tablier brodé :

— Alors, Nicéphore Martynitch, que décidez-vous ? Nous sommes à votre merci, faibles femmes !

— Bon, dit-il. Mais pas plus de dix minutes. Un de mes hommes vous accompagnera.

Tout en parlant, il avait empoché l'argent avec dextérité.

Un gardien partit pour ouvrir les portes. Les trois femmes lui emboîtèrent le pas. Il leur fit traverser une cour, les précéda dans un couloir tira des verrous et, soudain, elles se trouvèrent dans une salle basse, peu éclairée et pleine de monde. Dans la pâle lumière qui tombait d'une fenêtre aux barreaux de fer, grouillait une foule d'hommes de tous âges, exsangues, loqueteux et barbus. Saisie à la gorge par une odeur de ménagerie, Sophie laissait courir ses yeux sur les visages qui se pressaient devant elle. Chaque fois qu'elle voyait des forçats, elle éprouvait le même malaise fait de honte et de pitié. Les condamnés à vie avaient la moitié du crâne rasé « en longueur », du front à la nuque ; les condamnés à temps, le devant de la tête rasé « en travers » d'une oreille à l'autre ; tous portaient sur la face une marque au fer rouge indiquant qu'ils étaient des criminels de droit commun. En vain Sophie cherchait-elle une figure intelligente parmi ces masques de bêtise, de vice et de misère. Les « politiques » devaient être parqués ailleurs. Au bourdonnement des voix, se mêlait le cliquetis des chaînes, traînant sur le sol. A entendre ce bruit familier, Sophie sentait tout son passé lui remonter en mémoire. Les premières années du bagne... Nicolas debout devant elle, les fers aux pieds... Il bougeait et les anneaux tintaient faiblement entre ses jambes... Un souvenir plus précis la visita et elle en fut incommodée, comme par une bouffée de chaleur.

Assis sous la fenêtre, devant un grand registre, un scribe cochant des noms sur une liste. Lui-même était un ancien forçat, avec des lettres tatouées sur le front. Le gardien lui parla à l'oreille. Ils rirent avec un bruit de tuyauterie engorgée. Puis le scribe demanda :

— Qui voulez-vous voir ?

— Pétrachevsky, dit Sophie.

— Il est à l'infirmerie.

Sophie eut une seconde d'affolement. Aucun autre nom ne lui venait en tête. Du regard, elle appela Nathalie à la rescousse. Celle-ci hésita, rougit et dit d'une voix défaillante :

— Alors... alors, Douroff !

— Qui ?

— Douroff ! répéta Nathalie.

Et, pour donner plus de poids à sa demande, elle ajouta précipitamment :

— C'est un de mes parents !

« Comme elle ment mal ! » pensa Sophie avec tendresse.

— Douroff ! Douroff ! dit le scribe en faisant glisser son gros doigt crasseux dans la colonne de gauche du registre. Ah ! voilà ! Cellule numéro 2 !

Il paraissait étonné lui-même de l'ordre qui régnait dans ses paperasses.

— Tout est là-dedans ! reprit-il en appliquant une claque sur son livre. Tout ! Donnez-moi mille aiguilles, je les classerai, je les inscrirai, il ne s'en perdra pas une seule !

Le gardien se dressa, face à la foule des bagnards, et cria :

— Eh ! vous autres ; rangez-vous !

Dociles, les forçats s'écartèrent devant les visiteuses. Elles passèrent, baissant la tête, entre deux haies de mendiants enchaînés. Sophie devinait tous ces regards d'hommes attachés à elle, et qui s'étiraient, comme si, en se déplaçant, elle eût distendu le filet où elle était prise. Leur odeur, l'odeur de la pauvreté, de la prison, l'odeur du peuple russe... Reconnaissable entre mille ! Un murmure de malédiction ou de prière. Rapidement, elle fouilla dans son réticule et distribua un peu de monnaie, au hasard. Elle évitait de lever les yeux sur ceux à qui elle faisait l'aumône.

Le gardien s'arrêta devant une porte, l'ouvrit à l'aide de deux clefs différentes.

— Douroff ! hurla-t-il. On demande Douroff !

Et il invita les dames à entrer. Elles franchirent le seuil avec circonspection. Le cachot était plongé dans la pénombre. Contre le mur, des hommes reposaient sur des grabats. L'un d'eux se leva et s'avança en traînant ses chaînes.

— Nous venons vous faire une visite d'amitié, dit Sophie. Vous êtes bien M. Douroff ?

— Oui, balbutia-t-il.

On ne lui avait pas rasé la tête. Il était grand et maigre, le regard févreux. Un air de fatigue et de résignation était répandu sur son visage.

— Et vous, Mesdames, puis-je vous demander qui vous êtes ? dit-il. Pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

Sophie se nomma et nomma Nathalie.

— Comment avez-vous dit ? s'écria-t-il. Ozareff, Fonvazine ? Vous existez donc réellement ? A force d'entendre parler des décembristes et de leurs admirables compagnes, j'avais fini par les considérer comme des personnages de légende ! Si vous saviez comme on vous vénère en Russie ! Et vous êtes là ! Après vingt-cinq ans de martyre, vous venez au secours de ceux qui ont pris votre relève ! Merci ! Merci !

Les larmes l'étouffaient. Il baisa les mains des deux femmes. La gorge contractée, Sophie se disait : « Mon Dieu ! comme il est jeune ! » Elle s'était figuré en venant qu'elle allait rencontrer des hommes de son âge et découvrait des garçons qui auraient pu être ses fils. « Nicolas n'était guère plus vieux à l'époque de son arrestation », pensait-elle encore. Et toutes les fibres de son corps se mirent à trembler. Attirés par les exclamations de Douroff, quatre de ses camarades s'approchèrent ; le cinquième resta couché.

— Je vous présente Spéchneff, Lvoff, Grigorieff, Toll, dit Douroff. Nous avons tous été arrêtés et jugés ensemble. Mais nous n'aurons pas, comme vos maris, la chance de faire notre temps de bagné parmi des condamnés politiques. Nous ne sommes pas assez nombreux pour cela. On nous enverra dans quelque forteresse, avec des assassins et des voleurs !

Des tics nerveux secouaient sa figure.

— Nous voudrions vous aider, dit Nathalie. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Rien, rien !... Vous êtes venues, c'est déjà extraordinaire !... Avez-vous su, ici, ce qu'a été notre condamnation, notre simulacre

d'exécution, le 22 décembre dernier ? Les troupes disposées en carré sur la place. Pétrachevsky, Mombelli, Grigorieff attachés aux poteaux d'infamie, un capuchon sur les yeux. Les soldats qui les mettent en joue. Et, tout à coup, le contrordre : on ne tire pas ? L'auditeur lit la nouvelle sentence impériale. Au lieu de la mort, la Sibérie...

— Oui, nous sommes au courant, dit Sophie. Des amis nous ont écrit pour nous raconter cela.

— Déjà ?

— Les nouvelles vont vite en Sibérie, à condition qu'on ne les confie pas à la poste !

— Lorsqu'on m'a détaché, j'ai cru devenir fou, dit Grigorieff. Je riais, je pleurais...

— Moi, dit Spéchneff, je regrette de n'avoir pas été fusillé sur place.

— Comment peux-tu dire cela ? s'écria l'homme qui était resté allongé sur son grabat. C'est bête et c'est lâche ! La vie, quelle qu'elle soit, est admirable. La vie est partout la vie. La vie est en nous et non dans le monde qui nous entoure !

Sophie regarda l'inconnu à la dérobée et lui trouva un visage maladif et disgracieux. Des cheveux blonds hirsutes, un nez informe, une maigre moustache. Tout en parlant, il s'était laissé glisser à bas de sa couchette. Il s'approcha du groupe en soutenant ses chaînes d'une main, à hauteur des genoux.

— Je vous présente mon camarade Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky, dit Douroff. Une brillante carrière littéraire lui était promise. Vous avez peut-être lu son livre, *les Pauvres Gens* ?

— Non, dit Sophie. Je regrette...

— Mesdames, dit le gardien, dépêchez-vous. Il ne faudrait pas que l'inspecteur vous trouve ici.

Nathalie fit signe à Matriona qui ouvrit ses deux paniers. L'un contenait du saucisson et des biscuits. L'autre les livres des Evangiles.

— Je n'en ai que cinq exemplaires, dit-elle, et vous êtes six !

— Rassurez-vous, je me passerai très bien de cette lecture ! dit Spéchneff avec un sourire. Je suis athée.

Les autres acceptèrent avec reconnaissance. Dostoïevsky pressa le livre saint contre sa poitrine. Il avait un regard d'une force et d'une luminosité presque insupportables.

— Il y a un billet de dix roubles caché dans une fente de la couverture, chuchota Nathalie.

Comme le gardien s'impatientait, les prisonniers eux-mêmes prièrent les femmes de se retirer pour éviter un esclandre.

Elles se retrouvèrent dehors, trop émues pour parler. Chacune ruminait ses propres impressions en marchant. La bourrasque s'était apaisée. Il neigeait, à petites plumes sages, sur la ville grise et blanche. Ça et là, - brillait, au loin, l'or voilé d'une coupole. Tout à coup, Sophie s'arrêta et dit :

— Que pensez-vous de notre visite ?

— Vous aviez raison ! s'écria Nathalie. Mille fois raison ! Je suis transportée ! Je ne sens plus ma fatigue !

— Il faut que nous nous arrangions pour les revoir plus tranquillement. Si nous en parlions à Macha ?

Macha, de son vrai nom Marie Frantzeff, était la fille du procureur, du gouvernement à Tobolsk. Elle avait beaucoup d'amitié pour les décembristes et les soutenait toujours dans leurs entreprises charitables.

— Mais oui ! dit Nathalie. Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt ? Elle interviendra auprès de son père. Et, si son père veut bien dire un mot à l'inspecteur de la prison...

Elles se regardèrent, radieuses, et se remirent en route avec un regain d'énergie. Matriona marchait derrière elles, ses paniers vides au bras. Marie Frantzeff habitait en bordure du jardin public.



Le lendemain, sur l'avis favorable du procureur, l'inspecteur de la prison invita Mmes Fonvizine et Ozareff à rencontrer les condamnés politiques dans son propre appartement. L'entrevue eut lieu sous la surveillance discrète d'un officier, qui feignait de lorgner par la fenêtre. Il y avait quelque chose d'insolite dans ces forçats en guenilles assis au milieu du salon. Leurs chaînes reposaient entre les pieds galbés des fauteuils. Ils parlaient avec des voix timides, enrouées. Puis l'officier se retira et ils s'enhardirent. Sophie les interrogea sur leurs opinions politiques. Leurs réponses la troublèrent beaucoup. Ils n'avaient pas de la révolution la même conception que les insurgés du 14 décembre 1825. Pour eux, il ne s'agissait plus simplement de libérer les serfs et d'imposer un régime constitutionnel en Russie, comme le souhaitaient jadis les décembristes, mais d'abolir la propriété individuelle, d'instituer une communauté où chacun travaillerait pour tous et où tous travailleraient pour chacun, de permettre au peuple de se gouverner lui-même... C'était surtout Pétrachevsky — barbe noire et regard de feu — qui soutenait ces

idées. Il était sorti de l'infirmerie et semblait en bonne santé. A tout propos, il citait Charles Fourier, Proudhon, Saint-Simon, Herzen, Bakounine... Ses compagnons l'approuvaient par de petits hochements de tête. « Ils sont encore plus fous que nous ne l'étions ! » songea Sophie. L'officier revint et, prudemment, on parla d'autre chose. A quatre heures, la femme de l'inspecteur fit servir le thé. L'apparition du samovar sur la table bouleversa ces hommes qui, depuis longtemps, avaient oublié les douceurs de la vie familiale. Douroff réprima un sanglot. Dostoïevsky détourna la tête. Spéchneff dit entre ses dents :

— Oh ! il ne fallait pas !...

Nathalie Fonvizine et Sophie remplirent les verres, passèrent les gâteaux secs.

— Vous êtes très mal servi, Fédor Mikhaïlovitch. Encore un peu de biscuit...

Gelés, affamés, les bagnards s'efforçaient de garder de bonnes manières. Ils s'appliquaient à boire lentement, à manger peu. Leur dignité dans la misère excitait la pitié de Sophie. Elle pensait qu'en aucun autre pays du monde une scène pareille n'eût été possible.

De tous les prisonniers, c'était Douroff qui lui paraissait le plus sympathique, à cause de ses traits réguliers et de son regard tendre. Détail curieux, il n'y avait pas un noble parmi eux, pas un fils de grande famille. L'esprit d'émancipation était descendu d'un étage dans la hiérarchie sociale. Un jour, peut-être, les idées libérales, venues d'en haut, creuseraient leur chemin plus loin encore, jusqu'aux basses couches de l'humanité. Alors le peuple, enfin éclairé, ne s'en remettrait plus à d'autres du soin de faire la révolution. Fallait-il l'espérer ou le craindre ? Nathalie Fonvizine offrit du thé à l'officier de garde, qui en avala deux verres coup sur coup. Ensuite, pour remercier les dames de leur attention, il quitta de nouveau la pièce. A peine eût-il refermé la porte derrière lui, que Pétrachevsky se remit à parler de la vie heureuse que les hommes de demain pourraient mener dans les phalanstères, le travail s'y transformant en joie et l'obéissance en liberté. Ces propos passionnés amusaient Sophie et elle regrettait de n'en être pas dupe. Son manque de crédulité lui rappelait son âge. Qu'était-elle pour ces garçons ? Une vieille dame, qui avait cru jadis en la révolution, mais dont vingt-trois années de Sibérie avaient usé l'enthousiasme. Ils devaient la trouver aussi démodée dans ses idées que dans ses vêtements. La liberté ne se portait plus ainsi chez les jeunes.

L'officier reparut, au bout de dix minutes. Cette fois, il venait chercher les prisonniers pour les reconduire dans leur cachot. Ils se levèrent, dociles. Les dames leur fourrèrent encore des biscuits et des

bonbons dans les poches :

— Que Dieu vous garde ! Nous vous écrirons !

Le bruit des chaînes s'éloigna dans le corridor. Sophie et Nathalie restèrent seules, tête basse, devant la table vide. La femme de l'inspecteur de la prison vint leur demander, un sourire mondain aux lèvres, si tout s'était bien passé. Elles la remercièrent de son hospitalité et se hâtèrent de partir à leur tour. On les attendait, pour le compte rendu, chez les Annenkoff.

*

En arrivant dans l'antichambre, le premier regard de Sophie fut pour le portemanteau. Au milieu de quelques pardessus insignifiants, pendus côte à côte aux patères, elle reconnut la pelisse du Dr Wolff et se réjouit. L'amitié tendre qu'il lui témoignait depuis qu'elle s'était installée à Tobolsk mettait un peu de chaleur dans sa vie. Nathalie la pressait d'entrer dans le salon, mais elle prit le temps de vérifier sa tenue devant une glace. La figure qui lui apparut ne fut pas tout à fait de son goût : le creux des joues marqué par la fatigue, le regard fort et sombre entre des paupières fanées, la bouche qui souriait tristement et, débordant la toque de fourrure, des bandeaux de cheveux bruns à peine striés d'argent. Heureusement, sa taille était restée mince e! son port de tête n'avait pas fléchi. A cinquante-sept ans, elle en paraissait quarante-cinq. Elle dressa le cou, dégagea les épaules, alluma ses yeux dans le désir inconscient de plaire et passa le seuil en donnant le bras à Nathalie. Aussitôt, elles furent entourées par des visages de connaissance. Tous les déembristes en exil à Tobolsk se trouvaient là. Pauline Annenkoff conduisit les nouvelles venues vers une table servie. On se rassit autour d'elles dans un grand bruit de chaises. Elles protestèrent qu'elles avaient déjà pris le thé. Mais leurs paroles se perdirent dans le flot des questions :

— Alors ? Comment sont-ils ? Que vous ont-ils dit ?...

Elles racontèrent, l'une coupant l'autre, l'entrevue qu'elles venaient d'avoir avec les « pétachevtsv ». Pendant tout le récit, Sophie ne cessa d'observer le Dr Wolff. Son visage au teint basané était barré d'une grosse moustache grise, mais ses sourcils étaient restés noirs. Derrière ses lunettes rondes, ses yeux avaient un regard intelligent et doux. A plusieurs reprises, Sophie perçut entre elle et lui un contact de pensées aussi rapide, aussi précis, que le jaillissement d'une étincelle. Lorsqu'elle évoqua les opinions politiques de Pétrachevskv, les hommes redoublèrent d'attention. Sans doute certains mots avaient-ils gardé le don de les émouvoir. Ils écoutaient les échos des batailles de leur jeunesse. Tout à coup, ils parurent très vieux à Sophie. Même le

Dr Wolff. Elle ne les avait jamais vus ainsi. Ivan Annenkoff était un gros monsieur désœuvré, paresseux, taciturne : Youri Almazoff inclinait une face triangulaire de momie sous un crâne à demi chauve ; Pierre Svistounoff avait perdu ses dents de devant et sa bouche se creusait en entonnoir entre son menton proéminent et son nez pointu. Comment eût été Nicolas, s'il n'était pas mort à trente-neuf ans ? se demanda Sophie. Peut-être, pour leur amour à tous deux, valait-il mieux qu'elle ne l'ait pas vu vieillir, qu'il ne l'ait pas vue vieillir ? Surprise par cette idée, elle se retira de la conversation et laissa Nathalie parler à sa place. Le ton montait.

— Les théories de ces malheureux relèvent du socialisme le plus utopique ! grogna Ivan Annenkoff en engloutissant une cuillerée de confiture.

— Parfaitement, renchérit Svistounoff, nous étions tout de même plus proches de la réalité russe !

— La réalité russe, observa Youri Almazoff, c'est un pouvoir fort au-dessus d'un peuple faible. La structure géographique de notre pays le commande. Il n'y a pas à sortir de là !

— Vous êtes donc d'avis qu'il ne faudrait rien changer ? demanda le Dr Wolff avec un sourire ironique.

— Peut-être 1 Nous nous sommes trompés ! Et les « pétrachevtsy » se sont trompés ! Tout à fait entre nous, je ne vois pas pourquoi nous leur dirions merci. Leur complot n'a servi qu'à renforcer la méfiance du tsar envers tout ce qui est libéral. S'il nous restait un vague espoir de retourner un jour en Russie, nous pouvons en faire notre deuil !

— Qu'est-ce que tu racontes ? cria Michel Fonvazine. Serais-tu devenu un suppôt de l'autocratie ?

— Messieurs, Messieurs, je réclame la parole ! vociféra Sémenoff en tapant le bord de la table avec une cuillère.

Soudain, avec une précision extraordinaire, Sophie imagina Nicolas prenant part au débat, le visage animé, les dents blanches. Puis tout s'éteignit autour d'elle. Youri Almazoff avait raison : déjà, la révolution de 48 en France, les soulèvements populaires dans les états allemands, la folle entreprise des Hongrois prétendant s'affranchir du joug autrichien avaient convaincu le tsar que le poison des théories nouvelles risquait de gagner la Russie. La découverte, à Saint-Pétersbourg, d'une deuxième société secrète ne pouvait que le rendre plus intransigeant envers les survivants de la première. « Je finirai mes jours en Sibérie », pensa Sophie. Après des années de rébellion, elle s'était habituée insensiblement à cette conclusion mélancolique. Le parfum du thé et des confitures emplit sa tête, l'écœura doucement.

Pauline Annenkoff voulut remplir sa tasse.

— Non, merci, chuchota Sophie.

Elle reporta ses yeux sur le Dr Wolff. Mais leurs regards ne se croisèrent pas. Il écoutait Michel Fonvizine, qui disait avec chaleur, en froissant sa serviette :

— Ce qui me console dans tout cela, c'est la pensée que notre sacrifice n'a pas été complètement inutile ! Les gens de la nouvelle génération ont peut-être des idées plus avancées que nous, ils sont socialistes, communistes, fouriéristes, mais ils ne seraient rien du tout si, le 14 décembre 1825, nous ne nous étions rassemblés sur la place du Sénat, face aux canons du grand-duc Nicolas Pavlovitch !

— Oui, dit Youri amèrement, nous leur avons rendu le service de préparer pour eux le chemin de la Sibérie.

— D'autres reprendront le flambeau, dit Ivan Annenkoff dans un bâillement.

— Les pauvres ! soupira Pauline.

Elle avait beaucoup engraisé avec l'âge. Dans l'épaisse pâtisserie de son visage, ses petits yeux étaient coincés comme deux raisins secs. Svistounoff éclata de rire :

— Vous avez l'air de considérer que les révolutionnaires seront toujours à plaindre, en Russie !

— Mais oui... N'ai-je pas raison ?...

— « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ! » dit le Dr Wolff sentencieusement.

— Que c'est beau ! s'écria Nathalie.

— La formule n'est pas de moi !

— Et de qui ?

— De Guillaume d'Orange, à ce que je crois.

— Il a réussi ?

— Oui, à se faire beaucoup d'ennemis et à mourir assassiné.

— Vous êtes toujours terriblement caustique, Docteur ! dit Pauline en le menaçant du doigt.

Le Dr Wolff parut flatté d'avoir conservé cette réputation malgré les années. A regarder vivre ses amis, Sophie avait l'impression que tous, ici, jouaient le rôle de leur jeunesse, bien qu'ils n'eussent plus ni le physique ni le caractère de l'emploi. Mais, de même que les habitués d'un théâtre ne remarquent pas les rides des acteurs, qui,

depuis un quart de siècle, incarnent pour eux les amoureux du répertoire, de même, à force de se rencontrer et d'évoquer ensemble leurs souvenirs, les décembristes de Tobolsk se prenaient les uns les autres pour ce qu'ils n'étaient plus. Au milieu de cette illusion collective, Sophie souffrait de sa propre lucidité. Elle dut se remettre dans le ton de son entourage. Nathalie Fonvizine envisageait maintenant la possibilité d'écrire aux « pétra-chevtsy » et de leur servir de marraine :

— Partout où ils passeront, il faudra qu'ils trouvent des décembristes pour les aider. Nous devrions créer une chaîne de bienfaisance...

— Vous êtes une sainte ! murmura Svistounoff.

Un crépuscule bleu gagnait la pièce. Les visages perdaient leurs contours. Seules brillaient dans la pénombre les dorures d'une icône et la panse du samovar. Une servante entra pour allumer les lampes. Les messieurs regardèrent leurs montres. Comme il se faisait tard, le Dr Wolff offrit à Sophie de la raccompagner chez elle.

Une demi-heure après avoir quitté Tobolsk, le traîneau s'arrêta en rase campagne. Il n'y avait pas de vent, mais le froid était vif. Pelotonnées l'une contre l'autre sous les couvertures, Sophie et Nathalie tournèrent les yeux vers la chaussée blanche, qui se perdait, au loin, dans le brouillard. D'après les renseignements qu'elles avaient pu recueillir la veille, au centre de triage, un premier convoi de condamnés politiques devait partir, ce matin, à huit heures, pour la forteresse d'Omsk. Les gendarmes d'escorte, attendris par un bon pourboire, avaient promis de ne pas s'opposer à une dernière entrevue, au bord de la route, entre les dames et les prisonniers. Sophie ne savait au juste pourquoi elle tenait tant à revoir ces jeunes gens avant le grand voyage qui allait, pour des années, les retrancher du monde. Il lui semblait, confusément, qu'elle avait une dette envers eux. Comme si elle eût été responsable indirectement de leur rêve politique et de ses conséquences. Les épreuves qu'elle avait subies avec Nicolas l'avaient rendue à jamais solidaire de tous ceux qui souffraient en Russie. Seule la mort la débarrasserait, pensait-elle, de cette encombrante, de cette dévorante pitié. Ses yeux se fatiguaient à scruter la nudité du paysage. Le cocher faisait le gros dos pour résister au froid. Des deux chevaux de l'attelage, l'un restait calme, l'autre renâclait, secouait la tête et soufflait de la vapeur par les naseaux. Des paillettes d'argent brillaient dans l'air immobile. Sophie sentit que son visage se désagrégeait lentement. Elle se frotta le nez, les oreilles, pour les ranimer.

— Ils sont en retard ! gémit Nathalie. Nous ne pouvons les attendre ainsi pendant des heures !...

— Écoutez ! s'écria Sophie. Les clochettes !...

En effet, au fond du silence, il y eut comme un entrechoquement de glaçons. A peine perceptible d'abord, le son monta, se divisa, éclata, en même temps que, de l'abîme nébuleux, surgissaient deux troïkas échevelées. Arrivés à hauteur des dames, les traîneaux s'arrêtèrent. Chacun contenait un prisonnier et un gendarme. Sophie et Nathalie sautèrent dans la neige molle et s'approchèrent des voyageurs. Ils descendirent à leur tour, en tenant leurs chaînes. C'étaient Douroff et Dostoïevsky. Ils étaient vêtus de courtes houppelandes pénitenciers et coiffés de bonnets de fourrure à oreillettes. La barbe de Douroff était blanche de givre. Le nez de

Dostoïevsky pointait, bleu, dans une face blême. Ils baisèrent les mains qui se tendaient vers eux.

— Et vos compagnons, où sont-ils ? demanda Nathalie.

— Les départs s'échelonneront sur plusieurs jours, dit Douroff. Tâchez de les voir, eux aussi. Malheureusement, nous nous sommes renseignés, vous n'aurez pas le droit de nous écrire...

— Au début, sans doute, dit Sophie. Mais, peu à peu, la discipline se relâchera...

Nathalie appela l'un des gendarmes et lui glissa une lettre pour le prince Gortchakoff, gouverneur de la Sibérie occidentale, à Omsk. Elle était en relations amicales avec ce haut personnage et ne doutait pas qu'il témoignerait de la bienveillance aux jeunes gens qu'elle lui recommandait. Le gendarme jura que la missive serait remise en mains propres à son destinataire, mais supplia les dames d'abréger leurs adieux.

— Que le Seigneur vous bénisse ! dit Nathalie en faisant un signe de croix devant Douroff et Dostoïevsky.

Ils courbèrent la tête.

— Merci, merci pour tout, dit Douroff d'une voix enrouée.

Les deux hommes remontèrent chacun dans son traîneau. Un cri s'échappa des lèvres de Sophie :

— Ayez confiance ! Nous nous reverrons peut-être !...

Sa voix se brisait. Elle ne savait plus où elle en était de sa vie. N'étaient-ce pas des décembristes qui repartaient pour le bagne ? Les chevaux, éveillés par un coup de fouet, s'élancèrent en balançant leurs grandes têtes sombres. La neige volait autour de leurs sabots. Hors des caisses peintes en bleu, deux visages se penchaient pour regarder en arrière. Sophie et Nathalie agitèrent longtemps la main, puis, fatiguées de saluer le vide, retournèrent tristement à leur traîneau.

— On rentre en ville ? demanda le cocher.

— Oui, dit Nathalie. Vite ! Je suis gelée !...

L'équipage rebroussa chemin. Après dix minutes de course éperdue, il parut tout à coup à Sophie qu'une lumière éclairait son cerveau. L'évidence, qu'elle avait longtemps niée, s'imposait à elle sans effort, sans douleur, avec la calme plénitude des levers de soleil sur la neige. Jusqu'à présent, elle avait considéré que son installation à Tobolsk était provisoire. Sans croire à proprement parler qu'elle serait bientôt rappelée de l'exil, elle se contentait d'une isba misérable aux confins de la cité européenne. Elle trouvait presque réconfortant

d'y être campée, comme si, en refusant de prendre ses aises, elle eût conjuré le sort qui cherchait à la maintenir en ces lieux. Il avait fallu l'arrivée des « pétrachevtsy » dans la ville pour la tirer de ses illusions. Ses conversations avec eux lui avaient ôté non seulement l'espoir de retourner en Russie, mais encore l'envie de regarder de ce côté-là. Pour la première fois depuis le début de sa relégation, elle choisissait la Sibérie. Elle se dit même, avec une pointe d'orgueil, qu'elle la choisissait *librement*. Il y avait une maison à vendre, près du jardin public. Le prix en était certes exorbitant. Mais en l'achetant elle se rapprocherait de ses amis, qui, tous, habitaient ce quartier. Avoir un intérieur agréable. Ne plus vivre comme quelqu'un qui, d'une minute à l'autre, s'apprête à boucler ses malles ! Elle eut un élan de tendresse vers les malheureux qui, en partant pour le bagne, l'aidaient à retrouver son équilibre. Douroff, Dostoïevsky... Elle se souviendrait de ces noms.

A chaque cahot, sa tête ballait contre les capitons du dossier. Elle calcula qu'elle serait rentrée juste à temps pour donner sa leçon de français à la fille du directeur des Postes. Son succès comme professeur était si grand, qu'elle devait refuser des élèves. Elle avait commencé enseigner par désœuvrement, alors qu'elle se trouvait encore à Kourgane. Là-bas aussi, il y avait des décembristes en exil. Leur affolement à tous, lorsqu'au début du mois de juin 1837 ils avaient appris l'arrivée prochaine du tsarévitch Alexandre Nicolaïevitch ! bercée par les mouvements du traîneau, Sophie revoyait la cohue endimanchée qui, au crépuscule, s'était avancée sur la route pour accueillir le grand-duc héritier. Des marchands ambulants vendaient des lampions, des chandelles. Bientôt, mille petites lumières s'étaient mises à palpiter dans la campagne, comme pour la nuit de Pâques. C'était la première fois, disait-on, qu'un membre de la famille impériale se rendait en Sibérie. Sa venue était attendue par les petites gens comme un événement surnaturel. Les heures passaient sans entamer la ferveur de la foule. Peu après minuit, un hurlement avait retenti au loin : « Hourra ! » Deux courriers de cabinet étaient passés, ventre à terre, et, derrière eux, des calèches, des dormeuses roulant à grand fracas. Dans l'une d'elles se trouvait l'héritier du trône. Il n'avait vu personne et personne ne l'avait vu. On avait éteint les chandelles, les lampions, et on était rentré en ville pour apprendre que Son Altesse impériale, épuisée par le voyage, avait sauté de sa voiture dans le lit préparé à son intention chez le gouverneur. Le lendemain, les décembristes avaient fait remettre au tsarévitch des suppliques pour leur retour en Russie. Le poète Joukovsky, de la suite du grand-duc, s'était entretenu longuement avec eux et leur avait promis d'appuyer leur requête. Une messe solennelle avait été célébrée le soir, à six heures.' Sur l'ordre de Son

Altesse impériale, tous les délégués pour crime politique assistaient à la cérémonie. Étrange tableau, une foule de fonctionnaires chamarrés ; dans un coin, les révoltés du 14 décembre ; et, debout, seul, devant l'autel, le fils de Nicolas I^{er}. Il avait dix-neuf ans, à l'époque. Grand, mince, l'air doux et las. Sophie le voyait bien, dans le créneau formé par les épaules de deux chambellans. Lorsque le prêtre avait prononcé la belle prière pour le salut « des malades, des malheureux et des prisonniers... », il s'était retourné vers les décembristes et s'était signé avec lenteur en les regardant. Il était reparti le soir même, laissant derrière lui un immense espoir. Sophie, comme tous les autres, avait cru que le tsar se laisserait toucher par le rapport du grand-duc et autoriserait le rapatriement des condamnés politiques en Russie. La réponse de l'empereur ne s'était pas fait attendre : « En ce qui concerne ces messieurs, la route pour la Russie passe par le Caucase. » Par application de cette sentence, Lorer, Narychkine, Nazimofi, Likhareff, Rosen, et bien d'autres avaient été incorporés comme simples soldats dans l'armée. La plupart d'entre eux devaient être tués au combat ou mourir du typhus. Malgré cette désillusion, Sophie avait encore adressé des lettres à l'empereur, à l'impératrice, à Benkendorff, à Orloff. Une par an, à peu près. Toujours pour rien. Maintenant, elle n'écrirait plus. C'était décidé. Elle se pencha vers Nathalie et dit :

— Vous savez, j'ai pris une grande résolution ! Je vais déménager pour me rapprocher de vous !

— Ah ! comme je suis heureuse ! s'écria Nathalie. Il faut que nous resserrions le cercle ! Nous sommes de moins en moins nombreuses à avoir connu certaines choses...

La pensée des morts traversa l'esprit de Sophie : Alexandrine Mouravieff, Camille Le Dentu, Iva-cheff, Vadkovsky, Iouchnevsky, Kuhelbecker, les frères Borissoff, le général Léparsky... Le commandant du bagne s'était éteint au mois de mai 1837 et les derniers prisonniers encore détenus à Pétrovsk avaient suivi son enterrement comme celui d'un ami. Avec le recul du temps, Sophie appréciait mieux encore la naïveté et la générosité de ce vieux serviteur du régime impérial. Il lui avait écrit, après la disparition de Nicolas, une lettre si affectueuse !... Elle en chercha les termes dans sa mémoire, mais le mouvement de l'air sur son visage, la blancheur de la plaine dans ses yeux, l'empêchaient de réfléchir comme elle l'aurait voulu. Au loin, sur la hauteur qui surplombait l'Irtych, se montraient les toits de la ville, couverts de neige et dominés par les tours et les clochers de l'ancienne forteresse.

Nathalie reconduisit Sophie en traîneau jusqu'à sa maison. Douniacha, la servante, se tenait sur le pas de la porte.

— Dépêchez-vous, barynia ! cria-t-elle. On vous attend !

Ayant embrassé Nathalie à la volée, Sophie se précipita dans le vestibule et tomba sur la petite Tatiana, la fille du directeur des Postes, debout, ses cahiers sous le bras. Elle avait treize ans, un visage rond semé de taches de rousseur et des yeux bleus, très pâles.

— Asseyez-vous, mon enfant, dit Sophie en la faisant entrer dans l'unique pièce confortable de l'isba. Nous allons commencer tout de suite. Que vous avais-je donné à apprendre ?

Tatiana se recueillit, leva son regard au plafond et récita d'une voix monocorde :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée...

Elle prononçait les mots français avec un accent russe si âpre et si chantant à la fois, que

Sophie se retenait de sourire. L'application de son élève l'attendrissait, comme un hommage maladroit rendu à la France. Il lui semblait admirable qu'au fond de la Sibérie le moindre fonctionnaire voulût élever ses enfants dans la langue de La Fontaine. A vivre en exil, depuis tant d'années, elle avait acquis une sensibilité malade envers tout ce qui lui rappelait sa patrie. Si elle avait souri autrefois de quelques émigrés maniaques, collectionneurs de souvenirs, elle en arrivait elle-même, maintenant, à rassembler des bibelots, à découper des images dans des revues, pour reconstituer autour d'elle l'atmosphère d'un pays où elle ne reviendrait jamais plus. Les murs de la pièce s'ornaient de lithographies représentant les vieux métiers de Paris. Sur la table à ouvrage reposaient quelques numéros du *Petit Courrier des Dames*. La pendule était un coq de bronze perché sur un tambour, avec cette devise gravée dans le socle de marbre : « Son cri réveillera le monde. » Et, sur un lutrin, s'étalait une partition illustrée : *Le Val d'Orléans*, « grande valse vendue au profit des Inondés de la Loire ». Chacune de ces acquisitions avait coûté à Sophie beaucoup de ruse et de persévérance. Certes, elle eût aimé avoir quelques estampes relatives à la révolution de février 1848, mais il était vain d'espérer trouver des documents de ce genre en Russie. Elle devait se contenter des comptes rendus édulcorés des journaux. En vérité, cette Seconde République, née d'un généreux sursaut populaire, lui semblait étrange, à distance. Elle ne comprenait pas qu'après avoir renversé la monarchie, ses compatriotes eussent élu comme chef de l'État un neveu de Napoléon, le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Drapeau tricolore, *Marseillaise*, discours vibrants à l'Assemblée législative, tout cela était bel et bon, mais pourquoi n'avoir pas fait appel plutôt, pour diriger le pays, à des hommes d'un esprit libéral au-dessus de tout soupçon, tels que Ledru-Rollin ou Lamartine ? Décidément, il était

impossible de porter un jugement là-dessus si on vivait loin de Paris. Il fallait se plonger dans ce bouillonnement de passions contradictoires pour y voir clair. Les chroniques des journaux vite lues et vite oubliées, les succès et les scandales de la Comédie-Française, les caricatures méchantes, les élégances tapageuses, les professions de foi, les bons mots, les attelages dans l'allée des Acacias, le bruit du marteau tapant sur l'enclume, du rabot sifflant dans les faubourgs, les chansons des rues, le cri du marchand d'eau, la musique des revues militaires, le fracas des voitures omnibus et, pardessus ce remue-ménage quotidien, l'extraordinaire sentiment que toutes les opinions sont permises et qu'un éclat de rire suffit à renverser une statue, c'était cela que Sophie avait perdu en quittant la France. Elle y pensa tristement, tandis que, devant elle, la fille du directeur des Postes de Tobolsk ânonnait en dodelinant de la tête :

Le trépas vient tout guérir ;

Mais ne bougeons d'où nous sommes ;

Plutôt souffrir que mourir,

C'est la devise des hommes.

— Très bien ! murmura Sophie.

Et on passa aux explications de mots. Tatiana n'était point sottre. Après avoir donné la définition de « ramée », de « faix », de « chaumine », de « fagot », elle voulut savoir s'il était vrai, comme le prétendait La Fontaine, que les hommes préféraient la souffrance à la mort.

— Pas tous ! dit Sophie avec un demi sourire.

Elle songeait à ceux qui avaient risqué leur

vie à Paris, sur les barricades, à Saint-Pétersbourg, sur la place du Sénat. Fuir la Sibérie, retourner en France... Elle en avait formé le projet autrefois. Mais il était impossible de transgresser la volonté de l'empereur. Sans passeport, elle serait arrêtée au premier relais. D'ailleurs, n'avait-elle pas pris, un instant plus tôt, la résolution de s'installer dans une maison plus agréable, près de Fonvazine et des Annenkoff ?

— Oui, dit la fillette. Par exemple, les soldats aiment mieux périr dans la bataille que d'être vaincus !

— Certains soldats.

— Les héros !

— C'est cela.

— Je déteste les héros.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ils empêchent les autres de vivre tranquilles. Moi, ce qui me plaît, c'est la maison, la famille, la couture, les bébés. Est-ce que vous avez connu des héros ?

— Oui.

— Lesquels ?

Sophie se troubla, ouvrit un livre sur la table et dit brièvement :

— Nous allons faire une dictée. C'est un texte de La Bruyère... Vous y êtes ?... « Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme... »

Tout en parlant avec lenteur, elle revint à son projet de déménagement. Des chiffres s'additionnaient dans sa tête. La dépense ne l'inquiétait pas. Elle ne manquait de rien, grâce aux revenus de la propriété de Kachtanovka. Le maréchal de la noblesse de Pskov lui envoyait régulièrement sa part, tous les trois mois. Mais jamais elle n'avait reçu la moindre lettre de son neveu. A croire que Serge ignorait son existence ! Il ne lui avait même pas écrit à la mort de Nicolas. Certainement, son père le tenait sous sa coupe. « Quel âge a-t-il maintenant ? Vingt-trois ans... Non ! Plus ! Vingt-cinq ! » Elle s'effraya et resta une seconde, bouche bée. Comme le silence se prolongeait, Tatiana leva les yeux de son cahier. Son visage exprimait une curiosité affectueuse. Visiblement, Sophie l'intriguait. On racontait tant de choses, en ville, sur les décembristes ! Sans savoir au juste ce qu'on leur reprochait, les enfants devaient les considérer comme des êtres à part, plus instruits et plus malheureux que les autres, des réprouvés investis du don des langues, de l'arithmétique et de l'orthographe.

— « ... il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses... », reprit Sophie.

— Qu'est-ce que c'est que des chausses, Madame ?

— Une espèce de culotte qui descend jusqu'aux genoux.

La plume se remit à glisser sur le papier. Sophie songea que, dans la plupart des bourgades sibériennes, il y avait maintenant un décembriste qui enseignait les rejetons des notables locaux. Certains même avaient créé des écoles. Cependant, par une singulière injustice, si les condamnés politiques se transformaient en éducateurs, leurs enfants étaient encore, dans bien des cas, considérés comme des serfs de la Couronne. En 1842, l'empereur s'était déclaré prêt à admettre les fils et les filles de ses anciens ennemis dans les établissements scolaires

de l'État, à condition qu'ils y fussent inscrits non point sous leur nom de famille — Troubetzkoï, Volkonsky, Davydoïff, Annenkoff — mais sous le prénom de leur père, comme des moujiks ! Les parents avaient été unanimes à refuser cette grâce insultante et les enfants avaient poursuivi leurs études à la maison, sous la surveillance de leurs proches, mieux qu'ils ne l'eussent fait ailleurs. Enfin, en 1845, après la mort de Benkendorff, son successeur, le comte Alexis Orloff, avait obtenu de Nicolas 1^{er} que les mesures draconiennes visant « la jeune génération » fussent rapportées. Par voie de conséquence, Alexandra et Lise Troubetzkoï, puis Nelly Volkonsky avaient reçu le droit d'entrer à l'institut des Jeunes Filles d'Irkoutsk, tandis que Michel Volkonsky et les fils des Annenkoff étaient admis comme internes au gymnase de la même ville. Mais, comme toujours en Russie, cet acte de clémence était accompagné de restrictions mesquines. Ainsi, Pauline Annenkoff, qui souffrait d'être séparée de ses enfants, n'avait jamais pu arracher aux autorités de Tobolsk un sauf-conduit pour aller les voir. Le moindre déplacement nécessitait des cachets et des signatures. Les lettres étaient ouvertes et retenues, parfois pendant une semaine à la poste. Il arrivait que, sur une dénonciation anonyme, un policier se présentât au domicile d'un décembriste, posât quelques questions oiseuses et se retirât avec un sourire menaçant. Défense d'avoir un fusil de chasse, défense d'envoyer des daguerréotypes en Russie, défense d'apprendre l'escrime aux enfants... Soudain, Sophie se demanda si le directeur des Postes n'interrogeait pas Tatiana, quand elle rentrait à la maison, sur ce qu'elle avait vu et entendu chez son professeur de français. Elle croyait recevoir des élèves et c'étaient de petits espions qui s'asseyaient à sa table et écrivaient sous sa dictée.

— « On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté à la renverse... »

Tatiana eut un éclat de rire si clair, si franc, que Sophie en fut rassurée. Dans ce monde affreux d'ennui et de délation, il fallait qu'elle résistât au penchant de déceler des ennemis partout.

— Que c'est drôle, Madame ! s'écria la fillette. Est-ce qu'il vit encore, La Bruyère ?

— Non, il est mort depuis plus de cent cinquante ans.

— Je ne pensais pas qu'on pouvait être drôle si longtemps après sa mort !

Sophie relut le texte, corrigea les fautes. Tatiana, debout derrière elle, se penchait en avant pour mieux voir et respirait dans sa nuque. Un parfum de gamine émue flottait autour de Sophie. Elle éprouva, une fois de plus, le regret de n'avoir pas d'enfant et d'en être réduite à

élever ceux des autres.

— Sept fautes, dit-elle. Ce n'est pas brillant !

Tatiana baissa la tête. La leçon était finie. Déjà, dans l'antichambre, piétinaient les deux fils de Soumatokhofi, le plus gros cultivateur de la région. Sophie reconduisit Tatiana à la porte et fit entrer les garçons. Dix et douze ans ; de bonnes petites têtes de moujiks, aux joues rouges de froid; ils abordaient juste l'étude du français; tout en peinant sur la conjugaison du verbe être, ils jouaient à remuer des osselets dans leur poche ; Sophie dut les leur confisquer. Ensuite, ce fut le tour de la femme du curateur des établissements charitables, toute en frisettes et en froufrous, qui venait uniquement pour apprendre à placer quelques mots français dans la conversation. Elle exaspéra Sophie par ses mines, ses roucoulaides et ses rires.

A midi et demi, enfin, il se fit un grand calme dans la maison. Sur la table, débarrassée des livres et des cahiers, Douniacha apporta un plat de viande froide garnie de choux aigres. Habitée de longue date à ces repas solitaires, Sophie ne souffrait même plus du vide et du silence qui l'environnaient. Elle dînait rapidement, sans penser à la nourriture, et s'amusait parfois, en levant les yeux, de voir des fantômes de passants flotter derrière la vitre aux arborescences de givre. Sa cuillère attaquait une fade gelée de fruits arrosée de lait, quand il lui sembla reconnaître une silhouette d'homme, au col dressé et au large manteau. Trois coups frappés à la porte : elle ne s'était pas trompée ! Une joie tumultueuse l'envahit.

— Va ouvrir, Douniacha, murmura-t-elle en se penchant vers une glace.

Elle releva une mèche de cheveux sur sa tempe, tira sa blouse dans sa ceinture et se tourna, souriante, vers le Dr Wolff qui entra. Il avait un visage rayonnant de bonheur.

— Je viens de voir Pauline ! s'écria-t-il. Elle m'a dit que vous vouliez acheter la petite maison, près de chez elle ! Est-ce vrai ?

— Oui, répondit Sophie. Je crois que ce serait plus raisonnable. Je suis tellement mal installée ici !...

— Vous êtes surtout trop loin de nous ! Ne laissez pas cette occasion. Achetez ! Déménagez ! Vite !...

Elle sentit comme le poids d'une main sur son épaule et sa gêne augmenta.

— Avez-vous dîné ? demanda-t-elle.

— Bien sûr ! Entre deux rendez-vous, selon mon habitude.

— Vous prendrez bien un verre d'eau-de-vie de framboise ?

Il voulut refuser. Sophie insista. Elle avait l'impression qu'il était très important pour elle que le Dr Wolff goûtât cet alcool. Mais où était la bouteille ? Depuis le temps qu'elle n'y avait plus touché !... Elle ouvrit le buffet, souleva le couvercle du coffre en bois, courut à la cuisine... Rien ! Le Dr Wolff riait :

— Ne vous donnez pas tant de mal !

Elle enrageait : « Il va croire que je suis désordonnée, que je ne sais même pas ce que j'ai à la maison ! » Ce désagrément prenait dans sa tête des proportions dramatiques. Elle gourmanda Douniacha qui avait sûrement jeté la bouteille par mégarde. La fille éclata en sanglots.

— Aide-moi au lieu de pleurnicher ! dit Sophie.

Et le Dr Wolff qui entendait tout ! C'était ridicule ! Enfin, en déplaçant des fagots derrière le poêle, Douniacha découvrit le précieux flacon. Sophie l'apporta triomphalement- sur la table. Le Dr Wolff dut se résigner. A la première gorgée, il décréta :

— Un vrai velours !

Elle le regardait siroter son eau-de-vie et se laissait aller à une secrète gratitude. Un homme dans sa maison, carré au creux d'un fauteuil, le verre à la main — ce spectacle contentait en elle un besoin féminin, vieux comme la terre, de se dévouer à de petites tâches matérielles et de créer le bien-être autour du mâle fatigué par son travail. Elle l'obligea à se resservir.

— Quand déménagez-vous ? demanda-t-il.

— Que vous êtes pressé ! dit-elle en riant. Je ne suis pas encore tout à fait décidée. J'aimerais revisiter les lieux...

— Voulez-vous que nous y allions ensemble maintenant ?

La voix était jeune, joyeuse, sans rapport avec l'homme grisonnant qui se tenait assis devant Sophie. Elle eut conscience de ce dédoublement et il lui sembla qu'elle-même avait une âme qui courait et un corps qui ne pouvait suivre.

— Le propriétaire, Polzoukhine, est un de mes clients, reprit-il. Vous obtiendrez de lui ce que vous voudrez ! Mais peut-être n'êtes-vous pas libre tout de suite ?

— Si, dit-elle en dressant la tête. Justement, je n'ai pas de leçon avant cinq heures...

Et elle se sentit pareille à une de ses élèves devant la promesse d'une récréation.

La maisonnette se composait de trois petites pièces délabrées au rez-de-chaussée et d'une grande pièce, à usage de billard, au premier étage. Par les fenêtres, on apercevait une rue large, bordée de façades en bois, peintes de couleurs vives. C'était le quartier européen, officiel, le quartier des fonctionnaires. Le propriétaire ne manqua pas de le faire observer à Sophie, pour se justifier de vendre si cher des locaux en si mauvais état. Il était cassé en deux, le teint cadavérique, la respiration sifflante. En parlant, il lorgnait d'un œil inquiet le Dr Wolff, qui, évidemment, tenait en laisse la meute des maladies et pouvait les lâcher sur lui à tout instant. Quand le médecin lui reprocha son âpreté au gain, il balbutia qu'il ne demandait qu'à discuter, qu'une diminution était toujours possible. Et, de concession en concession, pour ne pas s'aliéner la faveur d'un homme dont dépendaient sa santé et peut-être sa vie, il en vint à accepter le prix très raisonnable de mille deux cents roubles. Le Dr Wolff lui fit immédiatement signer un papier, afin d'être sûr qu'il ne se dédirait pas. Le bonhomme se retira en grognant, à la fois rassuré et furieux, comme s'il avait sauvé sa peau mais laissé sa bourse dans une mauvaise rencontre.

Restée seule avec le Dr Wolff, Sophie le remercia de son intervention et s'occupa d'imaginer sur place tous les aménagements praticables. Elle allait et venait avec décision, pivotait sur elle-même, ordonnait à un mur de reculer, à une fenêtre de se draper de rideaux, au plancher de reluire.

— Ici, je placerais la table et le gros buffet... Devant la croisée, mes deux fauteuils... Ma chambre, je la vois là !...

— Méfiez-vous, dit le Dr Wolff, cette pièce est orientée vers le nord.

— Vous avez raison. Mais celle d'à côté est trop petite. A moins d'abattre ce mur...

Le Dr Wolff tapota le mur, l'ausculta d'un air médical, et conclut :

— Vous pouvez y aller ! Ce n'est qu'une cloison !

Puis, tirant un crayon et un carnet de sa poche, il proposa à Sophie de tracer tout de suite un plan de l'ensemble. Elle mesura la dimension des pièces, en faisant de grands pas. Il portait sur son dessin les chiffres qu'elle lui annonçait. Cette collaboration affectueuse la gênait et la charmait dans le même temps. Elle se rendait compte qu'en associant cet homme à ses soucis d'installation future elle le traitait comme s'il eût réellement partagé sa vie. Eût-elle visité la maison avec son mari, que leur conversation n'eût pas été différente. Il dépendait d'elle de faire cesser le jeu. Mais elle n'en eut pas le courage.

— C'est parfaitement clair ! dit-elle en regardant le croquis. Vous avez un talent de dessinateur que je ne soupçonnais pas !

Ils passèrent dans la pièce voisine. De nouveau, elle marcha devant lui, en comptant :

— Longueur, six pas. Vous y êtes ?

Il la regardait si intensément, qu'elle devina qu'il était très loin de l'architecture.

— Et en largeur ? dit-il d'une voix sourde.

Cette fois, elle dut se contraindre pour mettre un pied devant l'autre. Ses mouvements les plus simples manquaient de naturel. Elle pensait à l'impression qu'elle produisait sur lui en arpentant la chambre.

— Quatre pas et demi, murmura-t-elle en arrivant à l'angle opposé.

Soudain, elle se dit que cette maison était trop grande pour une femme seule. Le Dr Wolff, lui, louait une chambre dans l'appartement d'un colonel en retraite, au bout de la rue. Là, il dormait, mangeait, recevait ses malades. Jamais il ne s'était plaint d'être logé à l'étroit. Pourquoi ne lui céderait-elle pas le premier étage ? Il en ferait un laboratoire, un dispensaire... Cette idée la réjouit, puis l'inquiéta. Elle n'avait pas le droit d'introduire un homme chez elle. Par égard pour le souvenir de Nicolas. Non qu'elle doutât d'elle-même, mais elle ne voulait pas donner prétexte aux gens de salir son passé par leurs clabaudages.

— Vous serez vraiment très bien ici, dit-il en la suivant dans l'antichambre.

Ils gravirent l'escalier et débouchèrent dans une salle aux tentures fanées, aux lambris décollés et au plancher gris de poussière. En plein milieu : un vieux billard, bas sur pattes, dont le drap était déchiré et maculé de cire.

— Magnifique ! s'écria le Dr Wolff. Avec votre permission, je viendrai, de temps en temps, faire quelques carambolages pour me délasser.

Sophie éprouva une émotion inattendue, démesurée, et balbutia :

— Mais oui ! Venez aussi souvent qu'il vous plaira ! Cette pièce... cette pièce sera un peu la vôtre !...

Si le Dr Wolff avait répondu deux mots aimables, n'importe quoi, elle se fût ressaisie. Mais il ne disait rien et la considérait fixement, avec tendresse. Sous ce regard pénétrant, tout ce qui aurait pu se calmer en elle tournait à l'extravagance. Elle le vit jouant au billard,

sous une lampe à l'abat-jour vert, descendant l'escalier, allumant un cigare, appelant Douniacha, ouvrant la porte de la chambre comme s'il eût été chez lui. Sur le point de s'avouer qu'elle était troublée, elle préféra, par une esquive, négliger ses propres sentiments pour s'intéresser à ceux de l'autre. « Comme il me regarde ! Sûrement, il est amoureux de moi ! Il va me le dire ! Et s'il me demandait en mariage ? » Elle tâcha de changer le cours de ses réflexions et en fut incapable. Trois ans après la mort de Nicolas, Youri Almazoff lui avait offert de l'épouser. Elle avait refusé sans hésitation. Pour un peu, elle eût éclaté de rire au nez du brave garçon, qui se croyait investi, par son amitié envers un compagnon de baigne, du droit et du devoir de le remplacer auprès de sa veuve. Aujourd'hui, le problème était différent. Le Dr Wolff n'était pas un quelconque Youri Almazoff. Calme, doux, intelligent, courageux, il avait toujours agi selon la conception que Sophie se formait d'un homme de cœur. Elle l'admirait. Elle ne voulait pas lui causer de peine. La seule pensée d'avoir à lui dire non la glaçait. Et pourtant, il le faudrait, sans doute. Elle ne pouvait appartenir à un autre après Nicolas. Même si cet autre était de la grande famille des décembristes. D'ailleurs, elle était âgée, fanée. Cette union serait ridicule. Elle eut la perception d'un petit poids de chair molle sous son menton et tendit le cou. « Évidemment, je pourrais l'aider dans son métier, je pourrais m'occuper de ses malades, je pourrais, je pourrais... » Sa vie se meubla soudain, s'éclaira, prit une dimension et un sens extraordinaire. Un besoin maternel d'organisation et de sauvetage la possédait. Elle beurrerait des tartines et faisait de la charpie. Surtout, elle était aimée ! Elle sortit de ce tourbillon, la tête rompue, le regard vague. Le voyage n'avait pas duré trois secondes. En face d'elle, le Dr Wolff l'observait toujours avec une gravité affectueuse. Allait-il je décider ? Elle l'espéra, elle le redouta. Il hocha la tête et dit :

— Savez-vous à quoi je pense ?

Elle eut de grands battements de cœur.

— Vous devriez transformer cette pièce en bibliothèque, reprit-il. Vous laisserez le billard où il se trouve et vous placerez des volumes joliment reliés tout autour.

Elle cacha sa déception derrière un sourire :

— Ce serait une bonne idée ! Mais je n'ai pas assez de livres !

— Je vous apporterais les miens. Je ne sais où les mettre !

— Et si vous en aviez besoin ?

— Je viendrais les lire chez vous !

Elle fut reprise par l'agréable sensation d'oublier son âge, de

quitter la terre. Le petit poids de chair neutre, sous son menton, s'effaça. La fatigue glissa de ses épaules. « Pourquoi serait-il interdit à des êtres comme nous d'unir leurs vies ? Il a aimé jadis la pauvre Alexandrine Mouravieff, j'ai aimé Nicolas. Tous deux sont morts. Nous ne renierons pas notre passé en essayant de créer ensemble un nouveau bonheur. » Il lui prit la main et la porta à ses lèvres :

— Chère Sophie, comme il est bon de vous voir ainsi, tout exaltée par la perspective de votre prochain emménagement ! Pour que vous soyez heureuse, il faut que vous ayez quelque chose à construire !

— Oui, dit-elle, la voix étranglée.

Et elle remarqua, avec surprise, qu'il faisait plus clair dans la pièce. Le soleil d'hiver émergeait de la brume. Des poussières d'or dansaient dans un rayon. Le drap vert du billard avait des reflets d'herbe tendre. Elle eut envie de rire, de respirer à pleins poumons, de marcher dans la neige.

— Si nous sortions ? dit-elle. Le beau temps est revenu !

Il la regarda interloqué, comme si, l'ayant perdue dans une galerie, il l'eût retrouvée entre deux colonnes, à un endroit où il ne l'attendait pas. Elle comprit qu'elle l'amusait, qu'elle l'intriguait et décela, au fond d'elle-même, maladroite, inemployée, la coquetterie de sa jeunesse.

Us descendirent l'escalier et sortirent dans la rue, qui brillait, toute blanche, avec des ombres bleues au pied des maisons. Le sol était glissant. Le Dr Wolff arrondit son bras et Sophie s'appuya dessus, aussi légèrement que possible.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Elle avança le menton :

— Par là...

Il n'y avait guère d'autre but de promenade à Tobolsk que la partie haute de la ville et la citadelle. L'enceinte crénelée, surmontée de tours, enfermait la cathédrale, l'église, le monastère, l'évêché, le palais du gouverneur, des casernes, la prison centrale. Ils errèrent quelques minutes entre de vieux bâtiments de brique et de maçonnerie. Le froid sec et le soleil clair conféraient à cette architecture un air de gaieté.

— Nous devrions saluer la cloche, proposa le Dr Wolff.

Sophie acquiesça de la tête en souriant. Ils pénétrèrent dans la cour de l'évêché, où se trouvait la fameuse cloche d'Ouglitch, qui, en 1591, avait donné le signal d'une insurrection. Le tsar Boris Godounoff, après s'être emparé des principaux émeutiers, les avait envoyés en Sibérie et avait expédié là-bas, en même temps, la cloche coupable de lèse-majesté. Pour que le châtiment fût complet, elle avait été privée

de son battant et fouettée en place publique. Les décembristes l'appelaient « la doyenne des exilés ».

Sophie et le Dr Wolff s'arrêtèrent devant la lourde forme de bronze. Une toux se fit entendre derrière eux. Un policier sorti de l'ombre les observait. Chaque fois que les décembristes s'aventuraient dans cette cour, un représentant de l'ordre s'attachait à leurs pas. Craignait-on, en haut lieu, que la cloche d'Ouglitch ne devînt un objet de culte pour les condamnés politiques ? A tout autre moment, Sophie se fût amusée à exaspérer le surveillant par des réflexions à double sens. Mais, cette fois-ci, elle avait surtout envie de se retrouver seule avec le Dr Wolff et d'oublier qu'ils étaient des réprouvés.

— Venez, murmura-t-elle. Cette cloche ne nous dira rien. On lui a arraché la langue !

Ils s'éloignèrent. Le policier les suivit, les mains derrière le dos, pendant quelques pas. Puis ils ne sentirent plus sa présence. En passant par les anciens remparts, ils découvrirent, tout en bas, le quartier pauvre avec ses maisonnettes bancales, ses bazars, et la steppe blanche, sans limite, coupée par le Tobol et l'Irtych, pris sous la glace. A côté de la forteresse, s'étendait le jardin public, semblable à tous ceux qui égayaient les villes de province en Russie. Un maigre bois de bouleaux, avec, au centre, un kiosque-restaurant fermé pendant l'hiver. Sur la terrasse qui dominait la route, s'élevait un obélisque de marbre, à la mémoire du cosaque Yermak, conquérant de la Sibérie : « 1581-1584 ». Des gamins tournaient autour du monument et se battaient à coups de boules de neige.

Sophie avisa un banc, au soleil. Le Dr Wolff le débarrassa de sa couche de givre, étala dessus, en guise de coussin, une écharpe de laine tricotée, et ils s'assirent côte à côte, face au paysage brumeux et scintillant. Le vent était tombé. Sophie ne sentait plus le froid sur sa figure. « Dans quatre mois, la fonte des neiges, la débâcle, le printemps ! pensait-elle. Alors, tout s'anima dans les bas quartiers de la ville ; une forêt de mâts bougera dans le port libéré des glaces ; la steppe fleurira à perte de vue ; les dames sortiront leurs chapeaux de paille ; un orchestre militaire jouera dans le kiosque ; le théâtre de Tobolsk affichera *Iphigénie en Aulide* ou quelque chose de ce genre ; je serai installée dans ma nouvelle maison ; seule, ou mariée peut-être... » Elle dut respirer profondément pour recouvrer son calme. Personne n'appelait Wolff par son prénom : Ferdinand. Ce n'était pas un prénom russe. Elle murmura :

— Ferdinand Bogdanovitch, je vous retiens, sans doute. Vous devez avoir des rendez-vous...

— Le rendez-vous que j'ai en ce moment est le plus important de

tous, dit-il.

Sophie eut peur de cet engagement rapide et détourna la tête. Il fallait trouver un autre sujet de conversation. Elle se rappela les deux malheureux qui glissaient en traîneaux, de relais en relais, à travers la plaine blanche, vers le bagne. Son bonheur présent les lui avait fait oublier. Quel égoïsme affreux dans l'âme la mieux disposée à la compassion ! Elle balbutia, comme parlant en rêve :

— Où sont-ils maintenant ?

— Qui ? dit le Dr Wolff.

— Douroff et Dostoïevsky.

— C'est vrai, je ne vous ai pas demandé de leurs nouvelles. Les avez-vous vus, ce matin ?

— Oui. Ils étaient calmes, courageux... Plus courageux que moi qui les regardais partir ! Combien d'hommes devront encore perdre la liberté pour qu'un jour tous les hommes soient libres ?

— Tous les hommes ne seront jamais libres, dit le Dr Wolff. D'ailleurs, ils n'en ont pas tellement envie ! Ceux qui éprouvent réellement l'amour de la liberté sont rares. La majorité préfère ressembler au voisin, penser comme le voisin et même ne pas penser du tout !

— Vous êtes cynique !

— Cynique, non. Désabusé, peut-être. Plus je réfléchis, plus je me persuade qu'en exigeant pour nos semblables le droit d'agir à leur guise, nous sommes en contradiction avec la nature de l'homme qui est de s'agglomérer en troupeau. Si nous arrachons le pouvoir au tsar pour le donner au peuple, le peuple s'empressera de l'offrir à quelqu'un d'autre. Le peuple a mieux à faire qu'à se gouverner. Il a à travailler, à manger, à dormir, à s'amuser, à aimer, à procréer...

— Vous parlez du peuple russe !

— C'est le seul que je connaisse. Mais je suppose que le peuple français, lui aussi...

Sophie secoua la tête :

— Détrompez-vous. La notion de masse est slave, ou plutôt asiatique. Ici, on ressent la puissance écrasante des grands courants humains. En France, au contraire, chacun se prend pour le seul détenteur de la vérité. C'est le champ clos où s'affrontent toutes les opinions possibles, la patrie des dissonances folles, la réserve où grouillent les idées de demain...

— J'aime vous entendre parler de la France, dit le Dr Wolff en

plissant les yeux. Vos joues deviennent toutes roses. Vos narines battent...

Elle crut qu'il se moquait d'elle, tant ces compliments convenaient peu à une femme de son âge. Mais il la couvait d'un regard si naïf qu'elle dut se rendre à l'évidence. Il ne voyait d'elle que ce qu'il voulait voir. Vite, elle effaça les deux petits sillons verticaux que l'attention creusait entre ses sourcils. Le soleil l'aveuglait. Elle baissa légèrement le front. Le Dr Wolff dit :

— Viendra-t-il un jour où vous ne regretterez plus votre pays ?

— Certainement pas, répondit-elle. Mais je me suis profondément attachée à la Russie. Je dirais, presque, à la Sibérie...

— Merci, dit-il d'une voix enrouée. Vous venez de me procurer une grande joie.

Elle frissonna et remonta son col d'une main tremblante.

— Vous avez froid ! s'écria-t-il. C'est ma faute. Nous n'aurions pas dû nous asseoir sur ce banc !

Elle posa une main sur son poignet large et osseux :

— Mais non, je suis très bien. Seulement, il est tard. Mes élèves m'attendent. Partons, voulez-vous ?

Ils se levèrent. Des moineaux, qui picoraien autour de l'obélisque, s'envolèrent en pépian. Sophie savait que le Dr Wolff ne lui dirait plus rien de décisif. Il avait laissé passer le moment... Elle en était soulagée, après avoir souhaité qu'il se déclarât. « J'ignore moi-même ce que je veux », pensa-t-elle avec mélancolie. Ils sortirent du jardin. Dans la rue, ils croisèrent plusieurs personnes de leur connaissance. Sophie répondit gracieusement à leur salut. Elle était fière d'être vue au bras du Dr Wolff.

Surpris par l'arrivée de Sophie, les ouvriers, qui bavardaient en grignotant des graines de tournesol, se remirent précipitamment au travail.

— Que vous avais-je dit ? murmura-t-elle en se penchant vers Nathalie et Pauline qui l'accompagnaient. Dès que j'ai le dos tourné, ils se croisent les bras !

Depuis un mois et demi que les réparations étaient en train, les menuisiers avaient à peine raboté le plancher et redressé les portes ; quant aux maçons, ils en étaient encore à enduire de plâtre le lattis du plafond. Ce n'étaient pas des gens de métier, mais d'anciens criminels de droit commun. Chaque lundi arrivait en ville un petit groupe de relégués. Aussitôt, les habitants de Tobolsk allaient dans la cour de la prison embaucher les hommes dont ils avaient besoin. Tarif : dix roubles par mois. Les laissés pour compte étaient expédiés dans les villages voisins. Sophie inspecta son monde avec accablement. Un énorme gaillard, barbu et ventru, maniait mollement la truelle. A côté de lui, un bossu plantait des clous dans une planche, sans conviction.

— Jamais cette maison ne sera prête pour Pâques ! gémit Sophie.

— Mais si, barynia ! dit le gros barbu. Vous verrez, tout ira très bien ! D'ailleurs, le docteur a promis de nous envoyer encore deux hommes, demain, pour nous aider !

— Vous avez vu le docteur ?

— Il est venu ce matin, jeter un coup d'œil.

Elle rougit. L'intérêt que Ferdinand Wolff portait à son installation lui semblait une déclaration de tendresse déguisée. Nathalie et Pauline l'observaient avec malice. Avaient-elles deviné le penchant qu'elle éprouvait pour le médecin ? Pourtant, ils ne s'étaient jamais avoué leur amour. Ce mot, du reste, ne convenait pas au sentiment calme et fort qui les liait l'un à l'autre.

— Et si j'emménageais avant la fin des travaux ? dit-elle. Je pourrais camper au rez-de-chaussée, pendant que les ouvriers termineraient le premier étage...

— Ce serait intenable ! s'écria Pauline. Le bruit, la poussière ! Soyez sage ! Le vrai bonheur est toujours le fruit d'une longue

patience !

Sophie entrevit une intention ironique dans cette phrase. Depuis quelque temps, toutes les conversations lui paraissaient pleines de sous-entendus. Elle était à la fois flattée et confuse de cette fausse atmosphère de fiançailles.

— J'ai tout de même l'impression, dit-elle, que si je me trouvais sur place du matin au soir, les travaux avanceraient plus vite.

— Et vos élèves ? dit Pauline. Comment les recevriez-vous ? Non, à mon avis...

Elle se tut, la langue coupée par la surprise.

Dans l'encadrement de la porte venait de surgir un gendarme.

— Mme Ozareff ? demanda-t-il en saluant militairement.

Il était grand et fort, le visage rouge, bosselé comme un chaudron.

— C'est moi, dit Sophie.

— Veuillez me suivre chez le gouverneur.

Elle fut saisie d'une crainte froide :

— Chez le gouverneur ? Pourquoi ?

L'absurdité de cette question était si manifeste que, sans attendre la réponse, elle ajouta :

— Très bien. Retournez dans l'antichambre. Je viens tout de suite.

Le gendarme claqua des talons et disparut.

— Ah ! mon Dieu, que vous veut-on encore ? s'écria Nathalie en levant les yeux au plafond.

— C'est sûrement à cause de vos rencontres avec les gens de Pétrachevsky ! décréta Pauline.

— Si c'était cela, on n'aurait pas attendu près de deux mois pour me rappeler à l'ordre ! dit Sophie.

— Vous avez raison, dit Nathalie, je pense plutôt qu'on va vous reprocher les textes que vous faites apprendre aux enfants !

— Les fables de La Fontaine ?

— Certaines sont très subversives !

— On verra bien ! dit Sophie avec un sourire résigné.

Nathalie et Pauline l'accompagnèrent jusqu'à la citadelle. Chemin faisant, elles lui chuchotaient des encouragements. On ne la laisserait pas se débattre seule, on préviendrait tous les amis, on alerterait le procureur par l'intermédiaire de Marie Frantzeff... Derrière les trois

femmes qui trottaient dans la neige, marchait le grand gendarme à la prunelle vide et aux bras ballants. Devant le palais du gouverneur, il fallut se séparer. Nathalie, les larmes aux yeux, bénit Sophie d'un signe de croix :

— Que Dieu vous assiste, ma colombe !

Sophie se retrouva dans une antichambre nue et glaciale. Cinq minutes plus tard, le gouverneur Engelke la recevait dans son bureau. Un feu brûlait dans une cheminée de marbre. Sur les murs, vert bouteille, se détachaient des cadres d'or. Mais on ne voyait pas ce que représentaient les tableaux dont les couleurs s'étaient enfumées. Engelke était petit, gras, avec des lunettes d'argent et un ventre en tonnelet, porté par des jambes torses.

— Dans les ingrates fonctions que j'exerce, il est des minutes lumineuses, parmi lesquelles je compterai celle-ci, dit-il.

Sophie crut à un compliment et fit un sourire crispé. Elle était assise au bord de son fauteuil, le dos roi de, et regardait fixement le gouverneur, en se demandant quel coup il se préparait à lui assener.

— Vous êtes, reprit-il, la vivante preuve que, dans un monde chrétien, il ne faut jamais s'abandonner au désespoir. Alors que tout semble perdu, brusquement les nuages se dispersent, le soleil luit, le bonheur est là !

— Que dois-je comprendre, Excellence ? demanda Sophie.

— Vous ne devinez pas ? dit Engelke en plissant un œil.

— Non, je vous assure...

— Quelque chose qui vous tient à cœur depuis très longtemps, quelque chose que vous réclamez à l'empereur dans toutes vos lettres...

Un vide se creusa dans la poitrine de Sophie. Elle eut peur de la question qu'elle allait poser. Enfin, elle balbutia :

— Mon retour en Russie ?

— Bien sûr ! s'écria Engelke. Votre retour en Russie ! Vous n'y croyiez plus, avouez-le !...

— Non, dit-elle, la voix blanche.

Il se gonfla de solennité joyeuse, brilla de l'œil, des dents, du menton, et dit, en pesant ses mots :

— Je vous annonce que Sa Majesté, ayant pris connaissance de votre dernière requête, en date du 13 octobre 1849, a décidé, eu égard au fait que vous êtes française et que votre mari est mort depuis dix-sept ans, de vous autoriser à rentrer en Russie.

Sophie resta un moment interdite, comme si, à force d'espérer cet événement, elle avait perdu la faculté de s'en réjouir. Le gouverneur lui montra une feuille de papier frappée de l'aigle impériale. Machinalement, elle lut son nom au milieu du document. Cette grande page calligraphiée pour elle toute seule ! Elle marmonna :

— C'est incroyable !... Pourquoi maintenant ?... Pourquoi si tard ?...

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, comme on dit en France ! Je suppose que le remplacement de feu le comte Benkendorff par le comte Alexis Orloff vous a été favorable. Toutefois, je dois vous signaler que vous n'aurez pas le droit d'habiter à Saint-Pétersbourg ni à Moscou. Vous vous fixerez dans votre propriété de Kachtanovka et ne pourrez vous déplacer que dans un rayon de quinze verstes.

A mesure qu'il parlait, Sophie sentait monter en elle une tristesse incoercible. L'idée de la maison qu'elle venait d'acheter acheva de lui ôter tout courage. Elle voyait ses plus chers projets réduits à néant. Et parmi ces ruines, Ferdinand Wolff, debout, étonné, les mains vides. Pourquoi avait-elle écrit toutes ces lettres à l'empereur ? Qu'espérait-elle trouver en Russie, à son retour ? Un neveu qui ne la connaissait que de nom, un domaine où personne n'avait besoin d'elle. En allant là-bas, elle s'exilerait pour la deuxième fois. Son pays, maintenant, c'était la Sibérie ; sa famille, les quelques décembristes dont elle avait partagé les souffrances depuis vingt-trois ans ; son avenir — l'un d'entre eux, peut-être... Au fond, si elle avait poursuivi ces démarches, c'était parce qu'elle était sûre du refus des autorités. Et voici qu'on la prenait au mot. Voici qu'on la punissait en l'exauçant. Elle eut conscience que le gouverneur attendait d'elle des paroles de gratitude. Mais son visage demeurait empesé. Elle murmura :

— Je vous remercie... Je suis très touchée...

Heureusement, Engelke prit son embarras pour un excès d'émotion.

— Et moi, je vous félicite, Madame, dit-il. Vous êtes la première personne à recevoir une pareille faveur de Sa Majesté. J'espère que vous saurez vous en montrer digne. Quand comptez-vous partir ?

— Je ne sais pas encore, dit Sophie. Tout cela est si nouveau pour moi ! Laissez-moi le temps de me ressaisir...

— Mais bien sûr ! Rien ne presse !...

Il la reconduisit jusqu'à la porte avec tous les égards dus à une femme de qualité. Sur le seuil, elle eut encore l'énergie de sourire. Mais, une fois dehors, ses pensées la reprirent si violemment, qu'elle ne vit plus rien autour d'elle. Les décisions du tsar jouaient à

contretemps avec les prières qui lui étaient adressées. Il savait très bien qu'il accablait Sophie en lui octroyant la liberté à cinquante-sept ans. Oblige-t-on quelqu'un à boire un verre d'eau dont il n'a pas envie, sous prétexte qu'il l'a réclamé jadis, quand il mourait de soif dans le désert ? Cependant elle pouvait refuser cette grâce. Elle la refuserait ! Au risque de passer pour une ingrate. Le scandale ne l'effrayait pas. « Je resterai. Je m'installerai dans ma nouvelle maison. Ferdinand Wolff viendra chez moi jouer au billard, lire, méditer, se reposer... » Elle sortit de la citadelle, portée par l'espoir et la colère. Sa première idée fut d'aller chez les Fonvazine pour leur rendre compte de son entrevue avec le gouverneur.

Elle était attendue : Nathalie, son mari, Pauline et Ivan Annenkoff, Pierre Svistounoff, Youri Almazoff. Mais Ferdinand Wolff n'était pas là. Il avait été appelé d'urgence pour soigner un malade dans quelque lointain village. Tant mieux ! Ainsi, elle serait plus à l'aise pour expliquer sa déception. Dans le salon provincial, aux gros meubles d'acajou noirci et aux murs violet tendre, l'atmosphère était à l'angoisse. Par habitude, chacun se préparait à une mauvaise nouvelle. Quand Sophie annonça la grâce dont elle était l'objet, une commotion joyeuse bouleversa tous les visages.

— Ma chérie, s'écria Pauline, c'est inespéré !

Ce fut le signal d'une grande démonstration d'allégresse. Etourdie par des exclamations discordantes, Sophie essaya d'affirmer qu'elle n'était pas satisfaite de cette solution. On ne l'écoutait pas, on la congratulait, on l'embrassait, on pleurait sur son épaule.

— La bonne messagère ! La colombe de l'arche ! Vous êtes la colombe de l'arche ! chevrotait Nathalie en se tamponnant les yeux avec un mouchoir.

A cet instant, il y eut un décrochement dans l'esprit de Sophie. Elle se vit engagée dans un malentendu affreux. Elle ne pouvait décevoir tous ces braves gens. Comme elle, ils avaient sollicité l'autorisation de rentrer en Russie. En acceptant la faveur impériale, elle créait un précédent dont, plus tard, ils se réclameraient. En la refusant, elle risquait de vexer le tsar et de lui ôter pour toujours le désir de leur être agréable. De quel poids étaient ses petites préférences de femme solitaire devant l'espoir de toutes ces grandes familles russes éloignées de la terre de leurs ancêtres, de tous ces fils, de toutes ces filles, nés en exil et qui ne pouvaient même plus prétendre au nom de leurs parents ?

— Vous êtes heureuse ? demanda Pauline.

— Mais oui ! murmura Sophie.

Elle se contraignait à sourire et ses joues flambaient, une boule se formait dans sa gorge.

— Ah ! que je vous envie ! s'exclama Nathalie en joignant les mains. Vous allez reparaître dans ie monde libre comme une ressuscitée ! Vous donnerez de nos nouvelles à tous nos amis ! Pour la première fois, quelqu'un des nôtres pourra raconter ce que fut réellement notre vie !

— Tant de mensonges circulent sur notre compte ! soupira Pauline.

Sans doute ne pouvait-elle oublier cet abominable roman d'Alexandre Dumas, *Le Maître d'Armes*, publié jadis à Paris et dont des exemplaires étaient parvenus jusqu'à Tobolsk. Son aventure avec Ivan Annenkoff y était relatée de façon scandaleuse. Renseigné par on ne savait qui, l'écrivain la représentait comme une grisette française, éprise d'un professeur d'escrime et vendant ses faveurs à un jeune noble russe déprave. L'auteur eût mérité une leçon. Mais il vivait à l'autre bout du monde. Comment écrire de Sibérie en France ?

— Vous redresserez l'opinion des gens mal informés, reprit Pauline. Vous préparerez les esprits à l'idée de notre retour à tous !

— Croyez-vous vraiment que, nous aussi, nous pourrions revenir ? demanda Youri Almazoff avec une expression d'avidité pitoyable sur sa figure de vieux jeune homme pommadé.

— Je ne le croyais pas avant cette minute ! Mais puisque le tsar a décidé de rappeler notre amie, tous les espoirs sont permis ! Elle ouvre la voie au rapatriement des autres !...

Chaque parole augmentait la sujétion de Sophie. « Et voilà, pensait-elle, maintenant il m'est tout à fait impossible de reculer. Ils me poussent ensemble dans le dos. Plus de petite maison, plus de salle de billard... Je dois partir et paraître contente. Contente de leur joie. Car, moi, je n'en ai aucune. Pas plus que je n'ai de liberté à l'instant où le tsar me l'accorde. »

— Qui sait si, dans deux ou trois ans, nous ne nous retrouverons pas tous en Russie ? dit Ivan Annenkoff rêveusement.

— Taisez-vous, Ivan Alexandrovitch ! s'écria Nathalie en se signant. Ce serait trop beau ! J'ai peur, si j'y pense, - de lasser la bienveillance de Dieu ! Une femme qui part pour la Russie ! Montrez-moi comment c'est fait !

Elle saisit la main de Sophie et la pressa contre sa joue :

— Je voudrais être dans votre tête, chérie ! Savoir ce qui s'y passe !...

— Vous seriez très déçue ! dit Sophie en se dégageant avec

douceur.

— Moi, grommela Youri Almazoff, je suis heureux que vous ayez obtenu le droit de rentrer en Russie et malheureux que vous nous quittiez ! Tobolsk sans vous sera sinistre !

— Mais puisque nous nous en irons tous bientôt ! dit Pierre Svistounoff.

Évidemment, ils voulaient s'en persuader les uns et les autres, pour atténuer la tristesse de la séparation. Sophie ressentit, comme une insuffisance d'air et de lumière, l'absence de Ferdinand Wolff. La porte qui séparait le salon de la salle à manger s'ouvrit à deux battants. Une table servie apparut, avec un samovar au milieu. Cette vue ranima les courages. Nathalie prit Sophie par le bras pour l'obliger à la suivre. Les dames burent du thé, les messieurs du vin de Madère. On se souriait, les yeux humides, comme dans un banquet de funérailles. A six heures, Sophie, épuisée d'émotion, invoqua une leçon pour rentrer chez elle.



Le lendemain matin, elle se leva très tôt, sans presque avoir dormi, s'habilla, huma une tasse de thé brûlant et s'assit, désœuvrée, devant la fenêtre claire. Elle écoutait Douniacha fourgonner dans la cuisine et, le regard perdu, pensait à son prochain voyage. Puisque cette solution était inévitable, elle s'excitait à y prendre goût. Elle n'avait jamais pu revenir sur la tombe de son mari, à Mertvy Koulouk. Encore moins obtenir qu'il fût transporté ailleurs. Il resterait donc au bord du lac Baïkal, pour toujours. Mais, à Kachtanovka, elle retrouverait mieux qu'une croix sur un bourrelet de terre : l'âme de Nicolas, éparse dans l'air de la maison et de la campagne. Et puis, il y aurait Serge, là-bas, Serge qu'elle ne connaissait pas et dont la rencontre ouvrirait peut-être une ère de joie dans sa vie monotone. Serge qui ne pouvait être quelqu'un d'indifférent, puisqu'il était du sang de Nicolas. Serge qu'elle avait, tout enfant, aimé comme son fils !... Pour se persuader de sa chance, elle se rappelait la vieille maison avec ses colonnes blanches, l'allée de sapins noirs, un banc rustique, un étang, les pauvres villages des alentours. Que de morts mêlés à ces feuillages, à ces labours, à ces miroirs d'eau ! On respirait en ce lieu la douce amertume des bonheurs enfuis. Oui, elle y serait bien, parmi les souvenirs de Nicolas, de Marie et même de Michel Borissovitch. Elle renouerait le fil de son destin, après la tragique coupure de la Sibérie. Des cahiers d'élèves attendaient, sur la table. Elle feuilleta le premier, s'engagea dans un défilé de phrases puériles et, tout à coup, s'arrêta, l'esprit cabré. Ferdinand Wolff devait savoir qu'elle avait reçu l'autorisation de partir. S'il n'était pas venu lui en parler ce matin,

c'était, sans doute, qu'il était pris par ses malades. Elle décida de passer chez lui. Souvent, elle lui avait rendu visite, pour discuter de choses moins importantes. Dix minutes de conversation entre deux rendez-vous : cela suffisait à éclairer leurs journées. Et sa leçon d'onze heures ? Tant pis, elle enverrait Douniacha pour décommander Tatiana et les fils Soumatokhoff. En un tournemain, elle fut habillée, coiffée et chaussée de bottillons de feutre. Il habitait à l'autre extrémité de la ville européenne. Sophie pressa le pas, poussée par la crainte d'arriver trop tard. Quand elle atteignit la porte du docteur, elle n'avait plus de jambes et son cœur lui battait dans la bouche.

Une servante, enveloppée de tant de fichus, de blouses et de jupes qu'elle ressemblait à une boule de chiffons, la fit entrer dans une pièce exiguë où cinq personnes étaient assises, en rang d'oignon, sur des chaises. Rien que des paysans laids et tristes, qui souffraient en silence. Ils avaient dans les yeux l'humble résignation des bêtes domestiques. Derrière la porte, Ferdinand Wolff parlait, en détachant chaque mot, de façon à être compris par quelqu'un de très simple. Cette voix sans visage émut Sophie, comme si, en l'écoutant, elle eût surpris un secret. Soudain, la porte s'ouvrit et Ferdinand Wolff parut, raccompagnant une vieille qui serrait une bourse dans sa patte jaune et sèche de volaille. En apercevant Sophie, il sourit et chuchota en français :

— Oh ! vous êtes venue !... Justement, je comptais aller vous voir après avoir examiné mes malades !... Entrez vite !...

Elle pénétra dans un petit bureau, encombré de livres et de fioles. Une odeur de phénol la prit à la gorge ; l'encrier était un crâne de plâtre ; dans une corbeille, traînait de la charpie maculée de sang brun ; le papier des murs se décollait ; un paravent dissimulait à demi le lit de camp ; il faisait froid ; on se serait cru dans la chambre d'un vieil étudiant, sans goût, sans argent, sans femme.

Pendant que Sophie s'asseyait sur la chaise réservée aux malades, Ferdinand Wolff retroussa ses manches, versa de l'eau dans une cuvette et se lava les mains.

— Pauline m'a appris la grande nouvelle, dit-il. Vous devez être très contente !

Son visage lourd, aux rides tristes, au regard fatigué, démentait l'entrain de ses paroles. Il s'essuya avec une serviette à franges rouges. Sophie se sentit gênée, tout à coup, d'être là, devant lui, en visiteuse. Qu'allait-il se figurer ? Elle se contraignit au calme et dit :

— Bien sûr que je suis contente ! Contente et triste à la fois ! J'aurai du chagrin de quitter Tobolsk, notre groupe si gentil, si fraternel ! Mais on ne peut refuser la liberté !

— Oui, oui, grommela-t-il.

Et ils s'enfoncèrent, face à face, dans le silence. Au bout d'un moment, il reprit d'une voix plus ferme :

— D'ailleurs, si vous repoussiez la faveur impériale, on ne vous laisserait tout de même pas à Tobolsk. Le tsar n'a pas l'habitude d'essayer des camouflets de ce genre sans riposter aussitôt. Pour vous châtier d'avoir mal répondu à sa mansuétude, il vous assignerait un autre lieu de résidence, quelque villase perdu, au-delà du lac Baï-kal !...

Elle n'y avait pas pensé. Un motif de plus pour partir. Tout se liguaient contre elle. Ferdinand Wolff jeta la serviette chiffonnée dans un coin et s'assit derrière la table.

— C'est mieux ainsi, ajouta-t-il. Si vous étiez restée, je n'aurais pas eu le courage de continuer à me taire. Et ce que je vous aurais dit aurait tout gâché entre nous...

— Je ne vous comprends pas, Ferdinand Bogdanovitch, balbutia-t-elle.

En vérité, elle le comprenait si bien que la respiration lui manquait.

— Mais oui, Sophie, dit-il. Ayons le courage de considérer les choses en face. Vous auriez refusé. Et j'aurais été très malheureux... Tandis que maintenant, voyez, rien n'est changé, nous sommes des amis, de grands amis, comme autrefois...

Elle acquiesça d'un battement de paupières. Des secondes passèrent avec lenteur. Ils se regardaient intensément, chacun puisant dans les yeux de l'autre une raison d'aimer et de souffrir. Enfin, elle murmura :

— Quand je songe à la maison que j'ai achetée, où j'étais si impatiente de m'installer !...

— Vous n'aurez pas de peine à la revendre, dit-il.

— Je ne la revendrai pas. J'y ai mis trop de moi-même pour la laisser à des inconnus. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'argent. J'ai pensé...

Elle hésita, puis dit légèrement :

— J'ai pensé qu'il n'y avait pas de dispensaire à Tobolsk et que, peut-être, cette maison vous serait très utile pour recevoir vos malades...

Il eut un mouvement de surprise et l'observa plus attentivement par-dessus ses lunettes. Cette attitude le vieillissait.

— Si c'est pour mes malades, j'accepte, dit-il. Vous êtes très bonne...

Elle baissa le front. Ce n'était pas de la bonté. Elle ne songeait pas aux malades en offrant sa maison à Ferdinand Wolff. Simplement, il lui était agréable de savoir, que, d'une façon ou d'une autre, il vivrait chez elle, qu'elle pourrait l'imaginer de loin.

Il jouait avec une plume d'oie. Ses phalanges étaient tachées par les acides. Un bouton manquait à son habit. Tout à l'heure, il mangerait vite, n'importe quoi, servi par la vieille domestique, sur un coin de table, entre la tête de mort et les bouquins.

Quelqu'un toussa derrière la porte. Sophie se rappela les malades qui attendaient. Elle n'avait plus rien à dire. Elle se leva.

— Serez-vous ce soir chez les Annenkoff ? demanda-t-il.

— Mais oui.

Tandis qu'il se penchait pour lui baiser la main, elle aperçut la peau de son crâne entre ses cheveux clairsemés. Ce signe d'usure physique la bouleversa et, en même temps, la confirma dans l'idée qu'un mariage entre eux, au déclin de leur vie, eût été ridicule et navrant. Un voile de larmes l'aveugla. Elle sortit rapidement, sans tourner la tête.

Les routes étant peu praticables pendant la fonte des neiges, Sophie décida de retarder son départ jusqu'à la fin du mois de mai. Ainsi, du moins, put-elle passer les fêtes de Pâques à Tobolsk, avec ses amis. Comme chaque année, dédaignant les pompes liturgiques de la cathédrale, ils écoutèrent la messe de minuit dans la petite église de la prison. La nef était pleine de bagnards enchaînés. Au moment des génuflexions, un cliquetis se mêlait au chant grave du chœur. Quand le prêtre annonça la résurrection du Christ, le bruit des fers s'enfla brusquement et toutes les têtes hideuses, aux crânes rasés, se balancèrent, de gauche à droite, pour l'accolade fraternelle. Assassins, voleurs, faussaires, s'embrassaient dans la lueur des cierges et la fumée de l'encens. L'enfer célébrait l'espérance.

Dehors, Sophie et ses compagnons défilèrent entre deux rangées de prisonniers, qui tenaient des œufs colorés dans leurs mains. Ils vendaient aux amateurs ces petits cadeaux de l'administration.

Un souper était préparé chez les Fonvizine.

Champagne et vodkas diverses arrosaient les hors-d'œuvre et le traditionnel cochon de lait au raifort. Six domestiques servaient deux tables, celle des grandes personnes et celle des enfants, qui étaient tous réunis à Tobolsk pour les vacances de Pâques. Sages et endimanchés, ceux que leurs camarades de classe traitaient de « fils de forçats » se racontaient à voix basse des histoires d'école avec autant de passion que leurs parents discutaient de politique européenne. Au dessert.

Il y eut des chansons et des toasts. Sophie regardait, de l'autre côté de la table, Ferdinand Wolff qui souriait tristement en levant son verre. On but à l'heureux voyage de Sophie. Elle répondit qu'elle n'était pas pressée de partir. La soirée s'acheva à quatre heures du matin.

Le lendemain, le gouverneur Engelke convoqua Sophie dans son bureau et lui dit :

— J'ai appris, à mon grand étonnement, qu'au cours d'un souper chez les Fonvizine vous avez affirmé ne pouvoir fixer la date de votre départ.

Sophie blêmit. Qui avait rapporté ce propos au gouverneur ? Un

domestique, sans doute.

— C'est exact, dit-elle.

— Voilà qui est regrettable ! Si vous tardez encore, Sa Majesté pourrait prendre ombrage de votre peu d'empressement à profiter de la grâce qu'Elle vous a faite. Puisque vous hésitez, je vais décider à votre place. Vous quitterez Tobolsk le 12 mai prochain.

Une vague de froid toucha le cœur de Sophie. Elle balbutia :

— Ce... ce n'est pas possible !

— Pourquoi ?

— Je ne serai jamais prête !

— Mais si ! Vous aurez largement le temps de régler vos affaires et de préparer vos bagages. Un gendarme vous accompagnera.

Elle eut un haut-le-corps :

— Pourquoi un gendarme ? Je ne suis pas une criminelle !

— Nul n'en est plus persuadé que moi, Madame. Mais le règlement est formel. Vous ne pouvez voyager seule, puisque vous êtes rappelée d'exil à la condition de vous fixer dans votre propriété de Kachtanovka. Le gendarme d'escorte devra vous conduire d'ici au lieu de votre nouvelle résidence et obtenir une décharge du gouverneur général de la province de Pskov à qui incombera dans l'avenir le soin de vous surveiller.

— C'est une étrange liberté qui m'est offerte là !

— Pour la liberté comme pour toute chose, il faut un apprentissage, dit Engelke en souriant de biais. Nous guidons vos premiers pas avant de vous laisser courir à votre guise. Quoi de plus naturel ? Je fais établir votre passeport et votre feuille de route. Ils seront à votre disposition dès demain.

Elle le quitta, outrée, malheureuse, comme si, en quelques mots, il eût rapproché d'elle une échéance qu'elle voyait lointaine.

Le dimanche suivant, les Annenkoff donnèrent un bal pour la jeunesse. Leur fille aînée, Olga, était très belle. Un ingénieur des mines et un lieutenant de cavalerie la faisaient danser à tour de rôle. Les dames, en les regardant, hasardaient des pronostics de fiançailles. L'orchestre était composé d'anciens forçats. Le gouverneur Engelke avait condescendu à accepter l'invitation, ce qui était un succès pour les décembristes. Il se tenait près du buffet, avec les maîtres de maison. Ferdinand

Wolff, lui, n'avait pu venir, appelé au dernier moment pour soigner un malade dans le quartier tartare. Sophie se sentait très seule. Les

éclats de la musique l'assourdisaient. Elle s'étonnait du plaisir que prenaient les jeunes filles à tourner jusqu'au vertige dans les bras de leurs cavaliers. Son regard errant sur la foule accrochait au passage une robe rose ou bleue, des yeux brillants de gaieté, un ruban dans des cheveux blonds, une main gantée, un médaillon sur une chair de lait. Et tout cela lui semblait appartenir à un monde absurde et heureux, dont les raisons de vivre étaient différentes des siennes. A minuit, comme elle s'apprêtait à partir, Ferdinand Wolff apparut. Il jetait les yeux autour de lui avec inquiétude. Elle comprit qu'il la cherchait et en fut réconfortée. Dès qu'il l'aperçut, il se transfigura et se dirigea vers elle, en évitant les importuns qui tâchaient de le retenir. Il ne lui avait jamais reparlé de ses sentiments, depuis la conversation qu'ils avaient eue dans son bureau. Mais Sophie avait l'impression qu'en s'interdisant toute allusion à ce qui aurait pu être, ils aggravaient l'un et l'autre un trouble qu'ils eussent voulu étouffer.

Arrivé devant elle, il commença par l'entretenir de mille riens. Puis, naturellement, ils en vinrent à discuter des travaux qui se poursuivaient dans la petite maison. La salle du premier étage avait déjà été transformée en dortoir et allait recevoir six lits. Sophie le regrettait un peu. Elle eût aimé pouvoir imaginer Ferdinand Wolff jouant au billard avec des amis, le soir, après ses visites. Pour le reste, elle était enchantée de sa décision. Chaque jour, elle se rendait au chantier, comme si elle eût été personnellement intéressée à la réussite de l'ouvrage. Tout devait être terminé le 15 juin. Elle ne serait pas là pour l'inauguration du dispensaire.

— C'est trop injuste ! dit Ferdinand Wolff. Il faut que j'en parle au gouverneur. Je suis sûr que, si je lui explique nos raisons, il nous accordera un sursis d'un mois !

Et, malgré les protestations de Sophie, il alla chercher Engelke, qui fumait le cigare, entouré de messieurs déferents. Le gouverneur se laissa amener, trottant sur ses petites jambes, le bedon en avant, le sourire aux lèvres, mais, en présence de Sophie il se montra aussi intraitable que par le passé.

— Fiez-vous à ma vieille expérience, dit-il. Quand une résolution est prise, en retarder l'application c'est multiplier les chances d'en souffrir. D'ailleurs, je ne peux plus rien changer. J'ai transmis les dates à Saint-Pétersbourg. Vous êtes attendue en Russie, Madame !

Il s'inclina et tourna les talons, laissant Sophie et Ferdinand Wolff face à face. L'orchestre jouait une valse. Des couples virevoltèrent, insouciant, sous le lustre aux petites flammes inégales. Un courant d'air venait d'une porte-fenêtre entrouverte. Sophie et Ferdinand Wolff sortirent sur le perron. La fraîcheur d'une nuit de printemps les

enveloppa.

— Plus que huit jours ! dit Sophie.

— Engelke a raison, grommela Ferdinand Wolff avec une rage soudaine. Il vaudrait mieux que ce fût demain !

Des rires passèrent en farandole derrière leur dos. Les yeux levés vers le ciel semé d'étoiles, Sophie avait la sensation de tomber dans le vide. Pauline vint chercher le docteur parce qu'une jeune fille s'était foulé le pied en dansant.

Le 12 mai, à l'aube, un gendarme se présenta au domicile de Sophie. Trente ans au plus, grand et fort, le visage halé, la moustache noire hérissée comme un écouvillon, il déclara se nommer Dobroliouboff et avoir ordre d'accompagner la femme Ozareff jusqu'au terme de son voyage. Par égard pour elle, le gouverneur avait commandé deux tarantass : elle monta seule dans le premier, le second étant réservé à son garde du corps. L'itinéraire fixé par les autorités prévoyait un trajet d'un millier de verstes, par voie de terre, de Tobolsk à Perm. Là, Sophie et son compagnon devaient embarquer sur un bateau, qui, en suivant le cours de la Kama, puis en remontant la Volga, les amènerait en une semaine à Nijni-Novgorod. Il n'y aurait plus ensuite qu'à reprendre la route pour aller, de relais en relais, à Saint-Pétersbourg et à Kachtanovka dans la province de Pskov. En tout, près d'un mois de pérégrinations ! Sophie en avait fait plus pour rejoindre Nicolas à Tchita. Mais, à cette époque-là, elle était jeune, un espoir exaltant la guidait, elle se dévouait à une cause.

Aujourd'hui, elle partait sans entrain, à la rencontre d'elle ne savait quoi. Ce qu'elle laissait ici comptait tellement plus que ce qu'elle pourrait trouver là-bas ! Elle fit ses adieux à Douniacha, qui sanglotait, à quelques voisins, et s'étonna qu'aucun de ses amis ne fût venu l'embrasser avant son départ. Il y avait bien eu, la veille, une soirée en son honneur, chez les Fonvizine ; on avait bu, pleuré, chanté ; mais elle avait cru qu'elle reverrait les décembristes ce matin encore. Leur désaffection la peina. En arrivant au hameau de Pod-Tchouvachy, elle eut l'explication du mystère : ils étaient tous réunis au bord de l'eau, près du bac qu'elle devait prendre pour traverser l'Irtych. Même deux de ses élèves s'étaient dérangés : la petite Tatia-na et l'un des fils Soumatokhoff. Le gendarme, bon prince, consentit à un dernier échange de recommandations et de baisers. Ferdinand Wolff n'était pas venu. Mais sa vieille servante était là. Elle remit à Sophie un papier plié en quatre et cacheté de cire noire. Sophie le glissa dans sa manche. Un ciel bleu tendre, strié de nuages blancs, dominait, au loin, les toits de la ville. Le fleuve charriait de minces glaçons. Sur les berges spongieuses, la nouvelle herbe se dressait par touffes.

— Madame Ozareff, je vous en prie, le passeur attend ! dit le gendarme.

— Une minute, une minute encore ! balbutia Sophie.

Nathalie se jeta sur elle,, comme une assoiffée, l'étreignit, la palpa, la barbouilla de larmes, la couvrit de signes de croix. Puis Sophie passa aux mains de Pauline, de Macha Frantzeff, d'Olga Annenkoff, et chacune lui chuchota quelque douceur à l'oreille. Les hommes se montrèrent, avec elle, aussi émus, mais moins bavards. Youri Alma-zoff, qui se prétendait « toujours amoureux et toujours meurtri », l'aïda à remonter en voiture et lui baisa les deux mains en marmonnant :

— Ma jeunesse, ma jeunesse qui s'en va !

Elle avait hâte d'être loin pour lire la lettre de Ferdinand Wolff. Enfin, le bac, portant les deux tarantass, s'écarta de la rive. Sous les regards de Sophie, la déchirure entre le passé et le présent s'agrandit. Attachés au sol de l'exil, ses compagnons d'autrefois n'étaient déjà plus que des souvenirs. Elle agita son mouchoir, jusqu'au moment où les deux tarantass eurent retrouvé la terre ferme. Les chevaux, longtemps contenus, s'élançèrent sur la route. Sophie décacheta le pli de Ferdinand Wolff et lut, malgré les cahots :

« Ma chère et tendre amie,

« Jamais je n'oublierai ce que vous avez été pour moi. Si je continue à travailler, à vivre, ce sera pour me montrer digne de votre confiance. Excusez-moi de n'être pas venu, ce matin : je n'aurais pas supporté la curiosité compatissante de nos amis. Que va-t-il vous arriver, loin de moi ? Dieu vous garde, Sophie ! Je prierai pour vous. Je suis très malheureux. Il y a un grand vide soudain dans mon existence ! Adieu, adieu, Sophie ! »

« Ferdinand Wolff ».

Elle fléchit la tête. La tristesse montait en elle rapidement, la submergeait, l'étouffait. Puis, par une bizarre alchimie, un peu de bonheur se mêla à son désespoir. Elle s'abandonna à ce sentiment doux amer, à cette paix mélancolique, comme en donne parfois la contemplation d'un grand espace dénudé.

*

Parcourant en sens inverse la route qu'elle avait suivie vingt-trois ans plus tôt, Sophie reconnaissait avec émotion certaines étapes de son premier voyage. Mais alors, son compagnon était Nikita, dont la jeunesse éclairait le monde, et non ce pesant et inutile gendarme, sanglé dans un uniforme bleu. Dobroliouboff était peu loquace, mais avait un grand appétit. Il s'empiffrait aux relais et digérait en voiture. Cela ne l'empêchait pas de surveiller, d'un petit œil porcin, les moindres mouvements de Sophie pendant qu'on changeait de chevaux, à la maison de poste. Craignait-il de la voir s'enfuir à pied dans la

steppe ou se glisser dans la voiture d'un autre voyageur ? Elle lui avait reproché un jour de la traiter en prisonnière, bien qu'elle fût redevenue une femme libre. Il avait répondu, sans se démonter :

— Vous n'êtes ni libre ni prisonnière ; vous êtes prisonnière-libre.

Cette formule avait paru à Sophie le juste reflet de la réalité russe. Dobroliouboff lui avait expliqué aussi que sa carrière dans la gendarmerie dépendait de l'exactitude avec laquelle il s'acquitterait de sa mission :

— Vous me considérez comme un gardien, mais c'est moi qui suis à votre merci, Madame. Qu'il vous arrive quelque chose, et mes chefs ne me le pardonneront pas. C'est pourquoi je vous prie de m'aider dans cette affaire. Si tout se passe bien, nous en aurons, vous et moi, beaucoup de satisfaction...

— Est-ce votre premier voyage à Saint-Pétersbourg ? demanda-t-elle.

— Le dix-septième.

— Toujours comme convoyeur ?

— Non, les autres fois je portais des plis officiels, dit-il en se gonflant de suffisance. Des dépêches pour des ministres. C'est moins agréable, parce qu'on n'a pas de compagnie !

A mesure qu'ils approchaient de l'Oural, le gendarme se dégelait et affectait même une certaine galanterie. Sophie le trouvait bien jeune pour être son gardien. Par manque de chevaux, ils durent passer la nuit à Ekaterinbourg, sur les banquettes de la maison de poste. Le matin, en prenant son thé dans la salle commune, Dobroliouboff marmonna d'un air embarrassé :

— Je me demande pourquoi nous voyageons dans deux tarantass !

Elle ne comprit pas tout de suite où il voulait en venir.

— C'est très bien ainsi, dit-elle.

— C'est très bien, mais ça coûte cher !

Elle s'indigna :

— Est-ce vous qui payez ?

— Non, bien sûr, c'est l'État ! J'ai sur moi la somme nécessaire pour régler tous les frais. Mais, si je puis faire des économies, ce sera autant de gagné pour moi. Notre solde est très maigre. J'ai de vieux parents, une sœur infirme. Cela vous gênerait vraiment si je montais dans votre voiture ? Nous ne sommes plus tellement loin de Perm !

Elle demeura interloquée, puis haussa les épaules :

— Si vous voulez !

— Je vous remercie, dit-il avec sentiment.

Et, aussitôt, il commanda du jambon, des œufs durs et un quatrième verre de thé.

Le tarantass de Sophie était assez spacieux pour qu'on pût y tenir à deux avec les bagages. Dobroliouboff s'assit en face d'elle, sur des sacs de paille, inclina la tête et se mit à ronfler. Des souvenirs de nourriture devaient lui parfumer la bouche. Sa moustache frémissait de plaisir. Sophie le regardait dormir et pensait aux amis qu'elle avait quittés et qu'elle ne reverrait jamais plus.. Le destin des décembristes lui apparaissait encore plus étrange à distance. Dans leur jeunesse, ils avaient cru que leur mission était de combattre jusqu'à la mort pour leurs convictions politiques ; dans leur âge mûr, ils avaient abdiqué tout héroïsme pour se consacrer au défrichement des terres et des esprits. Grâce à eux, les rudes habitants de la Sibérie avaient vu, pour la première fois, avec stupeur, des gens qui aimaient lire des livres et écrire des lettres, des gens qui se passionnaient davantage pour les idées que pour l'argent, des gens qui n'avaient plus ni fortune ni situation, et dont cependant il était impossible de nier l'ascendant sur leur entourage. Quel que fût le village pourri où l'administration reléguait un de ces insurgés, on pouvait être sûr qu'il se rendrait utile, fonderait une bibliothèque, instruirait des enfants. Sophie se rappela avec amusement la réflexion d'un arpenteur de Kourgane : « Dommage qu'il n'y ait pas eu plus de décembristes arrêtés en 1825 ! Encore quelques centaines de forçats dans leur genre, et la Sibérie serait à la tête des pays civilisés ! » Elle sourit et se dit que, peut-être, pour les générations futures, la vraie gloire des décembristes ne serait pas de s'être révoltés, un jour, contre le tsar, mais d'avoir voué le reste de leur vie à la lutte contre l'apathie et l'ignorance de leurs semblables. Un homme comme Ferdinand Wolff, par exemple, était un piètre révolutionnaire, mais tous ceux qui l'avaient approché lui étaient redevables d'un enrichissement moral. Et Poushine, Lounine, Poggio... Les seuls qui se fussent abaissés étaient ceux qui avaient épousé des femmes au-dessous de leur condition. Tel était le cas de Bassarguine, d'Obolensky, de Kuhelbecker, qui par fatigue, par faiblesse, par horreur de la solitude, s'étaient mariés avec des paysannes ou des bonnes d'enfants. Il y en avait aussi qui avaient sombré dans l'alcoolisme et la misère. Mais ils étaient peu nombreux. Dans l'ensemble, presque tous avaient dignement surmonté l'épreuve de la relégation. En regagnant la Russie, Sophie avait l'impression de laisser derrière elle le pays des âmes nobles pour se rapprocher du pays des mensonges, des jalousies et des lâchetés devant le pouvoir. Saurait-elle respirer dans cet air confiné après avoir connu l'atmosphère salubre de

la Sibérie ? Il est vrai qu'elle s'arrêterait peu de temps à Saint-Pétersbourg et qu'à Kachtanovka elle serait loin de toutes les intrigues !

La route coupait un pays non point montagneux mais ondulé, parsemé d'étangs et de petits lacs. Puis la pente se raidit à l'entrée d'une épaisse forêt. Le gendarme se réveilla, jeta un regard autour de lui et dit :

— Nous traversons la propriété des Démidoff.

Une heure plus tard, on changea de chevaux, on prit une collation, on repartit au son des clochettes et, avant de se rendormir, Dobroliouboff marmonna :

— Toujours la propriété des Démidoff !

Sophie se revit, enfant, penchée sur un livre d'images : le Chat Botté présentait les immenses domaines du marquis de Carabas. Toute une province aux mains d'un seul homme. Ce qui semblait incroyable en France était normal en Russie. Encore des verstes et des verstes de route bosselée, dans la poussière, le craquement des roues et l'odeur du cuir chaud. Les membres endoloris, la tête creuse et sonore, Sophie attendait avec impatience la prochaine halte. Le gendarme rota discrètement et ouvrit les yeux. Son estomac était réglé comme une horloge : il s'éveillait toujours dix minutes avant le relais. Le ciel s'assombrissait au-dessus des cimes noires et inégales des mélèzes. Soudain, la maison de poste surgit, grande, massive, toute en rondins, pareille à une montagne de bûches superposées.

— Ici, dit le gendarme, j'ai mangé autrefois d'extraordinaires gélinoites.

Le tarantass s'engouffra dans la cour. Des valets d'écurie sautèrent à la tête des chevaux et se laissèrent traîner par eux jusqu'à l'arrêt de la voiture.



Arrivés à Perm, Sophie et le gendarme apprirent que le bateau pour Nijni-Novgorod ne partirait que dans vingt-quatre heures. Vite, il fallait chercher une chambre pour la nuit. Ils en trouvèrent une à l'Hôtel du Club. Un lit, mais pas d'oreiller, pas de traversins, pas de draps. Sophie se coucha toute habillée sur un matelas suspect, Dobroliouboff dormant dans la salle commune. Le lendemain, elle voulut visiter la ville. Son convoyeur lui fit observer qu'il était obligé de la suivre dans tous ses déplacements. Elle sortit donc, flanquée du gendarme qui cambrait la taille, troussait sa moustache et roulait des yeux.

Il n'y avait rien d'intéressant à voir dans ce grand bourg provincial. De larges rues rectilignes aux trottoirs en planches, des palissades enfermant un carré d'herbe et quelques bouleaux, de petites maisons de bois, toutes semblables, avec un perron, des rideaux de tulle et des pots de fleurs derrière les doubles fenêtres. C'était dimanche et tous les passants se hâtaient vers le jardin public, au bord de la Kama. Là, des allées de tilleuls, d'ormes et de frênes canalisaient le flot des promeneurs : musulmans aux longs caftans, jeunes filles tartares à la taille souple, officiers en uniforme vert, bourgeois en redingote noire et chapeau rond, dames russes habillées à la mode de Paris... Sophie et Dobroliouboff suivirent le mouvement, mitraillés de tous côtés par des regards curieux. Ils descendirent ainsi jusqu'au port. Un bateau à vapeur manœuvrait pour accoster. Sa haute cheminée fumait. Ses roues à aubes brassaient l'eau avec violence. Sophie n'avait jamais rien vu de pareil. Elle en était restée à l'époque de la marine à voile. Cette constatation lui donna la mesure du temps qu'elle avait passé en exil. Ne disait-on pas aussi qu'on pourrait se rendre bientôt par le chemin de fer de Moscou à Saint-Pétersbourg ? Les progrès de la science étaient vertigineux. A ce rythme-là, les hommes deviendraient fous d'orgueil. Le bateau remorquait une énorme barcasse, aux flancs percés de fenêtres grillagées. Derrière les barreaux, se pressait un salmigondis de visages blafards. Encore des forçats ! La prison flottante se rangea le long du quai. Sur le pont, des soldats s'affairaient, des officiers hurlaient des ordres, des marins ouvraient les écoutilles. Comme un ver sort d'un fruit, une procession de bagnards émergea lentement à l'air libre. Ils pouvaient être deux ou trois cents. Leurs faces hâves, barbues, disaient la fatigue d'un long voyage. Traînant leurs chaînes, ils descendirent la passerelle et s'assemblèrent en colonne par quatre.

Ils étaient vêtus de capotes grises et certains portaient un losange de drap jaune cousu dans le dos.

— Ce sont bien des condamnés de droit commun ? demanda Sophie.

— Oui, dit Dobroliouboff. Rassurez-vous : il n'y a pas un politique dans le tas !

— Où va-t-on les mener ?

— A la maison d'arrêt, en attendant de les diriger sur Ekaterinbourg.

— Y a-t-il souvent des arrivages de bagnards, à Perm ?

— Deux fois par semaine, pendant la belle saison.

En effet, ce spectacle devait être habituel aux badauds, car ils

contemplaient le débarquement avec indifférence. Des soldats, baïonnette au canon, encadrèrent les forçats. Un officier à cheval prit la tête du détachement. Le convoi se mit en marche, dans le tintement des chaînes balancées. Le public se dispersa pour aller vers le kiosque à musique, d'où s'échappaient les accords sautillants d'une polka. Dobroliouboff, qui observait Sophie du coin de l'œil, lui proposa, pour la distraire, de visiter, à l'autre bout du quai, le bateau sur lequel ils embarqueraient demain.



Il n'y avait que trois cabines particulières sur le bateau et toutes les trois étaient occupées. Sophie dut se contenter de réserver sa place, pour la nuit, sur l'un des canapés de la salle commune, qui servait à la fois de restaurant, de dortoir et de fumoir. Dans l'entrepont, s'entassaient les passagers guenilleux et odorants de la troisième classe.

Au-dessus, s'élevait une plate-forme, à laquelle n'accédaient que les possesseurs d'un billet de première ou de seconde. Un kiosque, haut perché, permettait de contempler le paysage en se tenant à l'abri du soleil. Ce fut là que Sophie s'installa après avoir rangé ses bagages. Elle eût aimé être seule. Mais Dobroliouboff, qui la suivait comme son ombre, vint s'asseoir à côté d'elle, sur le banc. La rivière coulait entre des berges verdoyantes et boisées. A travers le grondement monotone des machines et le sourd clapotis de l'eau ruisselant sur les pales des roues, on percevait, au loin, des chants d'oiseaux. Le navire étant chauffé au bois, la fumée, que le vent rabattait sur le pont, avait un parfum agréable. Un bercement imperceptible agitait la coque. Sophie se laissait aller à une rêverie sinueuse. Soudain, elle remarqua que le gendarme, affalé contre son épaule, donnait des signes de malaise. Il s'épongeait le front, déboutonnait son col et déglutissait fortement sa salive. Son teint coloré virait au gris de cendre.

— Vous ne vous sentez pas bien ? demanda-t-elle.

— Pas très, marmonna Dobroliouboff. A chaque voyage, c'est la même chose. Je ne supporte pas le bateau.

— Pourtant, il ne tangué presque pas.

— Cela me suffit, soupira Dobroliouboff. Peut-être que si je mangeais un peu...

Il se leva sur des jambes molles et descendit dans la salle commune. Comme il était midi, Sophie décida de le suivre. Il n'y avait pas de table d'hôte à bord. Chacun pouvait se faire servir une collation à l'heure qui lui plaisait. Ayant mangé et bu, Dobroliouboff parut plus malade encore et se précipita dehors pour se soulager. Sophie le

retrouva dans le kiosque, étendu de tout son long sur la banquette. Elle lui donna des sels à respirer et lui posa un mouchoir imbibé d'eau fraîche sur le front. C'était une situation très humiliante pour un gendarme. A plusieurs reprises, il murmura :

— Je suis déshonoré !

Puis, peu à peu, il s'habitua au mouvement du bateau, reboutonna son col et s'assit, l'œil brouillé et la bouche pâteuse. Quelques passagers, ayant assisté de loin à la scène, se détournèrent, par crainte qu'il ne leur reprochât leur indiscretion. L'uniforme leur en imposait plus que le personnage.

Les rives de la Kama se bombaient en douces collines, se couronnaient de villages charmants. Au milieu d'un pré, apparaissait une plaque de neige entourée de fleurs. Le feuillage naissant des bouleaux et des trembles suspendait un pointillé-vert tendre dans l'air bleu. De loin en loin, surgissait la barque à voile d'un pêcheur ou un énorme radeau de forestier, qui descendait le courant avec sa cargaison de planches et de rondins. Sur tout ce bois de construction et de chauffage, solidement assemblé, se dressait une isba, habitée par les mariniers et leur famille. Quand le steamer les dépassait, une grande vague soulevait le radeau et des enfants en chemises rouges agitaient la main et criaient avec des voix acides.

Vers six heures du soir, le navire accosta le long d'une jetée, pour renouveler sa provision de combustible. C'étaient des femmes qui s'occupaient du chargement. Jeunes ou vieilles, le teint cuit, un foulard de cotonnade noué sous le menton, elles allaient et venaient de la rive au bateau, transportant des piles de bûches sur des brancards. Parvenues au-dessus de la trappe centrale, elles y déversaient leur fardeau, qui s'écroulait dans la cale avec un fracas d'avalanche. Tous les habitants du village voisin étaient rassemblés sur la berge. Les hommes regardaient travailler leurs épouses ou leurs filles, mais ne les aidaient pas. Debout, pieds nus dans la poussière, des marchands offraient sur des caisses de bois, du kwass, du lait, du poisson séché et de grossières pâtisseries. Quelques passagers de troisième classe descendirent à terre pour se ravitailler.

A huit heures du soir, le ciel était encore clair. Une lumière mauve indéfinissable irradiait des eaux lustrées de la Kama. Des insectes bourdonnaient autour d'un fanal. Dans les buissons du rivage, des rossignols se mirent à chanter. Jamais Sophie n'en avait entendu un si grand nombre. Une passagère revint à bord, les bras chargés de muguet fleuri.

— Ai-je le temps d'aller en chercher, moi aussi ? demanda Sophie.

— Avec votre permission, c'est moi qui irai ! s'écria Dobroliouboff.

Il se précipita à terre, disparut dans le crépuscule et resta si longtemps absent, que Sophie crut qu'il ne reviendrait pas. Elle se demandait avec inquiétude ce qui se passerait si le bateau partait sans lui. Il avait tous les papiers : elle n'existait pas, administrativement, sans son passeport et sa feuille de route. Déjà, les femmes de peine, ayant fini leur chargement, s'alignaient sur la jetée pour se faire payer par le capitaine. Les machines se mettaient en marche et une vibration mécanique montait à travers le pont dans les jambes des voyageurs. Affolée, Sophie scrutait le rivage nocturne et priait de toutes ses forces pour qu'on lui rendît son gendarme. La cloche du bord retentit au-dessus de sa tête. Alors qu'elle se désespérait, comme une épouse délaissée, Dobroliouboff surgit, courant à pas menus sur l'étroite passerelle. Il rapportait quatre brins de muguet : tout ce qu'il avait pu trouver ! Elle le remercia, soulagée. Le navire s'éloigna de la berge en battant l'eau légèrement. Puis il prit de la vitesse et s'entoura d'une collerette d'écume phosphorescente. La cheminée fumait très fort. L'inconvénient du chauffage au bois, c'était la quantité de flammèches qui s'échappaient vers le ciel et retombaient sur le pont. Dans la nuit calme, un véritable feu d'artifice dominait le bateau. De temps à autre, une femme poussait un petit cri et éteignait d'une tape l'escarille qui s'était posée sur sa robe. On ne voyait plus les rives. Des lampes à pétrole s'allumèrent sur le navire. Dobroliouboff se plaignit d'avoir une faim de loup. Guéri de ses nausées il rêvait d'un repas copieux « à la sibérienne ».

Sophie le rejoignit dans la salle commune et se contenta de commander du thé, avec du pain et des confitures. Lui, en revanche, avala une soupe rafraîchissante, à base de fines herbes, de raifort, de choux et de kwass, où nageaient des morceaux de poisson fumé et de gros glaçons. Ensuite, vinrent un *sterlet* de la Volga, entouré de carottes et de câpres, de la viande en sauce et une gelée de framboise, si compacte, que la cuillère restait plantée dedans à la verticale. Ayant arrosé le tout d'une bière de Kazan rousse et mousseuse, le gendarme se renversa sur le dossier de sa chaise avec un visage radieux. Sophie comprit que, s'il avait économisé l'argent du voyage en tarantass, ce n'était point tant pour secourir sa famille indigente, que pour se payer de bons repas. Peut-être même cette famille n'existait-elle que dans son imagination. Elle l'admira dans sa ronde simplicité de goinfre. Comme la plupart des passagers s'étaient réunis pour souper à la même heure, il y avait beaucoup de monde autour de la grande table qui occupait le milieu de la salle. On se serrait les coudes et on mangeait, côte à côte, sans se connaître. Des serveurs tartares, en frac noir et tablier blanc, s'affairaient dans le dos des convives. Les conversations entrecroisées maintenaient, sous le plafond bas, un brouhaha de kermesse. Aux riches fumets de la nourriture se mêlait

l'odeur des lampes à pétrole dont les mèches filaient. Pas un souffle d'air n'entrait par les fenêtres ouvertes. Sophie, incommodée, remonta sur le pont avec Dobroliouboff.

La nuit était si sombre, que l'eau et le ciel se confondaient. Dans tout ce noir, les roues, en tournant, soulevaient des dentelles d'écume et la cheminée crachait des étincelles d'or. Le gendarme soupira profondément et dit :

— A Nijni-Novgorod, on pourra se reposer un jour ou deux, si vous voulez. Il y a là-bas de très bonnes auberges. La ville est gaie. Mais peut-être êtes-vous pressée d'arriver ?

— Oh ! non, dit Sophie.

— Personne ne vous attend ?

— Personne.

— Alors, c'est un triste voyage ?

Elle ne répondit pas. Fallait-il qu'elle fût pitoyable pour qu'un gendarme s'avisât de la plaindre ! La lettre de Ferdinand Wolff lui revint en mémoire : « Que va-t-il vous arriver, loin de moi ? » Elle eut peur de l'avenir.

— Il est tard, dit-elle. Je vais descendre.

Dobroliouboff lui emboîta le pas. De nombreux passagers s'étaient déjà étendus, tout habillés, sur les couchettes de la salle commune. D'autres continuaient à boire du thé et à jouer aux cartes. Il n'y avait plus qu'une lampe sur deux d'allumée. Sophie s'allongea sur une banquette de cuir, les jambes enveloppées dans un plaid, son sac de voyage glissé sous la nuque en guise d'oreiller. Dobroliouboff se recroquevilla, en chien de fusil, sur la banquette d'en face. A peine eut-il fermé les yeux, qu'il se mit à ronfler. Sophie envia ce repos de brute rassasiée. Elle avait beau se tourner dans tous les sens, le sommeil fuyait ses paupières. Les gens assis à la grande table parlaient haut, riaient, sans se soucier de ceux qui voulaient dormir. Quatre gros marchands fêtaient, en buvant du champagne, la conclusion d'une affaire. Puis ils se mirent à chanter. Personne ne protesta. La fumée des pipes et des cigares flottait en écharpe entre les grêles colonnes qui soutenaient le plafond.

A deux heures du matin, il ne restait plus qu'une dizaine de joueurs qui claquaient des cartes sur la table en poussant des jurons. Enfin, eux aussi se couchèrent. Un marin éteignit les lampes. Seules brillèrent les veilleuses bleues et rouges, suspendues dans le coin des icônes. Pour détendre ses nerfs, Sophie essaya de calculer dans combien de temps elle arriverait à Kachtanovka. Encore six jours de

bateau, plus huit jours de voiture, plus... Elle s'embrouilla dans ses comptes et se désintéressa du résultat. La figure inclinée vers la cloison, elle sentait sa raison s'engourdir et ses membres se dénouer. Bientôt, le silence ne fut plus troublé autour d'elle que par les respirations rauques des passagers, le bruit sourd des machines et un ruissellement de cascade qui provenait des roues à aubes tournant sans relâche dans l'eau.

*

Sophie et son convoyeur débarquèrent à Nijni-Novgorod le 1^{er} juin, à midi, par un violent orage. Pendant qu'elle s'installait dans une chambre d'hôtel, petite mais propre, avec un vrai lit et de vrais draps, Dobroliouboff se rendit au bureau de gouverneur pour faire viser la feuille de route. A toutes les haltes importantes, il devait signaler son passage pour permettre aux autorités de vérifier que le voyage se déroulait selon l'itinéraire et dans les délais prévus. Ensuite, il irait commander un tarantass et des chevaux afin de repartir le lendemain, par la route, en direction de Moscou. Après s'être lavée des pieds à la tête dans un baquet d'eau chaude et avoir changé de vêtements, Sophie s'assit à la fenêtre. La pluie coulait sur la vitre et le paysage se déformait dans ce déluge lourd et gris. Subitement, les nuages se déchirèrent, l'averse s'arrêta et les toits brillèrent dans le soleil. Sophie voulut profiter de l'éclaircie pour visiter la ville. Il y avait tant de choses à voir à Nijni-Novgorod : l'emplacement de la foire, le Kremlin, la cathédrale, le couvent Pétchersky !... Elle se préparait à sortir, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre. C'était Dobroliouboff. Elle lui trouva l'air important et préoccupé.

— Votre visite au gouverneur s'est bien passée ? demanda-t-elle.

Il fronça les sourcils :

— Oui et non. J'ai une mauvaise nouvelle pour vous. Un de vos parents est mort. Un nommé Sédoff.

Elle pensa immédiatement à Serge, perdit le souffle et balbutia :

— Mon neveu ?... Serge... Serge Vladimirovitch Sédoff ?...

— Non, dit-il. Le père : Vladimir Karpovitch.

L'angoisse de Sophie tomba d'un seul coup. Une apathie lui succéda. La disparition de cet homme ne contentait même plus le besoin de vengeance qui l'avait si longtemps et fortement tourmentée.

— Comment est-il mort ? demanda-t-elle.

Dobroliouboff grimaça du nez et de la moustache :

— Une sale histoire ! Il a été, paraît-il, assassiné par ses moujiks, le

mois dernier. Le gouverneur vient de l'apprendre par une dépêche officielle. Il m'a dit de vous prévenir doucement. Il voudrait vous voir.

— Je vais y aller, dit-elle, je vais y aller tout de suite...

Mais elle ne bougeait pas. Ce meurtre, il lui semblait qu'elle l'avait déjà vécu dans une autre vie. C'était un dénouement connu. Une redite. Vladimir Karpovitch Sédoff ne pouvait finir autrement. Elle goûta, le temps d'un éclair, l'impression d'entrer en contact avec l'envers du monde. Son voyage prit une signification dont elle ne s'était pas avisée plus tôt. Serge orphelin. La route libre. Un élan d'espoir la souleva. « Mon Dieu ! que m'arrive-t-il ? Je suis heureuse ! » songea-t-elle avec un tremblement. Le gendarme, surpris, la regardait sourire dans le vide.

DEUXIÈME PARTIE

Un écriteau à demi effacé accrocha le regard de Sophie. Elle lut : Kachtanovka. Il se fit, dans tout son corps, un silence de préparation. Déjà, deux rangées de vieux sapins sombres et haillonneux s'écartaient devant elle, comme le jour où, pour la première fois, elle avait suivi cette allée. Elle arrivait de France avec un jeune mari qui devait la présenter à son père. Leur calèche dansait dans les ornières inégales. Elle portait une witchoura garnie de petit-gris. Nicolas lui serrait le bras, avec tendresse, avec inquiétude. Elle le regarda et vit à sa place un gendarme, à la rude moustache noire dans un visage luisant de sueur. Dobroliouboff dit :

— C'est un très beau domaine. Combien d'âmes ?

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Le présent et le passé entrechoquaient leurs images dans sa tête, en un mouvement de ressac. Elle reconnaissait un carrefour, un rocher couvert de mousse, le toit de la cabane de bains, et chaque détail suscitait tant de réminiscences, que l'air en était épaissi. Comment allait-elle retrouver Serge ? Elle avait beau essayer de se le figurer en homme, elle le revoyait toujours au berceau. Le pauvre garçon devait être très affecté par la mort de son père. Elle lui avait écrit pour lui exprimer ses condoléances et le prévenir de son arrivée. Et, en passant pas Pskov, elle s'était présentée avec le gendarme chez le gouverneur. Tout était en règle. De grands cahots la secouèrent. La route avait toujours été défoncée à cet endroit. Un chien sortit des fourrés, puis un autre, et ils se mirent à courir en aboyant à côté de l'attelage. Des paysans se montrèrent au débouché d'un sentier. Ils ôtèrent leur chapeau devant la visiteuse. C'étaient, peut-être, les fils de ceux qu'elle avait soignés autrefois. Enfin, dans une trouée de lumière, surgit la maison. Cette façade au crépi rose écaillé, au toit vert et aux colonnes blanches, appelait Sophie, de toutes ses fenêtres, comme un visage. Malade d'émotion, elle fouilla des yeux le groupe qui se tenait devant le perron. Rien que des domestiques. Serge était-il absent ? Le tarantass s'arrêta en grinçant et Dobroliouboff sauta à terre. Des serviteurs se précipitèrent sur les bagages. Sophie descendit à son tour, et, tout à coup, ses jambes faiblirent, son cœur s'arrêta de battre. La double porte donnant sur le perron venait de s'ouvrir et Nicolas s'avavançait vers elle. Nicolas à vingt-cinq ans, grand, mince, les épaules larges, le visage noble et régulier sous un casque de cheveux blonds. Il

portait une redingote noire à col de velours, une cravate noire, des souliers noirs. Elle le reconnaissait et il ne la reconnaissait pas. Avait-elle tant vieilli? Elle fut prise de vertige en face de ce revenant impassible. Puis, brisée, elle balbutia :

— Serge!... Ah ! mon Dieu, comme tu lui ressembles !...

Il lui baisa la main et l'invita à entrer, ainsi que le gendarme. Elle revit, comme à travers une brume, les trophées de chasse, les fusils, les coutelas qui décoraient le vestibule ; puis elle pénétra dans le bureau de son beau-père. Les mêmes rideaux vert épinard encadraient la fenêtre et, sur la table de travail, brillait le même presse-papier en malachite. Il était impossible de regarder cet objet sans imaginer les vieux doigts noueux de Michel Borissovitch qui le caressaient jadis machinalement. Sophie se laissa descendre dans un fauteuil. Aucun des êtres qu'elle avait connus à Kachtanovka n'était là pour la recevoir : Nicolas, Marie, Michel Borissovitch... morts, morts, morts !...

— Le voyage vous a fatiguée, ma tante ! dit Serge en français.

Elle tressaillit : la voix de Nicolas, en plus métallique peut-être. Mais Serge parlait le français moins bien que son oncle et avec un fort accent russe. Elle lui sut gré d'avoir appris cette langue, comme s'il l'eût fait par égard pour elle.

— Oui, marmonna-t-elle. Surtout la dernière étape...

En disant cela, elle l'observait intensément et essayait de déchiffrer sa figure. Il n'avait rien de sa mère. Rien de son père, non plus. Si, -ces prunelles petites, sombres et fixes, ce pli dédaigneux de chaque côté de la bouche. Le reste, tout le reste, était de Nicolas. Elle se surprit à penser que cette manie des comparaisons était un défaut de vieille dame. Le gendarme toussota pour rappeler sa présence. Il se tenait sur le seuil, gêné, les bras ballants. Elle voulut lui faire servir une collation, mais il refusa : il devait repartir immédiatement pour Pskov.

— Eh -bien ! adieu, dit-elle. Vous avez été pour moi un fort agréable compagnon de voyage.

Le gendarme rougit de plaisir. Elle lui glissa vingt roubles en assignats. Ils se séparèrent comme de vieux amis. Lorsqu'il eut refermé la porte. Sophie se tourna vers Serge. D'instinct, elle l'avait tutoyé en le voyant. Elle n'osa continuer.

— J'attendais d'être seule avec vous pour vous parler à cœur ouvert, dit-elle. Vous devez être si malheureux, Serge ! Ce qui s'est passé ici est abominable !

Il s'était adossé à la bibliothèque, les mains dans les poches, et regardait la pointe de ses souliers. Sur son visage, un air de dignité et

de froideur. Cette retenue plaisait à Sophie.

— Comment est-ce arrivé ? reprit-elle. Le gouverneur de Pskov m'a simplement dit que les moujiks avaient attiré votre père dans un guet-apens...

— Oui, près de la cabane de bains, soi-disant pour lui montrer le plancher sur pilotis qu'ils devaient réparer... Là, ils l'ont assommé, étranglé... Ils étaient trois...

Il parlait lentement, sans intonation, en homme qui refuse de se laisser emporter.

— Et vous avez pu les identifier ? demanda Sophie.

— Très facilement. La commission d'enquête s'est transportée sur les lieux et a interrogé tous les paysans, tous les domestiques, tous les familiers. Les coupables ont été vite confondus. Ils sont en prison, à Pskov. On les jugera, je pense, le mois prochain...

Il y eut un silence. Serge fronça les sourcils et reprit son souffle. Par crainte de le tourmenter dans son chagrin, Sophie hésita un instant à poursuivre la conversation. Il y revint lui-même.

— Des crapules ! dit-il entre ses dents. Des bêtes féroces !

Ses yeux s'agrandirent, comme s'il eût contemplé un affreux spectacle, tout proche, et pourtant visible de lui seul.

— Pourquoi ont-ils tué votre père ? dit Sophie.

— Il était dur avec les moujiks. Dur, mais juste. Souvent, je lui avais conseillé de se méfier : il ne m'écoutait pas. C'était lui qui dirigeait le domaine, depuis la mort de mon grand-père. Arrivé à ma majorité, je l'ai aidé de mon mieux. Nous nous entendions bien. Très bien, même. Quel homme remarquable ! Son intelligence, sa vivacité, son autorité en imposaient à tout le monde ! Depuis qu'il n'est plus là, je constate chaque jour davantage combien sa présence m'était utile...

Cet hommage rendu à Sédoïf par son fils embarrassa Sophie. Elle aurait dû s'y attendre et, cependant, elle s'en irritait. D'autant plus qu'elle n'avait pas le droit de tirer Serge de son aveuglement. Soudain, elle se dit qu'il ne la connaissait que par les récits de son père. Quelles horreurs Sédoïf lui avait-il racontées sur elle et sur Nicolas ? Il était étonnant que ce garçon la reçût avec courtoisie après le portrait que, sans doute, on lui avait tracé d'elle. Il était bien élevé. Que souhaiter de plus, pour l'heure ? Ce n'était pas la première fois qu'elle était accueillie avec hostilité à Kachtanovka. Mais, quand elle tenait tête à Michel Borissovitch, elle était jeune, ardente, indomptable, amoureuse. Aujourd'hui, elle se sentait la chair lourde, les os douloureux devant cet adolescent plein de superbe indifférence.

— Je vous ai fait préparer votre chambre, dit-il en s'inclinant légèrement devant elle.

Sophie le remercia. Allons ! tout serait plus facile qu'elle ne le supposait. Elle le suivit ; il lui montrait le chemin, avec prévenance, ainsi qu'à une étrangère :

— Par ici, ma tante.

Dans l'escalier, il dit encore : « Attention ! les marches sont un peu hautes ! » comme si elle ne l'avait pas su avant lui.

Quand il ouvrit la porte de la chambre qu'elle avait occupée jadis avec Nicolas, un malaise la saisit. Les meubles avaient changé de place. Les tentures s'étaient fanées. Tout paraissait plus petit, plus vieillot, plus délabré que dans sa mémoire. Elle regarda le lit, la table de nuit, l'icône, un chandelier de cuivre ; des souvenirs la remuèrent ; elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

— N'avez-vous besoin de rien ? dit Serge.

Elle fit signe que non. Il se retira discrètement, comme pour la laisser en conversation avec quelqu'un.

*

Le soir, Sophie et Serge se retrouvèrent en tête à tête, pour le souper, chacun à un bout de la grande table. Des domestiques inconnus faisaient le service. La chère était copieuse, lourde, épicée, comme du temps de Michel Borissovitch. Brusquement, Sophie eut l'impression qu'elle n'était plus seule avec son neveu, que le repas avait attiré d'autres convives autour d'elle, son beau-père, Nicolas, Marie, que tous étaient contents de la revoir, et elle eut un moment de bonheur insensé. Puis elle demanda :

— Qu'est devenu M. Lesur ?

— Il est mort un an après mon grand-père, dit Serge.

— Et Vassilissa ? La nounou Vassilissa ?

— Morte.

— Et Antipe ?

— Il vit encore, au village. Mais il est très vieux. Il n'a plus sa raison.

— Et le père Joseph ?

— Mort aussi, l'année du choléra.

Sophie cita encore quelques noms, se rendit compte qu'elle tisonnait un tas de cendres et revint à Michel Borissovitch. Elle voulut

savoir quelle image Serge avait conservée de son grand-père.

— J'avais cinq ou six ans à peine, dit-il, quand il est mort. Je revois très vaguement un homme voûté, avec d'épais favoris blancs, de grosses lunettes. Il me permettait de jouer avec ses plumes d'oie, avec sa tabatière, avec les pièces de son échiquier. C'est tout...

Elle pensa à la somme d'attention, d'orgueil, de tendresse que Michel Borissovitch avait dû dépenser autour de son petit-fils et au peu de souvenir que celui-ci avait gardé de cette dévotion. Cruauté inconsciente de la jeunesse, qui ne s'élève qu'en oubliant ceux qui l'ont précédée. Le repas tirait à sa fin et Sophie se sentait de plus en plus seule, comme si tous les gens de son âge eussent disparu de la terre.

Après le souper, elle accepta le bras de Serge pour se rendre au bureau. Un serviteur alluma les lampes, car la nuit venait. Il faisait chaud. Des papillons fous entraient par la fenêtre ouverte. Sur un réchaud brûlaient des charbons odorants dont les émanations écartaient les moustiques. Serge demanda la permission de fumer une pipe. Sophie le regarda battre le briquet, tirer à pleines joues sur le tuyau de buis et songea au bébé qu'elle avait apporté dans ses bras, par une nuit de vent et de pluie, à la maison. Que savait-il de sa mère ? Lui avait-on seulement dit qu'elle s'était pendue ?

— Vous aviez quelques mois lorsque je vous ai quitté, murmura-t-elle. Votre enfance n'a pas dû être douce. C'est la vieille Vassilissa qui vous a élevé ?

— Non. Mon père.

— Je veux dire... comme nourrice ?

— Oui. Elle et bien d'autres ! Mais je ne me rappelle pas leur nom.

Sophie se pelotonna dans un fauteuil, dont le cuir frais collait à ses épaules.

— J'ai beaucoup aimé votre mère, dit-elle. Avant de mourir, elle m'avait chargé de veiller sur vous comme sur mon propre fils. Je n'ai pu lui tenir parole, parce que j'ai dû suivre mon mari en Sibérie. C'était une femme d'une sensibilité exceptionnelle, tendre et brûlante à la fois...

Les lèvres de Serge se plissèrent dans un sourire.

— Oui, marmonna-t-il, je crois qu'elle n'était pas très équilibrée.

L'indignation frappa Sophie.

— Pourquoi dites-vous cela ? balbutia-t-elle.

— Je ne fais que répéter ce que tout le monde raconte.

— Tout le monde ? C'est-à-dire votre père ?

— Entre autres, oui. Ma mère s'est tout de même tuée à cause d'une histoire absurde. Ce n'est pas parce que mon père a été obligé de vendre quelques paysans pour payer ses dettes qu'elle devait se désespérer ainsi ! Elle prenait tout trop à cœur ! Vingt fois déjà elle avait tenté de se suicider !

Sophie écoutait se dérouler cette suite de mensonges qui, pour Serge, avaient force de vérité et elle souffrait de ne pouvoir le contredire immédiatement avec quelque chance d'être crue. Plus tard, elle essaierait de le convaincre. Pauvre Marie qui avait tout manqué, même sa mort, et dont le suprême châtiment était, peut-être, le dédain dont son fils entourait sa mémoire !

— On ne peut juger les êtres si on ne les a pas directement connus, dit Sophie.

— Quand il m'est impossible de me former une opinion par moi-même, j'adopte celle des gens qui ont ma confiance.

— Et vous ne craignez jamais de vous tromper ?

— Il existe des témoignages irréfutables, des témoignages qui sont étayés par des faits !

— Voilà qui est fort inquiétant pour moi ! soupira Sophie.

— Je ne comprends pas pourquoi, ma tante ?

— Si vous acceptez sans discussion ce que vous entendez dire par votre entourage, il est probable que vous n'éprouvez aucune sympathie envers ceux qu'il est convenu d'appeler les décembristes.

Les traits de Serge se tendirent brusquement, son regard se durcit.

— En effet, dit-il, je ne vous cacherais pas que je me sens très loin de ces messieurs.

— Sans partager leurs idées, vous pourriez compatir à leur sort !

Il redressa la taille :

— Excusez-moi, ma tante, mais je me refuse à plaindre des gens qui ont voulu mettre la Russie à feu et à sang pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Je suis un ami de l'ordre. Il est normal que le gouvernement éloigne les individus qui risquent de troubler la vie de la société.

Elle le considéra avec une surprise attristée. Était-ce bien le neveu de Nicolas qui parlait ainsi ? Michel Borissovitch lui-même n'eût pas tenu des propos plus réactionnaires. Si tous les jeunes Russes étaient comme ce garçon !... Elle se ressaisit en pensant que Nicolas, lorsqu'elle l'avait connu à Paris, avait, lui aussi, des opinions

antilibérales. Pour changer de conversation, elle demanda :

— Quelle est votre vie à Kachtanovka ? Voyez-vous beaucoup de voisins ?

— Le moins possible ! dit Serge. Ils ne sont guère intéressants !

— Je crois me rappeler pourtant qu'il y avait parmi eux des gens de bonne compagnie. Votre oncle était très lié autrefois avec Vassia Volkoff.

— Cela ne m'étonne pas, dit Serge. Volkoff passe dans le pays pour un républicain. Il a même été inquiété, paraît-il, au moment du procès des décembristes. Mais on ne l'a pas arrêté.

— Et sa mère ?

— Elle vit avec lui. Les sœurs se sont mariées à Moscou. Toutes des folles !

Sans se démonter, Sophie demanda à Serge des nouvelles de quelques autres connaissances. Chaque fois, il lui répondit d'un ton tranchant et avec méchanceté. A trente verstes à la ronde, il n'y avait pas un être humain qui trouvât grâce devant lui.

Elle mit cette intransigeance sur le compte de la jeunesse et de la fatuité. Il voulait, à tout prix, passer auprès d'elle pour un homme de caractère. Un peu de fraîcheur entra par la fenêtre, avec le murmure des feuillages remués par le vent.

— Je ne puis croire que je suis revenue à Kachtanovka, dit Sophie. Malgré moi, il me semble que, derrière ces murs, c'est encore la Sibérie. J'y ai laissé de si bons amis !

— Vous regrettez d'avoir quitté Tobolsk ? demanda-t-il d'un air sarcastique.

— Il y avait de la grandeur d'âme, là-bas ! dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— La grandeur d'âme est le luxe de ceux qui n'ont rien à faire !

— Est-ce parce que vous aviez beaucoup à faire que vous n'avez jamais répondu à mes lettres ?

— Je ne vous connaissais pas.

— Ce n'est pas une raison, Serge !

Il s'inclina dans un salut moqueur :

— Pour moi, si, ma tante. Maintenant que je vous ai vue, c'est différent : si nous devons encore nous séparer, je ne manquerai pas de vous écrire. Mais nous ne nous séparerons plus ! D'abord, parce que vous n'avez pas le droit de bouger de Kachtanovka. Ensuite, parce que

nous avons, ici. des intérêts communs. Ce domaine vous appartient autant qu'à moi. J'ai des comptes à vous rendre !

Il était si odieux, que Sophie en arrivait à le trouver amusant.

— C'est vrai, dit-elle. Mais nous avons bien le temps de nous plonger dans les calculs.

— Non, non, j'insiste... Je veux que vous constatiez, dès à présent, le soin avec lequel nous avons tenu les livres...

Il ouvrit un registre sur une petite table devant Sophie. Elle vit des chiffres alignés : « Dépenses, recettes... Coupes de bois... »

Penché sur son épaule, Serge lui expliquait la marche du domaine. Elle ne l'écoutait pas et regardait l'écriture : sèche, pointue, avec, par endroits, de grosses barres d'encre qui écorchaient le papier.

— Est-ce votre père qui a écrit cela ?

— Non, c'est moi. Si vous voulez vérifier...

— Demain, dit-elle en refermant le registre.

— Pourquoi ?

— Quelle paix dehors ! Je ne voudrais pas gâcher cet instant ! *

Il rangea le livre. Elle prêta l'oreille aux bruits de la maison. Tintement lointain de la vaisselle, craquement d'un meuble taraudé par les vers, battement régulier de l'horloge. L'envoûtement du passé agissait sur elle. Levant les yeux, elle aperçut Serge derrière le bureau et lui trouva un air anachronique. Il s'était trompé d'époque. Il n'avait rien à faire là. Puis elle comprit que c'était elle qui n'était pas à sa place. Les morceaux du puzzle ne s'ajustaient pas bien. Elle fit un effort pour se remettre tout entière dans le présent. Serge souriait en silence. L'expression méchante avait disparu de sa figure. Quand on ne le provoquait pas dans ses opinions, il redevenait aimable. Sans doute n'était-il pas assez sûr de lui pour supporter la contradiction. Sa brusquerie était une défense de gamin. Cependant, il avait du courage, de la franchise. Elle appuya sa nuque au dossier du fauteuil, ferma les yeux, essaya de ne penser à rien. Une chouette ululait dans un arbre proche. Quelqu'un marchait dans la pièce en faisant grincer le parquet sous son pas. Ce pourrait être Nicolas, ou M. Lesur, ou Michel Borissovitch... Non, elle savait que c'était Serge. Elle le savait et n'en éprouvait aucun déplaisir. Il était entré dans sa vie, celui-là aussi, avec tous ses défauts. Elle avait de nouveau une famille. Un étrange contentement se développait en elle.

— Il est tard ! dit-elle. Je vais monter me coucher.

Serge voulut l'aider à se lever de son fauteuil. Elle l'écarta de la

main et se dressa, toute seule, avec vivacité,, par crainte qu'il ne la prit pour une vieille dame.

Après le dîner, tandis que Serge se retirait dans son bureau avec les registres du domaine, Sophie monta dans sa chambre. Elle ne pouvait attendre plus longtemps pour écrire à Ferdinand Wolff. Le début de la lettre l'embarrassa. Puis, soudain, elle retrouva le ton de leurs conversations et sa plume courut sur le papier. Elle raconta la fin de son voyage, son arrivée à Kachtanovka, ses premières impressions... Il était devant elle, sérieux et triste ; il l'écoutait. Elle lui demanda de ses nouvelles. En vérité, elle devait se surveiller pour ne pas mettre trop de tendresse dans ses questions. A la relecture, sa lettre lui sembla un peu réservée. C'était mieux ainsi. Elle écrivit aussi à Pauline Annenkoff, à Nathalie Fonvizine, à Marie Frantzeff. Demain, le cocher porterait le courrier à la poste de Pskov. Quand recevrait-elle une réponse ? Dans cet ordre d'idées, la sagesse était de ne rien espérer.

Elle alla se promener dans le parc, refit connaissance avec la tonnelle, un petit bois de bouleaux, une famille de châtaigniers centenaires, et revint, chargée de réminiscences nostalgiques, vers le bâtiment des communs. Les domestiques qu'elle vit là lui parurent nouveaux. La plupart étaient jeunes et de bonne figure. On avait dû renvoyer les vieux dans leurs villages. Si Sophie ignorait encore le nom de tous les serviteurs, eux savaient déjà qui elle était et lui témoignaient de la déférence Serge lui avait réservé comme soubrette une paysanne blonde, plantureuse et souriante, qui s'appelait Zoé et était la femme du cocher David.

Il faisait si beau que Sophie eut envie de faire immédiatement le tour des villages dépendant de la propriété. Elle ordonna à David d'atteler une calèche. Replacée dans le décor de sa jeunesse, elle retrouvait d'instinct le ton du commandement. Il lui semblait naturel de voir s'affairer autour d'elle une valetaille désœuvrée et obséquieuse. Elle monta dans la voiture et, quand les chevaux s'ébranlèrent au pas dans l'allée, elle se retourna et aperçut, à une fenêtre du bureau, Serge qui la regardait partir.

Passés les derniers arbres du parc, la route s'étirait dans une campagne à peine vallonnée. Des champs de blé, de seigle, de maïs, couraient à droite et à gauche, tachetés de légers boqueteaux. Ensuite vint un champ de pommes de terre et Sophie se rappela que jadis, il avait fallu menacer les paysans des verges pour les obliger à planter cette « herbe du diable », importée de l'étranger. Dans l'ensemble, il y

avait plus de terres cultivées que du temps de Michel Borissovitch. L'administration des deux Sédoff, père et fils, avait été bienfaisante. Bercée par les ressorts de la calèche, Sophie ne se lassait pas d'admirer le domaine. Cette richesse, l'apparente liberté de sa promenade, le pouvoir dont elle disposait avec son neveu sur quelque deux mille paysans serfs, contrastaient avec l'interdiction qui lui était faite par le gouvernement de s'éloigner à plus de quinze verstes de Kachtanovka. La réflexion du gendarme lui revint en mémoire. « Vous êtes une prisonnière-libre ! » Elle s'amusa de cette situation ambiguë. Des bouleaux au feuillage mince dansèrent devant ses yeux ; une rivière brilla dans une dépression de terrain ; les isbas de Chatkovo apparurent entre des bouquets de tournesols. Surprises par l'arrivée de la voiture, quelques paysannes, qui parlaient au milieu de la rue, rentrèrent chez elle précipitamment. Autrefois, quand Sophie visitait le village, les habitants s'assemblaient autour d'elle avec amitié. Elle s'étonna de cette débandade et demanda au cocher :

— Pourquoi s'en vont-elles ?

— Eh ! elles ont peur, grommela-t-il.

— De quoi ?

— Est-ce qu'on sait ? Les femmes, chez nous, c'est craintif, c'est bête !...

D'un bout à l'autre de la rue, les portes se fermaient, comme si Sophie eût apporté la mort dans les plis de sa robe. Elle descendit de calèche, marcha vers la première maison, poussa le battant avec autorité et se trouva devant une famille tremblante. Deux femmes, une très vieille, l'autre un peu moins, et, autour d'elles, une marmaille en loques, d'où s'élevaient des regards d'une déchirante candeur. Couché en travers du four, assoupi dans la broussaille de sa barbe, le grand-père. Sur tout cela, l'ombre, la saleté et l'odeur d'une tanière trop peuplée. Pendant une seconde, on n'entendit que le bourdonnement des mouches, ivres de bonheur. Sophie dit qui elle était, d'où elle venait, et les deux femmes fondirent en larmes. Le grand-père glissa du four, se prosterna et alla chercher les voisins. Bientôt, il y eut un rassemblement autour de la maison et Sophie dut sortir pour se montrer. Tous les hommes et les femmes valides travaillaient dans les champs, mais les vieillards, les impotents étaient nombreux. Sophie reconnaissait, çà et là, un visage, à travers un réseau de rides. Ces faces flétries étaient comme des pièces de monnaie dont on devine la valeur malgré l'usure du métal. Un nom, puis un autre, lui montaient aux lèvres :

— Ah ! mon Dieu, mais c'est Agaphon !... C'est Marthe!... C'est Arsène!...

Chaque fois, celui ou celle qu'elle avait appelé s'exclamait, se signait, reniflait de gratitude.

— C'est Maximytch !

— Non, barynia, je suis son fils ! J'avais dix ans quand vous êtes partie !

— Et là, qui est-ce ? Je te connais, toi !... Nicanor !... Non ?

— Lui-même ! Que Dieu vous bénisse, barynia ! Vous n'avez pas changé !

Un chœur respectueux approuva en sourdine :

— Non, non, elle n'a pas changé !

— Toujours aussi belle ! Aussi bonne !

Une femme sanglota :

— Et ce pauvre Nicolas Mikhaïlovitch !

Le chœur reprit la plainte en l'amplifiant :

— Dieu ait son âme ! C'était un barine comme on n'en rencontrera plus ! Il a souffert pour nous, en Sibérie ! Et vous aussi, vous avez souffert, barynia ! Vous êtes des saints, tous les deux !

Sophie était émue de voir que les moujiks ne l'avaient pas oubliée. Pourtant, elle avait fait bien peu pour leur bonheur. Ils étaient si privés de tendresse, que les soins qu'elle leur avait prodigués autrefois avaient dû prendre dans leur souvenir une proportion démesurée. Elle remarqua des regards extatiques dirigés sur elle et sentit qu'en son absence une légende était née, contre laquelle elle ne pouvait rien. Plus on est pauvre, plus on a besoin de croire aux anges. Elle sourit, gênée, tendit les deux bras. Des baisers s'abattirent sur ses mains.

— Que de morts ! Que de morts ! soupira-t-elle.

— Le choléra en a pris beaucoup par ici ! dit Marthe. A commencer par notre petit père Michel Borissovitch ! Le royaume des deux pour lui ! Il s'y trouve maintenant, entre sa fille et son fils !

Devant tous ces gens qui se signaient, en bénissant le nom de son beau-père, Sophie songea que les paysans avaient vite pardonné la dureté de leur maître. Encouragée par leur sympathie, elle voulut leur parler du meurtre de Vladimir Karpovitch Sédoff. Aussitôt, toute expression s'effaça des visages. Les uns se détournèrent, d'autres plantaient leur regard en terre. On eût dit que, Sophie les interrogeait sur quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas. Enfin, le vieux Maximytch, qui était devenu maigre et noueux, comme un paquet de cordes, eut le courage de rompre le silence.

— C'est un grand malheur ! dit-il.

Et il cracha entre ses pieds.

— Les assassins sont de votre village ? demanda Sophie.

— Oui, répondit Maximythch.

— Je les connais ?

— Non. Ce sont des jeunes. Ossip le roux, Fédka, Marc...

— Pourquoi ont-ils fait ça !

— Dieu seul le sait. Ou le diable !

— Ils ont des parents parmi vous, une famille ?

— La femme d'Ossip le roux est aux champs... Ça, ce sont les vieux de Fédka et de Marc...

Sophie vit une paysanne qui essayait de se cacher derrière les autres et un grand moujik borgne, grêlé, qui baissait la tête. Elle s'approcha de lui et dit à mi-voix :

— Tes fils ont-ils eu d'autres histoires avant ?...

— Non, barynia, jamais !

— Qu'ont-ils dit quand on les a arrêtés ?

— Je ne sais pas... Il ne fait pas bon parler de ces choses, barynia... Excusez-nous...

Déjà, quelques femmes s'éloignaient du groupe avec des mines inquiètes. Sophie comprit qu'en insistant elle chasserait tout le monde.

— Je ne vois pas Antipe, dit-elle. Il habite bien ici ?

— Oui, mais il est allé ramasser du bois, dit Agaphon. Va le chercher, Mitka !

Un gamin partit en courant si fort, que ses talons nus lui battaient les fesses. Reprenant ses habitudes, Sophie passa d'une maison à l'autre, réconforta un vieillard malade, admira des bébés dans leurs berceaux suspendus et rendit visite au père Hilarion, qui avait remplacé le père Joseph.

Le nouveau pope était jeune, triste, malingre, avec une petite barbe noire et pointue, comme trempée dans de la poix ; son épouse avait de la santé pour deux ; autour d'elle, les meubles luisaient de cire, des canaris jaunes chantaient dans une cage et une profusion de napperons tricotés, disposées sur toutes les surfaces planes, témoignaient de l'industriel passe-temps de la maîtresse de maison. Le père Hilarion accueillit Sophie avec une politesse réservée et douceâtre. Visiblement, il se méfiait de cette Française dévouée au

pape et qui, de surcroît, revenait des bagnes sibériens. Quand, après lui avoir parlé de sa paroisse, elle évoqua la mort violente de Vladimir Karpovitch Sédoff, il échangea avec sa femme un regard épouvanté. Sophie ne put leur tirer un mot sur la façon dont s'était déroulé le drame ni sur les motifs qui avaient inspiré les assassins.

— Que Dieu ne se détourne pas de notre humble village après cette abomination, c'est tout ce que je demande ! dit le père Hilarion.

Et il reconduisit Sophie, en la poussant même un peu, pour qu'elle sortît plus vite. Justement, par-derrière l'église, arrivait Antipe, trotinant à côté du gamin qui était parti à sa recherche. Un Antipe rabougri, racorni, et dont la tignasse et la barbe rousses étaient maintenant d'un blanc pisseux. A la vue de Sophie, toutes ses rides se contractèrent ; sa bouche riait et ses yeux pleuraient ; il tomba à genoux devant elle et baisa le bas de sa robe. Elle le releva et le pria de la conduire chez lui : elle voulait lui parler seule à seul.

Il habitait au bout du village, dans une isba plus petite et plus sale que les autres. Pour que Sophie pût s'asseoir, il essuya le banc avec sa manche et chassa une poule qui picorait sous la table. Il était trop ému pour prononcer un mot. Debout devant sa maîtresse, il remuait les lèvres et hoquetait faiblement.

— Et bien ! mon pauvre Antipe, dit-elle, nous voici réunis de nouveau, tous les deux ! Je ne supposais pas que je te reverrais un jour !

— Moi non plus, barynia ! gémit-il. Vous avez vieilli, et moi aussi j'ai vieilli ! Mais ce n'est pas la vieillesse qui est lourde à porter, c'est le malheur ! Je ne peux pas vous regarder sans penser à notre cher Nicolas Mikhaïlovitch, à notre clair soleil ! Qu'est-ce que la vie pour le chien, quand son maître est sous terre ? Il n'y a pas de second maître pour le chien ! Le chien se couche devant la tombe et attend que ses jours finissent !

Les larmes coulaient sur ses joues sales et y traçaient des sillons rosâtres.

— Quand on a su que Nicolas Mikhaïlovitch n'était plus, tout le village s'est saoulé pendant deux jours ! reprit-il avec fierté entre deux sanglots.

— Comment Vladimir Karpovitch Sédoff vous a-t-il annoncé la nouvelle ? demanda Sophie.

Antipe cessa instantanément de pleurer et ses petits yeux, encore humides, brillèrent de hargne :

— Pensez-vous qu'il allait se déranger pour nous annoncer quelque

chose, celui-là ! Nous l'avons appris par les domestiques de la maison. De bouche à oreille. C'est plus sûr...

Soudain, il se donna un coup de poing sur le front et poursuivit avec emphase :

— Imbécile ! Tu t'étais juré de protéger le jeune barine toute sa vie, tu l'as soigné dans les bivouacs, tu l'as escorté sur les champs de bataille, tu l'as suivi jusque dans la France perverse (excusez, barynia !) et maintenant, il repose sous une croix, quelque part, au bout du monde, pendant que tu chauffes ta vilaine carcasse de serf au soleil ! Où est la justice ? Si vous m'aviez laissé vous accompagner en Sibérie, barynia, les choses se seraient passées autrement !

— Mais... c'est toi qui n'as pas voulu m'accompagner, Antipe ! dit Sophie en souriant. Rappelle-toi ! Tu suppliais Michel Borissovitch de ne pas t'envoyer chez les bagnards !

La fougue d'Antipe tomba et il se gratta la tête.

— Vraiment ? grommela-t-il. C'est drôle ! Dans ma caboche, tout était différent ! J'oublie, j'oublie !... C'est l'âge... En tout cas, vous auriez dû me forcer à y aller, barynia !... Je vous aurais rendu plus de services que ce pauvre Nikita, Dieu ait son âme !

— Tu es au courant, pour lui aussi ? murmura Sophie.

— Bien sûr ! Comme il était de Chatkovo, il a fallu le rayer sur le registre de la paroisse. C'est le barine qui lit les lettres et c'est le moujik qui sait tout avant lui !

— Et les parents de Nikita ? demanda-t-elle.

Antipe fit le simulacre de chasser une mouche avec la main et dit simplement :

— Le choléra.

— Les deux ?

— Oui.. Son père et sa belle-mère... Oh ! ils n'étaient plus jeunes...

Il soupira, comme font les gens du peuple chaque fois qu'ils évoquent un mort. Sophie se dit qu'il n'avait jamais été plus lucide.

— Tu ne travailles plus à Kachtanovka ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il avec un regard malin. La tête, la tête est fêlée. On ne peut pas compter sur moi comme domestique. On m'a renvoyé au village. Ici, je suis bien !

— Et les autres ?

— Quoi, les autres ?

- Les autres moujiks, sont-ils contents ?
- Vous avez déjà vu un moujik content, barynia ?
- Les terres ont l'air mieux cultivées qu'autrefois.
- Pour ça, oui. Mais qui en profite ?

Un chant monta dans la campagne et se rapprocha, clamé par une troupe en mouvement.

- Ce sont les nôtres qui rentrent, dit Antipe.

Sophie se leva, entrouvrit la porte et vit venir, par la route, des paysans qui marchaient en rangs, comme des soldats, avec des pelles, des râtaux, des haches sur l'épaule. Derrière, s'avançaient les femmes, en fichu, poussant des brouettes. Tous les visages étaient luisants de sueur, tirés de fatigue, une expression hébétée dans le regard. Quatre hommes, armés de gourdins, encadraient le groupe.

- Qui sont ceux-là ? demanda Sophie.

— On les appelle les « conducteurs ». C'est le barine qui les choisit en dehors du village. Il les paye pour nous garder. Avec eux sur notre dos, pas de danger que le travail traîne!...

- Qu'est-ce que tu racontes ? Jamais, autrefois...

— Eh non, barynia ! Autrefois, c'était le bon temps. Le vieux barine criait, menaçait du knout, donnait une paire de gifles et, l'orage terminé, personne ne s'en portait plus mal. Aujourd'hui, avec les nouveaux messieurs, il n'y a plus de colère. Tout se passe froidement. Les « conducteurs » sont là pour appliquer la règle. Travaille ou on va te chatouiller les côtes !...

Sophie hésitait à croire Antipe. Il avait toujours eu la réputation d'un menteur.

— Est-ce parce que Vladimir Karpovitch était cruel avec ses paysans qu'ils l'ont tué ? demanda-t-elle.

— Peut-être bien ! Nous autres, nous ne sommes pas sur terre pour juger mais pour subir !

Dans les poils blancs de sa barbe, sa bouche riait, rouge et mouillée. Ses yeux se plissaient sur un fourmillement d'étincelles. Il secoua le front, comme s'il eût porté un bonnet à grelots :

- Aïe, ma tête ! ma petite tête !

Sophie le quitta en lui promettant de revenir bientôt, échangea quelques mots, dans la rue, avec les travailleurs au retour des champs et remonta en calèche. Les « conducteurs » — une demi-douzaine — étaient assis sur le talus, à l'entrée du village, et bavardaient en

grignotant des graines de tournesol. Ils saluèrent la barynia. Des bourreaux, pensa-t-elle, ne lui auraient pas marqué tant de politesse.

Serge l'attendait pour passer à table. Il portait une redingote noire, avec un gilet violet sombre à boutons d'améthyste. Une cravate de deuil, à trois tours, lui soutenait le menton. Son visage était lisse et agréablement coloré.

— Avez-vous fait une bonne promenade, ma tante ? demanda-t-il en s'asseyant devant elle dans la salle à manger aux fenêtres ouvertes sur le jardin.

— Excellente ! dit-elle.

Des serviteurs glissaient derrière son dos. Elle prit un peu de poisson en gelée dans son assiette. Ce n'était pas elle qui avait composé le menu. A l'avenir, il faudrait qu'elle revendiquât cette prérogative. Elle avait beau se répéter qu'elle était chez elle dans cette maison, à tout moment, sous le regard de son neveu, elle se sentait une invitée, une intruse. Ils mangèrent en silence, chacun enfermé dans ses propres réflexions, puis, pendant un changement de plats, Serge dit en français :

— Comment avez-vous trouvé le domaine ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de me former une opinion, répondit-elle, mais il me semble que les terres sont bien exploitées.

— En cinq ans, nous avons doublé la production de blé, de maïs et de sarrasin, dit-il avec fierté, triplé la production de pommes de terre ! Nos concombres, nos betteraves, nos fèves sont les meilleurs de la région ! Nos fruits...

Elle l'interrompit avec douceur :

— Et nos moujiks ?

— Ils prolifèrent comme des lapins ! Deux mille âmes du temps de mon grand-père ! Deux mille sept cent cinquante aujourd'hui ! C'est un beau résultat !

— Sans doute, mais je les ai trouvés fatigués, soucieux... Qui sont ces « conducteurs » installés par vous dans les villages ? Ils me rappellent les gardes-chiourme sibériens !

— Vous leur faites trop d'honneur ! Ce ne sont que des surveillants.

— Armés de gourdins !

— Simple mesure d'intimidation. Le moujik est paresseux de nature. Si vous ne le menacez pas, il invente mille excuses pour ne pas travailler.

— Est-ce une idée de votre père ?

— Non, de moi. Mais mon père s'y était rallié avec enthousiasme. Je suppose que les moujiks vous ont présenté leurs doléances à ce sujet ?

— Pas du tout, dit-elle précipitamment.

— Ils le feront un jour ou l'autre. Ne les écoutez pas. Je vous soupçonne d'avoir l'âme trop sensible. Cela ne vaut rien, quand on dirige un vaste domaine. L'idéal serait d'avoir le cœur sec et l'esprit équitable.

— Est-ce votre cas ?

— Je le crois, oui, dit-il avec une gravité soudaine.

Un serviteur apporta une compote de fruits, un autre alluma les bougies de deux candélabres. La nuit était chaude, immobile et moite. Les vêtements de Sophie pesaient à ses épaules.

— Il faudra, dit Serge, que nous organisions notre vie. Je ne pense pas que vous teniez beaucoup à vous occuper de l'exploitation du domaine...

— De son exploitation, non ; de la condition des serfs, oui, dit-elle.

Il se rembrunit :

— Nos serfs ne manquent de rien, je vous assure !

— Peut-être d'un peu de charité...

— Ils prendront votre charité pour de la faiblesse. Non, non ma tante, laissez de côté ces rêves humanitaires ! Je vous vois beaucoup mieux dirigeant la maison. Vous êtes une femme, les questions domestiques sont plus de votre ressort que les questions agricoles...

Elle préféra ne pas le contrarier tout de suite.

— Rien ne presse, dit-elle. Nous verrons plus tard quelles seront les attributions de chacun.

— Comme vous voulez, ma tante.

Elle remonta une mèche de cheveux sur sa tempe. Aussitôt, Serge claqua des doigts, et une servante, jaillie de l'ombre, agita un éventail devant le visage de Sophie pour la rafraîchir. L'éventail était parfumé au jasmin. Cette odeur douceâtre écœura Sophie qui fit la grimace.

— Vous n'aimez pas ? demanda-t-il.

— Non, je l'avoue...

Alors, il cria, en russe :

— Arrête, idiote !

La fille partit en courant. « Il est surtout mal élevé », pensa Sophie.

Il semblait à Sophie qu'elle ne se fatiguerait jamais de redécouvrir le charme de Kachtanovka. Les journées s'écoulaient si vite que, chaque soir, elle s'étonnait de n'avoir presque rien fait et de se sentir pourtant apaisée et heureuse. Elle dirigeait les domestiques, régnait sur les réserves de nourriture et les coffres de linge, commandait les repas, vérifiait les comptes de la vieille Zénaïde, qui avait succédé à Vassilissa dans les fonctions d' « économe », mais, le plus clair de son temps, elle le passait en promenades dans les champs et en visites aux villages. L'été avançait, dans le soleil, l'odeur de la terre craquelée et le bourdonnement des moucherons. Jamais, aux dires des anciens, le blé et le sarrasin n'avaient poussé si dru. La douce fourrure de l'avoine tremblait en longues moires au souffle du vent. Dans les grandes prairies proches de la rivière, l'herbe était haute, il fallait la faucher. Les paysans se mirent à l'ouvrage. Sophie faisait arrêter sa calèche au bord de la route pour les voir travailler. Ils progressaient en ligne oblique, et l'éclair de leurs faux couchait devant eux des vagues de verdure. A la fin, le paysage, tondu court, fut méconnaissable, rajeuni, ahuri. Par chance, il n'y eut qu'une pluie légère, les jours suivants. Des femmes en fichus multicolores aidèrent les hommes à empiler le fourrage en meules. Les charrettes commencèrent leur va-et-vient des champs aux hangars. Puis arriva le temps de la moisson. Tous les villages y participèrent. Des gerbes de blé doré s'alignèrent à perte de vue. Serge surveillait personnellement les opérations. Les conducteurs avaient des faces de gendarmes. La récolte fut si bonne, que le maître promit une distribution d'eau-de-vie après les fêtes de l'Assomption. Il demanda à Sophie de l'accompagner à l'église de Chatkovo, ce jour-là. Elle assista avec lui à la messe. Debout au premier rang des femmes, elle avait le sentiment de servir de bouclier à mille vies orthodoxes, laborieuses et obscures. Quand, après l'office, elle sortit avec son neveu sur le parvis, toutes les têtes s'inclinèrent devant eux. Tant de déférence la gênait, mais elle ne pouvait changer les mœurs de ces gens habitués, depuis des siècles, à la servilité. Serge l'aida à monter en voiture, s'assit à côté d'elle et murmura :

— Au fait, vous ai-je*dit que je devais m'absenter demain ? Je vais à Pskov, témoigner au procès des assassins de mon père.

Sophie tressaillit. Depuis le temps que les trois moujiks croupissaient en prison, elle avait fini par admettre, inconsciemment,

que leur affaire était réglée.

— Est-ce demain qu'on les juge ? balbutia-t-elle.

— Eh ! oui. Ce n'est pas trop tôt ! J'espère que la sentence sera impitoyable ! Malheureusement, la peine de mort n'existe pas dans notre pays pour les crimes de droit commun !

— Les débats auront lieu à huis clos, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Nous ne sommes pas en France où les procès sont devenus des spectacles publics !

— Dommage ! dit-elle. J'aurais aimé assister au jugement.

La calèche partit, au son des clochettes.

*

Les trois moujiks, convaincus d'avoir assassiné leur maître, furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Serge annonça le verdict à Sophie, le soir même, à table, avec une gravité qui ressemblait à de la tristesse. Elle crut que la pitié chrétienne l'emportait enfin chez lui, sur le désir de vengeance, mais il poursuivit en déchiquetant une aile de poulet dans son assiette :

— Je vous avais dit, hier soir, que je souhaitais un châtiment exemplaire, eh bien ! je me trompais. Perdre trois serfs à la fois c'est trop pénible ! Si encore il s'agissait de vieux !... Mais des gaillards comme ceux-là — jeunes, solides — je ne les remplacerai jamais ! Ossip le rouquin vous taillait n'importe quel meuble en trois coups de hache, Fédka n'avait pas son pareil pour construire un tarantass !... Si j'avais su !...

— Quoi ? dit-elle. Vous ne les auriez pas dénoncés ?

Serge haussa les épaules :

— Si, bien sûr !... Il le fallait... Pour l'exemple !... Et puis... enfin... pour contenter la justice !... Mais tout de même, quand on les a emmenés après la sentence, j'ai senti qu'on m'arrachait quelque chose du ventre !...

— Que voilà une charité étrangement inspirée ! dit-elle.

— Je suis ainsi, ma tante ! J'ai l'instinct de propriété très développé. Tenez, je comprends fort bien le plaisir que vous éprouvez à vous promener en calèche dans le domaine. Moi aussi, quand je parcours les routes à cheval, quand je regarde les champs, les villages, les arbres, la rivière, les serfs, et que je me dis que tout cela m'appartient — nous appartient — il me vient une ivresse dans l'âme. Je me sens maître après Dieu. Existe-t-il une plus haute volupté pour

l'homme que l'exercice conscient de la toute-puissance ?

La froideur moqueuse qu'il affectait d'ordinaire fondait au feu d'une passion qu'il ne savait ni ne voulait dominer. Les serviteurs apportèrent une tarte aux abricots — un de ses desserts préférés que Sophie avait commandé exprès, la veille — et il ne le remarqua même pas, tant il était exalté par la violence de son propos :

— Prendre une motte de terre dans sa main, la pétrir, et se dire qu'elle est le prolongement de vous-même ! Ordonner que les serfs fassent ceci ou cela, et ils le font, comme vos jambes vous obéissent quand vous leur commandez de marcher ! C'est le vrai bonheur ! La ville, les sorties, les amitiés extérieures ne m'intéressent pas...

Il pérora longtemps ainsi, devant son assiette pleine. Puis il engloutit la tarte en deux bouchées et se leva pour suivre Sophie dans le bureau. Elle prit une tapisserie dans la boîte à ouvrage et s'ir° talla sous la lampe. Le dessin représentait une corbeille débordant de fleurs, dans le style de Redouté. Elle tirait les laines multicolores à travers le canevas. Du train dont elle allait, elle n'en aurait pas fini avant deux ans.

— N'avez-vous jamais songé à vous' marier ? demanda-t-elle.

Il partit d'un rire sonore :

— Jamais ! Excusez-moi, ma tante, mais j'estime idiot de se mettre la corde au cou, quand on peut goûter les mêmes plaisirs en restant libre !

Elle avait déjà remarqué qu'une ou deux fois par semaine il s'habillait et allait passer la soirée en ville. Sans doute avait-il, là-bas, quelque liaison. A moins que, plus simplement, il ne voletât d'une fille à l'autre. Les prostituées ne manquaient pas à Pskov.

— Mais vous avez bien des amis ? dit-elle.

— Pas un.

— A votre âge, pourtant...

— A mon âge, comme aux autres, il faut vivre pour soi et brouter autour de son piquet. Que voulez-vous ? j'aime mon carré d'herbe ! Je l'aime passionnément !

Un air de gourmandise enflammait son visage. Il reprit sa respiration et continua :

— Il y a de quoi s'amuser sans sortir du domaine!... J'ai des projets extraordinaires!... Faire peindre toutes les isbas en blanc... A l'intérieur, on verrait, pendu au mur, dans un cadre, l'inventaire des ustensiles de ménage... Les paysans seraient tous habillés de la même

façon... Quelque chose de propre, de joli, de commode... Il y aurait un emploi du temps, le même pour tous, que les conducteurs seraient chargés de faire respecter... On obligerait toutes les filles, toutes les veuves, à se marier... Une amende serait infligée à celles qui n'auraient pas d'enfants dans un délai donné... Ces enfants, dès l'âge de huit ans, seraient retirés à leur famille et élevés par des instructeurs spécialisés, pour devenir de parfaits travailleurs...

Elle l'interrompt :

— Ce que vous décrivez là me rappelle fort les colonies militaires que prônait Araktchéïeff. Vous savez comment les choses se sont terminées ?...

— Si les paysans se sont révoltés dans les colonies militaires, c'est que la règle leur a été appliquée stupidement, par des fonctionnaires qui n'étaient pas directement intéressés au résultat. Moi, je serai pour mes serfs comme un père. Je ne les laisserai jamais mourir de faim, mais les verges seront conservées dans le sel, pour que les coups soient plus cuisants !

Sophie était partagée entre l'envie de rire et celle de s'effrayer devant cette naïveté énorme. Elle croyait entendre un enfant, la cervelle tournée par des rêves absurdes. Mais cet enfant avait le pouvoir de mettre toutes ses idées à exécution. Deux mille sept cent cinquante êtres vivants étaient soumis à son bon plaisir. Elle dit :

— Je ne vous conseille pas de tenter cette expérience.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'y opposerai.

— Mais puisque ce sera pour le bien de nos paysans !

— Ce bien-là sera pire que le mal !

Serge se renfroigna. Sophie lut, sur sa figure, la contrariété du gamin dérangé dans son jeu. Il devait trouver qu'elle faisait exprès de ne pas le comprendre. Elle reprit sa tapisserie et murmura :

— Dites-vous bien, Serge, qu'un jour ou l'autre le tsar sera forcé d'émanciper les serfs. On en parle déjà. Des commissions ont été nommées, paraît-il, pour s'occuper de l'affaire.

— Jamais, s'écria-t-il, jamais notre empereur ne commettra cette folie ! Ce serait la ruine du pays, l'effondrement de toute la structure sociale russe, le chaos, l'injustice, parfaitement, l'injustice !

Il se tut, haletant, les oreilles rouges. Puis, peu à peu, son visage revint au calme. Il alluma une pipe, en tira deux bouffées, soupira, regarda la nuit par la fenêtre.

— Quand les envoie-t-on aux travaux forcés ? demanda Sophie.

— Demain, sans doute...

L'aiguille en suspens, elle pensa à ces hommes qui allaient partir, enchaînés, pour la Sibérie. Bien qu'ils fussent des assassins, elle ne pouvait s'empêcher de les plaindre. Ah ! la grisaille des visages fatigués, le cliquetis des fers, l'odeur des vêtements imprégnés de sueur et de crasse... Elle avait vu tant de forçats sur les routes, aux relais, aux centres de triage, qu'ils se confondaient dans sa tête comme les vagues de la mer

L'été s'acheva par des pluies torrentielles. Mais toutes les récoltes, même celle de pommes de terre, furent rentrées à temps. Pendant plusieurs jours, Kachtanovka flotta comme une arche dans le déluge. Les routes étaient inondées, un pont de bois fut emporté. Serge enrageait de ne pouvoir aller négocier la vente de son blé en ville. Pourtant, au début du mois d'octobre, le soleil reparut, l'automne s'installa, brumeux et doux. Dès que les chemins furent de nouveau praticables, Serge partit pour Pskov. Il revint, le soir, crotté jusqu'aux yeux, mais fier d'avoir conclu l'affaire dans de bonnes conditions. Il rapportait un paquet de lettres qui, à cause du mauvais temps, étaient restées en souffrance à la poste. Avec un sourire éminemment ironique, il tendit à Sophie un pli marqué du cachet de Tobolsk. Elle faillit pleurer d'émotion en reconnaissant l'écriture de Pauline Annenkoff.

C'était la première fois que lui parvenaient des nouvelles de Sibérie. Elle monta dans sa chambre et se jeta sur ces pages couvertes d'une écriture serrée. D'après Pauline, ni elle, ni le Dr Wolff, ni aucun de leurs amis n'avaient reçu la moindre lettre de Sophie. De leur côté, ils lui avaient tous écrit, à plusieurs reprises et s'inquiétaient qu'elle ne leur eût pas encore répondu. Sophie se désola, s'indigna : la poste russe était une institution abominable, dirigée par des espions ! Inutile de compter sur des lettres de Sibérie lorsqu'on en revenait soi-même !

« Peut-être aurai-je plus de chance avec cette missive qu'avec les précédentes, écrivait Pauline. Nous aimerions tant savoir ce que vous êtes devenue ! Ne nous oubliez pas, pour l'amour du ciel ! Ici, la vie n'a pas changé. Tout le monde est en bonne santé. Les enfants grandissent, le Dr Wolff a ouvert son dispensaire et ne sait où donner de la tête, car le nombre de ses malades augmente chaque jour. Nous parlons souvent de vous, avec lui. Vous ne pourriez pas lui faire de plus vif plaisir qu'en lui envoyant quelques lignes de votre main... »

Un flot de tendresse déferla sur Sophie, la ramollit, l'affaiblit, tandis que des idées simples la visitaient : « Il réussit... il est très occupé... C'est bien ! » Après s'être reprise, elle décida d'écrire, séance tenante, à Ferdinand Wolff. Mais la pensée que sa lettre n'arriverait sans doute pas à destination lui gâcha son entrain. Quand elle eut cacheté le pli, il lui sembla qu'elle n'avait su ni raconter sa vie ni

exprimer ses sentiments.

Pendant le souper, Serge lui demanda, d'un ton négligent, si tout allait bien chez ses amis « de l'autre côté de l'Oural ». Elle n'eut garde de relever l'insolence de sa question. Visiblement, il cherchait une petite querelle pour corser la soirée. Maintenant qu'elle le connaissait mieux, elle le jugeait comme un garçon égoïste, infatué, coléreux, mais avec qui, somme toute, il était possible de s'entendre, à condition de ne jamais lui parler de bonheur du peuple et de la forme idéale du gouvernement. On eût dit que certains mots du vocabulaire politique provoquaient, par commotion, un rétrécissement de son cerveau. Soudain, il se butait, son visage se fermait, devenait méchant et bête. Elle dévia la conversation en l'interrogeant sur la façon dont il avait mené les pourparlers avec les acheteurs de Pskov. Et, pendant qu'il se racontait, avec un plaisir évident, elle retourna, en songe, parmi sa vraie famille, composée de gens qui la comprenaient, qui l'aimaient, qui avaient subi les mêmes épreuves qu'elle et que, sans doute, elle ne reverrait plus.

Les jours suivants, elle attendit d'autres lettres. Quand le cocher revenait de la poste de Pskov, elle se précipitait sur le perron afin de savoir, vite, s'il ne rapportait rien pour elle dans sa sacoche. Il prit l'habitude, du plus loin qu'il la voyait, de secouer la tête négativement. Les déceptions s'ajoutaient l'une à l'autre et cependant elle s'obstinait dans l'espoir. L'heure du courrier passée, elle traînait, dolente, désœuvrée, dans le parc de Kachtanovka. Les allées étaient jonchées de feuilles mortes. De tous côtés, des arbres, à demi dépouillés par le vent, dressaient leurs fortes charpentes couronnées d'un frémissement de pourpre et de rouille. Dans ce flamboiement végétal, les sapins, sombres et coniques, faisaient figure de gigantesques éteignoirs. Au cours d'une de ses promenades, Sophie déboucha dans une clairière où elle était déjà venue souvent dans le passé. C'était le petit cimetière des maîtres. Derrière une grille, de simples croix de pierre, surmontées d'un toit en accent circonflexe : les ancêtres de Michel Borissovitch, des oncles, des tantes, Michel Borissovitch lui-même, sa femme, sa fille, enfin Vladimir Karpovitch Sédoff. Celui-là n'avait rien à faire dans la réunion ! Une fois de plus, Sophie regretta que les autorités eussent refusé le transfert du corps de Nicolas. Elle eût aimé pouvoir lui parler ici, seule à seul, à travers la terre. Chaque année, elle avait plus de mal à l'imaginer vivant. Quand elle pensait à lui, elle voyait le grand lac lumineux auprès duquel il reposait, dans le murmure des vagues renouvelées. Ou bien encore, il se présentait à elle en noir et blanc, comme l'image d'un livre. Toujours immobile, irréel, sans épaisseur et sans chaleur. Une paysanne balayait les feuilles mortes autour des tombes. Sophie reprit,

tête basse, le chemin de la maison.

Ce soir-là, par une coïncidence insolite, Sergo lui annonça qu'il ferait dire, le 15 novembre prochain, à l'église de Chatkovo, une messe pour le repos de l'âme de son père, mort depuis juste six mois. En dépit des sentiments que lui inspirait Vladimir Karpovitch Sédoff, elle ne put refuser d'assister à l'office. D'autant que, par la même occasion, le prêtre appellerait la bénédiction de Dieu sur tous les défunts de la famille.

A l'aube du 15 novembre, le vent se leva avec force, poussant de lourds nuages gris au ras de l'horizon. Pendant que Serge et Sophie se rendaient en voiture à l'église, la pluie se mit à tomber. Malgré le mauvais temps, tous les paysans de Chatkovo et des villages voisins s'étaient rassemblés dans la nef. Des « conducteurs » les y avaient amenés comme du bétail. Serrés coude à coude, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, ils formaient une masse compacte, mais qui s'ouvrit en chuchotant pour laisser les maîtres s'avancer jusqu'à l'iconostase. Le père Hilarion était vêtu de noir, l'air tragique, l'étole croisée sur le dos. Un petit diacre rouquin tenait l'encensoir, d'où s'échappait une fumée bleuâtre au parfum oriental. Par les fenêtres haut perchées tombait la lumière livide de l'orage. Dès le début de la messe, un roulement de tonnerre courut au loin. Quand le prêtre psalmodia l'oraison de pénitence : « Seigneur, maître de ma vie... » une houle agita les fidèles et ils s'agenouillèrent, écrasés par la conscience de leur indignité.

« Seigneur, ouvre mes yeux de pécheur ! » poursuivit le prêtre d'une voix caverneuse.

Et le ciel se déchira avec fracas. Dans la lueur de l'éclair, les ors de l'iconostase flamboyèrent, puis tout s'éteignit. Le père Hilarion leva des yeux inquiets vers la voûte. Un second coup de tonnerre, plus violent et plus proche, fit trembler les vitres. Sophie observa Serge à la dérobée. Un genou en terre, le front incliné, il méditait, imperturbable. Alors, elle regarda en arrière : le peuple ne priait plus. Une épouvante sacrée était sur tous les visages. Figés sur place, les moujiks, les femmes, leurs enfants semblaient attendre la fin du monde. Ce fut dans ce bruit d'avalanche, que se déroula toute la seconde moitié de l'office. Lorsque le prêtre en vint à parler du défunt et prononça le nom du « serviteur de Dieu Vladimir », un gémissement unanime lui répondit. Serge se signa. Les fidèles répétèrent son geste et, prosternés, frappèrent le sol de leur front. Enfin, le tonnerre s'éloigna, le ciel rengaina ses épées de feu.

En sortant de l'église, Sophie découvrit un village reverni par l'averse. Il ne pleuvait plus. L'air était pur, silencieux. Des nuages

paisibles se reflétaient dans les flaques. Au moment de remonter en calèche avec Serge, elle se ravisa et dit :

— Tout compte fait, je préfère vous laisser rentrer seul : j'ai quelques familles de moujiks à visiter ici. Pourrez-vous me renvoyer la voiture ?

Surpris par la soudaineté de cette décision, il ne sut que murmurer :

— Certainement, ma tante.

Mais ses yeux brillaient de rancune. Il bondit dans la calèche, dont les ressorts grincèrent, frappa du poing le dos du cocher et hurla :

— Va ! Va ! Triple imbécile !

Le départ fut si brutal, que Sophie dut se reculer pour n'être pas éclaboussée. Déjà, autour d'elle, les moujiks se dispersaient, comme s'ils eussent craint qu'elle ne leur adressât la parole. La frayeur qu'ils avaient ressentie à l'église paraissait les obséder encore. Même le prêtre décampa sans un mot, même le staroste. En quelques minutes, Sophie se retrouva seule au milieu du village. Intriguée, elle essaya de relancer les paysans chez eux. Partout, on la reçut avec méfiance. Elle avait beau savoir le rôle de la superstition chez ces êtres arriérés, elle ne pouvait supposer qu'un simple orage les eût impressionnés à ce point. Il y avait autre chose qu'ils ne voulaient pas lui dire. En désespoir de cause, elle se rendit chez Antipe.

— Ah ! barynia ! s'écria-t-il en joignant les mains. Pourquoi êtes-vous venue ?

— Toi seul peux me renseigner, Antipe. Que se passe-t-il ? Tout le village a l'air terrorisé !

— Il y a de quoi, barynia ! Vous avez entendu le tonnerre à l'église ? L'homme a dépassé la mesure ! Il a commis le sacrilège !

Il se signait et jetait autour de lui des regards traqués.

— Quel sacrilège ? demanda Sophie.

— Cette messe, barynia, il n'avait pas le droit de la faire dire !

— N'est-ce pas une tradition ?...

— Pour suivre la tradition, il faut avoir la conscience tranquille ! Neuf jours après la mort de Vladimir Karpovitch, il y a eu un office funèbre et tout s'est bien passé. Quarante jours après, il y a eu un nouvel office funèbre et, cette fois encore, tout s'est bien passé. Mais aujourd'hui enfin, Dieu a donné sa réponse. Pendant que le fils indigne osait prier pour le repos du père, le ciel a protesté et tous les chrétiens l'ont compris. Ce qui m'étonne c'est qu'il ne soit pas tombé foudroyé

au milieu de l'église.

— Pourquoi le détestes-tu ? dit Sophie.

— Parce qu'il a fait condamner des innocents !

— Ce ne sont pas les trois moujiks qui ont tué Vladimir Karpovitch ?

— Non, barynia ! Ils l'ont trouvé mort, étranglé, dans la cabane de bains, un matin qu'ils allaient travailler là-bas ! Ils ont couru prévenir le jeune barine ! Et le jeune barine leur a dit : « C'est vous les coupables ! »

Étonnée par cette révélation, Sophie mit quelques secondes à rassembler ses esprits. Malgré le peu de confiance que lui inspirait son neveu, elle refusait de partager les vues d'Antipe.

— S'ils n'étaient pas coupables, ils n'avaient qu'à nier, dit-elle.

— Ils ont nié !

— Et puis ?

— Et puis, ils se sont laissé faire.

— Pourquoi ?

— Ce ne sont que des moujiks ! Un moujik, à la fin, doit toujours dire oui !

— On ne force pas un homme à avouer un crime qu'il n'a pas commis ?

— Même en le menaçant de quatre cents coups de knout ?

— Qui les a menacés ?

— Bien malin qui pourrait le dire ! C'est une supposition...

— Et qui, d'après toi, est l'assassin ?

— Je n'en sais pas plus que vous !...

— En somme, tes soupçons ne reposent sur rien.

Il éclata d'un rire faux et servile :

— Sur rien, barynia ! Sur rien du tout !...

— Tout à l'heure, pourtant, tu disais...

Il fit un salut profond en ouvrant les bras et en avançant une jambe, le talon à terre, la pointe du pied levée :

— Tout à l'heure, j'étais fou ! Maintenant, je suis raisonnable ! Si vous croyez que les trois moujiks ont tué, c'est qu'ils ont tué réellement et qu'on a bien fait de les envoyer au bagne !

— Ils étaient peut-être en état de légitime défense, concéda-t-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Si leur maître les avait frappés le premier...

— Ce doit être ça ! Il les a frappés le premier ! Et eux, couic, ils lui ont tordu le cou ! Paraît qu'il n'était pas beau à voir ! Tout bleu ! La langue sortie !...

Antipe se frottait les mains en parlant. Son visage avait une expression de férocité craintive.

— Si seulement il pouvait arriver au fils la même chose qu'au père ! dit-il encore.

— Tais-toi ! gronda Sophie.

Elle traversait un terrain louche, marécageux, qui fuyait sous ses pas. Ce qui l'agaçait le plus, c'était l'impossibilité d'interroger Serge sur les véritables circonstances du meurtre, sans qu'il la soupçonnât de s'être renseignée auprès des paysans. Comme s'il eût deviné les hésitations de sa maîtresse, Antipe proféra d'une voix chevrotante :

— Ne répétez à personne ce que je vous ai dit, barynia ! Ce sont des mensonges ! De sales mensonges de serf ! Même l'orage, il ne faut plus y penser ! Il a éclaté, comme ça, par hasard ! La vérité, c'est que notre bon maître a été étouffé par de méchants moujiks et que les méchants moujiks n'auront pas assez de toute leur vie pour expier ce crime !

Elle le quitta, plus troublée qu'elle ne l'aurait voulu. Entre-temps, la calèche était revenue au village. Il faisait sombre, froid, humide. Le cocher, David, aida Sophie à monter en voiture et lui enveloppa les jambes dans un plaid. Tout au long de la route, les chevaux pataugèrent dans la boue. Enfin, entre les branches nues, apparurent les fenêtres éclairées de la maison.

Pendant le souper, Serge garda le silence. Son visage était sévère, ses gestes compassés. Ce fut seulement lorsque Sophie et lui se retrouvèrent dans le bureau, qu'il laissa percer son mécontentement.

— Était-il si important que vous restiez au village ? demanda-t-il.

— Je vous ai dit que j'avais à faire là-bas, répondit-elle en prenant son ouvrage.

— Avec les moujiks ? Vous vous intéressez trop à eux, ma tante ! Dieu sait ce qu'ils vous ont encore raconté après l'orage ! Le tonnerre, les éclairs, en pleine messe funèbre ! Bêtes comme ils sont, ils ont dû trouver là leur compte de malédictions !...

— Oh ! laissez-les... Ce sont des gens simples !...

Serge marchait de long en large devant elle. Il s'arrêta et dit rudement :

— Ne cherchez pas à les excuser ! Je sais qu'ils me haïssent, comme ils haïssaient mon père et mon grand-père, comme ils haïront toujours celui qui les condamnera ! Plus on se montre doux avec ces animaux-là, plus ils deviennent exigeants, remuants !...

— Je me suis beaucoup occupé d'eux autrefois et je n'ai pas l'impression d'avoir jeté le désordre dans leurs esprits !

— Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté ! Il paraît que vous prêchiez aux paysans les délices de la liberté et de l'égalité républicaines !

— Je ne sais qui vous a rapporté ces sottises, mais, du moins, à l'époque de Michel Borissovitch, il n'y a pas eu parmi les moujiks une seule révolte comme celle qui a coûté la vie à votre père !

Il dressa le menton. Ses narines se pincèrent, blanchirent.

— Mon père n'a pas succombé à une révolte, il a été assassiné lâchement, par des gredins !

— Ne les avait-il pas provoqués par des exactions ?

— Je vous prie de ne pas insulter sa mémoire !

— Vous m'avez dit vous-même qu'il était souvent très dur avec les moujiks !

Il la considéra, égaré de colère, et, ne trouvant rien de sensé à répondre, grommela :

— Je n'ai de comptes à rendre à personne !

— Moi non plus, Serge, dit-elle froidement. Et pourtant, vous m'en demandez.

Il ricana :

— Je me garde bien d'oublier que ce domaine vous appartient autant qu'à moi, ma tante. D'après les étranges dispositions testamentaires de mon grand-père, je ne peux même pas vous racheter votre part. Nous devons rester dans l'indivision jusqu'à la mort de l'un de nous deux. Si je disparaissais le premier, vous hériteriez de tout. Si c'est vous qui...

— Où voulez-vous en venir ? trancha-t-elle.

— A ceci, qui est fort important : vous avez beau être à égalité de droits avec moi dans cette affaire, vous n'êtes qu'une reléguée. Le gouverneur de Pskov m'a chargé de votre surveillance. Vous devez donc vous soumettre à ma volonté. Je puis vous interdire tout agissement qui me paraîtrait suspect. Or, il me déplait de penser que

vous courez de village en village sous des prétextes charitables. Le paysan russe n'a que faire de la politique française. Les malheurs que vous avez déjà suscités en propageant vos théories révolutionnaires devraient vous inciter à plus de modestie. Restez à la maison, cela vaudra mieux pour tout le monde !

Elle faillit s'emporter, mais se maîtrisa et dit avec une terrible douceur :

— Serge, vous excédez les bornes, vous oubliez qui je suis, d'où je viens !

— Vous venez de Sibérie, où vous avez vécu parmi des condamnés politiques, ce qui est une mauvaise recommandation pour moi ! Vos idées, je ne veux à aucun prix qu'elles contaminent les gens de Kachtanovka ! Malgré tout le respect que je vous dois, ma tante, j'ai décidé de diriger le domaine à ma façon. Contentez-vous, comme je vous l'ai déjà dit, de vous occuper des questions domestiques, et nous resterons bons amis...

La violence de cette sortie la stupéfia. Jamais encore Serge ne lui avait parlé avec tant d'insolence. Pourquoi, aujourd'hui, cette mise au point comminatoire, ce brusque sursaut d'autorité ? On eût dit qu'il voulait la réduire une fois pour toutes à l'impuissance, comme s'il eût craint, en la laissant libre, de perdre tout pouvoir sur elle et sur les moujiks. Elle l'observait avec un intérêt passionné. Avait-elle réellement trouvé un jour qu'il ressemblait à Nicolas ? Il n'y avait rien de commun entre ces deux êtres, rien, sinon le modelé du visage et la couleur des cheveux. Serge avait volé le masque de son oncle pour s'en couvrir la face, mais ses yeux bruns et vifs le trahissaient. Sophie lisait en eux toute la méchanceté, toute la duplicité qu'elle avait décelées jadis chez Vladimir Karpovitch Sédoff. Renforcée dans son désir de lui tenir tête, elle dit d'un ton sec :

— Apprenez, Serge, qu'il n'est pas dans mes habitudes de plier devant la menace. Surtout lorsque celui qui prétend m'en imposer est un gamin de vingt-cinq ans, mon propre neveu. Je suis ici chez moi. J'agirai comme bon me semble !

Il y eut un silence. Elle reprit sa respiration et poursuivit avec un sourire moqueur :

— Si cela vous contrarie, vous pourrez toujours vous plaindre au gouverneur. Qui sait, peut-être, désespérant de me faire entendre raison, me renverra-t-il, sur votre demande, en Sibérie ? Je vous préviens tout de suite qu'une telle perspective n'est pas pour m'effrayer !

Quand elle se tut, il resta un moment sans réaction, puis son visage

se détendit, son regard s'alluma, il dit d'une voix aimable :

— Ne vous fâchez pas, ma tante. Condamnés à vivre ensemble, sous ce toit, nous finirons bien par nous entendre. Je vous prie simplement de me prévenir lorsque vous voudrez aller vous promener dans les villages d'alentour.

Elle secoua le front :

— Je ne vous préviendrai pas, Serge. J'irai quand il me plaira, où il me plaira, dans un rayon de quinze verstes, puisque telle est la limite qui m'a été imposée par le gouvernement...

Serge s'assit sur le bras d'un fauteuil et baissa la tête. Il paraissait vaincu et, cependant, elle avait conscience qu'il ne se repliait sur lui-même que pour mieux l'attaquer ensuite. Après une longue pause, il bâilla, s'étira, fit craquer les phalanges de ses mains unies et marmonna :

— Vous ai-je dit que je partais demain matin pour Pskov ?

Elle se retint de sourire. Sans doute allait-il là-bas pour ses pauvres fredaines hebdomadaires. Il rentrerait assagi.

— Si vous avez quelques emplettes à faire, je suis à votre disposition, reprit-il..

— Je vous remercie, dit Sophie. Je compte me rendre moi-même en ville un de ces prochains jours.

Il lui lança un regard en dessous, se leva, grogna : « Bonsoir ! » et sortit.

Serge partit à cheval, tôt le matin, pour la ville. Quand il eut disparu au bout de l'allée, Sophie éprouva un sentiment de délivrance. Elle refusait de croire que les façons tranchantes de son neveu l'eussent impressionnée et, cependant, elle devait reconnaître que, lui absent, elle respirait mieux. Chaque fois qu'il s'en allait, la maison semblait s'éveiller d'une contrainte. Les portes claquaient ; on entendait rire aux éclats du côté des communs, des enfants serfs se poursuivaient en courant autour de la grande pelouse... Après s'être habillée avec l'aide de Zoé, Sophie décida de se rendre non plus à Chatkovo, mais dans les autres villages qu'elle avait un peu négligés, ces derniers temps. Elle ouvrit la fenêtre et cria à un domestique qui passait de faire préparer sa calèche.

Une demi-heure plus tard, quand elle entra dans l'écurie, elle constata que rien n'était prêt. David, le cocher, n'était même pas en tenue. Elle se fâcha :

— On ne t'a pas prévenu que je voulais sortir ?

David eut un mouvement de recul et une expression de frayeur bouleversa son gros visage barbu.

— Si, barynia, bredouilla-t-il.

— Alors, qu'attends-tu pour faire atteler ?

Deux valets d'écurie, qui fourchaient du foin, se plaquèrent peureusement contre le mur, un autre se cacha derrière la croupe du cheval qu'il était en train de panser.

— C'est impossible, barynia ! dit David.

— Pourquoi ?

— Le jeune barine nous l'a défendu.

Sophie fut désarçonnée par cette réponse, puis elle se révolta :

— Quand je donne un ordre, il n'a pas à me contredire ! s'écria-t-elle. Je suis votre maîtresse !

— Certainement, barynia.

— Vous m'avez obéi jusqu'à ce jour ?

— Oui, barynia.

— Eh bien ! Alors ? Qu'y a-t-il de changé ? Je vous somme d'atteler cette calèche ! Vite ! Vite !

David poussa un long soupir, qui parut lui arracher les poumons, regarda les valets d'écurie à la dérobée et baissa le nez. Sa barbe se plia sur sa poitrine.

— Tu entends ce que je te dis ? demanda Sophie d'une voix forte.

Pas de réponse. Il se figeait, il s'alourdissait, on avait coulé du plomb dans sa tête. Sophie comprit qu'elle n'obtiendrait rien de ces hommes terrorisés.

— C'est bien, dit-elle, je me passerai de vous.

Elle décrocha un harnais pendu au mur, le posa

sur le premier cheval venu, fixa les courroies comme elle l'avait vu faire, poussa la bête dans les brancards d'une calèche, serra la sous-ventrière, ajusta les traits, pendant que le cocher et les palefreniers, immobiles, perclus de crainte, suivaient ses gestes avec des yeux ronds. Quand elle monta sur le siège du conducteur, David gémit :

— Pardonnez-nous, barynia !

Elle fit claquer le fouet ; le cheval partit au pas dans l'allée et accéléra son allure ; Sophie, rudement secouée, dut réunir ses guides dans une main et retenir de l'autre son grand chapeau de paille à rubans qui menaçait de s'envoler. La route était un cloaque. Des giclures de boue jaune sautaient de chaque côté des roues. Dans les champs ramollis, se déplaçaient des silhouettes brumeuses de moujiks. Que pouvaient-ils bien faire par si mauvais temps ? Sophie visita successivement Tcherniakovo, Krapinovo, Bolotnoïé et jusqu'aux plus petits hameaux du domaine. Partout, elle retrouva la même atmosphère de tristesse dans l'ordre, d'anxiété dans le bien-être. Serge pouvait être fier de sa réussite : la discipline qu'il avait instaurée était si efficace, que tous ses paysans, déjà, se ressemblaient... D'isba en isba, Sophie oublia l'heure du dîner ; au début de l'après-midi, elle décida de pousser jusqu'à Pskov pour acheter quelques médicaments dont elle aurait probablement besoin cet hiver, quand les routes seraient coupées par les neiges.

Conduisant sa calèche, elle arriva en ville vers trois heures. Une bruine crépusculaire pesait sur les toits mouillés. La rue principale n'était qu'une traînée de vase noirâtre, sur laquelle on avait jeté des bottes de paille. Dans la boutique de* l'apothicaire brûlaient deux lampes à huile, dont les reflets se multipliaient au flanc des boccas. Pendant que le préparateur servait Sophie, elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle, se retourna et vit une forte femme, au chapeau emplumé et au manteau bleu barbeau à galons noirs, qui franchissait

le seuil avec majesté. Après une seconde d'indécision, elle éprouva un sentiment désagréable et reconnut Daria Philippovna. Comme elle avait vieilli et engraisé ! Ses yeux étaient coincés entre deux bourrelets de chair molle. La pâte de ses joues pendait de part et d'autre d'une bouche en cerise. Elle respirait péniblement, le ventre corseté, le poitrail en cuirasse. Même en se forçant, Sophie ne pouvait croire que Nicolas eût été l'amant de cette corpulente créature. Que faire ? Impossible d'éviter la rencontre. Le mieux était de s'en tenir à un petit salut sec... Elle se demandait encore quelle attitude prendre, lorsque Daria Philippovna, l'apercevant, s'épanouit dans un sourire et lui tendit les deux mains. Sophie se raidit et tenta, elle aussi, de sourire. L'aisance de cette femme la surprenait. Une seule explication : Daria Philippovna se figurait que Sophie avait toujours ignoré l'infidélité de son mari. La détromper ? A quoi bon ? Tant d'années avaient passé sur cette lamentable aventure !

— Chère, chère Madame ! s'écria Daria Philippovna. Quelle émotion de vous revoir ! Je savais que vous étiez revenue ! Justement je voulais vous écrire pour vous inviter à la maison ! Maintenant que je vous tiens, je ne vous lâche plus ! Vous êtes à Pskov pour faire des courses ? Moi aussi ! Nous irons donc ensemble !...

Cette bruyante amabilité eut raison des réticences de Sophie. A contrecœur elle se laissa accompagner d'un magasin à l'autre. Parfois, elle croyait reconnaître, au loin, la silhouette de Serge et se demandait ce qu'il penserait en la voyant avec cette jacasse emplumée. Mais il était peu probable qu'il traînât dans les rues : il ne venait pas à Pskov pour flâner.

Les deux femmes échouèrent enfin dans l'atelier d'une couturière, Tamara Ivanovna, qui était un peu bossue, un peu bigle, mais avait des doigts de fée. Daria Philippovna essaya une robe en pou de soie amarante, qu'elle avait choisie, Dieu sait pourquoi, puisque, de son propre aveu, elle ne sortait jamais. Sophie promit de revenir pour commander quelque chose elle-même. Après l'essayage, Tamara Ivanovna proposa aux deux dames de passer dans l'arrière-salle où un samovar chauffait en permanence à l'intention des visiteuses altérées. Sophie, qui était fatiguée par sa longue promenade, accepta avec plaisir de prendre une tasse de thé. Ayant servi ses deux clientes, la couturière les laissa seules, car elle avait du travail en retard.

Il faisait déjà sombre dehors. Une lampe à huile bien astiquée et coiffée d'un abat-jour vert à franges éclairait la petite pièce où flottait une odeur d'empois. Le samovar chantait sous la théière pansue. Aux murs s'alignaient des images découpées dans des journaux de mode français. Les sièges étaient recouverts de housses. Daria Philippovna lapait son thé avec des soupirs de contentement et, entre deux

gorgées, posait à Sophie des questions qui prouvaient qu'elle s'intéressait aux épreuves des décembristes. Elle était bête mais bonne, indiscutablement. A tout propos, elle s'indignait, se désolait, gémissait : « Ah ! mon Dieu ! Quel calvaire a été le vôtre ! » Elle voulut savoir comment Nicolas était mort et pleura en écoutant le récit très simple de Sophie.

— Le pauvre ! Lui si gai, si insouciant, si courageux ! Je ne peux pas le croire ! Excusez-moi, je ne peux pas le croire !...

Elle se moucha. Son menton duveteux tremblait au-dessus de sa collerette. Deux femmes en deuil du même homme, devant un samovar. Et, des deux, c'était l'épouse légitime qui avait les yeux secs. Le ridicule de la situation apparut à Sophie et, pendant un moment, elle fut irritée de cette affliction qui s'étalait. Comme si elle eût craint de trahir son secret en se lamentant davantage, Daria Philippovna se versa une autre tasse de thé et dit :

— J'imagine avec quelle émotion vous avez retrouvé Kachtanovka ! Certes, bien des êtres manquent en ces lieux où vous avez été si heureuse ! Mais le décor, du moins, n'a pas changé et, à notre âge, il n'est pas de plus grand réconfort que la promenade quotidienne parmi les souvenirs !

L'expression « à notre âge » amusa Sophie, qui savait avoir dix ans de moins que son interlocutrice.

— Vous avez dû être surprise de tomber sur ce grand neveu ! reprit Daria Philippovna. Vous ne le connaissiez pour ainsi dire pas !

— Serge avait quelques mois lorsque je suis partie.

— Il est très bien de sa personne. Mais si sauvage ! On le voit rarement en ville. Moi, je trouve qu'il ressemble beaucoup à Nicolas !

— Physiquement, oui.

Daria Philippovna battit des paupières et exhala son regret :

— Pour le moral, bien sûr, c'est autre chose ! Vous entendez-vous bien avec lui ?

— Ni bien ni mal, répondit Sophie avec prudence.

— Je vous dis cela parce qu'il a été élevé dans des idées qui, évidemment, ne sont pas les vôtres !

— Je m'en suis déjà rendu compte, dit Sophie. Mais je ne suis pas une sectaire !

— Lui, si !

— C'est de son âge ! Il ne fait que répéter ce qu'il a entendu. Il aimait beaucoup son père...

— Je ne le crois pas, dit Daria Philippovna en hochant la tête. Ils se disputaient souvent.

Sophie s'étonna :

— A quel sujet ?

Cet aveu d'ignorance enflamma Daria Philippovna. La joie de renseigner quelqu'un parut sur son visage. Elle murmura :

— Comment, vous ne savez pas ? Toujours la même chose ! A cause de Kachtanovka ! Vous me comprenez ?...

— Non. J'ai trouvé que le domaine était très bien tenu, très bien exploité. Mieux que du temps de mon beau-père...

— Bien sûr ! Mais c'est grâce à votre neveu ! Uniquement grâce à lui !... D'ailleurs, cela tombe sous le sens !... Vous connaissiez Vladimir Karpovitch !... Il aurait vendu la propriété, s'il avait pu, pour satisfaire ses caprices de joueur. Tant qu'il a été le tuteur de l'enfant, il en a profité (d'après ce qu'on m'a dit) pour se défaire de quelques paysans en cachette, écouler des moissons sur pied à bas prix, emprunter à un taux exorbitant. Quand Serge Vladimirovitch a eu atteint sa majorité, il a exigé des comptes. C'était fatal ! Il en est résulté des discussions très vives. On raconte que les éclats de voix s'entendaient des communs ! Moi, en toute conscience, je donne raison au fils. Savez-vous qu'il a la passion de la terre ? Le mois dernier, il a encore voulu m'acheter trois villages qui jouxtent votre propriété. J'ai dit non, parce que, moi aussi, ce que j'ai c'est sacré, je le garde ! J'ai dit non, mais j'ai pensé : bravo !... Si seulement mon Vassia était comme lui !... Mais il se désintéresse complètement de notre chère Slavianka... Il vit chez moi comme à l'hôtel, en vieux célibataire, parmi ses livres... C'est consternant !... Heureusement, mes filles me donnent toutes les satisfactions que mon fils me refuse... Elles habitent Moscou... L'une est mariée à...

Elle partit dans des considérations familiales et Sophie, indifférente, s'isola comme sur un caillou au milieu d'un flot de paroles. De temps à autre, elle entendait : « Mon autre fille... Mon gendre... Mes petits-enfants... » et pensait : « Elle a toute une famille, nombreuse, chaude, grouillante. Comme une vraie femme, qui a fait son métier de donneuse de vie. Moi je n'ai personne, hormis Serge. Mais qui est Serge ?... » Elle s'interrogeait et s'inquiétait. Daria Philippovna lui toucha la main :

— Mon fils serait si heureux de vous voir !

— Moi aussi j'aimerais le voir, dit Sophie évasivement.

Les yeux bleus de Daria Philippovna pétillèrent :

— Il faut absolument que vous veniez prendre le thé à la maison, un de ces jours ! Jeudi prochain, cela vous conviendrait ?

D'abord Sophie voulut refuser. Elle ne pouvait oublier que Nicolas s'était battu en duel autrefois contre Vassia Volkoff. Bien que les deux hommes se fussent plus ou moins réconciliés par la suite, le souvenir de cette dispute était encore lourd à supporter pour elle. Cependant, une curiosité la poussait. Elle s'entendit murmurer :

— Jeudi prochain ? Oui... Je vous remercie.

— Il n'y aura que mon fils et moi, je vous le promets ! Avez-vous déjà revu quelques connaissances ?

— Personne. Je ne suis pas pressée.

— Vous avez bien raison ! Laissez-les se languir ! Vous n'avez pas changé ! Il me semble que vous nous avez quittés hier ! Ce n'est pas comme moi ! Quand je me regarde dans ma glace, je crois voir ma pauvre maman !

Elle vida sa tasse de thé et tira de son sac un mouchoir en dentelle pour se tamponner les lèvres. Sophie jeta un regard vers la fenêtre et s'étonna de voir les vitres toutes noires. Il devait être plus de six heures. Elle aurait une longue route à faire, dans la nuit. Daria Philippovna la gronda d'être venue seule, sans cocher. Par fierté, Sophie répondit qu'elle aimait mieux conduire elle-même !

— Ce n'est guère prudent, dit Daria Philippovna. Voulez-vous que je demande à mes gens de vous raccompagner ?

Elle refusa. Les deux femmes se séparèrent dans la rue. Daria Philippovna avait quelques visites à faire. Sophie monta bravement dans sa calèche et partit. Après les dernières maisons de la ville, les ténèbres s'épaissirent. La campagne exhalait une odeur de champignon et de bois brûlé. Il n'y avait pas de lanterne à la voiture. Mais le cheval, connaissant la route, trottait au jugé. Les yeux écarquillés sur l'ombre dansante, Sophie récapitulait un à un les événements de la journée et laissait croître sa colère contre Serge, qui avait interdit à David de lui obéir.

En descendant de voiture, devant le perron, elle sentit sa fatigue. Un gamin saisit le cheval au mors pour le ramener à l'écurie. Autour de la maison, régnait un calme insolite. Les fenêtres du bureau étaient éteintes. Personne dans le vestibule. Mais le chapeau et le manteau de Serge étaient accrochés à une patère : il était déjà revenu de Pskov. Elle allait pouvoir lui dire son indignation. Auparavant, elle voulait se rafraîchir, se rajuster. Elle monta dans sa chambre et appela Zoé, qui accourut pour l'aider à changer de robe. La fille avait les yeux rouges, la respiration entrecoupée.

— Qu'as-tu ? demanda Sophie. Tu as pleuré ?

— Oh ! non, barynia ! gémit Zoé.

Mais son menton, arrondi comme un œuf, continuait de bouger spasmodiquement.

— Je vois bien que si, dit Sophie. Tu peux tout me dire, à moi. C'est à cause de ton mari ?

— Oui, renifla Zoé.

— David a été méchant avec toi ? Il t'a battue ?

— C'est lui qu'on a battu !

— Qui l'a battu ?

— Les hommes du barine, tout à l'heure... Avant que vous n'arriviez... Cinquante coups de verges... Il a le dos en sang... Il est couché...

Sophie fronça les sourcils. La fureur lui remontait à la tête après une accalmie.

— Pourquoi l'a-t-on battu ? dit-elle d'une voix sourde.

Zoé détourna les yeux :

— A cause de vous, barynia.

De surprise, Sophie resta la bouche ouverte.

— A cause de moi ? murmura-t-elle enfin. C'est impossible !

— Si, barynia. Il devait vous empêcher de partir. Il n'a pas su. Alors, le jeune barine l'a fait fouetter au milieu de la cour...

Dans le silence qui suivit, Sophie fut sur le point de perdre le contrôle d'elle-même. Ses idées se soulevaient avec violence. Elle entendait battre son sang.

— Il a fait fouetter aussi les valets d'écurie, reprit Zoé. Mais je vous en supplie, ne lui dites pas que je me suis plainte à vous ! Il serait furieux, il se vengerait ! Après tout, ce n'est pas grave ! David guérira bientôt ! Il est solide, malgré son âge !

— Non, non, cette fois, c'en est trop ! bredouilla Sophie, se parlant à elle-même.

Elle boutonna nerveusement son corsage et se précipita hors de la chambre. L'escalier trembla sous ses pieds. Persuadée que Serge était dans le bureau, elle y entra en coup de vent, s'arrêta, déconcertée, au milieu de la pièce sombre et vide, ressortit, jetant les yeux autour d'elle. Un domestique, qui tramait dans le vestibule, lui dit :

— Si vous cherchez le barine, il est dans sa chambre.

Sophie remonta l'escalier, suivit le couloir en sens inverse et frappa à la porte de Serge.

— Entrez, dit une voix affable.

Il était assis devant un petit bureau et compulsait des papiers. Une robe de chambre en brocart mordoré l'enveloppait jusqu'aux chevilles. Il se leva, resserra sa cordelière et son visage exprima la surprise que lui causait cette visite intempestive. Encore essoufflée d'avoir gravi les marches, Sophie dit avec colère :

— Pourquoi avez-vous fait battre David ?

Les sourcils de Serge se haussèrent sur son front :

— Je lui avais donné des ordres, ma tante.

— Ne les a-t-il pas exécutés ?

Il eut un imperceptible sourire. Sans doute avait-il prévu cette scène et goûtait-il un secret plaisir à conserver son calme devant cette femme exaspérée.

— Vous avez pu partir malgré tout, dit-il. Donc, David est coupable. Rassurez-vous, une bonne raclée n'a jamais fait de mal à un moujik. Cela active la circulation de son sang, qu'il a naturellement assez lourd. Évidemment, il ne faudrait pas abuser de cette discipline. Il dépend de vous seule que les choses en restent là ! Si vous voulez bien vous conformer à mes prescriptions, le cocher et les palefreniers ne seront plus inquiétés. En revanche, si vous recommencez votre escapade, je me verrai dans l'obligation de les faire passer par les verges. Je tiens à ce que tout soit en ordre chez moi. Chaque chose à sa place et chaque être à son rang. Puisque vous aimez tant les serfs, vous pouvez bien leur sacrifier un peu de votre indépendance. Charitable comme vous êtes, il vous en coûtera moins de demeurer à la maison que de penser qu'à cause de vous ces malheureux se font écorcher l'échine !...

Sophie l'écoutait avec horreur. Aucune des excuses qu'elle lui avait trouvées naguère ne tenait devant l'affirmation tranquille de cette méchanceté. Elle fixa sur lui un regard méprisant et dit en détachant chaque mot :

— Je vous jure, Serge, que, quoi qu'il arrive, vous ne toucherez plus à un cheveu de vos moujiks.

— Que vous me connaissez mal, ma tante !

— C'est vous qui me connaissez mal ! Je ne me laisserai pas intimider par votre chantage Si vous faites ce que vous avez dit, je remuerai ciel et terre, j'irai jusqu'au gouverneur !

— A pied ? demanda-t-il avec insolence.

— A pied, oui, s'il le faut ! Quelques verstes ne sont pas pour me faire peur. Je révélerai aux autorités la façon dont vous traitez vos serfs !...

Elle disait n'importe quoi, emportée par l'indignation, et, soudain, elle remarqua un vacillement dans les prunelles de Serge. Comme si, sans le savoir, elle l'eût touché à un point vulnérable. Ce désarroi fut si rapide, qu'au moment où elle s'en avisait il s'était déjà ressaisi.

— Et vous vous imaginez que le gouverneur vous écouterait ? dit-il en ricanant.

— Je me suis déjà fait entendre de gens plus importants que lui, répliqua-t-elle.

— Au bain ?

— Et à Saint-Petersbourg ! Le seul fait que je sois revenue de Sibérie vous prouve à quel point je suis opiniâtre ! Je n'hésiterai pas à me servir de toutes mes relations pour que mes droits soient respectés dans cette maison !

— Nul ne songe à contester vos droits, dit-il, subitement apaisé.

— Si ! Vous osez interdire à mes gens d'obéir à mes ordres ! Vous leur infligez la torture pour obtenir leur soumission ! Vous vous servez d'eux pour me séquestrer ! Kachtanovka est à moi autant qu'à vous ! Ce qui se passe ici me déplaît, me révolte ! La police en sera avertie !...

Quand elle s'arrêta, hors d'haleine, à bout d'imprécations, Serge était un peu plus pâle que d'habitude. Les commissures de ses lèvres étaient infléchies vers le bas. Il eut un regard fuyant et murmura :

— A force de vivre parmi des bagnards, ma tante, vous avez perdu la notion de la distance qui doit séparer un serf de son maître !

Trop fatiguée pour continuer la dispute, elle le toisa, sortit rapidement et claqua la porte.

Dans sa chambre, elle retrouva Zoé en larmes.

— Sois tranquille, lui dit-elle. Désormais, vous êtes tous sous ma protection. Il ne peut rien vous arriver de fâcheux.

Elle affectait une confiance radieuse, mais, en réalité, elle n'était pas sûre de pouvoir défendre ses gens contre les violences de Serge. Si demain elle repartait seule, en calèche, pour une promenade, il était capable, par orgueil, par bravade grossière, de mettre sa menace à exécution. Et, en dépit de ce qu'elle avait dit, elle ne se voyait pas courant à Pskov pour se plaindre à un gouverneur qui refuserait, sans

doute, de la recevoir. Elle était trop nouvelle dans le pays, trop mal notée ! Il fallait attendre une meilleure occasion pour engager l'épreuve de force. Dans sa jeunesse, elle eût dédaigné un pareil calcul ; elle se fût lancée, tête baissée, dans l'aventure. Maintenant, elle devait compter avec la fatigue de son corps et les remontrances de sa raison. Feindre de renoncer à la lutte pour mieux se préparer à bondir. L'adversaire était de taille. Un monstre, un second Sédoff, plus horrible que le premier, parce qu'il dissimulait sa sécheresse de cœur derrière un beau visage. Elle s'assit devant sa coiffeuse et se regarda dans la glace. Ses traits étaient creusés, un cerne bistre entourait ses yeux. N'avait-elle pas eu tort d'accepter l'invitation de Daria Philippovna ? Non ! Dans sa situation, elle ne pouvait se permettre de décourager une personne si bien intentionnée. Plus que jamais elle avait besoin d'aide ! Elle dénoua ses cheveux. Ses idées partirent à la dérive. Zoé prit un peigne et une brosse sur la table.

— C'est étrange, dit Sophie, tu es mariée avec David, mais il a au moins vingt ans de plus que toi !

— Vingt-sept, dit Zoé.

— Depuis quand es-tu sa femme ?

— Il y a trois ans que le barine défunt m'a obligée à l'épouser.

— Comment ça, obligée ?

— Oui, j'en aimais un autre... Pétia, le forgeron... Ça n'a pas plu à Vladimir Karpovitch... Il l'a marié à une vieille toute tordue, toute édentée, et moi, il m'a donnée à David... J'ai pleuré, pleuré, sur le moment !... Et puis je me suis habituée... Ce n'est pas un mauvais homme... Il ne boit pas, il n'a pas la main lourde... Quelquefois, seulement, quand le soir vient et qu'il fait chaud, j'ai l'âme qui voudrait s'envoler!...

Elle poussa un soupir et se mit à coiffer Sophie avec des gestes lents.

*

Le soir, Sophie prit une grande résolution et descendit, très habillée et très calme, pour le souper. Elle ne voulait pas avoir l'air de céder, si peu que ce fût, aux intimidations de son neveu. Il sembla priser en connaisseur cette façon de le braver. Lui aussi s'était habillé avec soin, comme pour effacer par son élégance le souvenir des propos discourtois qu'il avait tenus. Assis de part et d'autre de la longue table, dans la lumière des candélabres et l'étincellement des cristaux, ils paraissaient fêter ensemble la guerre qu'ils s'étaient déclarée. Durant tout le repas, solennel et sinistre, Sophie demeura silencieuse,

gourmée, mangeant à peine et ne regardant pas son vis-à-vis.

En sortant de table, ils passèrent dans le bureau et Sophie prit son ouvrage de tapisserie. Elle était décidée à ne monter se coucher qu'après être restée en bas un temps raisonnable. Paisiblement installée dans un fauteuil, elle tirait son aiguille et dessinait, point à point, sur le canevas, le pourtour d'une feuille verte. Serge, assis devant elle, lisait un journal illustré. Le poêle en faïence chauffait, craquait. Les chiens de garde aboyaient dans le parc obscur. « Il est le seul être au monde à qui je n'aie rien à dire ! » pensa Sophie avec tristesse. Le silence, à la longue, était si gênant, que Serge grommela :

— Vous plairait-il d'avoir quelques nouvelles de France ? Un de vos écrivains, M. Honoré de Balzac, est mort le 18 du mois dernier... Le prince-président a quitté Paris pour visiter les départements de l'Ouest... On reparle d'une loi que votre Assemblée législative a votée sur la déportation... Y aurait-il des bagnes ailleurs qu'en Russie ?

Elle ne répondit pas. Il marqua une pause et reprit :

— Vous voyez, je reçois des journaux français. Les mêmes que du temps de mon père. Il s'intéressait beaucoup à la France ! En quels termes étiez-vous avec lui ?

Elle crut qu'il se moquait d'elle et répliqua promptement :

— Vous devez le savoir mieux que moi !

— Il m'a toujours parlé de vous avec beaucoup de considération, dit Serge.

Il posa son journal, croisa les jambes, inclina la tête et dit encore :

— Je trouve qu'en dépit des apparences nous avons, vous et moi, un point commun.

Elle leva les yeux de son ouvrage avec étonnement. Content de l'effet qu'il avait produit sur elle, il poursuivit d'un ton plus animé :

— Oui, ce domaine, vous l'aimez autant que moi ! Comme moi, vous êtes prête à tout sacrifier pour lui !

— Tout ? Non ! dit-elle. Je me passionne pour les êtres, non pour les choses. Ce qui m'attache à Kachtanovka, ce sont les gens qui l'habitent !

— Ils ne font qu'un avec la terre !

— Quand il s'agit de les vendre, peut-être !

Serge fronça les sourcils.

— Je n'en vendrai jamais un seul ! dit-il avec force. A cet égard, je ne suis pas du tout comme mon père !...

Ils se turent. La maison les entourait de sa rumeur. Une ondée fouetta les vitres. Puis Serge marmonna négligemment :

— Des amis m'ont dit vous avoir aperçue cet après-midi, en ville, avec Mme Volkoff.

— En effet, dit Sophie.

— Drôle de relation ! Comptez-vous la revoir ?

— Oui.

— Quand ?

— Cela ne vous regarde pas !

— J'ai besoin de le savoir.

— Pourquoi ?

— Pour donner des ordres au cocher !

— Ce n'est pas vous qui lui donnerez des ordres, mais moi ! Rappelez-vous ce que je vous ai dit tout à l'heure !

Les dents de Serge étincelèrent dans un éclat de rire :

— Eh bien ! ma tante, nous n'allons pas nous étripier pour des histoires d'écurie !... S'il vous plaît de courir à Slavianka pour y rencontrer cette vieille colporteuse de mensonges et le fils abruti qu'elle tient sous son talon, je mets à votre disposition toutes les voitures et tous les chevaux de la propriété ! David sera prévenu qu'il doit

vous obéir comme à moi-même. Ordonnez et vous serez servie !

Il s'inclina dans un salut comique. Sophie se demanda pourquoi il cédait si facilement. L'avait-elle impressionné par son ton résolu ou préparait-il une riposte qu'elle ne soupçonnait pas ? En vérité, elle était plus inquiète de le voir conciliant que s'il s'était montré intraitable. Un domestique apporta une carafe de liqueur et des verres sur un plateau. C'était le moment qu'avait fixé Sophie pour remonter dans sa chambre. Elle se leva et dit :

— Bonsoir, Serge.

Il allait se pencher pour lui baiser la main, mais elle ne lui en laissa pas le temps et se dirigea vivement vers la porte. En franchissant le seuil, elle se retourna et le vit qui se versait un verre d'alcool, le humait, l'avalait d'un trait en basculant la tête. Une réminiscence la troubla. Quelque chose de très lointain et de très doux, qu'elle ne savait pas définir, se déroulait dans sa mémoire. Elle y pensa sans arrêt, avec impatience, en se déshabillant. Une fois dans son lit, enfin, elle se rappela le jour où elle avait offert à Ferdinand Wolff de l'eau-

de-vie de framboise. Elle s'endormit, attendrie par ce souvenir.

Dans la calèche qui l'emportait vers Slavianka, Sophie essayait de se convaincre qu'elle avait eu raison d'accepter l'invitation de Daria Philippovna. Mais ça gêne persistait. Il lui semblait qu'elle allait se replonger dans la boue en rendant visite à ces deux êtres qui avaient été si intimement mêlés à l'histoire de sa disgrâce. En même temps, elle se sentait irrésistiblement attirée par eux, comme s'ils eussent été ses meilleurs alliés contre la solitude. Devant elle, le dos de David oscillait à chaque cahot. Il avait mis ses beaux habits pour la conduire. Cette fois, il n'avait pas peur : le barine avait confirmé les ordres de la barynia.

Par comparaison avec Kachtanovka, le domaine de Slavianka paraissait à demi abandonné. Beaucoup de champs restaient en friche, la route, à peine entretenue, était creusée de fondrières, les villages dressaient au bord de la chaussée des isbas sales, croulantes, des jardinets envahis d'orties. Il ne pleuvait pas, bien que les nuages fussent bas et sombres. Un vent glacé sifflait dans les branches. Le parc de la propriété, vaste, paisible et inculte, avait le charme mélancolique d'une forêt. A travers une déchirure de feuillages jaunes, Sophie aperçut la maison de maître, toute en bois, longue, enfumée, avec de petites fenêtres aux volets de couleur.

La calèche s'arrêta devant le perron et Daria Philippovna, engoncée dans une robe gris perle à volants, dévala les marches et se précipita vers son invitée. Étourdie par ses exclamations de bienvenue, Sophie se laissa conduire dans la salle à manger, où, sur une table ovale, dominée par un samovar rutilant, s'alignaient des pots de confiture et des pyramides de petits pains. A peine assise, elle vit arriver un homme qui avait l'air d'un chanteur italien sur le retour, ventripotent, grisonnant, avec de grands yeux noirs dans un masque adipeux. Il était vêtu avec négligence d'une veste de velours marron et d'un pantalon beige aux sous-pieds distendus. Avec un pincement au cœur, elle reconnut le beau, l'élégant Vassia Volkoff. Sa mère bêtifia, comme s'adressant à un jeune garçon :

— Eh bien ! La voici ! Elle est venue ! Tu avais tellement envie de la voir !

— Je t'en prie, maman ! dit-il d'un ton morne.

Il baisa la main de Sophie, s'assit, se laissa servir un verre de thé,

écouta un moment, avec ennui, le bavardage des deux femmes, puis, profitant d'un silence, murmura, sans lever les yeux :

— Ma mère m'a raconté, au sujet de Nicolas... C'est affreux !... Je voulais vous dire que j'ai beaucoup pensé à lui, pendant les longues années qu'il a passées en exil... A lui et à tous ceux qui ont eu le courage de souffrir pour leurs opinions politiques... Vous savez que moi, par un étrange concours de circonstances, je ne me trouvais pas à

Saint-Pétersbourg le jour de l'émeute... Des affaires de famille m'avaient appelé à Pskov...

— De très graves affaires de famille ! souligna Daria Philippovna.

— Ainsi, par miracle, j'ai échappé au châtiment. On m'a convoqué, interrogé, relâché. Mais, bien que n'ayant pas été condamné, je me suis toujours senti solidaire de ceux qui sont partis pour la Sibérie. J'ai... j'ai pleuré pour eux... avec eux... J'ai conservé le culte de mes camarades... Encore aujourd'hui, il ne se passe pas de jour que je ne prie pour eux, vivants ou morts... Et mes idées... mes idées n'ont pas changé !...

Sophie suivait avec étonnement ce plaidoyer lamentable. Sans doute Vassia était-il honteux d'avoir abandonné les décembristes, à la dernière minute, sous un prétexte auquel lui-même ne croyait plus. Il cherchait, avec maladresse, à se justifier, comme si celle qui l'écoutait eût représenté à elle seule tous les hommes, toutes les femmes qui étaient restés en Sibérie. Pourtant, les années de vie paisible, à la campagne, auraient dû atténuer son remords. Tandis qu'il parlait, sa mère l'observait avec inquiétude.

— Tu as tort de t'échauffer, dit-elle enfin. Notre grande amie sait tout cela. Dans chaque catastrophe, il y a des victimes et des survivants ; a-t-on jamais vu les survivants rougir de n'être pas des victimes ?

— Tais-toi, maman, dit-il avec humeur.

Et, tourné vers Sophie, il demanda :

— Avez-vous eu l'occasion de parler de moi, là-bas, avec nos amis ?

— Mais, oui, affirma-t-elle. Très souvent...

En vérité, elle avait l'impression que personne, parmi les décembristes, ne s'était jamais intéressé à Vassia Volkoff, pour l'absoudre ou pour le condamner.

— Que vous ont-ils dit de moi, Madame ?

Elle mentit, par charité :

— Ils vous ont gardé leur confiance.

— Le fait que je n'aie pas été pris avec eux sur la place du Sénat ?...

— Nul n'a songé à vous en tenir rigueur.

— Tu vois ! triompha Daria Philippovna. Je vous remercie, chère Madame. Vous ne pouvez savoir le bien que vous nous faites. Vassia se rend malade avec ces histoires. Il s'imagine...

— Je ne m'imagine rien, dit Vassia avec fureur. De quoi te mêles-tu ?

Daria Philippovna rentra la tête dans les épaules et glissa à Sophie un regard d'humble connivence.

— Et Nicolas ? reprit Vassia. Nicolas ?... Il n'a pas été déçu ?...

— Par quoi ?

— Mais par... enfin, par mon absence à ses côtés, le 14 décembre ?...

— Il vous a envié d'être resté libre, c'est tout, dit Sophie. L'expérience du bain restitué à chaque chose sa vraie valeur. Tout à coup, on comprend que le plus important dans la vie ce n'est pas une doctrine, si généreuse soit-elle, mais la santé, la liberté d'aller et de venir, des notions toutes simples...

Vassia l'écoutait avec avidité, le visage tendu.

— On ne parlait donc pas de politique, là-bas ? demanda-t-il.

— Si, bien sûr ! Mais plutôt par habitude que par conviction sincère. En fait, la plupart de vos amis avaient reconnu l'impossibilité d'instaurer un régime constitutionnel en Russie avant de nombreuses années...

— Vassia, lui, est plus enragé que jamais ! dit Daria Philippovna dans un élan de fausse joie. Il lit, il lit !... Rien que des livres français subversifs !... Et, chaque fois que des gens viennent ici, il tient des propos républicains !... Il est d'une imprudence !... Un de ces jours, il se fera donner sur les doigts !...

— Pourquoi dis-tu cela, maman ? grommela Vassia. Tu sais bien que ce n'est pas vrai !

— Comment ce n'est pas vrai ? s'écria-t-elle. Rappelle-toi quand le directeur des Postes et sa femme ont déjeuné à la maison. Tu leur as parlé avec enthousiasme de ce prêtre français qui était plus près du peuple que du pape... Un certain La-monnaie... ou Lamennais...

Vassia poussa un soupir et jeta sa figure dans ses mains, vieil

enfant accablé par une mère autoritaire et bavarde. Aussitôt, Dajria Philippovna se calma comme si elle eût redouté, en insistant, de le précipiter dans une crise. Inclinée vers Sophie, elle lui confia entre haut et bas :

— Il ne veut pas que ce soit dit, mais allez dans sa chambre, vous verrez sa bibliothèque ! Notre ami commun Trousoff, le maréchal de la noblesse de Pskov, m'a affirmé : « C'est de la poudre de guerre ! »

Vassia releva la tête et un sourire triste effleura son visage :

— Oui, je me console du désœuvrement par la lecture. Plus on réfléchit, moins on a envie d'agir. Au lieu d'interdire les livres politiques en Russie, le gouvernement devrait en encourager la publication. Nous nous transformerions tous en rêveurs. Nous deviendrions inoffensifs...

Il tournait sa cuillère dans son verre à support d'argent.

— Bois, dit Daria Philippovna. C'est déjà tout froid !

Il obéit machinalement.

— Le plus pénible, reprit-elle, c'est qu'il n'a personne avec qui échanger des idées ! Moi, n'est-ce pas ? je ne connais pas grand-chose à ces questions... Nos amis sont plutôt d'un autre bord... Alors, il reste seul... Il rumine des heures entières dans sa chambre... Ce n'est pas sain !... Ah ! si Nicolas Mikhaïlovitch était encore de ce monde !...

Elle se moucha. Vassia lui décocha un regard de colère. Il y eut un silence, pendant lequel Sophie sentit s'appesantir sur elle les habitudes de cette mère et de ce fils, leur animosité maniaque, leur entente secrète dans la paresse, la négligence et la gourmandise. On respirait auprès d'eux comme un fumet de vieux ménage aigri et indissoluble. Vassia roulait des boulettes de pain entre ses doigts, nerveusement. Sophie se demanda, en l'observant, si l'échec de l'émeute du 14 décembre 1825, l'emprisonnement de ses amis et sa propre impunité n'avaient pas détraqué son caractère.

— Il faudra que vous veniez me voir à Kachta-novka avec votre mère, dit-elle.

Il sursauta. Son visage aux traits fins, noyés dans la graisse, eut une contraction peureuse, puis se raffermir.

— Je m'excuse, dit-il, c'est impossible !...

— Pourquoi ?

— A cause de votre neveu, Serge Vladimirovitch. Je ne puis supporter la façon dont il traite ses gens. Alors que la majorité des propriétaires fonciers, même les plus vieux, même les plus rétrogrades,

sentent qu'on ne peut plus exploiter les serfs comme autrefois, que l'idée de l'émancipation est dans l'air, qu'il faut s'y préparer et y préparer le peuple, lui continue à se conduire en tyranneau de province. Il prend un plaisir sadique à aller jusqu'au bout des pouvoirs que la loi lui accorde. Il se croirait déshonoré de renoncer à une parcelle de son droit seigneurial. Regardez nos moujiks, ou ceux de nos voisins, les Guédéonoff, les Massloff... Quelle différence y a-t-il entre eux et des cultivateurs libres, à première vue ? Ils se figurent même que la terre est à eux. « Nous sommes à toi, barine, me disent-ils, mais la terre est à nous ! » Pensez-vous que les paysans de Kachtanovka parleraient ainsi à Serge Vladimirovitch ? Ils sont terrorisés, ils courbent le dos, ils se laissent frapper et tondre ! Des bêtes, il a fait d'eux des bêtes !...

Il haussait le ton. Un tremblement agitait ses mains.

— Quand je songe, reprit-il, que tant d'hommes éminents ont été envoyés en Sibérie pour avoir rêvé de libérer les serfs et que, vingt-cinq ans plus tard, le neveu d'un de ces hommes fait condamner des moujiks aux travaux forcés pour sauver sa peau, je doute que ces deux événements aient pu se dérouler dans le même pays !

D'abord, Sophie ne comprit pas le sens de cette protestation. Daria Philippovna s'agita :

— Tu exagères, Vassia ! Tu n'as aucune preuve !

— Tout le monde le sait et personne n'ose le dire ! s'écria-t-il en repoussant son assiette.

— Qu'est-ce que tout le monde sait ? demanda Sophie.

Il la considéra d'un air égaré et répondit tout d'un coup :

— C'est votre neveu qui a tué !

L'univers, autour de Sophie, perdit la couleur et le tranchant de la réalité. Un moment, elle flotta dans le vide. Enfin, rassemblant ses idées, elle balbutia :

— Ce n'est pas possible !... Son propre père ?...

— Il le détestait ! dit Vassia.

Sophie se tourna vers Daria Philippovna, qui acquiesça de la tête :

— Oui, je ne vous l'ai pas dit l'autre jour... J'hésitais à vous troubler davantage... Tu as peut-être tort de parler de cela, Vassia !

— Pourquoi ? Il faut mettre Mme Ozareff au courant de tout !

— Vous-même, qui vous a mis au courant ? interrogea Sophie.

— Vos domestiques l'ont dit à notre intendant. La veille de

l'assassinat, il y a eu une scène horrible à Kachtanovka. Vladimir Karpovitch avait, paraît-il, signé une reconnaissance de dettes ou commis quelque autre folie... Son fils s'est enfermé avec lui dans le bureau, l'a insulté, l'a giflé. Toute la valetaille écoutait, épouvantée, dans le couloir. Puis le père et le fils, fatigués de se crier des injures, se sont calmés et ont bu ensemble...

— Ce ne sont, peut-être, que des racontars d'office, murmura Sophie.

— Il n'y a pas de fumée sans feu, Madame ! Le lendemain, Vladimir Karpovitch était trouvé mort, étranglé, dans la cabane de bains.

— Et s'il s'agissait d'une simple coïncidence ? Il n'existe pas d'indices matériels permettant d'accuser mon neveu ! D'ailleurs, les moujiks ont avoué...

Vassia eut un rire haineux :

— On sait ce que valent les aveux des moujiks sous la menace du knout ! Quant aux indices matériels, la commission d'enquête n'a même pas cherché à en réunir ! Pour la tranquillité des consciences et le maintien de l'ordre, il valait mieux condamner trois serfs innocents qu'un barine coupable !... Un fait est certain : dans le pays, cette mort n'a étonné personne. On s'y attendait depuis longtemps. Cela ne pouvait pas finir autrement !...

Pendant qu'il parlait, Sophie songeait aux révélations d'Antipe. Lui aussi avait prétendu, entre deux grimaces, que les moujiks n'avaient pas massacré leur maître. Dans le silence intérieur que crée une extrême attention, elle sentit ses soupçons tourner à la certitude. Pourtant, elle ne voulait pas céder à la panique. Elle cherchait des arguments pour s'opposer à l'horreur qui l'envahissait. Daria Philippovna engloutit une cuillerée de confiture et soupira :

— C'est abominable ! Mais on n'y peut rien !

— Comment, on n'y peut rien ? s'écria Vassia. Il doit y avoir un moyen de faire éclater la vérité ! Si j'étais sur place...

— Moi, je suis sur place, dit Sophie, mais les moujiks se méfient de ceux qui leur veulent du bien. Impossible de savoir ce qu'ils pensent. Ils ont trop peur des représailles !

— Patience ! dit Vassia. Les langues se délieront ! Ne trouvez-vous pas intolérable que des malheureux, qui n'ont rien fait et dont on n'a même pas écouté les protestations, soient partis enchaînés pour la Sibérie ?

Cette phrase répondait si bien au trouble de Sophie qu'elle crut

l'avoir prononcée elle-même. De tous les crimes dont une société était capable, l'erreur judiciaire volontairement commise lui semblait le plus odieux. Elle ne respirerait pas à l'aise, pensait-elle, tant qu'un doute subsisterait dans son esprit sur la culpabilité des trois serfs. Mais que faire ? Auprès de qui se renseigner ? Et comment, ensuite, obtenir la révision du jugement ? La notion de son impuissance l'accabla. Brusquement, elle comprit qu'elle ne pourrait pas rester dix minutes de plus à cette table. Elle avait besoin de retourner à Kachtanovka, de revoir Serge, de scruter son visage, de percer le mystère de ses sentiments. Quand elle annonça qu'elle était obligée de partir, Daria Philippovna se désola :

— Déjà ! Moi qui m'étais mis en tête de vous montrer le parc, la rivière, le moulin...

— N'insiste pas, maman ! intervint Vassia. Mme Ozareff n'a certainement pas l'esprit à se promener, en ce moment !

— J'avoue, murmura Sophie, que je suis encore sous le coup de ce que vous m'avez dit.

Il se pencha vers elle :

— Si vous apprenez du nouveau, faites-le moi savoir, je vous en prie.

Daria Philippovna eut un sourire de mère comblée : enfin, son fils s'intéressait à quelque chose, manifestait de la sympathie envers quelqu'un !

— Bravo ! dit-elle. Il faut revenir nous voir très vite, chère amie !

— Oui, oui ! s'écria Vassia. Il le faut absolument !

Ses gros yeux noirs s'emplirent de larmes. Il ressembla à une vieille femme émotive. Sophie se leva. On voulut la retenir encore. Elle dut suivre Daria Philippovna dans le salon, admirer les portraits au daguerréotype des trois filles et de leurs maris, s'intéresser à une dentelle grossière qui se tricotait dans un village du domaine. Enfin la mère et le fils raccompagnèrent leur invitée jusqu'à sa calèche. Après un brillant accès de colère, Vassia était retombé dans l'apathie. On eût dit qu'il avait oublié jusqu'à la cause de son indignation. Il courbait les épaules dans son veston froissé et ne levait pas les pieds en marchant. A deux reprises, Daria Philippovna voulut lui arranger son col. Il la repoussa :

— Laisse... Laisse donc !

Le trajet du retour parut interminable à Sophie. Une fois dans sa chambre, elle se reprit à souffrir d'impatience. Peu avant l'heure du souper, elle descendit dans le bureau, où Serge l'attendait pour passer

à table. En le voyant, elle reçut un choc. Un visage aussi calme ne pouvait être celui d'un assassin. Il était impossible d'imaginer ce garçon, au maintien dégagé, aux traits aimables, serrant à pleins doigts le cou de son père jusqu'à l'asphyxie. Vassia était un fou et sa mère une imbécile ! Pourquoi les avait-elle écoutés ?

— Votre visite à Daria Philippovna a-t-elle été agréable ? demanda-t-il.

— Très agréable, dit Sophie, l'esprit ailleurs.

— Vous êtes rentrée bien tôt !

— J'étais un peu lasse. Je voulais me reposer.

— Ne préférez-vous pas souper dans votre chambre ?

— Mais non, pourquoi ?

Le valet de pied ouvrit la porte à deux battants. La table apparut, trop grande, avec ses flambeaux d'argent. La vue de ce décor familier acheva de rassurer Sophie.

— Ne me demandez pas ça, barynia ! soupira Antipe. Si je réponds, le toit s'écroulera sur ma tête !

Il leva un regard inquiet vers le plafond de son isba et se signa la poitrine. Sophie répéta la question :

— Puisque ce ne sont pas les moujiks qui ont tué Vladimir Karpovitch, qui est-ce ?

— Je vous assure que je ne le sais pas !

— Moi, je vais te le dire !

— Non ! Non ! bredouilla-t-il en arrondissant des prunelles épouvantées.

— C'est son fils.

Antipe tomba à genoux :

— Sainte Mère de Dieu ! Peut-on, sans pécher, prononcer de telles paroles devant les icônes ?

— Assez de grimaces ! J'ai besoin de savoir la vérité ! C'est lui, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Antipe.

Et il promena les yeux autour de lui, comme pour vérifier que personne d'autre que Sophie ne l'avait entendu.

La porte et la fenêtre fermées maintenant dans la pièce une pénombre odorante. Sur la table, il y avait une tranche de pain noir et du sel dans un morceau de journal.

— Comment peux-tu en être sûr ? demanda-t-elle.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr !

— Mais presque ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Il se releva en geignant et secoua sa grosse tête ridée et hirsute à la démancher.

— Quand on est vieux et qu'on n'a rien à faire toute la journée, on réfléchit, dit-il. C'est le 15 mai, au petit jour, que les trois moujiks ont

soi-disant tué Vladimir Karpovitch dans la cabane de bains. Mais pourquoi sont-ils allés dans la cabane de bains ?

— Pour réparer le plancher, dit Sophie.

— Et qui leur a dit de réparer le plancher ?

— Je ne sais pas... Vladimir Karpovitch lui-même, sans doute...

— Non, barynia ! Son fils ! Serge Vladimirovitch est arrivé au village, à pied, le 14 mai, tard dans la soirée. Il avait l'air bizarre, les vêtements poussiéreux, une égratignure sur la joue. Il a ordonné à Ossip le roux, à Marc et à Fédka d'aller sans faute, le lendemain, avec leurs outils, au bord de la rivière, pour réparer le plancher de la cabane de bains. D'habitude, dans ces cas-là, un conducteur accompagne nos gars pour surveiller leur travail. C'est le règlement et Serge Vladimirovitch y tient beaucoup, vu que c'est lui qui l'a inventé. Eh bien ! ce soir du 14 mai, le voilà qui dit aux moujiks : « Pas besoin de conducteur, demain ! Allez-y entre vous ! Ce sera plus simple !... »

— Qu'y a-t-il de surprenant à cela ?

— Eh ! barynia, s'ils y étaient allés avec un conducteur, celui-ci n'aurait pas pu jurer, ensuite, sur l'Évangile, qu'il les avait vus étrangler leur maître. Mais ils se sont amenés là-bas tout seuls, naïfs comme des poussins. Ils sont tombés sur le cadavre. Effrayés, ils ont couru prévenir le jeune barine. Et lui, il n'attendait que ça. Il les a accusés d'avoir fait le coup. Mais le coup, c'est lui qui l'avait fait, la veille. Toute la maisonnée l'a entendu se disputer avec son père, dans le bureau. Après, ils se sont réconciliés, ils ont vidé une bouteille et ils sont partis ensemble, bras dessus bras dessous, vers la cabane de bains. Qu'est-ce qu'ils allaient faire là-bas ? Peut-être se baigner, malgré le froid ! Quand on a bu, on a de ces idées !... C'était quasiment la nuit. Des domestiques les ont vus sortir de la maison, personne ne les a vus rentrer. Est-ce que vous comprenez, maintenant ?

Ce qui troublait le plus Sophie, c'était que Serge fût intervenu personnellement, la veille du meurtre, pour empêcher qu'un conducteur n'escortât les moujiks jusqu'à la cabane. Une telle manœuvre entraînait incontestablement une présomption de culpabilité contre celui qui l'avait ordonnée. Encore fallait-il que tout cela n'eût pas été inventé par Antipe ! Depuis qu'elle était arrivée à Kachtanovka, elle avait l'impression de tourner en rond dans le brouillard. Ici, le mensonge n'était qu'une des formes de la vérité. On ne pouvait compter sur personne, car chacun trichait pour sauver sa carcasse, perdre le voisin ou se donner de l'importance. Antipe ayant lâché son paquet, tenait une main devant sa bouche, comme si la révélation qu'il avait faite lui eût cassé les dents au passage. Sophie

alla vers la porte.

— Vous ne pouvez pas partir comme ça, barynia ! s'écria-t-il en lui barrant la route.

Il lui avait remis une bombe et elle allait la lancer n'importe où.

— Barynia, barynia ! reprit-il. Que voulez-vous faire ?

Elle ne répondit pas, l'écarta et sortit. Il courut derrière elle en boitillant. La calèche attendait au milieu du village. Comme Sophie montait en voiture, elle avisa un cheval de selle attaché à un piquet, devant l'église. Il n'y était pas lorsqu'elle était arrivée à Chatkovo. Elle reconnut la monture de Serge. Antipe suivit la direction de son regard et changea de visage.

— Notre barine ! chuchota-t-il. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce qu'on va lui raconter ?

— Mais rien ! Que crains-tu ? dit Sophie.

Au même instant, la porte du presbytère s'ouvrit et Serge parut sur le seuil, raccompagné par le prêtre et sa femme. Il prit congé d'eux et se dirigea vers Sophie, la démarche balancée, un sourire narquois aux lèvres :

— Quelle agréable rencontre ! Vous rendiez visite à cet aimable fou ?

Aussitôt, Antipe se ratatina, battit des paupières et passa un bout de langue entre ses dents. Il branlait de la tête et bafouillait :

— Barine, notre beau soleil ! Que les grâces du ciel te courent ! Tu devrais venir me voir, toi aussi ! Je te donnerais une puce ! Elle joue de l'harmonica ! Là où elle s'assied, tu creuses et tu trouves de l'or ! Qui n'a besoin d'or ? Même le tsar, dans son palais, en demande ! Et moi, je sais où il y en a ! A cause de ma puce...

Il fit le simulacre de saisir une puce entre deux doigts, sur sa manche, cligna de l'œil et poursuivit :

— Tu veux la voir ?

Serge le repoussa d'une bourrade :

— Va-t-en, imbécile !

— Oh ! ma puce ! Où est-elle tombée ?

L'air consterné, il s'assit à croupetons et chercha par terre. Sophie se demanda s'il n'avait pas réellement perdu la raison sous le choc de la surprise. Mais un regard intelligent qu'il lui lança de bas en haut lui prouva qu'il feignait la folie pour avoir la paix.

— On devrait pouvoir supprimer des individus pareils ! grommela

Serge. Ils ne servent à rien. Ils sont d'un mauvais exemple pour les autres...

— Nul n'a le droit de décider si un être est utile ou non, dit Sophie en le considérant, les yeux dans les yeux.

Il rit :

— Vous avez raison ! Ne nous substituons pas à Dieu ! Cela finirait par nous attirer des ennuis. Je dois me rendre à Krapinovo ! Irez-vous aussi de ce côté-là ? Nous pourrions faire la route ensemble...

— Non merci. Je préfère rentrer à la maison.

— Eh bien ! bonne promenade !

Il la salua, marcha vers son cheval, se mit en selle avec légèreté et partit, d'un trot vif, par le chemin boueux.

— Ouf ! dit Antipe en se redressant.

Mais il remarqua que le cocher le lorgnait pardessus son épaule et, de méfiance, ravala sa langue.

— Surtout ne t'inquiète de rien ! lui dit Sophie. On ne te fera pas de mal ! En route, David !

Antipe esquisssa des signes de croix devant les chevaux jusqu'au moment où la calèche s'ébranla.

A la sortie du village, Sophie cria au cocher :

— Pas si vite ! Je vais t'arrêter bientôt !

En allant à Chatkovo, elle avait vu une équipe de paysans qui débouchaient les abords d'un boqueteau. Elle se fit amener au plus près de cet endroit en voiture, et coupa à pied, par les champs, pour rejoindre les travailleurs. Ils l'accueillirent, chapeau bas. Un conducteur les surveillait, grand et fort, botté, barbu, la face cuite, le nez bleu et poreux. Elle le prit à part et lui demanda, tout à trac, si c'était bien sur l'ordre du jeune barine que, le 15 mai dernier, les moujiks s'étaient rendus à la cabane de bains sans être convoyés.

— Bien sûr ! dit-il. Autrement, vous pensez bien qu'on les aurait accompagnés, comme c'est la règle ! Mais pourquoi que vous me demandez ça ?

— Parce que, si ces hommes avaient décidé eux-mêmes de se passer de vous pour aller à la cabane de bains, ils auraient été doublement coupables !

— Ça, c'est vrai ! reconnut le conducteur, l'oeil stupide.

— Vous l'avez dit à la commission d'enquête ?

— Quoi ?

— Que le jeune barine vous avait donné certaines instructions la veille du crime ?

— On ne nous l'a pas demandé.

— Cela pouvait être important !

— Oh ! non, les messieurs de la justice ont très vite compris ce qui s'était passé. En dix minutes, les coupables n'ont plus su que dire. Ils ont avoué, sur l'Évangile. Alors, on a tout mis par écrit, les noms, les prénoms, les dates, avec des cachets et des signatures. C'est devenu officiel. Il n'y a plus à revenir là-dessus !

Pendant qu'il discourait, les paysans avaient relâché leur effort.

— Eh ! vous travaillez ou vous dormez, vous autres ? hurla-t-il sans méchanceté, en faisant des moulinets avec son gourdin.

Sophie revint sur ses pas. Son angoisse prenait des proportions telles qu'elle dut s'arrêter, incommodée par les battements de son cœur. David l'aida à remonter en voiture. Depuis que Serge lui avait ordonné d'obéir à Sophie, il était plein de prévenances pour elle.

— Vous êtes fatiguée, barynia, dit-il. Nous rentrons ?

— Non. Conduis-moi à la cabane de bains.

Il la dévisagea avec une frayeur superstitieuse :

— C'est un lieu maudit, barynia ! Il ne faut pas y aller !

Elle lui donna une tape sur l'épaule ; il se signa, siffla et fit partir les chevaux.

La cabane de bains était nichée dans la partie la plus sauvage du parc de Kachtanovka, au bas d'un sentier, entre deux saules pleureurs aux troncs inclinés et tordus. Une bicoque en rondins servait de vestiaire. Devant, s'étendait un plancher sur pilotis. Une échelle de bois permettait d'entrer dans l'eau sans s'accrocher aux herbes du bord. A un pieu était attachée une barque plate, aux rames vermoulues. Sophie n'était presque jamais venue dans ce coin perdu, où il y avait, l'été, beaucoup de moustiques. Mais Nicolas, autrefois, y péchait, s'y baignait, par les grandes chaleurs. Elle s'assit sur un tabouret et respira l'odeur de la vase. Il faisait froid et humide. Des reflets ronds comme des soucoupes dansaient au milieu du courant. Une collerette d'écume se formait autour d'un caillou. Le murmure continu de l'eau entraînait à la rêverie.

Sophie ne savait à quelle impulsion elle avait obéi en s'arrêtant ici. Le regard perdu dans le lointain, elle ne cherchait pas un indice, mais une inspiration. Il lui semblait qu'elle comprendrait mieux les

circonstances du crime en y réfléchissant sur les lieux mêmes où il avait été commis. Deux mains de fer serrées autour d'un cou décharné, où la vie, bat, gronde, s'essouffle ; des prunelles qui se révulsent ; la chute maladroite d'un corps sur le ponton. Elle abaissa les yeux. Le plancher, à ses pieds, s'étalait, nu et gris, mouillé, raboteux, d'une banalité fascinante. Quelques lattes étaient pourries : celles que les moujiks auraient dû remplacer. Personne n'y avait touché depuis le drame. Par les interstices, on apercevait l'eau qui filait. Sophie avait beau interroger ces choses qui avaient tout vu, tout entendu, elle n'en recevait pas de réponse. Un engourdissement montait de ses membres à son cerveau. Tout à coup, dans la fente d'une vieille planche, un objet minuscule et brillant attira son attention. Elle le ramassa : c'était un bouton d'améthyste. Où donc avait-elle vu les mêmes ? Sur un gilet de Serge... Cette constatation ne la troubla pas d'abord ; puis il y eut dans son être une secousse qui ne dura que le temps d'un battement de cœur, mais la laissa affaiblie et glacée. Si ce bouton d'améthyste se trouvait là, c'était que Serge l'avait perdu en luttant avec son père. Le doute n'était plus possible. Il fallait avertir la police. Verser cette pièce à conviction au dossier. Exiger la révision de la sentence. Mais ne lui répondrait-on pas que Serge avait pu perdre ce bouton n'importe quel jour, avant le crime, en se déshabillant pour se baigner dans la rivière ? Arrêtée en plein élan, elle mesura avec surprise jusqu'où son exaltation l'avait emportée. Comment ne s'était-elle pas rendu compte qu'elle construisait toute une fable sur rien ? Dans le creux de sa main, la petite pierre violette étincelait. Elle voulut la jeter à l'eau, se ravisa et la glissa dans un sac pendu à sa ceinture, comme elle eût fait d'un talisman. Même si la découverte de ce bouton d'améthyste n'était d'aucune importance, l'ordre que Serge avait donné aux conducteurs, la veille du crime, eût suffi à fonder une nouvelle accusation. En un clin d'œil, elle fut reprise par son agitation justicière. Ses idées bouillonnaient. Elle souffrait de n'avoir personne à qui confier ses soupçons. Ah ! comme il lui manquait aujourd'hui, son grand ami de Sibérie ! Lui l'eût calmée, réconfortée, conseillée... Elle eût supporté n'importe quoi, si seulement elle avait pu correspondre avec lui ! Mais il était clair maintenant que les lettres qu'ils écrivaient ne parviendraient jamais à destination. Pauline elle-même se taisait, s'éloignait... A regret, Sophie se leva et remonta le sentier qui conduisait à la route. David la regardait venir avec crainte, du haut de son siège. Les chevaux hennirent.

— Tout le temps que vous étiez là-bas, ils ont bougé leurs oreilles, barynia, dit-il. C'est signe qu'il y a un fantôme qui rôde. Allons-nous-en, vite!...

Elle s'assit sur la banquette, ferma les yeux et regretta de n'être

qu'une femme solitaire, impuissante, devant un problème qui la dépassait.

*

Le vent hurla pendant les premières heures de la nuit, puis il se fit un grand silence. Le matin, en s'approchant de la fenêtre, Sophie découvrit un monde uniformément blanc. De gros flocons descendaient du ciel invisible. Derrière ce lent tissage, les lointains s'estompaient, les sapins s'effilaient en fumée, la route nivelée se confondait avec la pelouse. Il semblait à Sophie que le paysage se travestissait devant elle pour égarer ses soupçons. La neige accumulée effaçait les traces du crime. Tout, subitement, devenait pur, irréel, innocent.

Vassia Volkoff traversa le grand vestibule dallé, échangea quelques mots avec l'huissier qui se tenait près de la porte et revint s'asseoir à côté de Sophie en chuchotant :

— Il paraît que ce ne sera plus très long !

Elle le remercia. Sans lui, elle n'aurait pas osé demander cette audience. Dire qu'elle avait hésité trois semaines avant de retourner le voir à Slavianka ! En apprenant ce que lui avait raconté Antipe, il avait immédiatement décidé d'aller avec elle chez le gouverneur. Il était en parenté avec ce haut personnage et ne doutait pas de le persuader qu'il fallait réviser le procès pour « fait nouveau ». Autant il était mal fagoté chez lui, autant, pour cette sortie en ville, il s'était habillé et coiffé avec soin. Sa veulerie habituelle avait fait place à un air de mâle résolution. Piqué, roide, au bord de sa chaise, la pelisse largement ouverte sur un plastron blanc, il dardait dans le vide un regard inquisiteur. Pourtant, cette fière attitude ne suffisait pas à rassurer Sophie. A mesure que le temps passait, elle appréhendait davantage l'entrevue qu'elle allait avoir avec le conseiller d'État actuel Tcherkassoff, dont l'autorité s'étendait sur tout le gouvernement de Pskov. Une sonnette retentit, l'huissier disparut, revint et pria les visiteurs de le suivre.

Sophie pénétra dans un vaste bureau, orné de sièges à médaillons en velours cramoisi. Elle connaissait le gouverneur pour s'être présentée à lui, en arrivant à Pskov, au retour de la Sibérie. C'était un vieillard maigre et digne, dont les cheveux d'argent retombaient en crinière sur les épaules. Derrière lui, une grande glace au cadre doré, penchée en avant, reflétait le parquet au point de Hongrie. Il fit asseoir Sophie et Vassia dans deux fauteuils inconfortables, se rassit lui-même à sa table de travail, distilla quelques propos aimables pour lier la conversation, puis, poussant un soupir, demanda ce qui lui valait l'honneur de cette visite. Au moment de lancer l'accusation, la tête de Sophie se vida, ses mains se refroidirent. Comme son hésitation se prolongeait, Vassia Volkoff lui adressa un regard d'encouragement. Soudain, sans l'avoir voulu, elle remua les lèvres :

— C'est au sujet du meurtre de Vladimir Karpovitch Sédoff...

Le visage du gouverneur devint si attentif, qu'il ressembla à un cadavre.

— J'ai des révélations... des révélations capitales à faire, reprit-elle avec plus de force.

— Je vous écoute, Madame.

— La veille du crime, mon neveu s'est rendu au village de Chatkovo...

Maintenant, elle parlait avec une facilité déconcertante, sans avoir peur et sans chercher ses mots. Son récit se déroulait comme un ruban qu'on tire. Quand elle se tut, Tcherkassoff demeura impassible, au point qu'elle se demanda si elle n'avait pas tenu tout ce discours en rêve. Inquiet de ce long silence, Vassia Volkoff intervint :

— Ces faits m'ont paru si importants, Votre Excellence, que j'ai insisté auprès de Mme Ozareff pour qu'elle vous en informe. Connaissant votre passion de la justice, je n'ai pas douté une seconde que vous seriez bouleversé !...

— Je le serais peut-être si les coupables n'avaient pas reconnu leur forfait, marmonna le gouverneur avec un sourire.

— Ils savaient ce qui les attendait s'ils continuaient à protester de leur innocence ! dit Sophie.

Le gouverneur haussa le buste en prenant appui des deux mains sur le bord de la table. Ses sourcils poivre et sel se froncèrent.

— Madame, proféra-t-il sévèrement, vous avez une singulière conception de la justice russe. Le procès des assassins de Vladimir Karpovitch Sédoff a été entouré de toutes les garanties nécessaires. La sentence prononcée par le juge est irrévocable. Quant à l'accusation de parricide que vous portez contre votre neveu, je ne sais si vous en mesurez la gravité...

— J'ai bien réfléchi avant de me décider à vous en parler, Excellence....

— Vous n'avez pas encore assez réfléchi, Madame. Sinon, vous vous seriez rendu compte que Serge Vladimirovitch jouit dans ce pays d'une réputation irréprochable, qu'il n'a jamais eu maille à partir avec les autorités et que la mort de son père l'a affecté profondément ! J'ajoute que vous devriez être la dernière personne à déposer contre lui !

— Parce qu'il est mon neveu ? demanda-t-elle.

— Parce que vous revenez de Sibérie, Madame. Permettez-moi de vous dire que, dans votre situation, vous avez intérêt à vous montrer très discrète. Plus on vous oubliera, mieux cela vaudra pour vous. Il en va de même pour M. Volkoff, qui a cru habile d'appuyer votre démarche. Lui aussi ne doit sa tranquillité actuelle qu'à la

bienveillance du tsar.

Vassia Volkoff baissa la tête, comme un élève réprimandé. Toute sa morgue avait disparu. Sophie ne put contenir son indignation. Elle s'écria :

— Ainsi, le fait d'avoir des idées libérales nous enlève, à l'un et à l'autre, le droit de porter plainte contre qui que ce soit !

— Il vous enlève le droit de porter plainte contre des personnes qui, contrairement à vous, sont au-dessus de tout reproche !

— Vous introduisez de fausses notions de politique dans la justice !

— C'est moins grave que d'introduire de fausses notions de justice dans la politique, à la façon de vos amis les conspirateurs ! Je devrais considérer votre intervention dans cette affaire comme une entreprise diffamatoire et vous en demander raison au nom de celui que vous attaquez. Mais je ne tiens pas à soulever un nouveau scandale dans le district. J'oublierai ce que vous m'avez dit. C'est tout ce que je puis vous promettre.

Pendant une seconde, le conseiller d'État actuel Tcherkassoff apparut à Sophie comme un personnage grotesque et mesquin, qui se perdait dans des soucis de procédure, alors que trois innocents étaient envoyés au bagne.

— Excellence, vous ne pouvez refuser de vérifier l'exactitude des faits que je vous rapporte ! balbutia-t-elle. La seule idée qu'une erreur judiciaire ait pu être commise devrait vous inciter à ordonner une contre-enquête. Je vous en supplie, au nom des malheureux qui...

— En voilà assez, Madame ! trancha le gouverneur. Gardez votre charité pour de meilleures causes !

Il se leva. L'âge semblait avoir vidé ce grand corps de tout son sang, ne laissant qu'une enveloppe de parchemin, qui se plissait au creux des joues. Il agita une sonnette entre ses doigts squelettiques. La porte s'ouvrit. Vassia susurra à l'oreille de Sophie :

— Il n'y a plus rien à faire. Partons...

Elle le suivit. Le traîneau de Vassia les attendait devant le palais du gouvernement. Sophie avait laissé son propre équipage à Slavianka. Il valait mieux, pensait-elle, que David, qui avait la langue bien pendue, ignorât qu'elle s'était rendue à Pskov ce jour-là. Vassia la fit asseoir à côté de lui dans la caisse, l'emmitoufla d'une couverture d'ours et prit les guides en mains. Le cheval secoua la tête sous son arc de bois coloré et partit, d'un pas moelleux, dans la neige. La barrière franchie, il accéléra son allure. Sous le ciel gris, la plaine s'étendait, blanche, terne, avec, çà et là, quelques grêles bouleaux dépouillés. Des

corbeaux survolaient ce vide froid en croassant avec colère.

— Je vous demande pardon de vous avoir entraînée dans cette aventure, dit Vassia. Mais pou-vais-je prévoir qu'on nous recevrait si mal ? Ah ! la Russie est un pays bien décourageant ! J'espère, en tout cas, que notre démarche ne nous attirera pas d'ennuis !...

— Quels ennuis pourrait-elle nous attirer ? demanda Sophie.

— Si votre neveu l'apprenait ?...

— Cela l'inciterait peut-être à me respecter davantage !

— Ou à mieux vous haïr !

— Il ne peut rien contre moi !

— Il ne pouvait rien, non plus, contre son père ! Voyez comme il s'est débarrassé de lui ! Méfiez-vous, Madame ! C'est un homme capable de tout ! Vous devriez solliciter du gouverneur un changement de résidence.

— Où irais-je ? Kachtanovka est le seul lieu au monde où je sois chez moi !

— N'avez-vous pas songé à retourner en France ?

— Si, bien sûr ! Mais c'est impossible ! Il a fallu dix-sept ans pour qu'on m'autorise à passer de Sibérie en Russie. Combien en faudrait-il pour qu'on m'autorisât maintenant à passer de Russie en France ? D'ailleurs, ce serait lâche ! Ma place est ici, parmi les paysans. Je peux beaucoup pour eux...

— Vous venez de constater le contraire !

— Je suis arrivée trop tard pour ceux-ci, j'aurai plus de chance avec d'autres.

Vassia remit son cheval au pas. Le froid parut moins vif à Sophie. Sans doute son compagnon n'était-il pas pressé de regagner Slavianka.

— Si vous étiez allée seule chez le gouverneur, peut-être vous aurait-il mieux reçue ! dit-il.

— Je croyais que vous étiez en excellents termes avec lui !

— Je le croyais aussi ! Mon père et lui étaient vaguement cousins. Admirez le résultat !... La vérité, c'est que je ne suis bon à rien ! Je porte la guigne à ceux que je veux secourir ! Cela date du 14 décembre 1825 ! Est-ce qu'il vous arrive de rêver aux pendus ?

— A quels pendus ?

— Aux chefs des décembristes : Ryléïeff, Pes-tel, Mouravieff-Apostol, Bestoujeff-Rioumine, Kakhovsky...

— J'avoue que non, dit-elle.

— Moi, souvent je les vois, la nuit. Ils me tirent la langue du haut de leur potence. Ils m'injurient. Maintenant, en plus des cinq pendus, il y aura les trois moujiks innocents de Kachtanovka qui vont me tourmenter... Ce qui m'étonne le plus dans le monde, c'est que toutes les injustices, finalement, se digèrent. Des êtres qu'on croyait irremplaçables tombent, et les rangs se reforment, la vie continue...

Il clappa de la langue. Le cheval repartit au trot. Sophie se reposa dans le tintement des clochettes. Les lamentations de Vassia l'avaient agacée. Elle se remettait difficilement de son insuccès devant le gouverneur. L'idée qu'il lui faudrait accepter l'état de fait et vivre aux côtés d'un assassin que tout le monde considérerait comme un honnête homme, la rebutait au point qu'elle imaginait mal son retour à la maison. Elle reconnut les deux collines qui annonçaient l'approche de Slavianka. Un sourire fade reparut sur le visage de Vassia.

— Maman nous attend pour prendre le thé, dit-il.

D'abord, Sophie se déroba :

— C'est très aimable de sa part, mais je ne pourrai pas rester...

— Oh ! pourquoi ? Ne partez pas encore ! A moins que vous ne craigniez de mécontenter Serge Vladimirovitch en rentrant trop tard !...

Cette phrase suffit à retourner Sophie.

— J'ai tout mon temps, dit-elle.

— Eh bien ! alors ?...

Elle accepta l'invitation comme elle eût relevé un défi.

Jour après jour, Sophie s'enfonçait plus avant dans une situation fausse qu'elle exécrait et à laquelle elle n'imaginait pas d'issue. Elle ne pouvait ni dire à son neveu qu'elle avait voulu le dénoncer comme assassin ni jouer l'ignorance. Dès qu'elle l'apercevait, elle éprouvait un malaise fait de dégoût et de colère. Elle le regardait, affable, souriant, et voyait des mains de tueur au bout de ses manchettes blanches. Incapable de supporter ce défi permanent à la justice, elle s'ingéniait à éviter les occasions de le rencontrer. Mais, comme la neige bloquait les routes, Serge restait la plupart du temps à la maison. Alors, elle s'enfermait dans sa chambre. Parfois même, elle y prenait ses repas en prétextant une migraine. Il ne pouvait être dupe de ses excuses, mais feignait de les accepter, soit qu'il y trouvât son avantage, soit qu'il redoutât un esclandre. Ainsi, sans se concerter, en arrivèrent-ils à mener sous le même toit des existences parallèles. Cette paix haineuse épuisait Sophie. Pour se reconforter, elle se disait qu'elle n'avait pas encore joué toutes ses cartes, qu'elle finirait bien par démasquer le coupable.

Les fêtes de Noël passèrent, puis celles du Nouvel an, et elle dut se montrer avec Serge pour recevoir les vœux des domestiques. Le 5 janvier au soir, juste avant le souper, comme elle allait chercher un livre dans le bureau, il entra derrière elle et referma la porte. Elle se retourna, furieuse. Il dit :

— Pardonnez-moi de vous déranger, ma tante. Mais, ces dernières semaines, vous êtes insaisissable. Il m'a donc fallu vous aborder par surprise. Vous savez que, demain, c'est l'Épiphanie...

Sophie voyait déjà où il voulait en venir. De tout temps, les maîtres de Kachtanovka avaient assisté à la cérémonie de la bénédiction des eaux. Après les prières, des moujiks se baignaient dans un trou de glace. Elle se rappela Nikita émergeant de la rivière et prenant pied sur la neige, la face marbrée de froid, les yeux avivés de fierté juvénile, une croix de baptême sur sa poitrine imberbe...

— Je compte sur vous pour m'accompagner à Chatkovo où se déroulera l'office religieux en plein air, reprit Serge. Nous partirons à huit heures du matin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

Le ton était aimable et le regard impérieux. Sophie sentit toute sa rancœur qui reflua dans sa tête.

— Non, dit-elle. Je n'irai pas !

— Comment, ma tante ? C'est un si grand jour ! Il faut que nos paysans vous voient à mes côtés pendant la cérémonie !

— Pour leur prouver qu'en dépit des apparences nous sommes d'accord sur tout ?

— Pour leur donner l'impression que, quoique catholique, vous ne dédaignez pas leur croyance.

— Ils n'ont pas besoin de me voir en prière pour savoir que je pense à eux !

— Soit, grommela-t-il. Je ne vais pas vous traîner là-bas de force. Mais laissez-moi vous dire que je vous trouve bien arrogante ! Votre conversation avec le gouverneur aurait pourtant dû vous donner à réfléchir !

Il souriait, les yeux mi-clos, la tête penchée sur l'épaule. Dans la minute qui suivit, Sophie éprouva une profonde angoisse. Puis un soulagement s'opéra en elle. Plus besoin de feindre. Elle allait pouvoir affronter l'ennemi à visage découvert. Qui avait renseigné Serge ? Le gouverneur lui-même, sans doute. Elle entendait un battement sourd dans les artères de son cou.

— Eh bien ! oui, prononça-t-elle d'une voix atone. J'ai vu le gouverneur. Je lui ai dit ce que je pensais du crime...

— Et il ne vous a pas convaincue de mon innocence ?

Elle le provoqua du regard et serra les dents. Il s'assit sur un coin de table, croisa ses jambes et imprima un faible balancement à son pied droit.

— Évidemment, murmura-t-il, vous êtes très difficile à persuader. Quand vous enfourchez une idée, bonne ou mauvaise, vous la cravachez et galopez d'une traite jusqu'au but, c'est-à-dire, la plupart du temps, jusqu'au fossé. Voyons les choses de près. Je ne tiens pas tant à me disculper qu'à vous démontrer qu'avec un peu de réflexion vous auriez pu vous éviter le ridicule d'une accusation contre nature...

— Ce qui est contre nature, s'écria-t-elle, c'est la façon dont vous avez laissé condamner ces trois paysans, alors que!...

— Alors que c'était moi le coupable ? dit-il. Séduisante théorie ! Pourtant, les sentiments que je portais à mon père, et qui sont connus de tous, devraient suffire à me justifier...

— N'avez-vous pas eu une grave altercation avec lui, la veille du meurtre ?

— Si. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Nous nous sommes disputés

pour des questions d'argent...

— Vous avez échangé des coups !

— N'exagérons pas !

— On vous a entendus !

— Nous avons bu l'un et l'autre. Après nous être expliqués — un peu bruyamment, je l'avoue — nous sommes allés nous promener du côté de la cabane de bains. Là, j'ai remarqué quelques lattes pourries et, laissant mon père rentrer seul à la maison, je me suis rendu à Chatkovo.

— A pied ? C'est impossible !...

— Pour vous, peut-être. Pas pour moi. J'aime marcher ! A Chatkovo, j'ai désigné trois moujiks pour réparer le plancher de la cabane, le lendemain matin.

— Vous avez pris soin de les envoyer là-bas sans la moindre escorte !

— Mes trois gaillards étaient d'excellents charpentiers. Ils n'avaient pas besoin de surveillance, alors que j'avais à peine assez de conducteurs pour suivre le travail des autres moujiks, dans les champs.

Cette explication toute simple déconcerta Sophie. Ses idées se mirent à flotter. Effrayée de la déroute qui gagnait son esprit, elle réagit avec force :

— Ceux qui vous ont vu, ce soir-là, sont tous d'accord pour dire que vous aviez l'air déséparé, que vos vêtements étaient froissés, que vous portiez une égratignure à la joue !

— N'ai-je pas reconnu que j'avais eu une querelle avec mon père ? dit Serge.

— Et puis, que s'est-il passé ? Vous êtes retourné à Kachtanovka et vous avez soupé avec votre père ?

— Non, il était déjà couché. Je lui ai souhaité une bonne nuit dans sa chambre.

— Personne ne l'a vu rentrer à la maison ! C'est étrange !

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Et personne, non plus, ne l'a vu ressortir, le lendemain matin, pour aller à la cabane de bains !

— Les domestiques n'étaient pas encore levés.

— Quelle heure était-il donc ?

— Cinq heures du matin, je pense...

— Qu'allait-il faire si tôt au bord de la rivière ?

— Comment le saurais-je ? C'était un original ! Peut-être avait-il rendez-vous avec une fille serve ? Arrivé là-bas, il est tombé sur les moujiks qui se mettaient au travail ! Il les a insultés parce qu'ils le dérangeaient. Il leur a tapé dessus. L'un d'eux, en se défendant, lui a porté un mauvais coup. Ensuite, craignant qu'il ne les dénonçât, ils l'ont achevé en l'étranglant et sont venus me raconter qu'ils avaient découvert son cadavre...

Il avait réponse à tout. Présentés par lui, les événements les plus suspects s'enchaînaient logiquement. Sophie ne trouvait plus d'arguments à lui opposer, mais, le cerveau vide, refusait encore de s'avouer vaincue. Pendant un long moment, il la laissa se débattre dans le silence, puis, toujours assis au bord de la table et balançant son pied, il dit avec un sourire sarcastique :

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

Elle ne répondit pas.

— Vous avez comploté derrière mon dos, reprit-il. Vous avez alerté les autorités contre moi. Vous vous êtes déclarée mon ennemie, alors que je vous avais accueillie avec toute la bienveillance possible ! Il ne peut être question d'une réconciliation entre nous !

— Non, dit-elle.

— Certes, le gouvernement vous a assigné Kachtanovka comme résidence. Je dois donc accepter votre présence à la maison. Mais cette situation devient de plus en plus intolérable. Je ne vois qu'une solution au problème : votre départ. Il faut que vous sollicitiez l'autorisation d'habiter ailleurs. A Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Paris, à Pékin... Où vous voulez ! Mais pas ici !...

Elle sentait qu'il avait raison et, pourtant, une force incoercible lui fit répliquer :

— Cela vous arrangerait que je parte ? Eh bien ! n'y comptez pas ! Je resterai ici, même s'il m'en coûte ! Ce domaine est à moi autant qu'à vous !

— Aussi continuerez-vous à toucher la moitié des revenus, où que vous soyez.

— Je ne pense pas à l'argent en disant cela ! Je pense aux gens... aux pauvres gens qui vivent sur cette terre... Tant que je serai parmi eux, je pourrai prendre leur défense contre vous !

— Contre moi ? Vous êtes bien naïve ! Vous avez vu de quel poids

étaient vos avis auprès du gouverneur ! Résignez-vous donc à comprendre que vous n'êtes rien en Russie, que vous n'y avez aucun crédit, aucune sympathie, aucun avenir !... Partez !...

Il la chassait, il la chassait de chez elle ! Le sang à la tête, elle s'entendit crier :

— Jamais ! Jamais !...

Et elle se précipita pour sortir. Mais, plus prompt qu'elle, il s'adossa à la porte. La même attitude que son père quand il voulait terroriser la petite Marie. Dans la lumière de la lampe, son visage dur avait le poli du bronze. Sa peau luisait dans l'os de la mâchoire. Il y avait dans ses yeux une extraordinaire concentration de haine.

— Vous êtes trop pressée ! dit-il. Je n'ai pas fini. J'aime que tout soit en ordre chez moi, vous le savez. Voici donc ce que j'ai décidé pour l'avenir : vous prendrez tous vos repas dans votre chambre. Cela ne vous gênera pas, puisque vous avez déjà commencé à le faire de votre propre initiative. Vous cesserez de vous occuper de la maison. Aucun domestique ne vous obéira plus. Il leur sera même interdit de vous répondre. Seule votre soubrette, Zoé, aura le droit de vous servir. A la moindre incartade de votre part, les gens coupables de vous avoir écoutée seront passés par les verges !

— Vous avez déjà essayé, une fois, de me faire peur avec cette lâche mesure de coercition ! dit-elle, les lèvres tremblantes.

— Oui, et j'ai eu tort d'y renoncer sur vos instances. J'y reviens aujourd'hui avec une volonté affermie. Vous pourrez vous plaindre à qui bon vous semble, écrire au gouverneur, au tsar, au pape, je ne fléchirai pas ! Vous avez eu la preuve qu'on ne vous écoutait pas en haut lieu quand vous clamiez votre indignation ! Moi, j'ai eu la preuve qu'il n'y avait pas d'autre méthode avec vous que la force ! Vous finirez par plier ! Vous demanderez, vous supplierez qu'on vous laisse partir !

— Est-ce tout ? dit-elle en soutenant son regard.

— Oui.

— Laissez-moi passer.

Il s'écarta de la porte. Elle sortit. Dans l'escalier, elle fut saisie de vertige. L'énergie qu'elle avait dépensée pour tenir tête à Serge lui faisait brusquement défaut. Elle s'appuya à la rampe, reprit son souffle et continua de monter les marches, lentement. Une fois dans sa chambre, elle se laissa tomber dans un fauteuil. La tête penchée, elle essayait de dominer sa détresse. Qu'allait-elle devenir au milieu de cet univers hostile ? Une envie de pleurer l'envahit, mais ses yeux

restèrent secs. Ce n'était pas de tristesse qu'elle eût versé des larmes, mais de dépit contre elle-même, de colère contre Serge. La pâle lueur de la lampe de chevet éclairait un coin de son lit. Des flacons brillaient sur la tablette de la coiffeuse. Les vitres étaient argentées de givre. Derrière, la nuit, la neige, le silence.

A l'heure du souper, Zoé se présenta, portant un plateau chargé de viande froide et de fruits.

— Barynia, chuchota-t-elle, c'est affreux ! Le barine vient de réunir tous les domestiques dans le bureau. Il leur a dit...

— Je sais ce qu'il leur a dit, murmura Sophie.

— Moi seule devrai vous obéir...

— Je ne te donnerai pas beaucoup de travail, va !..

— Ce n'est pas ça, barynia !... Mais je voulais vous demander... pour David et pour tous les autres... vous ne ferez rien qui puisse fâcher le barine, n'est-ce pas ?...

Son visage rose et potelé avait une expression quémandeuse. "

— Sois tranquille : aucun d'entre vous ne souffrira jamais par ma faute, dit Sophie.

— Oh ! merci, barynia ! s'écria Zoé.

Elle s'agenouilla devant sa maîtresse et lui baisa les mains. Sophie sentit sur sa peau cette haleine chaude d'animal familier. Elle tapota la joue de la fille. Zoé se releva, les yeux humides, et se mit à disposer le couvert sur une petite table. « Cette fois, pensa Sophie, je suis bien prisonnière ! »

Vers la mi-février, des tempêtes de neige isolèrent la maison. De rares traîneaux venaient encore des villages voisins. Mais la grande route était impraticable. Pskov se trouvait hors d'atteinte. Toutes les villes de Russie auraient pu disparaître, qu'on n'en aurait rien su. Au milieu de ce désert de blancheur et de froid, les habitants de Kachtanovka se repliaient frileusement dans la vieille demeure aux fenêtres calfeutrées. Il y avait assez de bois et de vivres pour soutenir, pendant des mois, le siège de l'hiver. Sophie, qui avait aimé autrefois cette solitude campagnarde, en souffrait aujourd'hui comme d'un étouffement. Les consignes de Serge étaient suivies à la lettre par tous les domestiques, à l'exception de Zoé. Ils évitaient de rencontrer la barynia pour ne pas s'attirer d'histoires. Si elle leur adressait la parole, même sans rien leur demander, ils prenaient un air stupide et restaient cois. Parfois, ils tournaient les talons et s'enfuyaient devant elle. Quand elle entrait à l'office, tous se taisaient d'un coup, et, sur les figures, se lisait une telle crainte qu'elle s'en allait pour ne pas les torturer davantage. Serge prenait ses repas seul dans la salle à manger et passait beaucoup de temps enfermé dans son bureau. Lorsqu'elle le croisait, par hasard, dans la maison, il ne la saluait pas, il ne la voyait pas. A force d'être ignorée par tant de gens, elle se demandait si elle existait encore. La notion de sa personnalité se perdait dans ce vide sans écho. Seule Zoé lui donnait encore la sensation d'être de ce monde. La pauvre fille n'avait pas grand-chose à lui dire. Mais, du moins, était-elle quelqu'un de vrai, avec des oreilles, une voix, un regard, un cœur. Par elle, Sophie savait ce qui se passait à Kachtanovka, ce que faisait le maître, de quoi on discutait aux cuisines. Combien de temps pourrait-elle se satisfaire de cette médiocre contrefaçon de la vie ? Ne succomberait-elle pas bientôt à l'accumulation de l'ennui ? « Tenir jusqu'au printemps, pensait-elle. Après, tout ira mieux ! » Quand il ne faisait pas trop froid, elle sortait se promener dans le parc. La neige était si épaisse qu'il suffisait de s'écarter de l'allée pour enfoncer jusqu'au ventre. L'allée même était resserrée, encaissée entre deux énormes talus blancs. Marchant à petits pas dans l'étroit chemin gelé, Sophie s'emplissait les yeux du pâle rayonnement de ce monde englouti, d'où émergeaient les silhouettes funèbres des sapins. Un jour qu'elle s'abandonnait à la fascination du paysage, elle aperçut, au loin, la silhouette d'un cavalier. C'était Serge, rentrant de promenade. Il arrivait au galop. Elle vit grandir la tête du

cheval, et, au-dessus, un visage animé par le vent de la course, les yeux étincelants, le bonnet de fourrure tiré sur l'oreille. Il ne ralentissait pas, il fonçait droit sur elle, il allait la bousculer. Instinctivement, elle se plaqua contre le remblai de neige. Une bourrasque noire la souffleta. Un pied botté faillit lui emporter la figure. Des mottes glacées la bombardèrent à bout portant. « Il est fou ! » pensa-t-elle quand il l'eut dépassée. Tout son corps tremblait. Elle crut que c'était de froid. Mais non, seule son émotion était responsable de ce malaise. Une phrase lui revint, que son neveu lui avait dite autrefois : « Nous devons rester dans l'indivision jusqu'à la mort de l'un de nous deux. » Puis elle se rappela Vassia, la suppliant d'être prudente, parce qu'il jugeait Serge capable d'un nouveau crime pour s'approprier Kachtanovka. « Un homme qui a tué son père, se dit-elle, ne va pas hésiter devant le faible obstacle que je représente. Mais a-t-il vraiment tué son père ? Je ne le saurai jamais... » Tout à coup, il lui fut indifférent de mourir ou de vivre. Elle reprit le chemin de la maison. Des paysannes emmitouflées balayaient le perron. Elles avaient tout vu. Sophie leur sourit. Elles détournèrent la tête. Elle monta dans sa chambre et agita la sonnette pour appeler Zoé. Mais Zoé devait être loin : elle n'entendait pas, elle ne venait pas. A l'idée de rester plus longtemps seule, une horreur s'empara de Sophie. Elle était trop malheureuse. Elle avait envie de crier. Pour se calmer, elle prit du papier et écrivit à Ferdinand Wolff une lettre où elle lui racontait tout. Mais elle ne l'enverrait pas : les censeurs l'arrêteraient au passage. Ayant noirci deux feuillets, elle les déchira. Le pas de Zoé, dans le couloir, fit battre son cœur. Elle se domina pour ne pas laisser éclater son contentement. Quoi qu'il advînt, elle devait garder ses distances, rester une vraie barynia pour les domestiques.



Les jours se suivaient, désespérément identiques. Assise devant sa fenêtre, Sophie s'engourdisait à regarder, des heures entières, le parc blanc, où pas une ombre ne bougeait. Un poêle en faïence chauffait sa chambre. Mais, sous la porte, passait un courant d'air glacé. Elle remontait un châle sur ses épaules, ouvrait un livre, en lisait quelques lignes, le reposait tristement, prenait son ouvrage de tapisserie. Cet hiver ne finirait donc jamais ? Quand pourrait-elle de nouveau marcher dans la campagne verte ? La dernière semaine du grand carême, il y eut encore une tempête de neige. Mais les routes furent déblayées à temps et, le samedi saint, les domestiques purent accompagner leur maître à Chatkovo pour la messe de minuit. Aucune voiture n'ayant été mise à la disposition de Sophie, elle resta à la maison. D'ailleurs, elle n'eût pas accepté de paraître à l'église avec Serge. De loin, elle écouta le tintement irréel des cloches, qui

annonçaient la résurrection du Seigneur. Le lendemain, Zoé lui apporta des œufs coloriés, qui avaient été bénits par le prêtre. Elles échangèrent le triple baiser pascal.

Le printemps n'était plus loin ; une tiédeur amicale passait dans l'air, en dépit de la neige persistante ; les bourgeons des châtaigniers, des bouleaux, des trembles, des groseilliers se gonflaient de sève sur les branches humides ; des plaques gelées glissaient des toits avec un bruit mat ; par terre, la neige mollissait, fondait, libérant l'herbe verte et drue, semée de fleurs ; tout le paysage se déshabillait sous le ciel bleu. Et, au-dessus de ce monde nouveau, encore trempé de boue, s'égosillaient les alouettes qui étaient revenues, comme chaque année, le jour des Quarante-Martyrs. Sophie émergea de la mauvaise saison avec une faiblesse dans tout le corps. Peut-être avait-elle pris froid dans sa chambre ? Le soleil qui brillait dehors la rassura. Pour la première fois, elle n'endossa pas son manteau fourré et sortit, vêtue légèrement et chaussée de petites bottes.

De tous côtés, couraient des ruisseaux éblouissants. Elle les enjambait ; ses pieds enfonçaient dans la vase ; et, plus loin, elle rencontrait une pellicule de glace, qui ne cédait pas encore, mais sous laquelle on voyait, par transparence, bouger des bulles brunes. Des vanneaux criaient autour de la rivière. Une abeille perdue passa en bourdonnant. Sophie la suivit du regard et sourit. Ses yeux clignaient dans la lumière trop forte. Elle ouvrait la bouche et buvait, à grands traits, un air parfumé de neige et de mousse. Le sentier où elle s'était engagée au hasard finit en fondrière. Elle pataugea, s'échauffa et retrouva la terre ferme. Elle était en nage. Des nuages gris couvrirent le soleil. Il fit très froid, tout à coup. Elle rentra à la maison.

Le soir, après le souper, elle se sentit glacée jusqu'au cœur et un long tremblement la secoua. Toute sa peau se hérissait, dansait sur ses os douloureux. Elle claquait des dents, trouvait cela ridicule, voulait s'arrêter et ne le pouvait pas. Comme Zoé s'inquiétait, elle se mit à rire nerveusement :

— Ce n'est rien. J'ai dû prendre un rhume. Aide-moi à me déshabiller et rajoute une couverture.

Une fois couchée, elle renvoya sa servante et éteignit la lampe de chevet. Mais elle ne pouvait dormir. Au milieu de la nuit, elle constata qu'elle avait les membres rompus, la poitrine oppressée, toussa, et un point de côté lui coupa le souffle.

Elle essaya de retenir sa respiration. Des gouttes de sueur perlèrent à son front. Après avoir eu froid, elle étouffait de chaleur. « Je dois avoir beaucoup de fièvre », pensa-t-elle. Et elle se rappela Alexandrine Mouravieff, qui avait toussé, les poumons déchirés, la face exsangue,

des semaines entières, avant de mourir. « Serais-je malade comme elle ? Non ! Non ! » Elle regretta d'avoir renvoyé Zoé, saisit la sonnette sur la table, l'agita d'une main faible. Le son se perdit dans la maison endormie. Alors, elle appela : « Zoé ! Zoé ! » Mais, à chaque cri, un coup de poignard lui perçait le dos, du côté gauche. Elle renonça à se faire entendre et renversa la tête sur son oreiller moite de transpiration. Sa figure flambait comme dans un brasier. Ses cheveux collaient à son front. Sa langue était sèche. Pourquoi avait-elle éteint la lampe ? Elle n'avait pas la force de la rallumer. Personne ne viendrait la voir avant l'aube. Toute son attention se fixa sur le coin de la chambre où se trouvait la coiffeuse.

Enfin, une lueur blême parut dans la glace. Le reflet du jour. Elle s'assoupit, assurée. Quand elle rouvrit les yeux, Zoé, penchée sur elle, lui essuyait le visage avec un linge frais :

— Oh ! barynia, vous êtes malade ?...

Une idée joyeuse traversa l'esprit de Sophie.

— Oui, dit-elle. Appelle le docteur Wolff !

— Qui, barynia ?

— Le docteur Wolff, vite ! Il doit être au dispensaire...

A partir de ce moment, tout se brouilla dans son esprit. Les heures tournaient tantôt très vite, tantôt très lentement ; les ténèbres succédaient à la lumière ; Zoé s'en allait, revenait ; la nuit, elle dormait dans un fauteuil, près du lit. Sophie se fâcha :

— Eh bien ? As-tu prévenu le docteur Wolff ?

— J'ai demandé à notre barine, balbutia Zoé. Il dit qu'il ne veut pas de docteur dans la maison.

Alors, un voile se déchira dans la tête de Sophie. Elle se rappela où elle était et une affreuse détresse remplaça son exaltation. La Sibérie s'éloigna devant elle avec sa charge d'amis. Elle restait seule dans la vieille demeure de Kachtanov-ka, aux prises avec un homme qui voulait sa mort. Zoé sanglotait :

— Barynia, barynia ! Je ne peux pas vous laisser sans soins et je ne sais pas ce qu'il faut faire ! Qu'allons-nous devenir ?

— Nous nous passerons de docteur, chuchota Sophie. Fais-moi des tisanes très chaudes...

Elle ne put en dire davantage. Chaque mot lui défonçait le thorax. Une toux sèche l'ébranla et, sous le choc de la souffrance des larmes lui jaillirent des yeux. Zoé lui apporta une tisane si amère, qu'elle refusa de la boire.

— C'est trop mauvais, soupira-t-elle. D'ailleurs, il est temps que je me lève ! Depuis combien d'heures suis-je couchée ?

— Depuis quatre jours, barynia.

Sophie trouva cette réponse très drôle, mais se retint de rire, par prudence. Le lendemain, Zoé lui annonça, en grand mystère :

— Le barine est parti pour la journée. J'ai demandé à Julie de passer vous voir, en cachette. C'est ma marraine. Elle connaît toutes les plantes. Elle vous guérira...

— Oh ! oui, gémit Sophie. Fais-la venir, s'il te plaît ! Je n'en peux plus !

Une vieille au museau de souris se glissa dans la chambre. Elle apportait, dans un panier, de petits pots, des bouquets d'herbes sèches, des linges, qu'elle étala sur la commode. Zoé l'aida à retirer la chemise de la barynia et à la frictionner rudement. Elles lui posèrent un cataplasme. Le dos brûlé, Sophie se remit à claquer des dents. On l'obligea à boire une mixture très aigre et une autre très sucrée. Sa tête s'emplit d'un bruit de roues. Maintenant, elle était sûre de mourir. C'était stupide ! Elle avait tant de choses à dire ! Comment était-ce déjà ? Elle ne trouvait plus ses mots. Elle hoqueta :

— Personne... Personne pour vous protéger contre ce monstre!... Si on le laisse faire, il vous tuera tous sous le knout !... Vous savez que c'est lui... c'est lui qui a assassiné son père !...

Zoé et Julie échangèrent un regard effrayé et se signèrent.

— Taisez-vous, barynia ! bredouilla Zoé. Il ne faut pas parler de ces choses !

— Si... Si... Répétez-le partout !... On l'arrêtera!... On relâchera les innocents! Ah! j'aurais tant voulu y arriver moi-même !... Mais je n'ai pas su !... C'est ma faute !... Jurez-moi, jurez-moi qu'après moi...

Elle ne put continuer, rompue en deux par une quinte de toux. Julie se dépêcha de ramasser son attirail et de disparaître, laissant derrière elle une odeur de térébinthe. Restée seule avec Zoé, Sophie se tut. Mais son cerveau travaillait toujours à une vitesse inhabituelle. Une idée chassait l'autre. A l'extrémité où elle était parvenue, elle ne comprenait pas pourquoi elle avait refusé de présenter une demande de retour en France. N'y aurait-il eu qu'une chance sur mille de convaincre le gouvernement, elle aurait dû essayer. L'orgueil de résister aux volontés de Serge lui avait fait perdre de vue la vraie valeur de l'enjeu. Que lui était la Russie auprès de son propre pays, quitté trente-cinq ans plus tôt ? Mourir en terre étrangère, abandonnée, détestée — alors qu'elle aurait pu finir ses jours au

milieu d'une nature tempérée, dans la douce musique de la langue française ! Les vers de Racine, les ponts de la Seine, le vin de Bourgogne, les bons mots, les colères politiques... Elle dit à haute voix :

— Je me demande si on dîne toujours aussi bien chez les Frères Provençaux...

Elle avait parlé en français. Zoé arrondit les yeux. Un flot de tristesse souleva le cœur de Sophie. Elle ne savait plus si c'était de douceur ou de chagrin qu'elle gémissait. Les gens pieux avaient peut-être raison : elle allait retrouver Nicolas dans l'autre monde. Mais, plus elle pensait à lui, moins elle voyait son visage. Il était mort une première fois en tant qu'être de chair, une deuxième fois en tant que souvenir. Ce n'était pas vers une promesse de rencontre lumineuse qu'elle cheminait en haletant d'angoisse, mais vers un trou noir qui avait un goût d'ossements et de terre. Et, quand elle aurait disparu, Serge éclaterait de rire. Elle s'agita dans son lit :

— Non !... Je ne veux pas !... Je ne veux pas !...

Des pelletées sonores la recouvrirent. Elle dormit un siècle. De temps à autre, une laveuse de cadavres la remuait, la frottait avec des onguents qui sentaient mauvais, lui versait des breuvages bouillants dans la bouche, puis la recouchait dans son cercueil.

Assise dans son lit, le dos calé par des oreillers, Sophie n'osait croire qu'elle était guérie. Le mal s'était enfui aussi brusquement qu'il était venu. La semaine passée, une rude sudation l'avait saisie en pleine nuit, pour la laisser, à l'aube, exténuée et heureuse. Il y avait bien eu un retour de fièvre dans la journée, avec quintes de toux, crachats rougeâtres et douleurs vagues dans le dos, mais l'alerte avait été brève. Le lendemain, elle se sentait mieux. Depuis, elle ne cessait de reprendre des forces. Déjà, elle avait pu se lever et faire quelques pas dans la chambre. La fenêtre l'attirait. Derrière, c'étaient la lumière, les feuillages tendres, les routes déroulées dans la vapeur du matin... Elle avait plus que jamais soif de vivre. Et aussi de recommencer la lutte contre Serge. Sans savoir ce qu'elle entreprendrait, elle aimait à se persuader qu'elle n'avait pas dit son dernier mot. Zoé entra, portant une tasse de thé. Le dévouement de cette fille simple la renforçait dans l'idée qu'elle devait tenter l'impossible pour améliorer le sort des serfs de Kachtanovka. Elle but le thé, croqua deux rôties et voulut se lever. Zoé lui passa un déshabillé de soie rose, et la soutint pendant qu'elle marchait, sur ses jambes vacillantes, jusqu'à la fenêtre. Arrivée là, elle se laissa glisser, épuisée, essoufflée, dans un fauteuil. Une petite toux lui vint de cet effort. Elle avait encore les côtes endolories comme par un coup de bâton. Mais cette gêne était supportable, même quand elle respirait profondément. Elle se pencha vers la croisée et s'étonna de l'agitation qui régnait dans le parc. Des domestiques balayaient l'allée centrale, d'autres jetaient du sable dans les ornières pour les niveler, d'autres encore taillaient les buissons, au bord de la grande pelouse.

— Ils arrangent tout, vite, pour recevoir les invités, dit Zoé.

— Quels invités ? .

— Je ne sais pas. Des messieurs importants, sans doute. Ils viennent pour le dîner. Six couverts ! Il y a un de ces remue-ménage aux cuisines ! Vous voulez que je vous dise ce qu'on leur servira ?

Sophie ne répondit pas, plongée dans une réflexion qui la séparait du monde. Il n'était guère dans les habitudes de Serge d'accueillir des étrangers à sa table. Pourquoi cette brusque exception ? Zoé babillait au-dessus de sa tête :

— Après, il y aura des *pelménis* au fenouil ; après, du saumon et du *lavaret* fumés ; après... après, une oie farcie... Ça ne vous fait pas

envie, barynia ?

— Si, dit Sophie distraitement.

— Ah ! c'est signe que la santé revient ! Bien sûr, ce ne serait pas raisonnable pour vous de manger tout ça ! Mais je vous apporterai un peu de leur dessert. Ça ne vous fera pas de mal. Une sorte de pâte sucrée, avec, à l'intérieur...

Sophie lui coupa la parole :

— Le barine t'a-t-il demandé de mes nouvelles pendant ma maladie ?

— Non, barynia, murmura Zoé en baissant le front. Mais je lui ai tout de même dit, avant-hier, que vous étiez guérie.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Rien.

Il y eut un silence. Zoé ressortit de la chambre sur la pointe des pieds. Sophie continua de regarder par la fenêtre. Vers midi, l'affairement cessa dans le parc, les balayeurs se dispersèrent, comme des machinistes évacuant la scène d'un théâtre avant le lever du rideau. Toute la maison devint attentive. Après un assez long temps, deux calèches se montrèrent au bout de l'allée, contournèrent la pelouse et s'arrêtèrent devant le perron. Des valets se précipitèrent pour ouvrir les portières et baisser les marchepieds. A tour de rôle, surgirent deux hommes en manteaux militaires, une forte femme en rotonde de velours lilas, une autre femme, plus petite et plus mince, coiffée d'une toque jaune, un vieillard en uniforme et chapeau à plumes. Le cœur de Sophie reçut un coup : elle venait de reconnaître le gouverneur de feskov. Déjà, le groupe gravissait le perron et disparaissait dans le péristyle. Les calèches vides s'éloignèrent.

Renversée dans son fauteuil, Sophie essayait de comprendre le sens de cette visite. De toute évidence, en conviant le gouverneur, Serge avait voulu prouver à sa tante que, même rétablie, elle ne pouvait rien contre lui, qu'il était le plus fort, qu'elle devait partir... Mais comment un personnage aussi important que Tcherkassoff avait-il accepté de venir à Kachtanovka après ce qu'elle lui avait dit ? Même s'il était convaincu de l'innocence de Serge, il aurait dû décliner l'invitation par égard pour elle. Les yeux à demi clos, elle écouta la maison s'animer : une voix de femme haut perchée, des rires d'hommes, des tintements de vaisselle, les pas précipités de la valetaille entre la salle à manger et l'office.

Zoé servit à Sophie son repas de convalescente : un bouillon, du poulet rôti et du blanc-manger ; en supplément, une tranche de gâteau

à la crème. Un souvenir d'enfance la toucha : chez ses parents, quand elle était punie, une domestique lui apportait, en cachette, des friandises dans sa chambre.

— Ils en sont au saumon fumé, chuchota Zoé. J'ai demandé à Sabel, le valet de pied, comment ça marchait, là-bas. Paraît qu'ils trouvent tous que c'est très bon... Ils causent, ils causent, on les entend du couloir, mais on ne les comprend pas : c'est tout en français. Notre barine raconte des histoires qui les font rire...

Elle repartit, laissant Sophie rêveuse devant son assiette. La conscience de ce qui se passait en bas l'empêchait de penser à la nourriture. C'était, sous ses pieds, comme une réunion de conspirateurs. Sans doute ne s'agissait-il pas d'une véritable complicité entre Serge et le gouverneur, mais de cette alliance tacite qui unit les gens heureux, arrivés, casés, contre ceux qui prétendent les déranger dans leurs habitudes. De nouveau, se dressait devant elle le bloc d'injustices et de préjugés qu'elle avait si souvent trouvé sur sa route, en Russie. Devrait-elle, comme Sisyphe, pousser, jusqu'à la fin de ses jours, ce rocher ?

Zoé revint, les joues roses, la bouche pleine de nouvelles :

— Ils attaquent l'oie farcie, maintenant ! Le gouverneur boit beaucoup ! Déjà neuf petits verres de vodka ! C'est trop pour un homme de son âge ! Ah ! mon Dieu, mais vous n'avez rien mangé, barynia !...

— Je n'ai pas faim, dit Sophie. Quels sont les autres invités, à part le gouverneur ?

Zoé prit un air important :

— Son Excellence le directeur des Postes, Son Excellence le juge du district...

Sophie eut un sourire d'ironie amère et marmonna :

— Je comprends ! Je comprends ! Et les deux femmes ?

— L'épouse du gouverneur et sa demoiselle.

— Sa demoiselle ? répéta Sophie étonnée.

— Oui, barynia.

Sophie renvoya Zoé. Tout s'éclairait dans sa tête. Si le gouverneur avait une fille à marier, il devait naturellement ménager Serge, qui était l'un des meilleurs partis de la région. Et lui, bien que n'ayant aucune intention matrimoniale, jouait les empressés pour conserver le plus longtemps possible un puissant protecteur. C'était comique et hideux ! Ah ! que n'eût-elle donné pour assister à la réunion. La mère

et la fille endimanchées, empotées, radieuses, le père, digne et attendri, Serge en fiancé hésitant, le juge, le directeur des Postes... Une vraie pièce de Gogol !... Elle se demanda s'il avait été question d'elle pendant le dîner. Mais oui, pourquoi pas ? Serge avait certainement expliqué, d'un air contrit, que sa tante, relevant de maladie, n'avait pu descendre dans la salle à manger. Mais il avait bon espoir, elle se remettrait vite ! Sophie croyait l'entendre. Son sang bouillonnait. Vers quatre heures, il y eut un bruit de troupe piétinante. Les invités sortirent de la maison et s'arrêtèrent devant les calèches. Comment était la petite ? Sophie se rapprocha de la fenêtre et souleva le rideau de tulle, juste assez pour voir sans être vue. Serge, élégant et disert, pérorait, cherchant à retenir son monde. En face de lui, buvant ses paroles, se tenaient la femme du gouverneur, massive, hommasse, et sa fille, malingre, le dos rond, le coude étriqué, avec un long visage chevalin sous une toque de velours jaune. La disgrâce physique de cette enfant expliquait mieux encore la faveur dont Serge jouissait auprès de Tcherkassoff. Les dernières amabilités échangées, les visiteurs remontèrent en voiture. Serge les regarda s'éloigner, agita plusieurs fois la main, et, brusquement, leva les yeux vers la fenêtre de Sophie. Elle se rejeta en arrière. Trop tard ! Il l'avait aperçue !

*

A dater de ce jour elle fut plus impatiente encore de se rétablir. Il lui semblait que tout son avenir à Kachtanovka dépendait du prompt retour de ses forces. Chaque matin, elle faisait quelques pas dans le parc et poussait sa promenade plus loin. Après trois semaines de cet exercice, elle se sentit assez solide pour aller à pied jusqu'à Chatkovo. La distance était de sept verstes à peine. En deux heures, elle y serait. Quelle surprise pour les moujiks, lorsqu'ils la verraient reparaitre. Elle avait besoin de leur parler pour reprendre confiance en elle-même. Par une claire matinée de juillet, elle se mit en route, après avoir prévenu Zoé qu'elle ne rentrerait pas pour le dîner.

Elle marchait lentement, d'un pas régulier, s'arrêtait dès qu'elle était essoufflée et s'asseyait sur un talus, la main gauche appliquée en travers du dos, à l'endroit où son poumon était encore sensible. Tant qu'elle fut dans le parc, sous les arbres, elle ne souffrit pas de la chaleur. Mais, une fois en rase campagne, la réverbération du soleil l'incommoda. Elle voulut accélérer son allure et dut y renoncer. La fatigue montait de ses jambes à ses reins. Ses yeux éblouis se fixaient jusqu'à l'hébétement sur la campagne qui s'étalait devant elle, muette, assoiffée, avec ses moissons d'or, ses douces collines, ses boqueteaux de velours vert. Des moustiques tournaient autour de son visage en feu. Dans le ciel d'un bleu cru, trois petits nuages blancs, immobiles,

attendaient le retour du vent pour continuer leur voyage. Elle se dit qu'elle avait trop présumé de ses forces. Pourtant, dix minutes de repos, à l'ombre d'un groupe de peupliers, lui rendirent le courage de poursuivre. Elle couvrit les deux dernières verstes en marchant comme une automate, les mâchoires serrées, la prunelle fixe. Lorsqu'elle aperçut enfin l'écriteau : « Chatkovo : 67 feux ; hommes recensés : 215 ; femmes : 261 », elle eut un élan de joie. Mais elle arrivait à un mauvais moment. Elle aurait dû penser qu'à cette heure-là tous les travailleurs seraient loin» L'aspect à demi mort du village la déçut. Depuis le temps qu'elle rêvait à ses retrouvailles avec les moujiks, elle s'était inconsciemment préparée à l'idée d'un accueil chaleureux. Elle s'avança dans l'unique rue, attendant que, de tous côtés, les vieux, les impotents, sortissent, comme d'habitude, à sa rencontre. Mais les maisons restaient fermées, sous le soleil brutal. Deux matrones, assises sur le pas de leur porte, rentrèrent précipitamment, avant qu'elle ne parvint à leur hauteur ; le staroste, occupé à tailler un joug à la hache, tourna le dos pour ne pas la voir ; une fillette de dix ans, qui conduisait des oies à la mare, eut, en la croisant, un regard apeuré et ne répondit même pas à son salut. Sophie se crut reportée d'une année en arrière, au lendemain de son retour de Sibérie. Elle retrouvait exactement l'atmosphère d'hostilité anxieuse qu'elle avait connue le jour de sa première visite au village, quand tout le monde se méfiait encore de la « barynia française ». Après avoir lentement regagné l'amour, l'estime de ces gens, elle ne pouvait supposer qu'ils se fussent détachés d'elle pendant sa maladie. Que s'était-il passé depuis qu'elle ne les avait vus ? Le seul être sur qui elle pût compter, à Chatkovo, était Antipe. Elle se rendit droit chez lui, le découvrit dormant sur son four et le secoua par l'épaule. Eveillé en sursaut, il leva son bras replié comme pour se protéger d'un coup, puis, reconnaissant Sophie, sauta sur ses pieds et bredouilla :

— Ah ! barynia !... C'est vous ?... Mais je... je croyais que vous n'aviez plus le droit de venir nous voir !...

Elle s'indigna :

— Qui a pu te dire cela ?

— Les conducteurs.

— Eh bien ! ils se sont trompés ! répliqua Sophie en s'asseyant, rompue de fatigue, sur un banc.

Elle s'adossa au mur et ferma les yeux. Des fleurs phosphorescentes se dessinaient sur le tissu rouge de ses paupières.

— Comment êtes-vous venue ? demanda Antipe.

— A pied.

Il ne parut nullement surpris de cette performance (pour un moujik, sept verstes, ce n'était rien !) et murmura :

— Le barine est au courant ?

— Non.

L'effarement arrondit les yeux d'Antipe et déboîta sa mâchoire :

— Aïe ! Aïe ! Alors, partez vite, barynia ! Si les conducteurs vous voient ici, je suis perdu !

Elle protesta :

— Tu es fou ! Tu n'es pas un domestique de Kachtanovka pour avoir peur ! Je ne te commande rien !...

— C'est la même chose, barynia !... Le barine nous a prévenus !... Domestique ou moujik, celui qui vous écouterait, celui qui vous parlerait — les verges !... Vous ne pouvez pas vouloir cela pour votre vieil Antipe, barynia !... Vous êtes trop bonne !...

Comme elle se taisait, consternée, il poursuivit avec une grimace en coin dans les poils de sa barbe :

— Nous avons su que vous étiez malade... Nous avons prié pour votre guérison... Mais voilà, pendant que vous étiez au lit, nous étions tranquilles... Maintenant, nous allons recommencer à trembler... Vous ne pouvez rien pour nous, barynia... Laissez-nous, je vous en prie, dans notre misère et notre obéissance...

— Comment peux-tu dire cela, après t'être plaint à moi si souvent de la façon dont on vous traitait ? s'écria-t-elle.

— Se plaindre, ça soulage !... Je ne pensais pas que vous alliez tout remuer pour si peu !...

— Et aujourd'hui, tu voudrais que je renonce ?

— Oui, barynia... Vous nous faites plus de mal que de bien en venant... Partez... Pour l'amour du ciel, partez !...

Elle se leva et dit d'une voix détimbrée :

— C'est bon. Je m'en irai. Mais je suis trop lasse pour marcher jusqu'à Kachtanovka. Demande au staroste qu'il attelle une télègue et qu'il me ramène...

Antipe hocha la tête :

— Il ne voudra pas,, barynia.

— Pourquoi ?

— Si ça se savait !...

Elle le poussa vers la porte :

— Va lui demander !... Je te l'ordonne !...

Il partit en courant. Restée seule dans l'isba, elle s'abandonna à une désillusion si amère, qu'elle ne croyait pas en avoir éprouvé de semblable. En refusant son aide, Antipe lui ôtait sa dernière raison de vivre. Elle se découvrait ridicule soudain avec, dans le cœur, cette sollicitude dont personne ne voulait. C'était tout juste si ceux à qui elle s'intéressait ne lui tenaient pas rigueur de son dévouement. D'ailleurs, répudiée avec tous ses beaux sentiments, elle ne pouvait même pas accuser les moujiks d'ingratitude. Elle n'avait rien su faire pour eux, sinon s'agiter, imaginer, parler... Leur sort était réglé par d'autres ; et ils en avaient conscience. Voilà tout ! Qu'avait-elle espéré en venant ici ? Lever une armée d'amis contre le mauvais maître. Elle qui critiquait Nicolas jadis, parce qu'il prenait ses rêves pour des réalités, voici qu'elle était plus folle que lui, à son âge et avec son expérience ! Elle eut envie de se courber, de se recroqueviller sur son désespoir. Antipe revint, la tête ballante :

— J'en étais sûr, barynia... Le stâroste refuse... Tout le monde refuse...

Sophie n'insista pas. Elle sentait que, malgré sa volonté, elle ne pourrait obtenir d'elle-même un second effort.

— D'après toi, quel est le village le plus proche ? demanda-t-elle. Tcherniakovo ?

— Non. Koustarnoïé, dit Antipe. Mais il appartient aux Volkoff...

— Tant mieux ! Ce que mes propres moujiks refusent de faire pour moi, ceux des Volkoff le feront peut-être...

Antipe se tassa sous la réprimande, mais ne dit mot. Elle sortit. Après la pénombre de l'isba, la violente lumière du soleil la cloua sur place. Toute sa fatigue lui revint d'un seul coup.

— Si vous allez à Koustarnoïé, dit Antipe, le plus court, c'est de prendre par le sentier à gauche, tout de suite en sortant du village. Vingt minutes et vous y serez... Que Dieu vous garde !... Au revoir, barynia !...

— Au revoir, mon pauvre Antipe ! dit-elle, la gorge serrée.

Et elle se mit en marche, avec l'impression étrange que des centaines de personnes, cachées derrière les fenêtres, les palissades, les piles de bois, les tas de fumier assistaient à son départ honteux.

Elle arriva au village de Koustarnoïé une demi-heure plus tard, la tête vide, les genoux tremblants, s'adressa au premier moujik venu et lui demanda de la conduire, en télégue, à Slavianka, chez ses maîtres.

De tout le trajet, malgré le soleil, les cahots, la poussière et la

ronde exaspérante des mouches, elle ne vit rien, elle ne sentit rien. Une phrase d'Antipe la poursuivait : « Vous nous faites plus de mal que de bien en venant, barynia... Partez !... » Elle songea : « Pourquoi suis-je si acharnée à rester dans ce pays ? Pour défendre les moujiks ? — Ils ne veulent plus de moi ! Pour prouver que Serge est un assassin ? — Je n'en suis plus sûre moi-même. Je me bats contre des ombres. Je perds mon temps. En vérité, je me sens de plus en plus étrangère ici... » L'idée lui vint que cette rupture de contact avec la Russie avait commencé pour elle après la mort de Nicolas. Tant qu'il avait vécu, il l'avait aidée à comprendre l'âme de sa patrie ; elle avait reçu, à travers lui, l'enseignement d'un pays difficile à saisir ; elle avait pu se croire partout chez elle ; maintenant, elle supportait moins bien les déceptions que lui causaient les habitants de cette grande terre. Elle avait perdu à la fois son mari et son intercesseur auprès de la réalité russe.

Quand elle arriva à Slavianka, Daria Philippovna et Vassia avaient déjà fini de dîner et prenaient le café, sous les tilleuls. En la voyant descendre d'une télègue de paysan, ils se précipitèrent vers elle, avec des visages inquiets :

— Mon Dieu !... Que se passe-t-il ?... Avez-vous eu un accident avec votre voiture ?...

— Non, dit Sophie, en s'efforçant de sourire. C'est ma nouvelle façon de voyager !

Elle épousseta sa robe et se laissa conduire, ébahie de fatigue, jusqu'à un fauteuil en osier où elle s'écroula. Daria Philippovna lui fit boire un café très fort et très sucré.

— Remettez-vous, ma colombe, murmura-t-elle, penchée vers Sophie. Vous êtes toute pâle ! C'est une telle joie pour nous de vous accueillir ! Sans nouvelles de vous depuis des mois, nous pensions que vous ne vouliez plus nous voir !

— Ma mère vous a écrit trois fois, dit Vassia. C'est mon piqueur qui a porté les lettres à Kachta-novka.

— On ne m'en a remis aucune, dit Sophie.

— Comment?... Mais c'est impossible!... Votre neveu aurait osé ?...

— Cela vous surprend ?

Il y eut un silence de fureur impuissante. Vassia se rongea les ongles.

— Et vous ne vous êtes même pas demandé pourquoi nous ne vous donnions plus signe de vie ? susurra Daria Philippovna.

— J'ai été très malade, dit Sophie.

— Seigneur ? Qu'avez-vous eu ? Qui vous a soignée ?

Après les déconvenues qu'elle avait subies, cet accent d'amitié toucha Sophie aux larmes. Elle avait un tel besoin de se confier, qu'elle raconta tout, depuis sa dernière explication avec Serge jusqu'à la visite du gouverneur. Pendant le récit, Daria Philippovna respirait avec difficulté, une main sur sa poitrine, les yeux humides, les lèvres agitées de petits frémissements ; à côté d'elle, le visage doux et empâté de son fils se contractait dans une expression de fausse violence. Quand Sophie se tut, il soupira :

— Le plus terrible, c'est qu'on ne peut rien contre ce monstre !

Sophie le regarda avec surprise. Était-ce là tout ce qu'il trouvait à dire, lui, l'intellectuel révolté, le lecteur de Saint-Simon et de Lamennais ? Sa phrase sonnait comme un écho lointain des paroles d'Antipe. Tous — moujiks incultes ou seigneurs libéraux — acceptaient les faits pour ne pas se compliquer l'existence. Daria Philippovna, cependant, était fort excitée par l'histoire de la fille du gouverneur :

— J'avais bien entendu dire, à Pskov, qu'il y avait quelque chose de ce côté-là, mais je ne voulais pas le croire ! La petite est si laide ! Et lui, il a des habitudes de garçon en ville !...

— Laisse, maman ! Cela n'a aucun intérêt ! grogna Vassia.

— Je ne suis pas de ton avis ! dit Daria Philippovna. Selon ce que Serge Vladimirovitch a dans la tête, tout l'avenir de notre amie peut être modifié !...

Elle posa une main sur le genou de Sophie et reprit affectueusement :

— Vous devez avoir hâte de vous reposer. Je vais vous installer dans la chambre de ma fille aînée. Vous fermerez les yeux un moment. Et, ce soir, notre cocher vous ramènera à Kachtanovka.

Sophie fut tentée de dire oui : des rideaux tirés, un lit moelleux, quelques heures d'oubli, dans le silence d'une maison bienveillante. Puis une pensée la traversa, si forte que, devant elle, tous les autres projets s'envolèrent.

— Je vous remercie, chère amie, balbutia-t-elle, mais je ne puis rester. Il faut immédiatement que j'aille à Pskov.

— A Pskov ? s'écria Daria Philippovna. Dans votre état ?

— Oui. C'est très important. Si votre cocher pouvait m'y conduire...

— C'est moi qui vous y conduirai, dit Vassia avec flamme. Et, de

là, si vous le voulez, je vous raccompagnerai chez vous !

Daria Philippovna lui jeta un regard inquiet.

Sans doute craignait-elle qu'il ne rencontrât Serge.

— J'accepte, dit Sophie, mais à condition que vous me laissiez dans le parc de Kachtanovka.

Vassia s'inclina, soulagé dans son appréhension et préservé dans son honneur. Daria Philippovna eut pour Sophie un sourire de gratitude maternelle.

*

— D'où venez-vous ? dit Serge d'une voix rude.

Il était sorti du bureau en entendant le pas de Sophie dans l'antichambre, et se tenait devant elle, blanc de colère, les mâchoires serrées, les yeux en cabochons. Elle se félicita d'avoir insisté pour que Vassia n'entrât pas avec elle dans la maison. A quoi bon risquer une scène inutile et grotesque entre les deux hommes ?

— Eh bien ! reprit-il. Répondez ! D'où venez-vous ?

— De Pskov, dit-elle.

Il saisit une lampe sur la console et l'éleva, comme s'il avait eu besoin de voir le visage de Sophie en pleine lumière pour le croire. Boutonné dans sa redingote noire, les sourcils froncés, il ressemblait à un mari jaloux.

— Qu'alliez-vous faire à Pskov ? dit-il.

Elle était si épuisée, qu'elle l'entendit à peine.

— Qu'alliez-vous faire à Pskov ? répéta-t-il en criant.

Elle tressaillit.

— J'ai vu le gouverneur, dit-elle.

— Le gouverneur ? Pourquoi ?

— Pour lui remettre ma demande de changement de résidence.

Il eut un haut-le-corps. Ses traits se détendirent. Un sourire allongea ses lèvres.

— C'est vrai ?

Elle inclina la tête.

Serge bomba la poitrine.

— Vous ne le regretterez pas, dit-il. J'appuierai votre requête. Toutes mes relations en feront autant. Où voulez-vous aller ? A Saint-

Pétersbourg ? A Moscou ?...

— Je veux rentrer dans mon pays.

— En France ? dit-il avec un étonnement goguenard.

« En France... En France... En France!... »

Ce mot retentit aux oreilles de Sophie comme un appel répercuté à l'infini, dans la montagne. Au degré de fatigue où elle était parvenue, elle ne comprenait plus ce qui lui arrivait. La lumière de la lampe se fixa sur sa rétine, grandit, devint un soleil éblouissant. Puis tout s'éteignit, et elle tomba dans un gouffre.

TROISIÈME PARTIE

Sophie domina sa gêne et pria le gros monsieur chauve, assis près de la fenêtre du wagon, de changer de place avec elle. Il lui sourit avec l'ironie supérieure d'un habitué des trains et accepta.

— Serait-ce votre premier voyage par le chemin de fer, Madame ? demanda-t-il en se levant.

— Oui, Monsieur, murmura-t-elle en se levant aussi. -

— C'est très impressionnant quand on ne connaît pas...

Elle acquiesça du menton. Pouvait-elle lui dire que, ce qui l'impressionnait, ce n'était pas d'être tirée par une machine à vapeur, mais de voir défiler derrière la vitre la terre de France qu'elle avait quittée trente-sept ans plus tôt ? Les autres voyageurs se tassèrent avec des visages rogues et rentrèrent leurs genoux pour permettre le chassé-croisé. Le gros monsieur passa devant Sophie en ravalant son ventre. Déséquilibrée par les cahots, elle se laissa tomber maladroitement sur la banquette et sourit à la ronde pour s'excuser. La locomotive siffla avec force. Le convoi roulait à une allure effrayante. Le plancher vibrait, les portières tressautaient, une targette claquait entre ses crampons. Dans l'encadrement de la fenêtre s'écoulait une campagne rapide comme un fleuve en crue. Parfois, un groupe de maisons blanches à toits rouges frôlait la voiture de si près, qu'instinctivement Sophie reculait la tête. Quand elle songeait que dans une heure et cinq minutes elle serait à Paris, il lui semblait que son rêve prenait la réalité de vitesse. Malgré l'appui du gouverneur, il lui avait fallu plus d'un an et demi de démarches avant que sa requête ne reçût l'approbation impériale. Une intervention de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg avait emporté la décision. Par une première mesure de faveur, on l'avait autorisée à résider à Pskov. Six mois plus tard, elle était transférée à Saint-Pétersbourg, où chaque samedi, elle devait faire viser son permis de séjour au commissariat de police du quartier. Enfin, le 7 mars dernier, le général de cavalerie comte Orloff, directeur de la III^e section de la Chancellerie privée de Sa Majesté, l'avait convoquée pour lui annoncer qu'elle pouvait quitter la Russie. Quelques semaines lui avaient suffi pour régler ses affaires et, après la débâcle de la Néva, elle avait embarqué sur un navire de commerce russe, à destination du Havre. C'était un « voilier-barque » à trois mâts et à coque de fer, qui comprenait une dizaine de cabines pour les

passagers. Lorsque Sophie avait vu décliner la masse du fort de Cronstadt, elle avait ressenti une angoisse, un déchirement qu'elle s'exprimait mal. Elle était à la fois heureuse de s'évader d'un pays où elle n'avait connu que la contrainte et le deuil, et malheureuse de laisser là-bas tout ce qui la rattachait à la vie : des souvenirs, une tombe, des amis. Sa séparation avec Serge avait été correcte et froide. Il était parvenu à ses fins. Restant seul à Kachtanovka, il continuerait de verser à sa tante la moitié des revenus du domaine. Un acte signé par-devant le gouverneur avait constaté cet accord. D'ailleurs, depuis qu'elle avait présenté sa demande de changement de résidence, elle avait retrouvé à la maison une vie normale et des domestiques obéissants. C'était une preuve supplémentaire que tout, dans la propriété, était soumis au pouvoir de son neveu. Maintenant, Sophie était convaincue qu'il n'y avait rien à faire pour elle sur ce coin de terre où elle avait eu la faiblesse de vouloir se rendre utile. Même l'idée de la culpabilité de Serge ne la tourmentait plus. Elle avait dépassé le temps de l'inquiétude et de la révolte. A Saint-Pétersbourg déjà, elle avait eu l'impression de commencer une autre existence. Quelques salons s'étaient timidement rouverts devant elle. Des connaissances de Nicolas l'avaient entourée de leur sollicitude. Mais, tout en acceptant leur prévenance, elle ne songeait qu'à préparer son départ. Qu'allait-elle trouver en France ? D'après ce que lui écrivait le notaire de la famille, M^e Pelé, ses parents avaient liquidé tous leurs biens pour payer les dettes contractées dans les dernières années de leur vie. Il ne restait que l'hôtel de la rue de Grenelle, dont la toiture était en ruine, l'intérieur délabré et la moitié des meubles vendus. En transférant à une banque parisienne ses revenus de Kachtanovka, Sophie avait prié M^e Pelé de faire exécuter dans la maison les réparations les plus urgentes et d'engager deux domestiques. Ainsi pensait-elle pouvoir s'installer, tant bien que mal, à son retour. Elle allait rentrer « chez elle » et il n'y aurait personne de sa famille ni de ses amis pour l'accueillir. Elle connaissait moins de monde en France qu'en Russie. Elle avait vécu plus longtemps en Russie qu'en France. Et pourtant, une fois en France, elle se sentait profondément, farouchement française !

Ah ! tous ces gens autour d'elle ignoraient leur bonheur d'être les citoyens d'un pays libre. Il est vrai que, lorsqu'elle avait signé sa requête, en juillet 1851, la France était encore une république et qu'aujourd'hui, en mai 1853, elle était redevenue un empire. Mais cet empire-là devait être assez débonnaire ! Selon ce qu'on racontait à Saint-Pétersbourg, Napoléon III n'avait rien d'un Nicolas 1^{er}. Son amour du peuple était sincère et, s'il avait fait arrêter et exiler quelques opposants à sa politique, après le coup d'Etat du 2 décembre, on lui prêtait l'intention de les amnistier. Autant la tyrannie paraissait

naturelle en Russie, autant elle était inconcevable en France. Il suffisait de regarder des Français pour se convaincre qu'ils n'étaient pas opprimés. En mettant pied à terre, au Havre, Sophie avait été frappée de l'air désinvolte qu'affectaient les gens les plus simples. Cette même impression, elle l'avait retrouvée sur le quai d'embarquement du chemin de fer. Parmi les voyageurs qui prenaient le train de Paris, ceux de troisième classe avaient tous des paniers d'où dépassaient des pains appétissants, des saucissons, des bouteilles de vin. En première, on était plus gourmé et moins porté sur la nourriture. Mais, singulièrement, il n'y avait pas un abîme entre le bourgeois et l'homme du peu-pie, comme en Russie entre le seigneur et le serf. Ici, le riche et le pauvre, quoique distincts par le costume, les manières, le langage, appartenaient à la même nation, alors que, là-bas, on pouvait presque parler d'une différence de races. Tout à coup, Sophie comprit que ce qui la déroutait depuis son arrivée en France, c'était l'absence de moujiks. Leurs faces candides, barbues, craquelées de soleil, manquaient à son univers. A la pensée qu'elle n'en verrait plus un seul, jamais, une étrange tristesse altéra son bonheur. Ce fut si rapide qu'elle en eut à peine conscience. Déjà, elle retournait avidement au spectacle de son pays qui se déroulait devant elle. Comme tout était petit en France, après les immenses espaces russes ! Les champs minuscules, peignés, ratissés ; les barrières dressées entre des propriétés grandes comme des mouchoirs de poche ; les villages sagement groupés autour de leur clocher, dont la pointe effilée surprenait l'œil après les bulbes bleus, verts et or des clochers orthodoxes... Là-bas, au loin, cette vibration de brume mauve, cet amoncellement crayeux, ce miroitement de mille vitres, n'était-ce pas les faubourgs de Paris ? Les voyageurs s'agitèrent ; une dame humecta son mouchoir avec l'eau d'un flacon et essuya son visage, qui était marqué de suie ; le gros monsieur tira sur son gilet et dit :

— Nous allons traverser le pont d'Asnières. Celui-ci est encore en bois. On en construit un en fer, par-dessous, qui sera bientôt livré à la circulation. Nous aurons alors un bel ouvrage d'art !...

Sophie colla son front à la vitre. Avec une lenteur inquiétante, le train s'engagea sur une passerelle de charpente qui tremblait. Chacun retint sa respiration. En contrebas, brillait le fleuve, avec ses berges molles, ses lavandières tapant le linge et ses bateaux de pêcheurs glissant au fil de l'eau. Lorsque le dernier wagon eût touché la terre ferme, la locomotive exhala un soupir de délivrance et accéléra son allure. Les maisons s'entassaient, petites, laides, sales. Un rempart, coupé de bastions et précédé d'un robuste glacis, se dressa devant le convoi. C'étaient les nouvelles fortifications dont Sophie avait entendu parler en Russie mais dont elle ne soupçonnait pas l'importance. Le

train passa entre deux demi-lunes, plongea dans un tunnel. Une diabolique odeur de fumée envahit le compartiment et tout le monde se mit à tousser. Enfin, le convoi émergea des ténèbres, les passagers s'ébrouèrent, soufflèrent, rajustèrent leurs vêtements. Le long des rails apparurent les ateliers, les magasins, les dépôts de marchandises. Encore quelques tours de roues et les quais de débarquement s'avancèrent avec lenteur. Une verrière encrassée ternit l'éclat du soleil. La locomotive s'arrêta, une forte secousse jeta les voyageurs les uns sur les autres.

De tous côtés, les facteurs accouraient pour proposer leurs services. Sophie confia ses bagages à l'un d'eux qui avait une tête ronde, des moustaches frisées et des yeux insolents. Elle le rejoignit dans la grande salle de l'octroi. Juché sur une malle, il l'appelait en agitant les bras à la façon d'un sémaphore. Soudain, elle se trouva prise dans la cohue des voyageurs. Des hommes coiffés d'un tuyau de poêle ou d'une casquette, des femmes en capeline, en bonnet, en fichu, des enfants ahuris, qu'on tirait par la main, une mer de visages et, par-dessus cela, le bourdonnement léger de la langue française. Un employé de l'octroi fit ouvrir à Sophie sa valise, son sac de nuit et se déclara satisfait. Le facteur porta ses bagages à la sortie du débarcadère. Dans la rue Saint-Lazare, des fiacres attendaient en file. Elle monta dans un cabriolet, dont le cocher n'avait pas de barbe — ce qui eût paru tout à fait anormal en Russie — veilla au chargement de ses valises, donna un pourboire trop généreux au facteur et prononça le plus naturellement qu'elle put :

— 81, rue de Grenelle.

L'attelage s'engagea dans un flot de voitures qui descendaient vers la place de la Madeleine. Dominant l'enchevêtrement des calèches à la Daumont, des coupés et des cabs, un lourd omnibus se traînait, avec, au sommet, un cocher morose enfermé dans une houppe et coiffé d'un chapeau ciré. Les passants étaient nombreux sur les trottoirs ; les uns marchaient vite, d'un air préoccupé ; d'autres s'arrêtaient aux devantures des magasins qui, toutes, semblaient contenir des merveilles. Quand le fiacre déboucha sur la place de la Concorde, Sophie reçut en plein visage cette architecture de lumière, de blancheur et de majesté. Mais qu'y avait-il de changé, par ici ? Ah ! oui, l'affreux obélisque, planté au centre de l'esplanade comme un pivot de pierre autour duquel viraient les équipages. Quelle faute de goût ! En revanche, on avait bien fait de combler les fossés. Et ces deux belles fontaines jaillissantes, elles n'existaient pas autrefois ! Ni ces hauts candélabres ! Ni ces statues sur les pavillons de Gabriel ! Une partie des voitures se déversait à droite, dans l'avenue des Champs-Élysées, dont les feuillages sagement alignés conduisaient à

l'Arc de Triomphe. De l'autre côté de l'eau, le Palais-Bourbon dressait sa fausse colonnade grecque. Le fiacre franchit le pont, remonta la rue de Bourgogne, tourna dans la rue de Grenelle, pénétra sous un porche, s'arrêta au milieu d'une cour pavée et Sophie, émue à en perdre le souffle, vit devant elle la maison de son enfance.

La façade s'était écaillée, il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, l'herbe avait poussé entre les dalles du perron, mais la vieille demeure gardait un air de sérénité et de noblesse. Un domestique inconnu, jeune, rubicond, avec de grandes oreilles, s'avança vers Sophie. Sa livrée marron, trop étroite, ne boutonnait pas par-devant. Une soubrette pâlotte le suivait. Ils se présentèrent : Justin et Valentine. Le notaire les avait engagés la semaine dernière. Ils avaient « fait le plus gros ». Madame voudrait bien les commander pour le reste. Elle leur dit de s'occuper des bagages et rentra seule dans la maison.

Le vestibule était désert, de rares meubles flottaient dans le salon trop vaste et, sur les murs vert d'eau, décolorés par le soleil, des taches rectangulaires, d'un ton plus foncé, rappelaient l'emplacement des tableaux disparus. En promenant les yeux sur ce qui restait du naufrage, Sophie reconnaissait avec amitié un fauteuil, un guéridon, une commode en marqueterie, une tapisserie cachant une porte. L'odeur même de la maison s'était miraculeusement conservée dans ces lieux depuis longtemps inhabités, une odeur subtile, où se mélangeaient les effluves de l'étoffe moisie, de la cire, de la peinture sèche, du bois vermoulu. Les narines ouvertes, l'esprit tendu, Sophie reculait à travers les années. En revenant à Kachtanovka, elle s'était replongée dans les souvenirs de son mariage avec Nicolas ; ici, elle se retrouvait entre ses parents, telle qu'elle était avant de l'avoir connu. Une âcre tristesse l'envahit à la pensée que son père et sa mère étaient morts alors qu'elle était si loin d'eux. En gâchant sa vie n'avait-elle pas gâché la leur ? Ils l'avaient mal limée et elle le leur avait rendu. Tout cela était lamentable ! Elle regarda l'espace entre la fenêtre et la porte, et une jeune fille, qui s'était souvent tenue là, se dressa devant elle, svelte, vêtue d'une robe bleue, le front à la vitre, un livre à la main. Personne encore dans son existence. Elle était impatiente d'agir, de se dévouer, d'admirer, d'adorer. Le tout était de découvrir un homme digne de son estime. Elle avait lu Plutarque. Elle se voulait héroïque. Une seconde Mme Roland. Derrière elle, son père et sa mère échangeaient des propos dénués d'intérêt sur leurs relations ou sur leur domestique. Le soir tombait dans le jardin. Cette heure crépusculaire oppressait Sophie. Elle se contempla dans la glace, au-dessus de la cheminée, et se vit maquillée en vieille dame. Une perruque grisonnante sur le crâne, des rides maladroitement crayonnées autour du menton, une ombre plombée sous les yeux, le

regard fixe... Pourquoi s'était-elle fait cette tête ? Ramenée brutalement à la réalité, elle reconnut avec tendresse, dans ce visage las, tout ce qui témoignait des échecs, des deuils, des déceptions de sa vie. Elle eut froid. La maison était humide. Pourtant, on était au mois de mai.

— Vous allumerez du feu, dit-elle par-dessus son épaule à Justin qui entraît.

— Bien, Madame. M^e Pelé a dit qu'il viendrait voir Madame dans la soirée. Valentine et moi ne savions pas où Madame voudrait avoir sa chambre. Xous avons choisi celle qui nous paraissait la mieux, au rez-de-chaussée...

— Vous avez bien fait, dit-elle.

C'était l'ancien petit salon où sa mère se tenait pendant les soirées d'hiver. On y avait apporté un lit qu'elle ne connaissait pas, une table de toilette, deux fauteuils dépareillés, une coiffeuse, une armoire, un tapis... Les bagages étaient empilés dans un coin. Il fallait les déballer. Quel ennui ! Elle chargea Valentine de ranger le linge et les robes provisoirement, et continua sa visite.

Elle entrouvrait les portes, jetait un regard indiscret à l'intérieur, comme si elle se fût promenée dans le logis d'une autre. De la chambre de ses parents, ne subsistaient que des murs nus ; la chambre où avait dormi Nicolas, lors de son séjour à Paris, avait conservé pour tout mobilier un lit défoncé, dont le baldaquin jaune tombait en loques. Elle monta l'escalier, entra dans la bibliothèque où elle l'avait vu la première fois, jeune, grand, avec sa chevelure blonde et son bel uniforme d'officier aux gardes de Lituanie. Comme elle le haïssait alors d'être russe et vainqueur ! Un canapé perdait son crin par une déchirure. Sur des rayons poussiéreux s'alignaient encore quelques livres. Les plus précieux avaient disparu. Sophie lut des noms d'auteurs, au hasard : J.-J. Rousseau, Montesquieu, Voltaire... Un peu plus loin, Champlitte. Son premier mari. Il l'avait si peu marquée, qu'elle s'en souvenait à peine. Elle était la femme de Nicolas et de lui seul. Machinalement, elle prit un petit volume relié en chagrin, le feuilleta : *Lettres sur le progrès incessant de l'esprit humain*, par le marquis de Champlitte. La naïveté du titre l'ébahit. Comment avait-elle pu admirer cela ? Elle remit l'ouvrage à sa place, redescendit l'escalier, sortit dans le jardin. Laissé à l'abandon, il était devenu un carré de mauvaises herbes et de buissons épineux. De ce fouillis de verdure émergeait, gracieuse et maniérée, la statue de Cupidon. Le bout de son nez était cassé, il manquait un morceau de son arc. Dans les arbres, déjà touffus, des oiseaux chantaient. Au-delà, on entendait la rumeur de la ville. Sophie ne savait si elle était gaie ou triste. Le

bonheur d'avoir retrouvé Paris s'associait en elle à la mélancolie d'être seule dans ce pèlerinage. Seule et si âgée sur les lieux où elle avait commencé sa vie ! « On s'agite; on aime, on déteste, on espère, on se passionne pour mille choses qui, le lendemain, vous paraissent insignifiantes, et on revient à son point de départ, les mains vides ! pensa-t-elle. Quel est donc le sens d'une destinée comme la mienne ? »

La fraîcheur et l'ombre du soir la chassèrent du jardin. Dans le salon, Justin avait allumé un feu de bois. Elle ordonna que le souper lui fût servi là, sur une petite table. Valentine était à la fois femme de chambre et cuisinière, aux gages de vinq-cinq francs par mois, plus le vin. Sophie revêtit une robe d'intérieur, mit ses cheveux à l'aise sous une fanchon de dentelle et s'assit -devant un caneton aux olives. Elle finissait de souper quand le notaire s'annonça. Agé d'une quarantaine d'années, rondouillard, cosmétique et le teint fleuri, il était le successeur de celui qu'elle avait connu. En quelques mots, il l'informa de sa situation de fortune, qui n'était pas brillante. Mais il importait peu à Sophie de n'avoir aucune source de revenus en France, puisqu'elle devait recevoir régulièrement de l'argent de Russie. Rien qu'avec la somme envoyée par elle de Saint-Pétersbourg à Paris, elle avait de quoi vivre deux ou trois ans. Au besoin, elle jouerait à la Bourse. (On disait que cela rapportait gros !) M^e Pelé l'en dissuada. Il avait l'air pondéré, scrupuleux. Elle lui promit de suivre ses conseils et signa les papiers qu'il lui présentait. Avant de partir, il lui donna les meilleurs renseignements sur les domestiques qu'il avait engagés et lui demanda si elle en voulait d'autres. Elle refusa. Ces deux-là lui suffisaient amplement ; elle n'avait pas l'intention de mener une existence mondaine ; du reste, elle ne comptait plus d'amis en France.

— Il vous en viendra très vite, dit M^e Pelé. Et davantage que vous ne le souhaitez !

Elle se coucha, étourdie de fatigue, dormit lourdement et s'éveilla tôt le matin, avec le sentiment d'avoir quelque chose de très important à entreprendre. Mais après avoir organisé le travail de Justin et de Valentine, elle se trouva désœuvrée. L'après-midi avançait. Il faisait beau. Elle sortit. Le mouvement de la rue l'amusa. Les concierges bâillaient sur le pas de leur porte, des vendeurs ambulants poussaient des voitures à bras dans la rue de Bourgogne et criaient leur marchandise avec des voix éraillées, un porteur d'eau la dépassa, les épaules pliées sous un cercle de bois auquel étaient suspendus des seaux pleins. Conduite par ses souvenirs, elle se rendit rue Jacob, à la librairie de son vieil ami, Augustin Vavas seur. Mais le magasin était fermé, les volets mis, l'enseigne « Au Berger fidèle » à demi effacée. Elle voulut se renseigner auprès du concierge et tomba sur un personnage à la face mafflue et à l'œil soupçonneux, le ventre ceint

d'un tablier sale, une chique au coin de la bouche. Une pancarte dominait la loge : « Parlez au portier. » *

— Vavasseur ? Il est parti, grogna-t-il.

— Pour où ?

— J'en sais rien.

— Y a-t-il longtemps ?...

— Ça fait plusieurs mois.

— Mais... il doit revenir ?

— Pas de si tôt ! C'est qui qui le demande ?

— Pardon ?

— Votre nom ?

Sophie pensa qu'il y avait quelque manœuvre policière là-dessous et murmura :

— Mon nom ne vous dirait rien.

Cependant, elle hésitait à s'en aller. Elle songeait à ses autres amis, les Poitevin, qui habitaient jadis dans la même maison. Mais ils étaient si âgés à l'époque où elle les avait connus, qu'ils devaient être morts depuis longtemps. Par acquit de conscience, elle demanda :

— Et M. et Mme Poitevin ?

Le concierge fronça les sourcils :

— Connais pas !

Puis il se frappa le front :

— Ah ! oui, les deux vieux ! Le mari était paralysé, je crois... Ils sont morts, lui d'abord, elle ensuite. Je venais juste de prendre mon service. Ça fait vingt-cinq, vingt-six ans !...

Sophie s'éloigna, le cœur lourd. Elle savait que les Poitevin ne pouvaient plus être de ce monde. Mais Vavasseur ? Celui-là était incorrigible ! Sans doute, ne se sentant plus en sécurité, avait-il transporté ailleurs son commerce peu florissant et son humeur séditieuse. Elle ne retrouverait jamais sa piste.

De la rue Jacob, elle se rendit à une station de voitures de remise, et choisit un beau cabriolet à quatre roues, attelé de deux chevaux robustes, qu'elle loua au mois, avec un cocher en livrée. Le surveillant lui proposa un groom en supplément. Elle déclina cette offre somptuaire. Le cocher se nommait Basile et portait un chapeau haut de forme. Des favoris roux en côtelettes encadraient son visage bouffi de prétention. Visiblement, il voulait être pris pour un cocher de

maître. Afin de faciliter l'illusion, le numéro de sa voiture était tracé légèrement en rouge sur fond noir. De loin, on ne le remarquait même pas.

Pour commencer, Sophie pria Basile de la conduire aux Champs-Élysées. La promenade lui parut encore plus belle et plus animée que du temps de sa jeunesse. Dans aucune ville du monde, les arbres n'étaient aussi nombreux qu'à Paris. Il y avait une amitié très française entre les vieilles pierres et les feuillages neufs. L'avenue s'ouvrait avec la majesté d'un estuaire. Un nimbe de poussière entourait le miroitement des vitres, des laques et des harnais d'argent. Tous les types de véhicules, depuis le noble coupé aux portières armoriées jusqu'à la confortable calèche bourgeoise, en passant par le colimaçon de la femme légère et le brougham du dandy, se croisaient, se frôlaient, et, de l'un à l'autre, s'échangeaient de piquants regards de curiosité. Parfois, des cavaliers revenant du Bois abordaient une voiture découverte et saluaient une grande capeline de paille aux rubans multicolores. Sophie examinait les toilettes avec un intérêt passionné. Elle dut convenir que la mode était très jolie, en France, cette saison. Subitement, elle se sentit vêtue comme une provinciale. Sa robe lui pesait. Son chapeau lui serrait le front. Il faudrait y remédier au plus tôt. Le martèlement des sabots accompagnait ses réflexions d'une musique syncopée. Après un coup d'œil à l'Arc de Triomphe — enfin achevé ! — elle se fit ramener au carré Ma-rigny, mit pied à terre et s'avança dans les jardins. Là aussi, que de changements ! Enfouis sous les arbres, des bals, des restaurants, un cirque, des baraques de foire, et, grouillant autour de ces frères édifices de toile peinturlurée, une foule de badauds ensorcelés par les flonflons des orchestres et le parfum du cidre, des gaufres et des saucisses. Quand elle remonta en voiture, son cocher, le chapeau sur l'oreille, fredonnait :

« O Pomaré, reine des cœurs sensibles !... » Elle rentra à la maison, enchantée. Justin lui avait acheté les journaux. Elle les parcourut avec amusement. C'était le mémorial d'un pays heureux : l'empereur s'était marié au début de l'année ; son épouse était belle, spirituelle, élégante ; tout le peuple semblait éperdu d'amour pour ses souverains ; on annonçait de grands travaux dans la ville, de nouveaux spectacles dans les théâtres, un bal aux Tuileries... Sautant les nouvelles politiques, Sophie se précipita sur la rubrique de la mode, illustrée de dessins. L'air de Paris l'excitait à la coquetterie. Alors qu'à Kachtanovka elle portait des robes très simples et n'éprouvait pas le besoin d'en changer, ici, son regard caressait avec convoitise les gravures représentant d'extraordinaires toilettes de bal. « La robe ronde, en moire antique rose tendre, est garnie de trois volants

d'Angleterre, surmontés d'une guirlande en feuillages de crêpe rose, touchés d'argent... » Elle lisait, imaginait, approuvait, s'étonnait de prendre tant de goût à des choses si futiles. Cette gravité dans le divertissement était, à coup sûr, le signe d'une convalescence inespérée, d'un merveilleux retour aux origines. Le journal glissa de ses genoux. Elle tourna les yeux vers la glace de sa psyché. Était-ce une question de lumière, de climat ? Elle se trouvait plus jeune qu'à Tobolsk, plus dégagée, plus légère. Elle regretta que Ferdinand Wolf ne pût la voir chez elle, en Parisienne. Dire qu'elle n'avait pas eu un mot de sa main depuis qu'elle l'avait quitté ! Pas plus à Saint-Pétersbourg qu'à Kachtanovka ! Mais le courrier passait peut-être plus facilement de Russie en Sibérie qu'en sens inverse. Il était fort possible qu'il eût reçu quelques lettres d'elle, alors qu'elle était toujours sans nouvelles de lui. Cette idée absurde la soutenait dans sa solitude. Elle se donnait cette excuse pour ne pas se décourager devant le vide. Toute remuée de tendresse, elle ouvrit son secrétaire, trempa sa plume dans l'encre et écrivit à son grand ami, sans espoir de réponse, comme elle eût jeté des pages dans le vent.

Les jours suivants, Sophie fut dominée par le souci de son installation. Aménager les pièces du rez-de-chaussée où elle avait l'intention de vivre, laissant le premier étage à l'abandon, commander du linge de maison, de la vaisselle, des ustensiles de cuisine, houspiller le tapissier qui n'en finissait pas de réparer les fauteuils, courir les magasins de modes et les couturières — il lui semblait qu'elle n'aurait pas assez d'une année pour prendre le vent de Paris et arranger sa nouvelle existence. Elle avait craint d'être déçue par son retour en France, et tout lui plaisait ici, les êtres et les pierres, le goût du pain et la couleur du ciel. Rien que le fait d'entendre parler le français dans la rue, lui paraissait un prodige dont elle ne se lasserait jamais. Souvent, au cours d'une promenade, ou seule dans sa chambre, elle était saisie d'un bonheur aigu et sans cause, comme elle en avait connu quand elle était très jeune fille. Cette impression d'être en accord de toute son âme avec une vérité naturelle, aucune parole ne pouvait en traduire la douceur. Dans cet état d'euphorie, elle acheta, coup sur coup, pour le salon, une encoignure d'ébène et une petite bibliothèque en poirier noirci, décorée d'émaux de couleur. La satisfaction qu'elle éprouvait à contempler ces meubles modernes l'aidait à oublier que la dépense était disproportionnée à ses moyens.

Un soir, comme elle se reposait dans sa chambre, Justin lui annonça une visite : la baronne de Charlaz. D'étonnement, Sophie resta quelques secondes indécise : « Comment a-t-elle appris mon retour ? » Elle était touchée que Delphine se fût souvenue d'elle. Certes, après avoir été très liées dans leur enfance, elles avaient de moins en moins sympathisé et, les dernières années de son séjour à Paris, Sophie ne rencontrait que rarement son ancienne amie de pension. Mais elle gardait encore une image amusée de cette personne de vertu légère et d'esprit allègre, dont la réputation offusquait les honnêtes gens. Nicolas, qui n'avait pas toujours bon goût, lui avait dit autrefois qu'il trouvait Delphine jolie. Peut-être même lui avait-il fait la cour ? Il n'y avait pas d'homme, à Paris, qu'elle n'eût cherché à séduire.

Sophie se rajusta devant la glace, avec un soin particulier, vérifia sa coiffure, se composa un visage aimable et passa dans le salon pour affronter celle que ses familiers surnommaient jadis « l'ensorceleuse ».

Une petite dame sèche, toute en violet sombre, se leva d'un

fauteuil à son approche. Elle avait un visage fripé, dont la peau épousait si étroitement l'ossature, qu'on eût dit une tête de mort sous un chapeau à plumes. Dans ce mélange de rides et de poudre, brillaient deux yeux bleus d'une vivacité charmante. Sa seule coquetterie était encore le sourire. Sophie eut un serrement de cœur en recevant dans ses bras cette ruine friable et parfumée.

— Ah ! Sophie ! s'écria la visiteuse. Est-ce possible ? Vous ? Vous ? Après tant d'années ?...

Elles s'assirent côte à côte, sur un canapé, en se tenant par les mains, comme autrefois au couvent. C'était ridicule, mais Sophie ne pouvait se dégager sans offenser Delphine. Il n'y avait pas si longtemps, sa rencontre avec Daria Philippovna lui avait procuré le même choc pour les mêmes raisons. « Revoir, usée, fanée, une femme qu'on a connue jeune, c'est terrible ! songea-t-elle. Sans doute, Delphine éprouve-t-elle devant moi la même surprise navrée et n'ose-t-elle pas me le dire. Nous nous plaignons l'une l'autre en silence. Nous mesurons, l'une sur l'autre, les ravages des ans... » Trop émue pour trouver rien à dire, elle baissa la tête. Il y eut entre elles un silence de larmes contenues. Enfin, Delphine murmura :

— Vous avez eu bien des malheurs, ma pauvre amie !

— Comment avez-vous su ?... dit Sophie.

— D'abord par la sœur de la princesse Trou-betzkoï, Mme Wanda de Kosakovska, qui habite Paris. Puis par M. Nicolas Tourguénieff, qui était très lié avec les décembristes ; mais il a eu la chance de se trouver hors de Russie au moment où ils ont fait leur coup d'Etat. Enfin, par les journaux, par les livres... J'ai lu *Le Maître d'Armes*, d'Alexandre Dumas !

— Un tissu de mensonges !

— Peut-être ! Mais des mensonges de ce style ne sont pas à dédaigner ! Ils suscitent autour de vous et de vos amis un courant de curiosité, de sympathie. Le grand public sait qui vous êtes...

— Je ne cherche pas la notoriété, Delphine. Je vous avouerai même que je n'ai jamais autant souhaité passer inaperçue !

— Comme je vous comprends ! soupira Delphine. Le monde, le bruit, c'était bon autrefois ! Savez-vous que j'ai passé par la même épreuve que vous, ma chère ? Moi aussi, j'ai perdu mon mari, il y a quinze ans !...

Sophie dut se forcer pour paraître affligée. Pouvait-on comparer des deuils si différents ? Le baron de Charlaz étant deux fois plus âgé que Delphine, sa mort n'avait rien de surprenant, alors que Nicolas

avait disparu en pleine jeunesse, en pleine vigueur... Mais peut-être, après avoir trompé son mari toute sa vie, Delphine lui vouait-elle un culte sincère par-delà le tombeau. Souvent, le souvenir d'un homme est plus utile à la femme que l'homme lui-même. C'est le moment crépusculaire où se tressent les couronnes, où naissent les légendes... « Dieu me préserve de cette maladie de respectabilité à retardement ! » pensa Sophie. Pendant quelques minutes elles parlèrent de leurs amis communs, dont beaucoup étaient morts, de Nicolas, que Delphine disait avoir fort peu connu, des parents de Sophie, des troubles politiques qu'avait traversés la France pendant ces dernières années... Delphine, qui, jadis, était légitimiste, avouait maintenant s'être ralliée de tout cœur à Napoléon III.

— La république était finie, pourrie, impuissante, dit-elle, nous courions à l'anarchie, quand il a pris les rênes de l'État ! Et de cela, tout le monde était conscient ! Les résultats écrasants du plébiscite en sont la preuve ! La nation entière a voté pour Napoléon, à droite comme à gauche, sauf quelques fous ! Je sais que vous avez toujours eu des idées un peu... mettons socialistes !... Eh bien ! si curieux que cela puisse vous paraître, ce serait une raison de plus pour vous d'admirer l'empereur ! Il aime le peuple, c'est le peuple qui l'a choisi et il gouvernera pour le peuple ! Sans pour cela froisser la bourgeoisie ! Depuis qu'il est là, on respire, on croit de nouveau à la paix, à la fraternité, à la justice...

— Je ne vous ai jamais connu cet engouement pour un homme d'État, dit Sophie en souriant.

— C'est que, celui-ci, j'ai eu la chance de l'approcher. Je puis donc parler de lui à bon escient. Oui, j'ai été invitée plusieurs fois aux Tuileries...

Elle prononça ces mots d'un ton modeste, mais, visiblement, elle était fière de son accession à la sphère du pouvoir.

— Un être de tout premier ordre, précisa-t-elle. Noble, intelligent, résolu, sensible ! Et l'impératrice, quelle grâce, quelle beauté ! Elle voudra sûrement vous connaître !

— Je me demande pourquoi !

— Parce qu'elle est curieuse de toutes les souffrances humaines. D'ailleurs, elle et moi nous intéressons aux mêmes œuvres de bienfaisance. Si je vous disais que je passe le plus clair de mon temps à m'occuper d'une Société de Charité maternelle !...

Sophie arrondit les yeux sur cette créature qui, à force de passer d'un homme à l'autre, avait fini par les aimer tous. La vertu lui était venue avec les rides. Comment retrouver la femme jolie, facile et un

peu commune d'autrefois dans cette vieille personne au maintien digne et à l'esprit bienveillant ?

— Il ne tient qu'à vous d'avoir une existence aussi remplie que la mienne, reprit Delphine. Créez-vous quelques obligations qui vous réchauffent le cœur. On n'a pas encore inventé de meilleur remède que la société contre la solitude ! A ce propos, je vous signale qu'il y a beaucoup de Russes à Paris. Tous sont des gens charmants. C'est d'ailleurs par M. Nicolas Kisseleff, ambassadeur de Russie en France, que j'ai appris votre arrivée. Vous devriez peut-être lui faire une visite...

— Si vous saviez combien j'ai fait de visites aux gouverneurs, aux généraux, aux directeurs de départements ministériels en Russie, vous comprendriez que je n'ai guère envie de recommencer ici !

— Bon ! Bon ! dit Delphine en riant. Laissons donc de côté les personnages officiels. En tout cas, il y a un salon où vous ne pouvez refuser de paraître, c'est celui de la princesse de Lieven. Toute la petite colonie russe de Paris s'y réunit le dimanche pour rencontrer les plus beaux esprits français de notre temps. La princesse m'a dit qu'elle avait l'intention de vous inviter. Je vous préviens pour que vous ne soyez pas surprise...

— C'est très aimable de sa part, dit Sophie. N'est-elle pas née Benkendorfi ?

— Si, son mari, le prince de Lieven, s'est distingué comme ambassadeur à Londres. Elle-même a été dame d'honneur de l'impératrice de Russie...

— Que fait-elle donc à Paris ?

— Il y a une vingtaine d'années, elle a eu un immense chagrin. Deux de ses fils sont morts de la fièvre scarlatine. Alors, elle a quitté la Cour. Elle s'est même séparée de son mari avec qui elle ne s'entendait pas très bien. Et, prétextant que le climat de Saint-Pétersbourg lui était néfaste, elle est venue se fixer ici, dans son entresol de la rue Saint-Florentin, par amour de la France. On dit qu'elle a été l'amie de Mettemich et que Guizot est très épris d'elle, bien qu'elle ait soixante-dix ans. Le comte de Momy est un habitué de son salon. Lord Aberdeen lui écrit chaque semaine. Elle est aussi en correspondance suivie avec l'impératrice Alexandra Fédorovna, qui lui a conservé beaucoup de tendresse. Bref, elle est très influente ici comme là-bas. C'est une sorte d'ambassadrice officieuse de la Russie en France. On l'a surnommée la Sibylle de l'Europe. Vraiment, il faut que vous la connaissiez !...

Sophie songea aux espoirs que ses amis de Sibérie avaient placés

en elle. Pouvait-elle négliger l'occasion de plaider leur cause auprès d'une personne si bien introduite à la Cour ?

— L'ennui, c'est que je n'ai rien à me mettre, dit-elle.

— Rassurez-vous, dit Delphine, chez la princesse de Lieven, on fait plus attention à l'esprit qu'à la toilette ! D'ailleurs, je suis sûre que vous vous calomniez. Telle que je vous connais, vous avez déjà dû vous commander quelques robes charmantes ! Si vous voulez de bonnes adresses de fournisseurs...

La conversation s'égara dans les chiffons. Sophie ne remarquait plus les rides sur le visage de Delphine. A se parler comme autrefois, elles rajeunissaient l'une devant l'autre. Pour elles seules, pendant une heure, elles eurent dix-huit ans.

Delphine se leva et tourna dans le salon en inspectant les meubles à travers son face-à-main.

— Vous avez arrangé votre intérieur avec un goût exquis ! dit-elle d'une voix chantante. L'encoignure est un pur chef-d'œuvre ! Et cette bibliothèque en poirier noirci, ne serait-elle pas signée Fourdinois ?

— Si ! avoua Sophie, toute heureuse que son achat fût apprécié d'une femme qui, évidemment, était experte en belles choses.

Ensuite, Delphine s'extasia sur des objets que Sophie avait rapportés de Russie : un encrier en malachite à sujet de bronze, quelques statuettes de porcelaine représentant des moujiks russes dansant, un jeu d'estampes : « Vues de Saint-Pétersbourg en 1812. »

— Quelle est cette place ? demandait Delphine. Et ce pont ?

Sophie donnait des explications avec une bizarre fierté. Elle se rappela le temps où, dans une isba sibérienne, elle collectionnait des souvenirs de Paris. Ce balancement de son esprit d'un pays à l'autre ne s'arrêterait-il jamais ? Soudain, elle fut envahie d'allégresse à l'idée d'avoir retrouvé une amie, de n'être plus seule en France, de pouvoir, désormais, échanger ses impressions avec quelqu'un de sa nationalité, de son rang, de son âge. Elle prit rendez-vous avec Delphine pour le lendemain.

*

Sophie avait tellement perdu l'habitude du monde, qu'en pénétrant dans le grand salon blanc et or de la princesse de Lieven elle fut étonnée par le nombre de gens qui s'y trouvaient réunis. Devant elle, sous la lumière des lustres, se pressaient des robes lourdement ornées, qui laissaient les épaules nues et s'évasaient vers le bas, donnant aux femmes un aspect de calices renversés. Dans ce remuement de soie, de

brocart et de moire antique, les fracs des hommes tranchaient par leur teinte funèbre et leur coupe nette, inspirée de la cosse de haricot. Le parfum de la poudre chaude et du cosmétique flottait au-dessus des têtes et le bourdonnement continu des conversations avait quelque chose de bien élevé, de melliflue et d'intarissable. Un annonceur aboyait les noms à la porte. Des laquais à perruque et à bas blancs passaient des rafraîchissements aux couleurs variées. Laissant courir ses regards sur les visages, Sophie se demandait si elle était assez habillée avec cette robe de dentelle prune à jupes étagées, que « Madame Louise Pierson », couturière, lui avait livrée la veille. Sa garniture de cheveux, en feuillages vernis, venait de chez Alexandrine, ses gants longs de chez Maver, son éventail de chez Duvellerov. Il y avait longtemps qu'elle n'avait éprouvé là sensation d'une pareille harmonie. En l'apercevant, Delphine se récria d'admiration.

— Vous aussi, vous avez une toilette ravissante, dit Sophie en détaillant la robe en taffetas vert de son amie qu'égayaient des fleurs artificielles en gaze jaune pâle.

— La robe n'est pas mal, dit Delphine, mais les jupons de crin sont trop volumineux ! Cela me gêne pour marcher ! Venez vite ! On vous attend ! On est impatiente de vous voir !

Elle saisit la main de Sophie et l'entraîna vers le fond du salon, où, à demi allongée sur un sofa, se tenait une vieille femme sèche, dure, au regard vif et aux cheveux blancs, coiffés d'un bonnet de dentelle. Une robe de velours noir l'enveloppait du cou aux chevilles. Sur son corsage brillait le chiffre de diamants des dames d'honneur de l'impératrice Alexandra Fédorovna. Une petite cour de messieurs âgés et graves l'entourait. Delphine lui présenta Sophie et s'éclipsa sur un semblant de révérence. La princesse examina la nouvelle venue des pieds à la tête avec une tranquillité souveraine, la pria de s'asseoir près d'elle sur une chaise et dit, en français, d'une voix fêlée :

— Je suis bien aise de vous voir chez moi, Madame. Vous allez me donner des nouvelles de mon pays.

— Je crois, princesse, que vous en savez davantage que moi sur ce qui se passe en Russie, dit Sophie avec un sourire.

— Je sais ce qui se passe à Saint-Pétersbourg, mais la vraie Russie est ailleurs. Certains prétendent même que, de nos jours, il faut la chercher de l'autre côté de l'Oural !

Il y eut des rires dans le groupe des messieurs. Contente de son effet, la princesse ajouta :

— Des êtres chers à mon cœur se trouvent encore là-bas : les Troubetzkoï, les Volkonsky. Que savez-vous d'eux ?

Sophie répondit qu'elle ignorait ce qu'ils étaient devenus depuis son départ de Sibérie, mais raconta, le plus simplement qu'elle put, leur vie commune, jadis, à Tchita et à Pétrovsk. Ce récit émut la princesse.

— C'est abominable ! dit-elle. Quelle qu'ait été la faute de ces garçons, l'empereur aurait dû les gracier, depuis le temps ! Son entêtement est absurde, inique, anti chrétien !

Les hommes qui l'encadraient firent chorus avec elle. Sophie s'étonna qu'une personne si proche de la famille impériale portât publiquement sur le tsar un jugement si sévère. Craignant un piège, elle se garda de renchérir. Comme piquée de cette méfiance, la princesse se pencha vers elle et poursuivit à mi-voix :

— Vous savez, Madame, d'une certaine façon, je suis, moi aussi, une persécutée. Le tsar est furieux que je refuse de rentrer en Russie. Il a tout fait pour contraindre mon mari à me ramener. Comme je m'obstinais, il l'a sommé de rompre. Maintenant, Nicolas I^{er} s'est résigné : il me laisse là où je suis, il lit les lettres que j'écris à l'impératrice, il en fait son profit, mais, au fond, il me déteste !

— J'ai peine à le croire, princesse, dit Sophie.

— Si, si, il me déteste ! C'est un homme extraordinaire, plus intelligent et plus fort qu'on ne le suppose, mais sa rancune l'étouffe. Il ne sait pas pardonner ! Vos amis décembristes ne me démentiraient pas !

— Vous pensez qu'il n'y a plus aucune chance pour eux ?

— J'en ai parlé cent fois dans mes lettres à l'impératrice. Je vous promets de le faire encore. Ce sera en pure perte, hélas !

Leur conversation fut interrompue par d'autres invités qui venaient saluer la maîtresse de maison. Elle en présenta quelques-uns à Sophie. Les grands noms français alternaient avec les grands noms russes. Sophie entendait : Dolgoroukoff, Tourguénieff, Ermoloff, Chouvaloff, Démidoff, et s'étonnait que tant de sujets du tsar fussent domiciliés à Paris. Tous étaient vêtus à la dernière mode et parlaient le français avec volupté, avec ivresse, en roulant les r. Visiblement, ils forçaient leur talent pour paraître très parisiens. Il en résultait une impression de comédie assez pénible.

Un homme âgé, voûté, au visage glabre et aux yeux pensifs, s'approcha de Sophie en s'appuyant de tout son poids sur une canne à pommeau d'or. Sophie reconnut Nicolas Tourguénieff, que la princesse lui avait présenté cinq minutes auparavant. Il la prit à part pour lui parler de ses amis de Sibérie. On eût dit qu'il voulait se justifier devant elle de s'être trouvé à l'étranger au moment de la révolte. En

l'écoulant, Sophie pensa aux explications embarrassées de Vassia Volkoff. Tous deux étaient atteints de la même maladie. Après avoir échappé au châtement des conjurés, ils vivaient dans le remords d'avoir eu plus de chance que leurs camarades. Mais Nicolas Tourguénieff était d'une autre envergure que le misérable Vassia. Son regard brillait d'intelligence, il émanait de lui un air de calme, d'honnêteté et de résolution. En quelques mots, il raconta comment, réfugié à Edimbourg, il avait reçu l'ordre du tsar de comparaître devant la commission d'enquête pour complicité avec les décembristes, comment il avait refusé de quitter la Grande-Bretagne et comment il avait été condamné à mort, puis aux travaux forcés, par contumace. Depuis, il s'était installé en France, dans une villa, près de Bougi-val. Son idée fixe était l'abolition du servage en Russie. Il espérait contribuer à cette réforme par ses écrits.

— Il y a six ans, j'ai publié en français un ouvrage qui a fait quelque bruit. *La Russie et les Russes*, dit-il. Je vais vous l'envoyer. J'y étudie tout ce qui ne marche pas dans notre pays. Cela me permet, en passant, de rendre hommage à mes amis les décembristes...

La rose et blonde Mme Griboff, entendant ces paroles, joignit les mains et s'écria.

— Ah ! oui, lisez-le, c'est un livre admirable ! Seul un homme aimant profondément son pays pouvait le critiquer ainsi !

Et, tournée vers Sophie, elle ajouta :

— Savez-vous que, moi aussi, je suis très proche de certains décembristes ? Vous avez certainement connu Youri Almazoff, en Sibérie. Je suis sa nièce. Évidemment, j'étais trop jeune lorsqu'il a été arrêté pour me souvenir de lui. Mais ma mère m'en a beaucoup parlé. Je voudrais vous demander une faveur : faites-moi le plaisir de venir souper à la maison le 18 juin prochain.

En souvenir de Youri Almazoff, Sophie accepta de grand cœur. Quand Mme Griboff se fut éloignée, ravie d'avoir si facilement obtenu gain de cause, Nicolas Tourguénieff chuchota :

— Elle est catholique !

— Ah ! oui ? murmura Sophie sans marquer la moindre surprise.

— Je veux dire qu'elle était orthodoxe et qu'elle s'est fait baptiser catholique. Elle, son mari, son fils... et ils ne sont pas les seuls ! Le prince Ga-garine, le comte Chouvaloff, Nicolaï... Il y a en France tout un petit clan de Russes qui ont changé — Dieu sait pourquoi ! — de religion. Sur eux règne la très vertueuse Mme Swetchine. Vous avez sûrement entendu parler d'elle !

— Oui, dit Sophie, sa renommée est venue jusqu'en Russie. C'est, dit-on, une sorte de sainte...

— Une sainte très entreprenante. Elle fait du prosélytisme. Quand on va chez elle, elle vous demande des nouvelles de votre âme comme elle vous demanderait des nouvelles de votre rhume de cerveau !

Sophie décela une pointe d'acrimonie dans l'opinion de Nicolas Tourguénieff sur les orthodoxes convertis au catholicisme. Cela se comprenait de la part d'un homme, qui, bien qu'émigré en France, se croyait plus russe que ses compatriotes restés chez eux. Il y avait certainement, dans cette petite colonie brillante et oisive, des rivalités, des jalousies, des divergences d'idées, que recouvrait tant bien que mal le vernis de la politesse française. Tous ces boyards travestis en dandys, tous ces propriétaires de terres et de serfs, devaient chercher à Paris une culture plus raffinée, une vie plus douce, une plus grande liberté ; mais ils trichaient avec eux-mêmes ; le fond de leur caractère était russe ; en s'expatriant, ils adoptaient les façons de la société cosmopolite et demeuraient asservis aux préjugés de leur lointaine patrie... Sophie s'arrêta au milieu de ses réflexions, surprise de leur incohérence et de leur sévérité. Devant ces exilés plus ou moins volontaires elle se sentait tantôt intransigeante comme une vraie Russe qui ne pardonnerait pas à ses concitoyens de préférer les plaisirs de l'Occident à ceux de son pays natal, tantôt méfiante comme une Française xénophobe qui souffrirait de voir des étrangers s'installer sur son sol. Un vieux monsieur très distingué l'ayant interrogée sur la dernière saison théâtrale à Saint-Petersbourg, elle crut avoir affaire à un Russe et apprit avec confusion qu'il s'agissait du comte de Sainte-Aulaire ; en revanche, une dame entre deux âges, exubérante et emplumée, qu'elle prenait pour une Française, se retourna d'un bloc en s'entendant appeler Nastassia Constantinovna. La France et la Russie échangeaient leurs masques. C'était un jeu de société dont Sophie était la devineresse. Il y eut un grand mouvement dans la salle : on chuchota que le comte de Momy arrivait. Mais l'annonceur détrompa tout le monde en clamant un nom inconnu, sans particule.

— Il avait pourtant promis de venir ? se lamentait Delphine. Je voulais lui demander s'il était exact que l'impératrice s'apprêtait à distribuer cent mille francs aux Sociétés de Charité maternelle.

— S'il ne vient pas, Guizot, lui, viendra, dit Nicolas Tourguénieff.

— Que voulez-vous que je fasse de Guizot ? Guizot, c'est le passé...

— Un passé qui pourrait renaître de ses cendres !

— Chut ! si on vous entendait !...

— Est-il possible que M. Guizot rencontre ici le comte de Momy ?

demanda Sophie.

— Eh ! oui, chère Madame, dit Nicolas Tourguénieff. C'est un miracle de notre princesse. Tous ses amis d'autrefois, Guizot en tête, étaient parmi les vaincus du coup d'État du 2 décembre. Après la proclamation de l'empire, elle aurait pu refuser sa porte aux triomphateurs. Mais elle est trop avide d'informations. Elle ne saurait vivre sans respirer le fumet des affaires publiques. Elle a donc invité chez elle les nouveaux dirigeants, sans répudier les anciens. Pour les contraindre tous à se réunir autour de son canapé, il fallait un tact, une diplomatie, dont bien peu de femmes sussent été capables !...

En parlant, il s'était rapproché du sofa sur lequel se tenait la princesse de Lieven, toujours à demi étendue, un éventail de jais palpitant devant son thorax squelettique.

— Que complotiez-vous encore ? dit-elle en dressant sa petite tête de serpent au bout d'un long cou décharné.

— Je faisais à Mme Ozareff les honneurs de notre société russe de Paris, dit-il.

— Il n'y a pas de quoi en être fier ! répliqua la princesse. Les défauts de chacun s'accusent à l'étranger. J'en sais quelque chose, moi qui ai passé les trois quarts de ma vie hors de mon pays. Mais que voulez-vous ? Je ne me sens bien qu'en France. Est-ce ma faute, si je ne suis pas née ici ?

Elle soupira, posa une main froide comme une grenouille sur la main de Sophie et poursuivit :

— Je regrette que notre chère Wanda de Kosa-kovska n'ait pu venir aujourd'hui ! Vous lui auriez parlé de sa sœur, la princesse Troubetzkoi !...

— Où est Wanda ? demanda le comte de Sainte-Aulaire.

— A Nice, je crois.

— En cette saison ?

— Oui, c'est une drôle d'idée ! Elle nous reviendra cuite comme une galette. Savez-vous, Madame, que c'est elle qui a incité M. Alfred de Vigny à écrire son poème sur les décembristes ?

— Un poème sur les décembristes ? murmura Sophie. Je n'en ai jamais entendu parler...

Son ignorance enchantait la princesse de Lieven. Elle exultait, la bouche grande et mobile, l'œil enflammé :

— Vous, l'une des principales intéressées ?... C'est un comble !... Pourtant, ce poème date de cinq ou six ans !... Il est vrai qu'il n'a pas

encore été publié !... J'en ai une copie manuscrite. Vous plairait-il d'en prendre connaissance ?

Sans attendre la réponse de Sophie, elle l'obligea à s'asseoir près d'elle et dit à une jeune fille, qui devait être sa secrétaire :

— Allez vite dans mon cabinet de travail. Ouvrez le tiroir de gauche. Vous trouverez, sur le dessus, un grand papier...

La jeune fille revint avec le poème et la princesse pria Nicolas Tourguénieff de le lire. Il s'affala dans un fauteuil et allongea sur un tabouret sa jambe malade. Quelques invités firent cercle autour de lui. Après avoir toussoté pour s'éclaircir la gorge, il commença d'un ton emphatique. Le poème était une sorte de dialogue, au bal entre un poète français et une jeune Russe, Wanda. Questionnée par le poète, Wanda lui raconta: comment sa sœur, une princesse, avait décidé l'accompagner son mari en Sibérie, pour y boire chaque matin, les larmes du devoir ». Les souffrances du prisonnier étaient décrites en termes véhéments :

La fatigue a courbé sa poitrine écrasée ;

Le froid gonfle ses pieds dans ces chemins mau

[vais ;

La neige tombe en flots sur sa tête rasée,

Il brise les glaçons sur le bord des marais...

A mesure que le poème se développait, Sophie était de plus en plus gênée par l'enflure du style et la fausseté de l'image. D'avoir partagé l'exil des décembristes la rendait maladivement sensible à toute altération de la vérité. Elle savait bien que cette œuvre avait été écrite pour glorifier ses amis, mais l'exagération lyrique, en cette affaire, la choquait davantage que ne l'eût fait l'indifférence. Quand elle entendait parler du « tombeau du mineur », de la femme soutenant le bras de son mari qui maniait « l'épieu », du lin tissé par elle pour un « linceul mortuaire », les souvenirs de Tchita se levaient, tous chauds, dans sa mémoire et protestaient. Elle revoyait le départ des décembristes pour les corvées, avec leur attirail de pique-nique. Nicolas et Youri Almazoff jouant aux échecs sur une pierre, au bord de l'eau, le général Léparsky prenant le thé avec ses détenus, les promenades en calèche avec Pauline Annenkoff, Marie Volkonsky, Nathalie Fonvizine — tout ce mélange d'amitié, de nostalgie, d'espoir, de contrainte, tout ce bonheur dans le malheur, que seul un être ayant vécu là-bas pouvait comprendre.

Cependant, Nicolas Tourguénieff, fronçant les sourcils et haussant la voix, lisait à présent la réponse du poète indigné aux révélations de

Wanda :

Tandis que vous parliez, je sentais dans mes

[veines

Les imprécations bouillonner sourdement.

Vous ne maudissez pas, ô vous, femmes ro-

[maines;

Vous traînez votre joug silencieusement.

Eponines du Nord, vous dormez dans vos

[tombes,

Vous soutenez l'esclave au fond des cata-

[combes...

Les regards convergeaient sur Sophie. Chacun guettait ses impressions. Elle en avait conscience et souffrait d'être ainsi livrée en spectacle. C'étaient toutes les épouses des décembristes, c'était elle-même qu'à travers la sœur de Wanda l'auteur comparait aux héroïnes de l'antiquité. Elle se sentait indigne de cet hommage. Qu'avait-elle fait d'extraordinaire en rejoignant son mari sur les lieux de sa déportation ? Pourquoi transformer Catherine Troubetzkoï et ses compagnes en statues du devoir, alors qu'elles étaient des êtres de chair et de sang, avec leur courage et leur faiblesse ?

Soudain, elle eut envie de crier : « Ce n'est pas vrai ! Nous n'étions pas si grandes, si nobles, si désintéressées ! Notre vie était moins tragique ! Moins tragique et plus triste dans la simplicité, la médiocrité, les petites jalousies, l'ennui quotidien, la dégradation des sentiments, l'usure des caractères ! De quoi se mêle-t-il, M. Alfred de Vigny, avec son inspiration pompeuse ? Qu'il nous laisse en paix ! Qu'il se taise ! » Mais elle n'avait plus le droit de détruire cette légende qui l'irritait. Elle n'était pas seule en cause. Ses amis, restés là-bas, avaient besoin de l'auréole des martyrs. Leur pardon, leur retour en Russie, seraient peut-être dus, quelque jour, à la publicité poétique faite autour de leur infortune. A cet égard, tout ce qui pouvait les rendre sympathiques, pitoyables, sublimes, méritait l'encouragement. " Tant pis pour la vérité pensa-t-elle, si leur bonheur est au prix d'un mensonge ! » Une fois de plus, comme à Tobolsk, par solidarité avec eux, elle renonçait à être elle-même. Prisonnière d'un mythe, il fallait qu'elle subît jusqu'au bout la honte d'être surestimée. Maintenant, dans une péroraison vengeresse, le poète s'en prenait à Nicolas I^{er} qui, malgré le temps passé, refusait l'amnistie aux rebelles :

Silencieux devant son armée en silence

Le Czar, en mesurant la cuirasse et la lance, Passera sa revue et toujours se taira.

C'était fini. Des dames soupirèrent derrière leurs éventails. Delphine se moucha avec émotion. Puis des exclamations se croisèrent :

— C'est génial ! Déchirant !

— Il faudra que je le recopie !

— Vigny est un grand poète !

— Je préfère Hugo !

— Parce qu'il s'est exilé ?

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda la princesse de Lieven à Sophie. Le tableau est-il ressemblant ?

Sophie banda sa volonté, essaya de sourire et murmura :

— C'est un très beau poème... Trop beau, peut-être... Enfin, je veux dire... nous ne méritons pas cet honneur... Après tout, nous n'avons fait que notre devoir de femmes...

— Allons donc ! s'écria la princesse de Lieven. Vous avez été admirables. Mais il ne vous appartient pas d'en juger. Pour ce qui est du récit, je pense que vous avez fait la part de la transposition poétique. M. Alfred de Vigny a mis bonne mesure de romantisme dans son propos. Il serait sûrement très touché d'apprendre que vous, une réchappée des geôles sibériennes, vous appréciez ses vers. Voulez-vous que je vous ménage une entrevue avec lui ?

— Non, non, je vous remercie, balbutia Sophie.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Cela m'embarrasserait plutôt...

Elle était furieuse de ne pas trouver de meilleure excuse à sa dérobade. Ces hommes, ces femmes, inconnus d'elle, et qui la considéraient avec avidité, lui ôtaient soudain toute assurance. Heureusement, la princesse de Lieven, prenant en pitié son désarroi, orienta la conversation vers un autre thème : les récents désaccords de la Russie et de la Sublime Porte, au sujet du protectorat du tsar sur les chrétiens grecs de l'empire ottoman. Bien que le prince Menschikoff eût présenté un ultimatum au sultan sur ce point et que l'ultimatum eût été rejeté, rien ne laissait croire à un risque de guerre.

— Les Turcs ne bougeront pas s'ils ne sont pas soutenus par la France, disait la princesse de Lieven. Et la France ne bougera pas, parce qu'il est sans exemple qu'un régime qui vient de s'installer et qui n'a pas encore consolidé ses assises se lance dans une aventure

militaire alors que ses frontières ne sont pas menacées.

Ce raisonnement était si clair, que tout le monde en parut convaincu. Seul, le comte de Sainte-Aulaire osa dire :

— Vous parlez de la France et vous oubliez l'Angleterre, princesse. L'Angleterre n'a pas les mêmes soucis intérieurs que nous. Lord Stratford de Redcliffe me semble tout à fait résolu à contrecarrer, à Constantinople, les desseins de la Russie. Ce faisant, il n'obéit pas seulement à la ligne générale de la diplomatie britannique, mais à une haine personnelle contre Nicolas I^{er} qui lui avait, si je ne m'abuse, refusé son agrément comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg...

— J'en aurais fait autant à la place du tsar ! s'écria la princesse de Lieven. Ce Redcliffe est un personnage sinistre. Quand il est passé par Paris, sa vue m'a donné le frisson. Sans compter qu'il portait une cravate noire et verte, le dimanche, dans mon salon, alors que vous avez tous, Messieurs, le bon goût de porter une cravate blanche !

Le rire de l'assistance alla en s'élargissant et la princesse reprit :

— Non, il n'y aura pas de conflit armé. Simplement, un marchandage de diplomates. Lord Aberdeen me l'a confirmé dans sa dernière lettre.

Sachant que la princesse entretenait une correspondance suivie avec le premier ministre d'Angleterre, quelques hommes, assoiffés de politique, la cernèrent de près, comme s'ils se fussent penchés sur une source. Sophie profita de ce mouvement pour s'éloigner. Par-delà un barrage de fracs sombres, elle entendait monter des noms, toujours les mêmes : Menschikoff, Redcliffe, Nesselrode, Ab-dul-Medjid... On avait oublié les décembristes. Ils comptaient si peu aujourd'hui, dans l'immense remuement des peuples !

Elle retrouva Delphine dans un cercle de dames qui devisaient de mode et de théâtre. Là non plus, elle ne se sentit pas à l'aise. Elle en conclut qu'elle était trop fraîchement arrivée en France pour ne pas souffrir de dépaysement. Comme on s'impose une discipline, elle se contraignit à rester une demi-heure encore, parlant aux uns et aux autres, souriant, l'œil attentif et l'esprit distrait. Enfin, elle prit congé de la princesse de Lieven, qui lui fit de grands compliments et la pria de revenir, aussi souvent qu'elle le voudrait. Elle se préparait à franchir la porte, lorsque l'annonceur cria :

— Son Excellence, monsieur le comte de Momy.

Un frémissement parcourut le salon, les invités se rangèrent sur deux haies et Sophie aperçut un homme en habit noir, la figure mince et pâle, le front dégarni, qui cambrait la taille en marchant, à la façon d'un militaire. Sur le passage du demi-frère de l'empereur, les

messieurs s'inclinaient un peu, les dames souriaient d'un air attirant. Il alla droit à la princesse de Lieven et lui baisa la main. Puis la foule les déroba aux yeux de Sophie. La soirée battait son plein. Sur les sièges bas, les femmes se réunissaient, semblait-il, non par affinité, mais par couleurs de robes ; les hommes, debout dans leurs fracs, le buste empesé, toutes décorations dehors, se rengorgeaient et parlaient d'abondance. Tous les visages, mêmes les plus vieux, portaient une expression tendue, surexcitée, d'acteurs en représentation. Sophie se faufila entre les groupes et déboucha au sommet du grand escalier, que bordaient des corbeilles de fleurs et des plantes vertes. -Le brouhaha des conversations s'éteignit dans son dos. Une agréable fraîcheur l'enveloppa. Deux couples, qui venaient d'arriver, montaient les marches à sa rencontre. Elle admira une jeune femme au décolleté royal, dont la traîne soyeuse glissait en sifflant à chaque pas, détourna la tête en passant elle-même devant une glace, et pria un valet de lui appeler sa calèche.

Après une semaine d'attente, Sophie se persuada que Nicolas Tourguénieff avait oublié sa promesse et décida d'acheter elle-même ce livre sur la Russie et les Russes dont il lui avait parlé. Ne sachant à quel libraire s'adresser, elle repassa, sans espoir, par la rue Jacob. A sa grande surprise, elle trouva le magasin ouvert. Derrière la vitre poussiéreuse de la devanture, s'alignaient, comme autrefois, des volumes aux reliures détériorées. Il était impossible de voir ce qui se passait à l'intérieur. Elle poussa la porte, reçut, comme une goutte d'eau sur le crâne, le tintement de la clochette, et découvrit une jeune femme au visage maladif et à la mise négligée, entourée de quatre enfants ; le cadet pouvait avoir deux ans et l'aîné douze à peine.

— M. Vavas seur est-il là ? interrogea Sophie.

— Non, Madame, dit la jeune femme en s'avancant pour l'accueillir.

— Je suis une de ses vieilles amies. J'aimerais avoir de ses nouvelles. Peut-être pourriez-vous ?...

La jeune femme secoua la tête négativement, le regard craintif. Deux de ses enfants se collèrent contre ses jupes. Comme elle continuait à se taire, Sophie se demanda qui elle était : une parente, une voisine chargée de garder la boutique ?

— M. Vavas seur vous a bien dit où on pouvait le joindre ! reprit-elle. Vous êtes de sa famille ?

— Je suis sa femme.

Sophie tomba de haut : son interlocutrice devait avoir vingt-huit ans, alors que Vavas seur marchait sur la soixantaine. De toute façon, il était surprenant que ce célibataire farouche se fût résigné au mariage.

— Comme je suis heureuse de vous connaître ! dit Sophie. Peut-être vous a-t-il parlé de moi ? Je suis Sophie Ozareff... Sophie de Champlitte, si vous préférez...

Un sourire détendit les traits fatigués de Mme Vavas seur.

— Oh ! s'écria-t-elle, bien sûr qu'il m'a parlé de vous ! Il sera si content quand il saura que vous êtes revenue ! Mais comment avez-vous fait pour quitter la Russie ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. L'essentiel est que j'y sois

parvenue. Maintenant, me voici en France, et libre pour toujours ! Où est votre mari ?

— En prison, dit Mme Vavas seur.

Sophie ne fut qu'à demi étonnée.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle. Qu'a-t-il fait ?

Mme Vavas seur leva les yeux au plafond et soupira.

— Vous le demandez ? Toujours la même chose ! Il a conspiré contre le gouvernement !

— Contre quel gouvernement ?

— Contre tous. Mais c'est le dernier en date qui l'a fait coffrer ! A partir du moment où Louis-Napoléon a été élu Président de la République, Augustin est entré en guerre contre lui. En a-t-il imprimé des pamphlets, des journaux clandestins, des proclamations révolutionnaires ! C'est sûrement notre concierge qui l'a dénoncé !

— Il a, en effet, une tête de mouchard, dit Sophie. Je comprends qu'il m'ait si mal reçue quand je suis venue la première fois !

— Vous êtes déjà venue et le magasin était fermé ? c'est stupide, je n'ouvre plus que deux ou trois fois par semaine ! Il y a si peu de clients, que c'est plutôt pour aérer que pour vendre ! Quand mon mari reviendra, il faudra qu'il se refasse un achalandage.

— Il n'a pas été condamné pour longtemps, j'espère ?

— On ne sait pas au juste. Une première fois, il a été arrêté avec ses amis après le coup d'État du 2 décembre et libéré au bout de six mois. Aussitôt, il a récidivé. Et je t'écris, et je te comploté !... En octobre dernier, ils l'ont repincé. Là, il en a pris pour un an et un jour. Mais j'ai fait une demande. Je pense qu'on le relâchera avant terme. Ça m'arrangerait bien ! Un père de famille ! Un homme âgé ! Un commerçant payant patente !...

— Où l'a-t-on incarcéré ?

— A Sainte-Pélagie. Je vais le voir là-bas régulièrement.

— Ne pourrais-je le voir, moi aussi ?

— C'est bien facile ! Évidemment, il vous faudrait une autorisation spéciale, parce que vous n'êtes pas une parente. Mais je connais un commis à la Préfecture de Police qui m'arrange tous les laissez-passer que je veux en vingt-quatre heures. Après-demain, cela vous conviendrait ?

— A merveille ! Si je pouvais faire quelque chose pour lui !...

— Oh ! oui, dit Mme Vavas seur en joignant les mains, vous avez

sûrement des relations dans les hautes sphères !

Elle était simplette et touchante, parmi ses bambins mal tenus. Vraisemblablement, elle ne comprenait rien à la politique, béait d'admiration devant la science de son mari et tremblait qu'il ne finît plus mal encore, la laissant sur la paille avec sa nichée.

— J'irai donc vous chercher, après-demain, à deux heures, reprit-elle. Où habitez-vous ?

— 81, rue de Grenelle, dit Sophie.

Et, se souvenant du but de sa visite, elle demanda :

— Pendant que j'y pense, n'auriez-vous pas un livre de Nicolas Tourguénieff : *La Russie et les Russes* ?

— Peut-être bien. Je remplace mon mari au magasin, mais je ne suis guère au courant. Tous les livres sur la Russie sont dans ce coin. Regardez vous-même...

Pendant que Sophie se dirigeait vers le fond de la boutique, le plus jeune fils de Vavasseur, qui rampait par terre, se cogna le front au comptoir et éclata en sanglots. Sophie le ramassa, le berça et le rendit à sa mère. C'était un bambin bouffi et triste. Mme Vavasseur le moucha et, énervée, donna une taloche au plus grand, qui attachait des chaises ensemble avec une ficelle.

— Vous avez de beaux enfants ! dit Sophie. Comment se nomment-ils ?

— Le petiot, c'est Maximilien-François-Isidore...

Sophie eut un sourire amusé.

— Oui, reprit Mme Vavasseur, à cause de Robespierre, le moyen c'est Pierre-Joseph, à cause de Proudhon ; l'aîné c'est Claude-Henri, à cause de Saint-Simon...

Sophie contempla avec attendrissement ces grands hommes retombés en enfance.

— Et la fille ? dit-elle.

— Anne-Joseph. Comme Théroigne de Méricourt !

— Un héritage lourd à porter !

— Moi, je n'aime pas tellement ces prénoms ! J'ai dit à mon mari que c'était ridicule ! Mais allez donc lui faire entendre raison !...

Sur un rayon, à hauteur d'homme, Sophie découvrit l'ouvrage de Nicolas Tourguénieff, en trois volumes. Elle les mit de côté et continua de fouiller parmi les bouquins, dont la poussière lui veloutait les doigts. Plus loin, s'alignaient quelques exemplaires d'un opuscule à

couverture bleue : *Le peuple russe et le socialisme, lettre à Monsieur J. Michelet, professeur au Collège de France*. Elle sortit l'une de ces brochures et la feuilleta.

— Mon mari connaissait l'auteur, dit Mme Vavas seur. Alors, il a pris beaucoup de ces petits livres en dépôt. Mais ça ne se vend pas du tout !

Sophie lut le nom sur la couverture : Iscander.

— Il a signé Iscander, mais son vrai nom c'est Herzen, reprit Mme Vavas seur. Alexandre Her-zen... Un Russe... Il est venu souvent au magasin. Un homme gentil, distingué, qui a dû quitter son pays à cause de ses opinions politiques. Vous n'en avez pas entendu parler, là-bas ?

— Si, dit Sophie. A Tobolsk, en Sibérie. Mais je n'ai rien lu de lui.

Elle revit les jeunes, exaltés du complot de Pétrachevsky discutant de Bakounine, de Proudhon, de Herzen, dans le salon de l'inspecteur de la prison. Tout se tenait. De pays en pays, d'année en année, le même fil liait ceux qui combattaient pour une liberté insaisissable et changeante.

— Habite-t-il encore la France ? demanda-t-elle.

— Plus maintenant, dit Mme Vavas seur. On l'a expulsé, voilà bien deux ans, parce qu'il avait publié des choses contre le gouvernement. Vous savez qu'il a perdu sa mère et son fils dans un naufrage, au large d'Hyères ? Puis c'est sa femme qui est morte. Entre nous, elle lui avait fait porter les cornes ! Maintenant, il est comme fou de chagrin. Il vit à Londres. Vous prenez ce livre ?

— Oui, dit Sophie.

Elle dut insister pour payer son acquisition. Mme Vavas seur la retint et l'obligea à boire un doigt de madère. Anne-Joseph et Pierre-Joseph se disputaient, tirant chacun sur la jambe d'une poupée. Maximilien-François-Isidore avait trouvé une épingle dans une rainure du parquet et il fallut la lui confisquer, malgré ses cris. A l'écart de la bousculade, Claude-Henri, un livre sur les genoux, coloriait des images en chantonnant. Maintenant que les enfants s'étaient habitués à la visiteuse, leur naturel reprenait le dessus. Mme Vavas seur, toujours l'œil sur l'un ou sur l'autre, pouvait difficilement soutenir une conversation. Elle finit par gémir :

— Il leur faut un père à ces petits ! Ils me rendront folle !

Et, comme Sophie s'apprêtait à prendre congé, elle la pria de l'appeler désormais Louise.

A peine rentrée chez elle, Sophie parcourut l'ouvrage de Nicolas Tourguénieff, qu'elle trouva sérieux, documenté, équitable. Les pages consacrées à ses camarades décembristes témoignaient d'une amitié sincère. Son plan d'émancipation des serfs était cohérent. Mais elle avait l'impression que, tout cela, elle le savait avant de l'avoir lu. En revanche, la brochure de Herzen lui procura le choc d'une révélation. Répondant à Michelet qui accusait la Russie d'être un État barbare, il se déclarait d'accord avec l'auteur sur toutes les critiques adressées au gouvernement, mais prenait avec fureur la défense du peuple. Pour lui, la seule force qui pouvait s'opposer à l'autocratie délirante du tsar, c'était la masse paysanne. Et cela parce que les serfs ignoraient la propriété individuelle et vivaient en associations communales sur les terres d'autrui. Ainsi, avaient-ils dans leur sang la notion du « communisme », qui, un jour, changerait la face du monde. « Quel bonheur pour le peuple russe d'être resté en dehors de tout mouvement politique, en dehors même de la civilisation européenne, qui, nécessairement, lui aurait miné sa commune, écrivait Herzen... L'Europe, à son premier pas dans la révolution sociale, rencontre ce peuple qui lui apporte une réalisation rudimentaire, demi sauvage, mais enfin une réalisation quelconque du partage continu des terres parmi les ouvriers agricoles... L'homme de la Russie future c'est le moujik, comme l'homme de la France régénérée sera l'ouvrier... » En fin de compte, tout en préconisant de jeter bas le régime actuel, Herzen n'indiquait pas par quoi le remplacer. Son seul espoir, il le mettait dans la communauté agraire. N'était-ce pas une gageure d'intellectuel ? Sophie reposa le livre. Le calme de sa demeure parisienne l'étonna, après les sentiments qui l'avaient agitée. L'abat-jour de la lampe dessinait un cercle de lumière, au milieu duquel elle était assise. Par la fenêtre entrouverte sur le crépuscule du jardin entraient les pépiements des oiseaux qui tournoyaient autour de leurs nids. Bientôt, Justin viendrait annoncer à Madame qu'elle était servie. Elle passa la main sur ses yeux fatigués. « C'est étrange, songea-t-elle, j'arrive en France, tout heureuse d'avoir quitté la Russie, et les premiers livres que je lis sont précisément des livres sur la Russie !... »

Louise vint à l'heure dite, flanquée d'Anne-Joseph et de Claude-Henri. Comme Sophie s'étonnait qu'elle ne fût pas seule, elle expliqua :

— Les enfants ont l'habitude. Je les emmène toujours là-bas, à tour de rôle, pour que leur père les voie...

Elle tenait un paquet sous chaque bras. Sa capote de paille, aux crevés garnis de rubans cerise, était deux fois trop grande pour son visage émacié. Claude-Henri portait une longue blouse bleue sur un pantalon court et une casquette de velours à visière vernie. Anne-Joseph se guindait dans une jupe rose évasée, d'où dépassaient des pantalons à festons. Visiblement, ils s'étaient tous endimanchés pour cette visite. Sophie prit deux bouteilles de champagne qu'elle avait fait monter de la cave.

— Oh ! il ne faut pas ! susurra Louise. Vous le comblez !...

On se serra, à quatre, dans la calèche. Quand Sophie ordonna à Basile de les conduire à Sainte-

Pélagie, il arrondit un œil scandalisé et se fit répéter l'adresse. Pendant tout le trajet, à travers les rues ensoleillées, les enfants jabotèrent comme s'ils s'étaient rendus à la promenade. Dans la rue du Puits-de-l'Ermite, la prison les prit sous son ombre. C'était une bâtisse grise, massive, dont la façade menaçait ruine, malgré les grossiers raccords de maçonnerie qui en rompaient la continuité. Par endroits, s'ouvraient des fenêtres étroites et fortement grillagées. La calèche s'arrêta. On mit pied à terre. Des passants se retournèrent en chuchotant. Louise frappa la porte avec son lourd marteau de fer.

— Il y a de tout à Sainte-Pélagie, dit-elle. Même des condamnés de droit commun. Mais on ne mélange pas les genres. Les politiques sont groupés au Pavillon des Princes !

Ces derniers mots furent prononcés par elle avec une nuance de fierté. Des pas se rapprochèrent. Un judas s'ouvrit sur un gros œil luisant. Louise montra les permis de visite et le vantail pivota sur ses gonds avec un bâillement affamé. Dans le vestibule, le guichetier, bonhomme, examina encore une fois les papiers, tapota la joue des enfants qu'il avait l'air de bien connaître, toisa Sophie de la tête aux pieds et chargea le gardien de conduire « la petite famille » jusqu'à M. Vavasseur.

On s'engagea dans une galerie sombre et fraîche, aux murs suintants d'humidité. De part et d'autre de ce passage s'alignaient des portes énormes, dont les verrous occupaient le quart de la surface. Avant même de s'en être rendu compte, Sophie fut saisie par l'odeur de la prison. Les narines ouvertes, elle se crut revenue en Sibérie, dans quelque centre de triage. Partout, la misère humaine sentait mauvais. Mais, sur ce fond de puanteur internationale, jouaient des variations infinies. Ainsi, les relents de cuisine étaient différents. Les exhalaisons du chou aigre et du kwass, caractéristiques de la Russie, étaient remplacées ici par celles du pot-au-feu et de la piquette. On entendait des grognements, des toux, derrière les parois aveugles. Cette

termitière était habitée dans ses moindres alvéoles.

— C'est par là qu'on va au Pavillon des Princes, dit Louise. Au début, mon mari couchait dans un dortoir, avec vingt autres détenus, ensuite, on l'a logé à la Grande Sibérie.

— La Grande Sibérie ? dit Sophie intriguée. Qu'est-ce que c'est ?

— Une salle importante, au cinquième, pour plusieurs prisonniers. On l'appelle ainsi parce qu'elle est la plus froide» Mon époux, qui est fragile des bronches, a demandé à changer. Maintenant, il a sa chambre particulière, au quatrième. Je l'ai meublée avec des objets de la maison, pour qu'il se sente un peu chez lui...

Sophie songea aux femmes des décembristes arrangeant les cellules de leurs maris dans le bain de Pétersbourg. Décidément, il existait des similitudes troublantes entre les régimes pénitentiaires des pays les plus éloignés.

Elles abordèrent un large escalier de pierre. On était chez les politiques. L'atmosphère changea. Si le premier étage, réservé à l'administration, était calme, au deuxième, déjà, Sophie remarqua une grande agitation. Toutes les portes sur le couloir étaient ouvertes. Des jeunes gens barbus fumaient la pipe autour d'un poêle en fonte, sur lequel mijotait une marmite. Sans doute mangeait-on à n'importe quelle heure dans cette maison — quand l'ennui vous prenait. Quelques détenus saluèrent avec empressement Mme Vavasseur. Elle leur demanda :

— Mon mari est-il là-haut ?

— Probablement, nous ne l'avons pas vu de la journée.

Au-dessus, éclatèrent des rires de femmes. Deux lorettes effrontées coquetaient, dans l'encadrement d'une porte, avec un prisonnier invisible. Dans le même corridor, une vieille mère, en capeline de veuve, se promenait à petits pas avec son fils, qui baissait la tête. Au troisième, toute une chambrée se disputait Sophie entendit :

— ... Liberté étranglée... la personnalité du tyran... Tant que le peuple... je te dis que tant que le peuple !... Non, non, il faut renverser et reconstruire !...

Puis les clameurs se turent. Une femme chanta. Elle avait une belle voix triste. Sophie s'arrêta, essoufflée. Ce malaise lui rappela son âge. Elle posa une main sur sa poitrine.

— Encore un étage, dit Louise.

Elles reprirent leur ascension. Une créature très peinte et très parfumée descendait les marches à leur rencontre. Les enfants la regardèrent avec stupeur, comme si elle eût été un cerf-volant qui

passait.

— C'est inadmissible ! siffla Louise.

Le gardien qui la précédait soupira :

— Eh ! oui, que voulez-vous ? Il n'y a plus de moralité dans cette maison ! On devrait pouvoir y venir en famille ! Et c'est tout juste si on ne s'y fait pas raccrocher pis que dans la rue des Fossés-du-Temple ! Vous voilà arrivées. Je vous laisse...

Louise arrangea son chapeau, tira la blouse de son fils, défripa la jupe de sa fille et, rayonnante d'allégresse conjugale, tapa d'un doigt léger à la porte d'une cellule.

— Entrez ! grogna une voix rogue.

Elle ouvrit le battant, poussa ses enfants devant elle, attendit qu'ils eussent fini d'embrasser leur père, et annonça :

— Augustin, j'ai une surprise pour toi ! Regarde !...

En franchissant le seuil, Sophie aperçut, dans un fauteuil, un vieillard décharné, le col de la chemise ouvert, les cheveux gris en désordre, la prunelle brillante comme un tesson de bouteille. Il se leva et considéra Sophie longuement. Ses rides tremblaient, s'envolaient. Il rajeunissait à vue d'œil. Enfin, il grommela :

— Je savais que vous étiez arrivée à Paris !

— Est-ce possible ? dit-elle.

— A Sainte-Pélagie, on est mieux renseigné que partout ailleurs ! Les nouvelles se télégraphient vite du monde extérieur à la prison ! Ah ! chère Sophie ! confidente et alliée de mes premiers combats, quel bonheur de vous revoir ! J'ai su votre tragique aventure ! Vous êtes restée fidèle, en Russie, à votre vocation révolutionnaire, comme je suis resté fidèle à la mienne, en France ! Mais vous êtes libre, et je suis encore au cachot ! Vous allez tout me raconter ! Il me faut des détails !...

Il lui avait saisi les mains et plongeait un regard exigeant dans ses yeux. Elle était lasse de se répéter. D'un jour à l'autre, sa relation des faits lui semblait moins sincère. Comme si elle eût récité un monologue, dont elle connaissait d'avance l'effet sur le public. Elle se demandait même si, à force de parler d'elle et de ses amis, elle ne versait pas dans cette fausse littérature qu'elle reprochait aux thuriféraires des décembristes. A contrecœur, elle évoqua pour Vavasseur la révolte du 14 décembre, les années de bagne et d'exil, la fraternité qui liait entre eux les prisonniers, la mort de Nicolas... Il l'écoutait avec passion. Son visage était secoué de tics. Enfin, il s'écria :

— Votre sacrifice n'aura pas été vain !

— C'est ce qu'on dit toujours quand on veut consoler quelqu'un d'une défaite ! murmura-t-elle.

— Dans une affaire pareille, il n'y a pas de défaite, il n'y a que des temps de répit, pendant lesquels de nouveaux combattants relèvent les anciens !

— Peut-être, mais je constate que les années passent, que les générations se succèdent, et qu'on trouve toujours la même race de gens au pouvoir et la même race de gens en prison.

— Patience ! Nous avançons !...

— En tournant en rond dans vos cellules ?

— Non, non, assez de politique ! s'exclama Louise avec une brusque énergie.

Elle obligea son mari et Sophie à s'asseoir et déballa les paquets, qui contenaient, l'un des livres, l'autre une tarte. Anne-Joseph alla chercher des assiettes et des verres dans un buffet qui, certainement, n'avait pas été fourni par l'administration. Pour le reste, le mobilier se composait de sièges dépareillés, d'une table à écrire, d'un lit de "sangles, d'une cuvette et d'un pot à eau. Dans un coin, par terre, s'élevaient des piles de papiers. Le jour venait par une fenêtre carrée aux gros barreaux de fer. La cellule pouvait mesurer cinq pas sur six. Aux murs, pendaient quelques estampes de 1848 représentant des combats de barricades et une caricature de Napoléon III.

— Comment se fait-il qu'on vous autorise à garder ces gravures ? demanda Sophie.

— Je suis ici chez moi, répliqua fièrement Vavasasseur. On a le droit de m'incarcérer, mais pas de m'arracher mes convictions !

— Décidément, l'empire français est plus tolérant que l'empire russe ! Au bagne de Pétersbourg, nous pouvions meubler nos cellules à notre guise, mais il eût fait beau voir que l'un de nous accrochât aux murs des images subversives ! Etes-vous astreints à des corvées ?

— Il ne manquerait plus que ça ! Notre statut est celui des prisonniers de guerre ! Pour le ménage, ce sont des auxiliaires, des prisonniers de droit commun, qui s'en chargent, moyennant quinze francs par mois.

— Et la nourriture ?

— Elle est convenable. Si nous ne voulons pas de l'ordinaire, nous pouvons manger à la cantine ou nous faire apporter des repas du restaurant.

— Mais votre correspondance est surveillée ?

— Je le suppose. En tout cas, on nous laisse écrire ce que bon nous semble et les lettres arrivent à destination.

— Chez nous, les cellules n'étaient bouclées que pour la nuit.

— Chez nous aussi. Le reste du temps, nous pouvons nous promener dans la prison, aller d'une cellule à l'autre, descendre dans la cour à n'importe quelle heure, organiser des réunions, recevoir des amis, donner des dîners de plusieurs personnes dans notre cellule...

— En somme, il ne vous manque que de pouvoir sortir !

— Nous le pouvons, de temps en temps, à condition d'être rentrés pour minuit.

Sophie hocha la tête d'un air entendu : le général Léparsky n'avait rien inventé.

— A quand la prochaine sortie ? demanda-t-elle.

— Dans un peu plus d'un mois, dit Louise vivement. On fera une petite fête à la maison !

Ses yeux brillaient d'un bonheur timide. Longtemps, Sophie et Vavasseur discutèrent de leurs expériences pénitentiaires respectives, comparant les geôles russes et françaises, appréciant ceci, critiquant cela, gravement, en connaisseurs. Puis pendant que Anne-Joseph disposait les assiettes et les verres sur la table, Sophie se leva pour lire les inscriptions taillées dans la pierre des murs. Parmi une confusion de noms et de dates, elle déchiffra quelques citations vengeresses : « Presque toujours, c'est par la loi qu'on persécute et qu'on tyrannise. — Lamennais. » « Meurs s'il le faut, mais dis la vérité ! — Marat. » « Parler sans agir est la forme la plus vile de la trahison... — Vavasseur. »

Elle se rassit en pensant : « Il n'a pas changé. » Et elle en éprouva une gêne, comme si elle se fût essoufflée à marcher aux côtés d'un homme plus jeune qu'elle.

— Comment avez-vous trouvé la France ? de-manda-t-il soudain.

— Merveilleuse ! dit-elle, prise au dépourvu.

Il fronça les sourcils.

— Ça y est, tu recommences ! dit Louise. Ne peux-tu parler d'autre chose ? Regarde ce que Madame t'a apporté !

Sophie avait oublié les deux bouteilles de champagne. Elle les posa sur la table. Vavasseur empoigna l'une d'elles et se mit à la décapuchonner, en marmonnant :

— C'est bien aimable...

Puis il reprit :

— Ainsi, vous avez trouvé la France merveilleuse ?

— Par comparaison avec la Russie, oui, dit Sophie.

— Ce régime ?...

— Je ne peux pas le juger encore. Mais je suis obligée de constater qu'après avoir goûté de la république, la majorité des Français a voté le retour à l'autocratie. Pour quelqu'un qui met la volonté du peuple au-dessus de tout, il est difficile de négliger ce fait !

Le bouchon sauta au plafond ; la mousse déborda du goulot, les enfants battirent des mains ; Vavasseur inclina la bouteille au-dessus des verres.

— Je ne sais qui vous avez rencontré depuis votre arrivée ici, mais permettez-moi de vous dire qu'on vous a mal renseignée ! gronda-t-il. Le peuple a été dupé par un aventurier qui, tout en se proclamant fidèle au principe du suffrage universel, n'a jamais eu d'autre ambition que de gouverner seul. S'il a réussi son coup d'État du 2 décembre, c'est qu'il avait préalablement endormi les masses ouvrières par des promesses. Et puis, il avait l'armée pour lui. En un tournemain, tous les chefs de l'opposition ont été arrêtés, expulsés... Edgar Quinet, Victor Hugo, Dussoubs et j'en passe... On a déporté des hommes par centaines, à Cavenne, en Algérie... Journaux interdits, organisations secrètes démantelées, la police fourrant son nez partout ! La paix par le vide, la sagesse par la menace !...

— C'est terrible ! dit Sophie. Je n'ai pas su cela...

— Parce que vous n'avez pas frappé à la bonne porte en arrivant à Paris !

— S'il en est ainsi, le pouvoir impérial ne compte plus d'opposants !

— On ne peut faucher d'un seul coup toutes les têtes qui dépassent. La république a été pendant quatre ans le gouvernement légal du pays. Grâce à elle, des doctrines se sont propagées dans la masse, des espérances sont nées, que le despotisme, si brutal soit-il, ne parviendra plus à étouffer. La police nous traque, les mouchards sont partout. Mais, déjà, un mouvement se dessine parmi la jeunesse du Quartier latin, dans les ateliers, dans les usines et même dans certains salons !...

Il leva son verre.

— A la république ! dit-il.

— Tu en as donné trop aux enfants ! dit Louise.

— Un jour pareil, ça ne pourra pas leur faire de mal !

On trinquait, on but, et Vavas seur s'essuya la moustache. Ses yeux scintillaient d'une joie haineuse.

— Un de ces quatre matins, tout pétera ! dit-il.

Louise découpa la tarte. Sophie pensa que la

France avait un visage bien différent suivant qu'on la regardait du salon de la princesse de Lieven ou d'un cachot de Sainte-Pélagie. Où était la vérité ? Entre les deux extrêmes, sans doute. L'humeur du pays n'était ni aussi claire que le prétendaient les partisans de l'empereur ni aussi sombre que l'affirmaient ceux de la république. Et pourtant, irrésistiblement, c'était à ces derniers qu'elle était tentée de donner raison. Elle écouta avec intérêt Vavas seur lui parler de certains professeurs de l'Université qui refusaient de prêter serment, des étudiants qui transportaient des brochures illégales publiées à l'étranger, des jeunes avocats qui organisaient entre eux des conférences politiques hebdomadaires...

Parfois, un prisonnier frappait à la porte, entrebâillait le battant, disait : « Oh ! pardon ! Tu es occupé ! » et s'en allait. Anne-Joseph, ayant fini sa tarte, recousait des boutons aux chemises de son père. Claude-Henri se balançait sur sa chaise au risque de la casser. Sa mère lui allongea une claque. Il se mit à pleurer. Elle le menaça de le donner au guichetier s'il n'était pas sage.

— Ça m'est égal ! dit-il.

Vavas seur l'envoya au coin, pour insolence. Puis il remplit les verres, une seconde fois. Le champagne l'attendrissait. Il passa un bras autour des épaules de sa femme.

— Ah ! ma petite Louise ! dit-il. Je t'en fais voir ! Mais avant trois ans, nom de Dieu, nous aurons gain de cause !...

— Depuis le temps que tu me répètes ça, murmura-t-elle.

— J'y pense, pour ma prochaine sortie, j'inviterai Proudhon à la maison ! Je veux que notre amie fasse sa connaissance ! Ça c'est un homme ! Un génie ! Un voyant ! Je me prosterne devant lui !...

Il vida son verre, clappa de la langue et rectifia :

— Je me prosterne devant lui, mais je ne suis pas toujours d'accord avec ses idées. Vous savez qu'il a passé un bon bout de temps à Sainte-Pélagie ? C'est même là qu'il s'est marié ! On l'a libéré l'année dernière. Depuis, il se tient coi !

Un souffle d'air tiède entra par la fenêtre, portant un parfum si

capiteux, que Sophie demanda :

— Qu'est-ce que ça sent ?

— Nous sommes à deux pas du Jardin des Plan-282 tes, dit Louise.
Dès qu'il fait chaud, l'air embaume !

— Une délicate attention de plus à notre égard ! s'écria Vavas seur.
Et malgré ça, je ne suis pas content !...

— Je peux revenir du coin ? demanda Claude-Henri.

— Non, dit le père.

Des pas précipités retentirent dans l'escalier. Un chœur de voix fortes entonna *la Marseillaise*. Au loin, d'autres voix, moins nombreuses, répondirent par *O Richard, ô mon roi !* Les deux hymnes ennemis se mêlèrent en une cacophonie, coupée de hurlements. Vavas seur éclata de rire :

— Vous entendez ? Quel charivari ! C'est devenu une tradition ! Il y a encore quelques orléanistes à Sainte-Pélagie. Chaque soir, à la même heure, les républicains leur donnent l'aubade et ils répondent. A part ça, on s'aime bien, on se respecte, vu qu'on est tous des victimes de ce Robert-Macaire couronné !

— Que faites-vous toute la journée ? demanda Sophie.

— J'écris, j'écris pour mettre au point ma théorie de l'État, dit-il.
Une grosse affaire ! Entre nous, je n'ai jamais aussi bien travaillé qu'en prison !

— Il est pourtant grand temps que tu en sortes ! dit Louise.
Madame m'a promis qu'elle verrait, de son côté, si elle pouvait faire quelque chose pour toi...

— Je n'ai pas tellement de relations ! dit Sophie. Peut-être que, par la princesse de Lieven...

— Celle-là, ricana Vavas seur, c'est une drôle de citoyenne ! Elle ménage la chèvre et le chou. Une risette à l'empire, une à la république, une à la

France, une à la Russie... Tous ces Russes riches, séduisants, cultivés, me paraissent trop aimables pour être honnêtes. Ils sont à Paris par amour de la démocratie ou de l'art, mais tel conseiller de commerce en off ou en sky étudie avec soin nos usines, tel officier d'artillerie à la retraite examine nos fonderies par curiosité personnelle et, de là, va à Liège et à Seraing continuer ses investigations, telle femme du monde donne des réceptions pour faire bavarder nos ministres...

— Dites tout de suite que vous prenez tous les Russes de Paris pour

des espions !

— Ce n'est pas pour rien que le tsar les laisse séjourner à l'étranger !

Sophie se domina. Elle ne comprenait plus pourquoi elle s'était emportée. N'avait-elle pas été agacée elle-même par quelques Russes trop francisés qu'elle avait rencontrés chez la princesse de Lieven ? En vérité, si elle était disposée à critiquer ces expatriés somptueux, elle ne tolérerait pas qu'un autre le fît à sa place. Comme s'il y avait eu entre elle et eux des liens de famille qui l'autorisaient à les juger sévèrement tout en leur gardant sa sympathie, alors qu'un Vavas seur, qui les considérait d'un point de vue strictement français, ne pouvait émettre à leur égard que des avis entachés d'ignorance, de sottise et d'aigreur. Louise était consternée.

— Tu vois, Augustin, dit-elle, tu as fait de la peine à Madame ! Cette princesse aurait pu t'aider...

— Mais je ne demande pas mieux ! dit-il en riant. Même si Arsène Houssaye me proposait ses services pour me tirer de Sainte-Pélagie, je lui tendrais les deux mains !

Sophie rit à son tour.

— Je m'étonne, dit-elle, que vous attaquiez les Russes de France après avoir connu Herzen.

— C'est vrai, convint Vavas seur. Celui-là, c'est un pur, un frère. Mais citez m'en d'autres qui lui ressemblent ?

On rappela Claude-Henri de son coin. Une cloche sonna. Il était temps de partir. Les adieux des époux furent tendres.

— Tu n'as besoin de rien ? disait Louise. Je t'ai laissé de la tarte... La prochaine fois, je te rapporterai tes chaussettes raccommodées...

Il souleva son fils et sa fille, ensemble, dans ses bras, les embrassa, les reposa à terre, puissant, fatigué et doux — père de famille en même temps que lutteur politique.

En sortant de la prison, Sophie retrouva avec plaisir la lumière et l'animation du monde libre. Le crépuscule n'avait pas encore assombri les rues. Un soleil rouge brillait dans les plus hautes fenêtres des maisons. Le cocher bavardait avec un factionnaire nonchalant, adossé à sa guérite. Louise suggéra de rentrer à pied pour donner de l'exercice aux enfants. Cette proposition enchantait Sophie et elle renvoya Basile, qui partit, vexé, conduisant les chevaux du bout des doigts.

Les deux femmes prirent par les quais de la Seine. Anne-Joseph et Claude-Henri marchaient devant elles en se tenant par la main. A hauteur de Notre-Dame, Louise soupira.

— Que c'est beau ! Dire qu'il ne voit pas ça !

— Le voyait-il quand il était libre ? demanda Sophie.

L'enveloppe avait été timbrée en Prusse ; l'écriture de l'adresse était inconnue de Sophie ; elle fit sauter le cachet et trouva une lettre de Ferdinant Wolff. L'étonnement, la joie, la crainte l'attaquèrent avec une violence telle, que sa raison, un instant, vacilla. Que faisait-il en Allemagne ? Avait-il été libéré ? S'était-il enfui ? Mais non, la lettre portait en tête : « Tobolsk, le 23 mars 1853. » Des nouvelles vieilles d'à peine trois mois ! C'était inespéré. Elle se précipita dessus, comme une affamée :

« Chère grande amie,

« Je vous ai écrit plus de dix fois à Kachtanovka, mais, sans doute, aucune de mes lettres n'est-elle arrivée jusqu'à vous comme aucune des vôtres n'est arrivée jusqu'à vos amis. Si, pourtant : Marie Frantzeff, qui, en sa qualité de fille du procureur du gouvernement est, plus ou moins, à l'abri de la censure, a reçu le mot que vous lui avez envoyé quand vous avez décidé de quitter la

Russie. C'est ainsi que j'ai su votre future adresse à Paris. Convaincu que vous y êtes maintenant, je profite d'une occasion exceptionnelle : un jeune diplomate allemand, de passage à Tobolsk, veut bien se charger de vous faire parvenir ces quelques lignes, que j'écris en hâte. Le fait que vous soyez en France facilitera la correspondance entre nous. Vous pourrez me répondre à l'adresse ci-dessous, à Berlin, aux bons soins du Dr Gottfried August König. Comme vous devez être heureuse, chère Sophie, d'avoir retrouvé votre pays ! Vous l'aimez tant ! Vous en parliez si bien ! Je me rappelle encore ce que vous m'en disiez, lorsque nous visitions ensemble cette maison de Tobolsk, aujourd'hui transformée, grâce à vous, en dispensaire. Les minutes passées près de vous, dans ces pièces glacées, délabrées, sont parmi les plus belles de mon existence. Je reviens souvent à ces souvenirs pour reprendre courage et pour m'attrister tout à la fois. Égoïstement, je regrette que vous vous soyez davantage éloignée de moi en vous fixant à Paris. J'ai peur que la distance, le changement de vie, le brillant de la civilisation occidentale, ne vous fassent oublier vos amis de Sibérie. Dites-moi ce que vous devenez ! Décrivez-moi votre maison, vos meubles, vos robes, votre coiffure !... C'est très important pour un vieil ours dans mon genre ! Avec ces détails, je me fabriquerai des rêves délicieux pour les longs hivers sibériens ! Parlez-moi aussi de vos amis. Car vous en avez sûrement !

Et ils doivent être plus divertissants que les braves lourdauds de Tobolsk ! Voilà que je suis jaloux ! Ah ! les spectacles, les bals, les salons parisiens... Ici, tout est gris, monotone, provincial ; nos amis vieillissent paisiblement ; les jeunes se marient, se dispersent ; je travaille quatorze heures par jour et projette d'agrandir le dispensaire. Et, au milieu de tout cela, je pense constamment à vous... »

L'écriture, au bas de la page, devenait si serrée, que Sophie ne put déchiffrer la suite. Elle s'était achetée un face-à-main, la semaine dernière. Vite, elle le sortit d'un tiroir et le porta à ses yeux :

« Votre cher souvenir ne me quitte pas. Je vous parle chaque nuit en secret. Lorsque j'ai une décision à prendre, je vous demande votre avis, lorsque je suis content de la guérison d'un malade, je vous associe à mon bonheur, lorsque je suis fatigué (cela m'arrive souvent) je m'imagine que vous me grondez, et c'est très agréable... »

Les yeux de Sophie se voilèrent. Un émoi juvénile la pénétrait, qu'elle jugeait absurde sans pouvoir le combattre. Elle n'était plus seule dans l'existence. La conscience d'une amitié masculine lui redonnait le goût d'elle-même. A mille lieues de Ferdinand Wolff, elle s'épanouissait dans la chaleur de son admiration.

Quand elle sut chaque phrase de la lettre par cœur, elle songea à répondre. Son cœur débordait. Elle raconta à Ferdinand Wolff sa vie à Paris, ses achats, ses sorties, mais l'assura qu'elle n'en oubliait pas, pour autant, les êtres chers qu'elle avait laissés à Tobolsk. « Un jour, vous serez libéré, écrivit-elle. Alors, peut-être viendrez-vous ici. Je vous ferai connaître cette ville que j'aime, je vous présenterai à mes amis... » Elle se berça de ce rêve qu'elle savait irréalisable. Puis, après une courte hésitation, elle ajouta : « Vous voyez, moi aussi, je pense à vous constamment, parmi toutes les occupations qui me sollicitent sans me distraire. »

Un accès de pudeur l'empêcha d'en dire plus. Elle termina par une formule de politesse banale et signa : « Sophie Ozareff. »

Six pages ! Elle les relut, les glissa dans une première enveloppe au nom du Dr Wolff et enferma le tout dans une seconde enveloppe plus grande, adressée au Dr Gottfried August König. L'importance de l'envoi était telle, qu'elle décida de se rendre elle-même à la poste centrale de la rue Jean-Jacques Rousseau, pour être sûre que sa lettre serait bien affranchie et partirait pour Berlin dans les plus brefs délais.

En ressortant du bureau, elle rayonnait : le contact était rétabli entre elle et ses amis de Sibérie. Même si elle ne recevait qu'une lettre par an de Ferdinand Wolff, elle serait contente. Dans une âme habituée à la méditation, les sentiments n'ont pas besoin de beaucoup d'aliments matériels pour survivre. Marchant dans la rue, Sophie

s'estimait plus riche que n'importe quelle jeune femme qui la croisait.

Elle était invitée à souper, ce jour-là, chez Mme Griboff. Ce fut en pensant à Ferdinand Wolff qu'elle choisit sa robe. A table, elle fut particulièrement brillante. Cependant, ce n'était pas pour les personnes présentes qu'elle souriait, plaisantait, ou laissait partir son regard dans le vide avec une expression mélancolique. A part un vieil abbé aux cheveux longs et elle-même, il n'y avait que des Russes parmi les convives. Mais tous ces Russes étaient convertis au catholicisme. Ils formaient, selon l'expression de la maîtresse de maison, « le petit troupeau ». Tandis que des valets en bas blancs servaient un chaud-froid de perdreau, Mme Griboff exposa un projet qui lui était venu en tête : la création à Paris d'un pensionnat pour les enfants russes, où ils pussent être élevés dans la connaissance de leur langue natale, le respect de leur lointaine patrie et l'attachement à l'Église romaine.

— Car il ne saurait être question pour nos fils et nos filles d'être moins russes en devenant catholiques ! précisa-t-elle.

Les autres convives approuvèrent cette affirmation avec bruit. Visiblement, ils avaient tous peur de passer pour des gens qui renient leurs origines. Séparés de leurs compatriotes par leur confession, ils ne s'en accrochaient qu'avec plus de ferveur au seul sentiment qu'ils eussent encore en commun avec eux, l'orgueil national, l'espoir d'un avenir glorieux pour leur pays. Sophie se pencha vers son voisin de gauche, M. Krestoff, ancien secrétaire d'ambassade, qui, sa carrière terminée, était resté à Paris, et demanda à mi-voix :

— De quel œil le tsar voit-il certains de ses sujets se détourner de la tradition orthodoxe ?

Au même instant, il se fit un silence autour d'elle. Ce qu'elle destinait à un seul, tous l'avaient entendu. Les visages se figèrent. Dans cette salle à manger parisienne, où le cuir rouge des sièges tranchait sur la verdure profonde des tapisseries, l'ombre de Nicolas I^{er} venait d'entrer, toute sanglée, toute bottée.

— Pourquoi le cacher ? dit M. Krestoff. Le tsar est furieux. Il nous considère presque comme des traîtres. Il refuse de comprendre que, placés dans l'alternative d'obéir à ses ordres ou à ceux de notre conscience nous n'ayons pas hésité !

La réponse toucha Sophie par sa franchise. Elle regardait ces gens graves, paisibles, un peu tristes, et comprenait leur drame.

— Mais il ne vous est pas interdit de retourner en Russie ? dit-elle.

— Non, pas précisément, répondit M. Krestoff. Cependant, si nous y allions, l'accueil serait probablement réservé, voire hostile...

— Et nous sommes si bien en France ! soupira une jeune femme enceinte au regard bleu ciel.

— Pourvu que ces satanés Turcs ne brouillent pas les relations entre nos deux pays ! dit M. Gri-boff.

Il avait une barbiche en forme de pinceau et huit cheveux noirs barraient sa calvitie.

L'abbé, qui avait eu, la veille, une entrevue avec un sénateur important calma tout le monde. La paix ne serait pas troublée à propos des affaires d'Orient. Bien que la flotte anglaise de Malte eût rejoint la flotte française dans le voisinage des Dardanelles et que les Russes fussent à quelques lieues des frontières de la Moldavie, sur la rive du Prut, jamais on n'avait été si près d'un règlement amiable.

— Il ne faut pas se laisser fasciner par la balançoire diplomatique, renchérit M. Krestoff. La baisse des fonds publics à la Bourse n'est pas autre chose qu'une manœuvre pour asphyxier les petits épargnants. Il paraît que certains ont été ruinés en dix minutes !

Sophie se félicita d'avoir suivi les avis de M^e Pelé qui lui avait déconseillé de jouer à la Bourse. A coup sûr, elle eût tout perdu. Après le dessert, on passa au salon, pour prendre le café, à la française. Il y avait là des fleurs dans des vases sang de bœuf, des plaques de faïence incrustées dans le plafond, des trumeaux décorés par un émule maladroit de Boucher, des vitrines pleines de menus objets poussiéreux, des tentures de lampas, des tapis persans, le tout baignant dans la lumière jaune d'une dizaine de lampes à modérateur. Mme Griboff entraîna Sophie à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre, afin de la questionner sur Youri Almazoff, dont elle ne devait guère se soucier, l'ayant à peine connu. Puis elle prit la tasse vide des mains de Sophie, la posa sur un guéridon et soupira :

— C'est une condition bien étrange que d'être russe de cœur, catholique de religion et de vivre en France sans pouvoir renoncer à la Russie ! Certains de nos compatriotes nous jugent sévèrement. J'espère que, vous, vous nous comprenez, Madame.

— Bien sûr ! dit Sophie avec effort. Y a-t-il longtemps que vous avez embrassé la foi catholique ?

— Neuf ans. Ce fut, pour mon mari et pour moi, un cas de conscience terrible. Mme Swetchine nous a aidés. Et le R.P. Gagarine aussi...

Tandis qu'elle parlait, Sophie observait, du coin de l'œil, le vieil abbé, qu'entourait un cercle d'ouailles déférentes. Mme Griboff surprit son regard et dit, soudain :

— Auriez-vous préféré voir un prêtre orthodoxe à ma table ?

Sophie tressaillit et murmura :

— Mais non ! Pourquoi ?

Et elle pensa qu'en effet elle eût été plus à l'aise si un pope barbu l'avait accueillie parmi ces Russes exilés.

A l'approche des vacances, une fièvre de soirées mondaines s'empara des Parisiens, comme si, avant de partir pour la campagne, le château familial ou la ville d'eau, chaque maîtresse de maison eût tenu à rendre au plus vite les invitations qu'elle avait acceptées dans l'année. Delphine de Charlaz organisa un grand *raout* chez elle, avec pianiste, cantatrice, diseur de poèmes et tombola de charité. Sophie donna, elle aussi, une réception. Elle attendait une cinquantaine de personnes ; elle en vit deux cents. Toutes étaient évidemment poussées par la curiosité de voir où habitait cette réchappée des bagnes tsaristes et comment elle traitait ses amis. De la première à la dernière minute, elle eut l'impression de subir un examen. Elle avait engagé des domestiques pour la journée et souffrait de constater que leur livrée était défraîchie. Il y avait de la presse autour du buffet : le punch et la glace n'allaient-ils pas manquer ? Dix fois, elle gour-manda des valets somnolents qui tardaient à repasser les sandwiches et les petits fours. Tout en surveillant à la dérobée le déroulement du service, elle évoluait de groupe en groupe, feignait de se passionner pour des conversations décousues, lançait un compliment, en recevait un autre et souriait à s'en fatiguer les mâchoires. La princesse de Lieven, qui lui avait fait l'honneur de se déranger, la félicita sur le charme discret de son intérieur et resta l'une des dernières, ce qui était un signe de succès.

Après le départ de ses invités, Sophie inspecta philosophiquement son salon saccagé où des verres et des assiettes sales traînaient sur la cheminée, le rebord des fenêtres et les guéridons de marqueterie, rentra dans sa chambre et se mit à sa correspondance : Daria Philippovna, Marie Frantzeff, Pauline Annenkoff — en bavardant avec ses amis de Russie, elle quittait un vêtement d'emprunt et redevenait elle-même. Bien qu'elle n'eût aucune réponse de Ferdinand Wolff, elle lui écrivit de nouveau, à Berlin. Cette fois, elle osa dans la formule terminale, l'assurer de son « affectueux souvenir ». Longtemps, elle ne put s'endormir et se retourna dans son lit, oppressée, énervée, en songeant à l'audace de cet aveu.

Le lendemain, Delphine la surprit à sa toilette et lui affirma qu'il n'était question en ville que de la réception offerte par « la séduisante Mme Ozareff ». Sophie devina la flatterie mais s'y laissa prendre. A mesure qu'elle élargissait le cercle de ses relations, elle s'étonnait que

ses compatriotes fussent aussi mal renseignés sur la Russie. Les mieux informés avaient lu le récit du voyage de Custine, croyaient que Moscou restait ensevelie sous les neiges neuf mois sur douze, et ne connaissaient Pouchkine que parce qu'il avait été tué, seize ans plus tôt, en duel, par un Français, le baron Georges de Heeckeren d'Anthès. Celui-ci se trouvait d'ailleurs maintenant à Paris, où son crédit politique fleurissait. Le brillant chevalier garde, qui avait privé la Russie de son plus grand poète, était devenu sénateur d'Empire. On proposa à Sophie de le lui présenter. Elle refusa, prenant d'instinct le parti des Russes dans cette querelle. En revanche, elle considéra comme un honneur d'approcher certains phénix artistiques, philosophiques, littéraires, dont tout le monde parlait dans son entourage. Chez Mme d'Agoult, elle rencontra Littré, qui était si laid et si savant, qu'elle n'osa échanger deux mots avec lui ; chez Mme Swetchine, petite vieille douceâtre, habillée de bure brune, coiffée de dentelle et parfumée à la violette, elle eut l'impression que la perfection morale de l'hôtesse incitait tous ses familiers à prendre des visages d'anges ; chez Jules Simon, elle écouta Hippolyte Camot jurer la fermeté de ses convictions démocratiques. Vavas seur n'avait pas menti : l'espérance républicaine demeurait chevillée au cœur de certains, qui se souvenaient des beaux jours de 1848. Pourtant, cette constatation, qui aurait dû la réjouir, la laissait indifférente. Il lui semblait qu'un ressort s'était brisé en elle et qu'elle avait perdu la faculté de vibrer aux sollicitations de la politique. Elle retourna néanmoins chez la princesse de Lieven et lui parla du cas de Vavas seur. La princesse promit d'user de son influence auprès du comte de Momy pour hâter la libération du prisonnier. Par malchance, trois jours plus tard, le 5 juillet, la police découvrit un complot contre la vie de l'empereur. Tous les journaux mentionnèrent l'arrestation d'une douzaine de membres d'une société secrète, en plein Opéra-Comique, pendant une représentation à laquelle assistaient les souverains. La princesse de Lieven fit savoir à Sophie que le moment était mal choisi pour intercéder en faveur de son protégé.

Delphine de Charlaz se préparait à partir pour Vichy ; d'autres, parmi les relations de Sophie, avaient jeté leur dévolu sur Trou ville, sur Étretat, sur Biarritz. Il semblait que le fait de rester à Paris à l'époque de la canicule fût considéré par tous comme un signe de mauvais ton. Brusquement, les beaux quartiers se vidèrent de leurs habitants et les provinciaux envahirent les rues. Les théâtres affichèrent de grosses comédies ou des drames larmoyants, à l'usage du public le plus bas. Aux heures chaudes, des hommes s'alignaient en file devant le guichet des bains Deligny, sur la Seine. Le bal Mabil le et le Château des Fleurs refusaient du monde. Au Théâtre impérial du Cirque, les lycéens et leurs parents s'instruisaient en regardant une

pièce à grand fracas sur les victoires du Consulat et l'Empire. Le 15 août, pour la fête de l'empereur, il y eut un défilé militaire, des feux d'artifice, et Sophie, terrée dans son salon, entendit longtemps la rumeur de la foule satisfaite. Ce Paris d'où tous les gens importants avaient fui la reposait de l'autre.

Le samedi 20 août, l'empereur et l'impératrice partirent pour Dieppe par train spécial et la capitale, écrasée de soleil, entra en léthargie. Sophie se proposait d'aller prendre le frais au bois de Boulogne, en calèche, quand Mme Vavasseur se fit annoncer : après quelques ajournements dus à la malveillance de l'administration pénitentiaire, son mari venait enfin d'obtenir une permission de minuit pour le lendemain dimanche. Ses amis avaient improvisé une petite fête en son honneur, à la librairie de la rue Jacob. Sophie promit de s'y rendre et offrit d'apporter des plats préparés et des boissons. Mais Louise affirma, du haut de sa dignité ménagère, qu'elle n'avait besoin de rien.

En effet, quand Sophie pénétra, le jour suivant, dans la boutique, elle trouva le comptoir recouvert d'une nappe et garni de viandes froides, de salades diverses et de bouteilles de vin. Une trentaine de personnes se pressaient dans cet espace réduit. Peu de femmes — quatre ou cinq au plus ; les hommes étaient, dans l'ensemble, pauvrement vêtus, portaient la barbe et avaient le verbe sonore. Au milieu de ce tohu-bohu, trônait Augustin Vavasseur, en manches de chemise, la face luisante de transpiration, une gaieté insensée dans les yeux. Dès qu'il se fut emparé de Sophie, elle n'eut plus rien à dire. Élevant la voix pour être entendu de tous, il raconta ce qu'elle avait fait en France d'abord, en Russie ensuite, pour la cause de la république. A l'en croire, c'était elle qui avait transplanté l'idée de liberté à Saint-Petersbourg ; le mouvement décembriste était son œuvre ; et, même au bagne, elle n'avait cessé de prêcher la lutte contre le tsar. Les jeunes, autour d'elle, la regardaient comme si elle eût été un personnage historique, la grand-mère de la révolution. Elle eut beau protester contre l'exagération de ces éloges, la légende était lancée. Alors que, dans le salon de la princesse de Lieven, on l'admirait pour son dévouement conjugal, ici c'était son dévouement politique qui était porté aux nues. Dans un cas comme dans l'autre, les gens se trompaient sur elle. Cette réputation usurpée lui était intolérable. Après en avoir ri, elle souhaitait rentrer dans un trou. Mais on l'interrogeait maintenant, on écoutait ses moindres propos avec une déférence absurde. Que pensait-elle de l'avenir du tsarisme ?

Croyait-elle que la France évoluerait, sans à-coups, vers un régime démocratique ? Elle avait envie de dire qu'elle n'en savait pas plus que ses questionneurs et que, du reste, elle était fatiguée, depuis

longtemps, du vain bourdonnement des parlores politiques. Mais elle ne voulait pas blesser les amis de Vavasseur, qui étaient tous des socialistes sincères. En vérité, leurs convictions ressemblaient fort à celles des jeunes gens du complot de Pétrachevsky. Pour les uns comme pour les autres, la grande idée n'était plus le libéralisme né de la Révolution française, mais une association populaire en vue de partager les dons de la nature. Leur soif d'égalité et de justice, leur mépris pour les distinctions qui ne venaient pas du mérite, les conduisaient tout droit au rêve d'une société uniforme, où personne ne posséderait rien et où chacun bénéficierait du travail de tous. La lutte contre le despotisme, qu'avaient menée leurs devanciers, devenait pour eux une lutte contre la propriété. Ils se réclamaient de Herzen, de Fourier, de Proudhon et d'un certain Karl Marx, dont Sophie n'avait jamais entendu parler. Comme ils s'échauffaient en discutant, Sophie demanda à Vavasseur s'il ne craignait pas que le concierge, qui certainement était aux écoutes, les dénonçât. Il répondit fièrement que ce qui se disait chez lui, entre quatre murs, ne pouvait lui être imputé à crime. Elle admira que, tout en dénigrant le régime, il fit confiance à la police au point de se croire protégé par la règle du jeu.

Louise passait entre les invités et les priait de se servir. Comme il n'y avait pas assez de sièges pour tout le monde, beaucoup mangeaient et buvaient debout, adossés aux rayons pleins de livres. Les lampes à pétrole fumaient dans une atmosphère méphitique. Un faible courant d'air entraînait par l'imposte en demi-lune ouverte sur la rue. Incommodée par la chaleur, Sophie s'assit près du comptoir, déplia son éventail et l'agita devant son visage. Une colonnade de pantalons l'entourait. Soudain, au milieu des voix, retentirent quatre coups secs, frappés à la porte.

— C'est lui ! cria Vavasseur avec joie.

Il tira la targette, ouvrit le battant et fit entrer un homme massif et souriant. Le nouveau venu portait une redingote verte. Il ôta son chapeau et serra les mains qui se tendaient vers lui. Son grand front d'ivoire surplombait de petits yeux myopes, déformés par des besicles ; un épais nuage de barbe entourait son menton ; il ressemblait à un rude instituteur de campagne. Vavasseur le conduisit vers Sophie et annonça d'un ton superbe :

— Je vous présente Proudhon ! Vous savez qui il est, je veux qu'il sache qui vous êtes !

Et il recommença, à l'intention de Proudhon, le panégyrique de celle qui, disait-il, avait été l'égérie des décembristes. Elle dut le prier de se taire, tant il l'agaçait par son emphase. Les autres invités, cependant, avaient formé un cercle autour d'eux. Pour changer de

conversation, Sophie demanda à Proudhon ce qu'il était en train d'écrire.

— Bien des choses ! dit-il. Une histoire de la démocratie, des notes pour une étude sur Napoléon...

Il avait l'air ennuyé, distrait. Un jeune énergumène chevelu l'ayant questionné, avec un rien d'insolence, sur ses « nouveaux rapports avec le pouvoir », il marmonna :

— Je n'ai pas à me plaindre... On me laisse tranquille...

— Et pour cause ! Vous avez fait, dit-on, soumission au régime !

— Vous êtes mal renseigné, jeune homme ! gronda Proudhon. C'est précisément parce que je n'ai aucune estime pour Louis-Napoléon que je ne veux pas le combattre ouvertement. Par son incapacité, il servira mieux nos desseins que nous ne saurions le faire par notre talent. En essayant de le renverser avant que l'opinion publique entière ne l'ait pris en exécration, nous le transformerions en martyr et l'autorité de son successeur sur le pays serait renforcée. Au contraire, en le laissant se compromettre de mensonge en mensonge, trébucher d'erreur en erreur, nous gagnerons à coup sûr !

— Ainsi, d'après-vous, il est absurde de vouloir rester en prison, en exil, par fidélité à l'idéal démocratique ? demanda un autre adolescent dressé sur ses ergots.

— Parfaitement ! Tous ceux qui refusent l'amnistie sont des sots ! Je n'ai pas hésité une seconde, moi, à profiter de la liberté qui m'était offerte ! Je me conduis bien en apparence. Je publie avec l'autorisation du gouvernement. J'attends l'heure où le misérable mannequin poussé sur la scène par le coup d'État du 2 décembre s'écroulera de lui-même...

— C'est une notion bien bourgeoise de la révolution !

— Et puis après ? Je veux, en effet, concilier la bourgeoisie et le prolétariat, le salaire et le capital, dans un communisme sans haine. Je veux faire rentrer dans la société, par une combinaison économique, les richesses qui en sont sorties par une autre combinaison économique. Je veux brûler la propriété à petit feu, par crainte de lui redonner une certaine valeur mystique en organisant une Saint-Barthélemy des propriétaires !

Ces paroles modérées jetèrent la consternation dans l'auditoire.

— Libre à vous de croire que l'empire s'achèvera dans la lassitude et la pourriture, dit Vavasseur. Mais moi, je ne peux plus attendre. De génération en génération, des théoriciens prudents remettent à plus tard l'instant de l'action décisive. Il me semble que si quelques

hommes courageux s'unissaient pour culbuter le régime...

Proudhon haussa ses lourdes épaules :

— Je ne serai pas des vôtres dans cette entreprise. La violence politique est une notion périmée. Le socialisme a besoin d'économistes et non de bouchers !

— Si l'empereur vous appelait demain en consultation, vous iriez donc le voir ?

— Sans doute ! Et, comme il se prétend féru de progrès social, je l'encouragerais à améliorer par mille mesures généreuses le sort des petites gens, je ferais en sorte qu'il prît à sa charge un chapitre de notre programme et se brouillât ainsi avec les vieux partis, bref je me servais de lui pour préparer l'avènement de la démocratie !

— Je vous admire, dit Vavas seur. Moi, si j'étais appelé demain en consultation par Napoléon III, j'irais peut-être, mais je dissimulerais une bombe sous les pans de ma redingote !

Il y eut un éclat de rire unanime, qui désarma les esprits tendus jusqu'au malaise. Puis quelqu'un fit allusion aux risques de guerre et Vavas seur déclara :

— Ce serait éminemment souhaitable !

— Comment pouvez-vous dire cela ? s'écria Sophie indignée.

— Mais voyons, chère amie, réfléchissez ! rétorqua Vavas seur. La guerre constituerait une épreuve fatale pour Napoléon III. Ayant envoyé ses troupes au diable, du côté de la Turquie, il n'aurait plus grand monde pour le protéger en cas de soulèvement populaire ! Tout vrai révolutionnaire doit espérer qu'on s'étriperait ferme en Orient ! Malheureusement, les diplomates sont en train d'arranger les choses. La France met de l'eau dans son vin et la Russie dans sa vodka. Pour occuper nos généraux, on se bornera à poursuivre la pacification de l'Algérie. Les braves Kabyles continueront à se faire massacrer pour la gloire de Mac-Mahon et le public, en lisant les journaux, se persuadera de la force invincible de l'empire !

L'ironie amère de Vavas seur indisposait Sophie. Était-ce un effet de l'âge ? — elle avait l'impression qu'aucune idée politique ne méritait une effusion de sang. Autrefois, le choix des moyens l'embarrassait peu, lorsque la fin lui semblait juste. Aujourd'hui, elle était comme malade de tendresse envers le genre humain. Proudhon, avec son solide bon sens, était-il le seul ici à pouvoir la comprendre ? Il s'était tu, pensif, mécontent, retiré dans sa barbe. Vavas seur et ses amis parlaient maintenant des proscrits de Londres. Ensuite, on en vint à échanger des histoires drôles sur Sainte-Pélagie. La porte conduisant à

l'arrière-boutique s'entrebâilla et des têtes d'enfants s'étagèrent dans l'ouverture. Les prunelles écarquillées, ils suivaient le jeu incompréhensible des grandes personnes. Louise les renvoya dans leur domaine avec une tranche de brioche pour chacun. Peu après, Proudhon dit que sa femme était souffrante, qu'il lui avait promis de rentrer tôt et s'en alla, les épaules rondes.

Dès qu'il eut refermé la porte, le ton monta, comme dans une classe après le départ du surveillant. Manifestement, cet homme intelligent et fort gênait les autres dans leur désir de folie révolutionnaire. Certains se mirent à discuter des chances d'un attentat contre Napoléon III. Sophie observa Vavas seur qui jubilait, une lumière d'explosion dans les yeux. Sans doute était-il de ces éternels révoltés pour qui tout régime politique est insupportable. Si demain la France était conforme à ce qu'il désirait aujourd'hui, il trouverait un prétexte pour passer de nouveau dans l'opposition. Il n'était heureux que dans le dénigrement, le complot, la haine. Au milieu de ces menaces de mort, Louise, souriante, allait, venait, proposait des sucreries. Sophie voulut prendre congé à son tour : elle manquait d'air. Louise la supplia de patienter quelques minutes encore : la permission d'Augustin expirait à minuit. On le raccompagnerait tous ensemble à la prison... Elle était si touchante dans son effort de persuasion, que Sophie se laissa convaincre.

Il ne restait plus que huit personnes dans le magasin, quand Vavas seur, ayant lorgné sa montre, annonça :

— Il est temps que je parte, mes amis ! J'ai donné ma parole !

Louise éteignit les lampes et le petit groupe se retrouva dans la rue. Augustin et sa femme montèrent dans la calèche de Sophie, les autres invités se répartirent dans deux fiacres, et la caravane s'ébranla au trot. Les sabots des chevaux secouaient des morceaux de ville endormie. Toutes les fenêtres étaient éteintes, mais, de loin en loin, brillait une pâle lanterne. Les ombres des voitures se traînaient, en se déformant, sur les murs couleur de lune. Parfois, se lisait une inscription au charbon : « Vive Barbès ! » ou « A bas Bonaparte ! » On mit pied à terre au coin de la rue de la Clef. Vingt-cinq minutes de retard. Ce n'était pas grave. Un factionnaire dormait debout dans sa guérite. Vavas seur embrassa sa femme, serra les mains de Sophie, tapota l'épaule de ses amis et soupira :

— Vous qui entrez ici, laissez toute espérance !

On le reconforta :

— Allons ! Courage ! Tu n'en as plus pour longtemps !

— Quand tu seras sorti du trou, nous entreprendrons de grandes

choses !

— Es-tu sûr que tu n'as rien oublié ? demanda Louise.

Il se ragaillardit, frappa du marteau contre la porte et croisa les bras sur sa poitrine, dans la pose d'un homme qui attend avec sérénité la venue du bourreau. Le judas s'ouvrit. Une voix ro-gue demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je rentre, dit Vavasseur.

— Votre nom ?

— Vavasseur, Augustin-Jean-Marie.

— Attendez une seconde.

Le guichetier s'éloigna. Sans doute allait-il consulter son registre.

— Pour un peu, il refuserait de me recevoir ! dit Vavasseur furieux.

Deux minutes passèrent. Dans la maison d'en face, une fenêtre s'ouvrit, au second étage, quelqu'un vida une cuvette sur le pavé. Le guichetier revint et dit :

— C'est d'accord.

La porte tourna sur ses gonds. Vavasseur franchit le seuil, tête haute.

La poste russe avait des fantaisies inexplicables : après des mois de silence, Sophie reçut tout à coup une lettre de Vassia Volkoff. Il s'excusait de lui répondre à la place de sa mère, qui était au lit avec une jaunisse :

« ... Sans doute aimeriez-vous avoir des nouvelles de Kachtanovka ? Eh bien ! votre neveu est devenu tout à fait étrange : plus question de mariage entre lui et la fille du gouverneur. La petite l'a échappé belle ! J'ai d'ailleurs l'impression qu'il n'épousera jamais personne. Son domaine lui tient lieu de femme. L'idée de son pouvoir sur sa terre et sur ceux qui l'habitent le grise. Cela tourne à la mégalomanie. Me croirez-vous si je vous dis qu'il a fait peindre toutes les maisons des paysans en blanc cru, avec un numéro noir sur le côté, que les serfs de chaque village portent des chemises de couleur différente (bleues pour Chatkovo, vertes pour Bolotnoïé, etc.), qu'ils se rendent au travail au son du tambour, sous les ordres de quelques « conducteurs » armés de gourdins, bref que la propriété entière prend l'allure d'un champ de manœuvres, avec des hameaux pour casernes et des moujiks pour soldats ? Tout cela serait simplement comique, si tant de malheureux n'étaient victimes de cette lubie ! Notez qu'ils ne s'en plaignent pas : ils sont bien nourris, bien logés, assurés de ne manquer de rien dans l'avenir... Je disais hier à ma mère combien j'étais heureux que vous n'ayez pas assisté à cette enrégimentations de vos serfs. Impuissante à vous y opposer, vous en seriez tombée malade... Je rêve de votre vie à Paris, capitale de l'esprit et de l'élégance. Vous ne devez pas avoir une minute à vous... Ici, l'existence est monotone, comme un de ces larges fleuves russes que vous connaissez. Ma journée est un long bâillement. Même lire ne m'intéresse plus. J'échange, entre le matin et le soir, quatre phrases banales avec ma mère, je mange trop, je bois sans soif... Il y a eu, avant hier, un gros orage... Notre jument noire est morte en mettant bas... La dernière récolte de pommes de terre a été excellente... » Sophie lisait et changeait de monde. Peu à peu, elle était reprise par ses préoccupations d'autrefois : le sort des moujiks, la moisson, les menaces de grêle... C'était comme si, sur le point de s'acclimater en France, elle eût respiré une bouffée d'air russe. Elle en voulut soudain à ce pays lointain de ne pas mieux se laisser oublier. Qu'avait-elle à voir encore avec les gens de Kachtanovka ? Serge, Antipe, David le cocher, Zoé la femme de chambre, Daria Philippovna, Vassia. Des ombres ! Elle posa son face-à-main et referma la lettre

dans ses plis. Son trouble augmentait. La joie qu'elle avait d'abord éprouvée se muait en une mélancolie stérile. Au lieu de sortir se promener, comme elle en avait formé le projet, elle resta chez elle, resassant des souvenirs, ouvrant des tiroirs et classant des feuillets jaunis. Quel étrange résidu de factures, d'attestations administratives, de passeports, de programmes de théâtre, de lettres oubliées laissait derrière elle une existence humaine ! Serge ne lui avait pas écrit une seule fois depuis qu'elle avait quitté la Russie, mais ses envois d'argent tombaient avec une régularité irréprochable. Elle n'avait pas, non plus, de nouvelle lettre de Sibérie. Que le courrier des décembristes fût intercepté par la censure n'aurait pas dû empêcher Marie Frantzeff, protégée par les hautes fonctions de son père, de correspondre avec la France. Comment vivait Ferdinand Wolff ? Sophie l'évoqua dans sa petite chambre, parlant à un malade, rédigeant une ordonnance. Un bonheur aigu la pénétra. Elle se sentit aimée, à distance, pour toujours. Jusqu'au soir elle demeura ainsi, rangeant des documents inutiles. A neuf heures, lasse de tout ce passé remué à la fourche, elle soupa, frileusement, devant le feu allumé dans la cheminée.

Le mois de septembre était humide et froid. Déjà, de nombreux Parisiens rentraient de vacances. Delphine débarqua, régénérée par les eaux de Vichy, et voulut immédiatement reprendre la vie mondaine. Sophie l'accompagna à un bal masqué, donné par un riche armateur, à la Porte Saint-Martin, après le spectacle. On dansait sur la scène, au son d'un orchestre dont les musiciens étaient costumés en pompiers. Entre les panneaux de toile peinte représentant un jardin à la française, s'agitaient des mousquetaires, des geishas, des mignons, des grognards, des sylphides, des colom-bines, des marquises et des gladiateurs. Sophie, assise dans une loge, s'amusait de ce remueménage. Beaucoup parmi les invitées lui paraissaient jolies, les yeux scintillant dans les trous du masque, la gorge ronde, provocante, le pied leste. L'âge venant, elle était de plus en plus sensible à la beauté des femmes. La fraîcheur d'un visage, la grâce d'un mouvement, excitaient sa sympathie. Tout être qui débutait dans l'existence l'attirait irrésistiblement et appelait son soutien. Jusqu'aux premières lueurs de l'aube, elle ne sentit pas sa fatigue. Quand elle quitta la salle avec Delphine, les boutiquiers ôtaient les volets de bois de leurs magasins ; des ménagères en papillotes descendaient dans la rue ; aux portes des restaurants, les enleveurs d'ordures chargeaient les écaillés d'huîtres dans des tombereaux ; une clarté rose montait dans le ciel et coulait sur les toits, entre les créneaux noirs des cheminées. La calèche roulait à vive allure dans ce Paris somnolent et mal lavé. Sophie songeait à son lit, avec délices. Elle se croyait exténuée pour la semaine, mais, le lendemain, elle se rendit, d'un bon pied, au Gymnase pour voir *le Pressoir*, une pièce paysanne de George Sand, et, le

surlendemain, au Théâtre Français, où une comédie-ballet de Molière, *le Mariage Forcé*, l'enchantait par la légèreté du texte et l'aisance des acteurs. Au foyer, les habitués parlaient avec dépit du récent départ de Mlle Rachel, que le tsar avait engagée au Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg pour une centaine de représentations. On chuchotait qu'elle toucherait quatre cent mille francs sur la cassette particulière de l'empereur. De ces rumeurs, Sophie ne retenait qu'une chose : si le tsar appelait Mlle Rachel en Russie, c'était que la guerre n'était pas pour demain. Pourtant, après une période d'accalmie, les journaux se remplissaient de nouvelles alarmantes. La Turquie raidissait son attitude. La conférence d'Olmütz entre le tsar et ses alliés prussiens et autrichiens n'avait rien donné. Seul un miracle pouvait détourner l'orage. Tel n'était pas, cependant, l'avis du comte Kis-seleff, chargé d'affaires de Russie à Paris, que Sophie approcha un soir, chez la princesse de Lieven. Il affichait un optimisme béat. A peine rassurée par les propos de ce haut personnage, Sophie lut, dans le *Journal des Débats*, que les hostilités entre Russes et Turcs avaient commencé.

Au début du mois de novembre, les gazettes publièrent la proclamation de Nicolas I^{er}, répondant à la déclaration de guerre de la Turquie : il demandait au Très-Haut de bénir ses armes dans « la sainte et juste cause » que ses « pieux ancêtres » avaient toujours défendue. Malgré cette profession de foi, les Russes de Paris se raccrochaient à l'espoir que rien ne troublerait les rapports de leur patrie avec la France. « Les motifs de cette guerre sont trop ridicules pour être soutenus par des pays civilisés, disait la princesse de Lieven. De quoi s'agit-il, au fait ? De la plus ou moins grande protection à accorder par le tsar à quelques prêtres dont la religion n'est ni celle de la France ni celle de l'Angleterre ! Et, pour cette question qui ne les concerne en rien, l'Angleterre et la France iraient verser leur sang ?... » Des commentateurs plus sérieux faisaient observer que, si la France n'était pas directement intéressée dans cette affaire, l'Angleterre, elle, enviait les progrès du commerce moscovite et la pénétration toujours plus accentuée des Russes dans la région danubienne, dans l'Asie Centrale et dans l'Extrême-Orient. Sophie qui, naguère, lisait peu les journaux, les achetait tous maintenant et s'énervait de leurs nouvelles contradictoires. Au cours d'un engagement à Oltenitza, sur le Danube, les Russes du prince Gortchakoff avaient, disait-on, subi une sanglante défaite devant les Turcs d'Omer-Pacha ; en revanche, le 30 novembre, l'amiral Nakhimoff, à la tête de six vaisseaux de ligne, avait forcé l'entrée de la rade de Sinope et détruit en une heure une puissante escadre ottomane. Ces premières actions, menées de part et d'autre avec fureur, laissaient présager que la guerre serait longue et meurtrière. Déjà, insensiblement, l'opinion publique, à Paris, se déclarait hostile à la Russie. Dans les milieux bien pensants, on

estimait que l'attitude de la France dans l'affaire des Lieux Saints était inspirée par une haute pensée religieuse. Victor Hugo, dont le livre *Les Châtiments* passait clandestinement la frontière traitait Nicolas I^{er} de « tyran », de « vampire » et plaignait le peuple russe asservi à sa volonté.

Il faisait très froid. Sophie était dépaylée par cet hiver grisâtre. Ce serait la première fois, depuis une trentaine d'années, qu'elle ne verrait pas de neige pour Noël et la Saint-Sylvestre. Il lui semblait que les fêtes y perdraient de leur poésie. Elle s'était si bien habituée à la coutume nordique des sapins décorés de jouets et de bougies, qu'elle regrettait l'indifférence des Parisiens à cet égard. Ici, on ne pensait qu'à la messe de minuit, aux étrennes et aux bals. Dans les quartiers élégants, les étalages des magasins rivalisaient de richesses. Les gens s'abordaient avec des mines réjouies. Mais où était le mystère léger — mi-chrétien, mi-païen — fait de gel, de légende et d'intimité familiale, des Noël de là-bas ? Souvent, au cours de ses sorties en ville, elle levait les yeux vers les fenêtres et s'attristait de ne pas apercevoir, derrière le voile des rideaux, la silhouette sombre et conique de l'arbre dont rêvaient tous les enfants de Russie. A Kachtanovka, songeait-elle, la naissance du Christ ne serait célébrée que douze jours plus tard, à cause du décalage entre les calendriers grégorien et julien. En ce moment, dans toutes les villes et dans tous les villages orthodoxes, les ménagères préparaient des provisions maigres pour la dernière semaine du carême. Elle accompagna Delphine à la messe de minuit, mais refusa de réveillonner avec elle et resta le jour de Noël, seule, à la maison, entourée de livres.

Le lendemain, elle était encore au lit, lorsque Valentine lui apporta, sur un plateau, sa collation du matin et son courrier. L'une des lettres était timbrée de Tobolsk. Sophie la décacheta avec des mains tremblantes. Pouvait-elle espérer un meilleur cadeau de fin d'année ?

C'était Marie Frantzeff qui lui écrivait. Elle parcourut le début, puis son regard, comme attiré par un accident de terrain, se posa sur une ligne au milieu de la page : « Notre cher Dr Wolff... » Plus loin, le mot : « mort ». Un choc ébranla le cerveau de Sophie. Il ne pouvait y avoir de rapport entre ces deux membres de phrase. L'angoisse au cœur, elle revint en arrière et lut : « Notre cher Dr Wolff, qui a fait tant de bien autour de lui, est mort le 14 mai dernier. Une fièvre cérébrale a eu raison de son organisme miné par la fatigue. Il travaillait trop ; il ne se réservait pas une heure de repos dans la journée ; pour nous tous, cette perte a été horrible... » Sophie renversa la tête sur l'oreiller et, pendant quelques secondes, il lui sembla qu'elle baignait dans un grand espace désert, lugubre et solennel. Tout son corps était comme

rompu par une catastrophe. Une amertume lui vint dans la gorge. Des larmes piquèrent ses yeux. Elle haletait, elle tremblait, elle se mordait les lèvres jusqu'au sang. Soudain, elle se précipita vers son secrétaire, ouvrit un tiroir, y prit la lettre de Ferdinand Wolff et la considéra d'un air égaré, à travers son face-à-main. Quand elle l'avait reçue, au mois de juin, il était déjà mort. C'était à un mort qu'elle avait répondu, avec allégresse, avec espoir, avec coquetterie ! A un mort qu'elle avait adressé l'aveu déguisé de sa tendresse ! A un mort qu'elle avait écrit, dernièrement encore, pour raconter ses visites, ses projets ! « Pauvre ! Pauvre ! se disait-elle. Comme c'est bête ! Si j'étais restée près de lui, si j'avais veillé sur sa santé, peut-être vivrait-il aujourd'hui ? » Elle l'imaginait, râlant, seul, sur son petit lit de fer, dans la chambre mal éclairée. L'avait-il appelée dans son délire ? Elle eût voulu connaître sa dernière pensée. Puis elle se résigna : à quoi bon ? Des souvenirs décousus flottaient dans sa mémoire : une attitude familière de Ferdinand Wolff, la tête penchée sur l'épaule, la calotte de velours repoussée sur la nuque, son sourire sceptique, ses mains fines rongées par les acides... Lentement, le visage du médecin se déformait, rajeunissait, devenait celui de Nicolas. Et cette métamorphose n'étonnait pas Sophie. « Ferdinand Wolff, c'est Nicolas », pensa-t-elle avec l'impression de réfléchir très vite et de n'être pas tout à fait dans son état normal. De deuil en deuil, la surface sensible de son âme se rétrécissait. Bientôt, il ne lui resterait même plus assez de conscience pour souffrir.

Elle passa toute la matinée au lit, engourdie, stupéfaite. A midi, Valentine l'aïda à s'habiller. Elle déjeuna machinalement, sur une petite table, dans le salon. La pluie ruisselait sur les vitres. Il n'y avait pas de neige, il n'y en aurait plus jamais. Elle but trois tasses de café, très noir. Son regard s'arrêta sur les flammes qui dansaient dans la cheminée. Il se déroulait là d'extraordinaires histoires de chevalerie dont les personnages étaient des étincelles et les décors des châteaux d'or, de pourpre et de charbon fumant. Au milieu de sa rêverie, Justin entra et dit :

— M. Vavas seur fait demander à Madame si elle peut le recevoir.

Sophie eut un mouvement de contrariété. Elle eût aimé rester seule avec sa peine. Mais sans doute Augustin avait-il obtenu quelques heures de permission pour les fêtes. Elle ne pouvait refuser de le voir.

— Faites entrer, dit-elle avec ennui.

Et elle se composa un visage.

Du seuil, Vavas seur cria :

— Ça y est ! Je suis libre ! Un cadeau de l'empereur pour le nouvel an des prisonniers méritants !

Sa vieille face craquait de joie sous sa tignasse hirsute et grise.

— C'est magnifique ! dit Sophie avec un faux entrain. Nos démarches à tous n'auront donc pas été inutiles. Quand vous a-t-on relâché ?

— Ce matin. Et, vous voyez, ma première visite a été pour vous !

— Je suis très touchée ! J'imagine avec quel bonheur vous avez retrouvé votre femme, vos enfants ! Maintenant, il s'agit de vous faire oublier !

Vavasseur fronça les sourcils et dit, du coin de la bouche :

— Il s'agit surtout de préparer l'avenir. Je suis là pour vous parler affaires. Vous savez que nos amis sont prêts à l'action !

— Quels amis ? Quelle action ? dit-elle avec brusquerie.

Il s'assit près de la cheminée et tendit les mains vers les flammes. La pointe de son nez, son menton, sa lèvre supérieure, éclairés par en dessous, avaient le brillant du cuivre. Il remuait les doigts, doucement, dans la chaleur du foyer.

— Le moment est venu de jeter bas ce César de Carnaval ! dit-il. Une organisation est en train de se créer, qui groupera les républicains sincères. J'ai tout de suite pensé à vous pour en faire partie...

Elle soupira :

— Je suis fatiguée, Vavasseur. N'avez-vous pas entendu ce que vous a dit Proudhon ? Il est préférable de laisser les événements suivre leur cours et la situation de dégrader d'elle-même...

Il bondit sur ses jambes et se mit à marcher de long en large, d'un pas sec de héron. Son regard balayait la pièce avec une violence exterminatrice.

— Les conceptions de Proudhon sont dépassées, dit-il. C'est un apôtre, non un technicien. Abandonné à lui-même, il tournerait en rond dans un cercle d'axiomes admirables. Les vrais ouvriers de la révolution ne sont pas ceux qui rêvent, mais ceux qui risquent leur peau dans des entreprises aussi peu idéales que possible. Vos décembristes n'ont pas hésité à prendre les armes. Pourquoi se-riions-nous moins courageux que les Russes ? Seulement nous ne commettrons pas l'erreur de débiter par une sédition militaire. Avant de s'attaquer à l'empire, il faut supprimer l'empereur. C'est facile. On peut le tuer à l'Hippodrome, lancer une bombe sur lui à l'Opéra, faire sauter son train pendant un voyage officiel. J'ai des amis chimistes qui sont très capables de confectionner une machine infernale !...

Elle l'écouta d'abord avec étonnement, puis une colère la secoua

devant tant de fanatisme. Tuer, toujours tuer, soulever des foules aveugles, renverser un pouvoir pour le remplacer par un autre qui, à l'usage, ne vaudrait guère mieux... Elle en avait assez de ce jeu absurde et sanglant, où les meilleurs des hommes usaient leur intelligence ! D'ailleurs, que lui parlait-on de politique, alors qu'elle venait d'apprendre la disparition de son seul ami ? Cette mort lui en rappelait d'autres, dont elle ne guérirait jamais. Du haut de sa tristesse, elle voyait Vavasseur comme un affreux pantin, ridicule et malfaisant. Tout ce qu'il disait était mesquin, stupide, en comparaison des deuils qui la frappaient sans cesse. Quand donc comprendrait-il que ce qu'il y avait d'important dans la vie ce n'était pas Napoléon III ou Nicolas I^{er}, mais des gens dont l'Histoire ne retiendrait pas le nom, des gens simples, honnêtes, admirables, qui s'appelaient Ferdinand Wolff, Nicolas Ozareff, Nikita ? Elle s'entendit prononcer d'une voix calme :

— Vavasseur, vos histoires ne m'intéressent plus.

Il fit un écart et la regarda sévèrement :

— Pardon ?... Que voulez-vous dire ?...

— J'ai passé l'âge des complots, des batailles !...

— Ah ! non s'écria-t-il. Vous n'avez pas le droit de refuser ! Pas vous ! Tous ceux qui, en Russie, sont morts pour la même cause vous poussent dans le dos. Nous avons besoin d'un porte-étendard. Votre passé vous désigne pour ce rôle. Que vous le vouliez ou non, vous serez des nôtres, vous êtes déjà des nôtres !

— Si je viens parmi vous, ce sera pour prêcher la tolérance, dit-elle.

Il ricana :

— Est-ce votre séjour en Sibérie qui vous a rendue si respectueuse de l'ordre établi ?

— Peut-être. Tant de gens ont souffert, sont morts devant moi, en vain, que, maintenant, la politique me répugne !

— En parlant ainsi vous faites le jeu de l'autocratie ! Seriez-vous pour Napoléon III contre le peuple ?

— Je suis pour la paix, pour l'oubli, au bout d'une existence gâchée.

Il baissa la tête :

— Je suis consterné !

Sophie le plaignit pour la déception qu'elle lui causait et murmura

:

— Il ne faut pas, Vavasseur. Vous me placiez trop haut. C'était ridicule ! Laissez-moi vivre mes dernières années, non selon vos désirs, mais selon mes moyens.

Dans le silence qui suivit, une bûche s'écroula. Vavasseur, immobile, tendait vers le feu sa face de vieux diable pensif. Tout à coup, il lança un regard furibond à Sophie et dit avec violence, comme s'il eût craché sur elle :

— J'aurais dû m'y attendre ! Vous n'êtes qu'une femme !

Il sortit et claqua la porte. Elle prit la lettre de Marie Frantzeff et relut lentement le passage qui avait trait à la mort de Ferdinand Wolff.

Les navires, alignés à l'entrée de la rade, avaient ouvert le feu, tous en même temps. A leurs flancs se gonflaient des nuages de fumée blanche. Au loin, dans la ville étagée sur une hauteur, des batteries côtières ripostaient faiblement. Un incendie s'était déclaré dans un entrepôt. Sur la gauche, une poudrière venait d'exploser, lançant au ciel des débris incandescents, au milieu d'un formidable crachement de vapeur. Cette image du journal *l'illustration* fascinait Sophie. Pour la dixième fois, elle relut la légende : « Bombardement du port d'Odessa. » Elle ne pouvait se résoudre à accepter une conjoncture aussi monstrueuse que l'état de guerre entre la Russie et la France. Deux mois, déjà, que les diplomates avaient donné la parole aux militaires ! Ce qui paraissait impossible s'était déroulé le plus naturellement du monde : le 7 février 1854, le comte Nicolas Kisseleff et tout le personnel de l'ambassade de Russie avaient bouclé leurs malles et pris le train. Si leur départ s'était effectué de façon très discrète, il n'en avait pas été de même pour la petite colonie russe de Paris. Considérés du jour au lendemain comme citoyens d'une nation ennemie, ils avaient dû, eux aussi, repasser la frontière. Leur séparation d'avec la société française avait donné lieu à des scènes déchirantes. La plupart d'entre eux avaient préféré ne pas retourner dans leur pays, mais se fixer le plus près possible de la France, en attendant la chance d'y revenir. Ainsi, réfugiés en Belgique, en Allemagne, en Suisse, des sujets de Nicolas I^{er} continuaient de correspondre avec leurs amis de Paris et déploraient dans leurs lettres la dureté d'une guerre que ni les uns ni les autres n'avaient voulue. La princesse de Lieven, après avoir essayé d'obtenir, par le comte de Mornv, le droit de rester dans son appartement de la rue Saint-Florentin, avait été obligée elle-même de s'installer à Bruxelles. On disait que, de là, elle s'efforçait encore d'agir sur le cours des événements, en écrivant chaque jour à Paris, à Saint-Pétersbourg et à Londres.

La disparition de tous ces Russes avait un peu désespéré Sophie. Certes, elle ne les fréquentait guère depuis quelque temps. Mais l'idée qu'elle pouvait, n'importe quand, les rencontrer dans un salon et les entendre parler français avec l'accent slave, lui apportait une sorte de tranquillité morale. Elle lut machinalement le récit de la brillante action des flottes anglaise et française contre le port d'Odessa, passa le courrier de Paris, la causerie littéraire et se plongea dans un article qui

racontait en détail la façon dont la déclaration de la guerre avait été annoncée aux escadres combinées de la mer Noire ; « Midi sonne et le signal de *Guerre à la Russie* paraît aux mâts des vaisseaux. Les couleurs des nations alliées se déploient aux trois mâts de tous les navires. Les cris trois fois répétés de la flotte française : *Vive l'Empereur !* se mêlent aux hurrahs éclatants des équipages anglais ; c'est à qui acclamera avec plus d'enthousiasme cet événement si désiré. » Un sourire mélancolique monta aux lèvres de Sophie. Le mensonge de ce journalisme patriotique l'écœurerait. « Un événement si désiré ! » Par qui ? se demanda-t-elle. Il était peu probable que ce fût par les braves marins français qui, demain, après-demain, allaient risquer leur vie pour la défense des droits de la Sublime Porte ! Elle regarda, sur la gravure qui accompagnait le texte, les minuscules silhouettes des matelots, rangés debout le long des vergues, pour saluer l'annonce des prochains combats. Les pavillons français, anglais et turc flottaient côte-à-côte dans le vent. Une neige serrée tombait du ciel bas et gris sur une mer agitée. Sophie referma le journal, plia son face-à-main et tourna les yeux vers la fenêtre. Triste printemps. Il pleuvait. Des branches noires, à peine feuillues, s'égouttaient dans le jardin. Delphine avait promis de passer, vers cinq heures. Elles parleraient encore de la guerre. Bien entendu, depuis la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Russie, Sophie ne recevait plus d'argent de son neveu. Il aurait pu continuer à lui en envoyer par l'intermédiaire d'une tierce personne résidant dans un pays neutre, mais il était trop heureux sans doute, d'avoir cette excuse pour ne plus l'aider. Privée de revenus, elle avait calculé qu'il lui resterait de quoi vivre pendant une année. D'ici là, vraisemblablement la guerre serait finie. C'était du moins ce qu'on disait dans les salons où elle se rendait encore, par habitude. Là, les nouvelles du théâtre des opérations n'empêchaient pas les gens de s'intéresser aux toilettes, aux tables tournantes et aux courses du Champ de Mars et de Chantilly. Le bon usage voulait même qu'on évitât de médire des Russes. On les traitait en ennemis honorables. Mais Sophie avait le pressentiment que, tôt ou tard, la haute société se laisserait gagner par l'enthousiasme patriotique. Elle ne pouvait oublier qu'au lendemain de la déclaration de la guerre le peuple de Paris avait accompagné en chantant, pendant trois lieues, les régiments qui partaient pour rejoindre leur corps d'armée. L'archevêque Sibour avait lancé un mandement dans lequel il déclarait : « La guerre est une nécessité ; il en sortira assurément quelque bien ! » Les théâtres affichaient des pièces de circonstance où l'adversaire était ridiculisé. Ici, on jouait *Les Russes*, là *Les Cosaques*, ou *La Rencontre sur le Danube* ou *les Russes peints par eux-mêmes*, cette dernière comédie n'étant d'ailleurs qu'une grossière adaptation du *Révizor* de Gogol. Chaque jour voyait paraître des libelles haineux sur

« le pays du knout » ; les caricaturistes s'en prenaient au « tsar sanguinaire » et à ses « boyards dépravés » ; Adrien Peladan publiait un ouvrage intitulé *La Russie au ban de l'univers et du catholicisme* ; dernièrement encore, en passant par le boulevard des Italiens, Sophie avait remarqué, à l'étalage de la « Librairie nouvelle », un opuscule édité par cette maison : *La Vérité sur l'Empereur Nicolas*. C'était signé : *Un Russe*. Interrogé par Sophie, le marchand, avec un sourire entendu, lui avait confié que, derrière cet anonymat, se cachait M. Alexandre Herzen. Elle avait acheté le livre, l'avait lu d'une traite et en gardait l'amertume que donne le spectacle d'une mauvaise action. Tout en partageant l'animosité de Herzer contre le tsar, elle déplorait que l'auteur eût osé élever la voix en pleine guerre pour approuver ceux qui, à Paris et à Londres, calomniaient son pays. Il y avait là, pensait-elle, une trahison qu'aucune intention politique ne suffisait à justifier. Le seul parti digne d'un exilé était le silence. Elle s'aperçut que, depuis un moment, elle avait oublié *l'Illustration* sur ses genoux et qu'elle souffrait, les yeux grand ouverts, de ne pouvoir être, à fond, ni pour les Français ni pour les Russes. Chaque moquerie, chaque injure dirigée contre la Russie la blessait au plus vif de ses souvenirs. Elle avait connu la même colère jadis, quand son beau-père critiquait la France, par taquinerie. Mais alors elle n'avait devant elle qu'un seul contradicteur. Aujourd'hui, une nation entière partait dans la folie du dénigrement. Cette guerre, dont d'aucuns cherchaient à exalter les motifs et à célébrer les hauts faits, avait pour elle l'horreur d'une guerre fratricide. Et encore, pour l'instant, il ne s'agissait que de lointaines opérations du côté du Danube ! Que serait-ce si, mettant leurs plans à exécution, les flottes française et anglaise attaquaient la Russie, au nord, par la Baltique ? Une tuerie aux portes de Saint-Pétersbourg!...

Elle était si absorbée dans ses méditations, que Delphine arriva sans qu'elle se fût avisée de l'heure. Valentine leur servit du thé sur une petite table, dans le salon. Comme d'habitude, Delphine était pleine d'histoires : Mlle Rachel, la tête tournée par le succès qu'elle avait remporté en Russie, venait de donner sa démission au Théâtre Français ; l'élection de Mgr Dupanloup à l'Académie était, disait-on, assurée ; on parlait de créer des trains de plaisir pour Constantinople ; la mode était, de nouveau, à la dentelle et aux coloris sévères... Sophie écoutait, approuvait, souriait, distraite un instant de son principal souci. Soudain, Delphine prit un visage important et évoqua un projet dont elle avait déjà entretenu Sophie : elle voulait organiser chez elle une loterie au profit des familles de soldats de l'armée d'Orient,

— Après les fêtes de Pâques, ce sera la meilleure époque ! dit-elle. Je réunirai une société très brillante ! Il faut absolument que vous

fassiez partie du comité !

— Oh ! non, Delphine ! supplia Sophie. Vous savez que le monde m'attire de moins en moins !

— Cependant, vous devriez avoir à cœur d'y paraître de plus en plus.

— Pourquoi ?

— Pour dissiper certains bruits qui circulent sur votre compte. Trop de gens s'imaginent que votre sympathie pour les Russes vous fait oublier que vous êtes française !

Sophie rougit et murmura :

— C'est indigne !

— Croyez bien que je prends chaque fois votre défense ! dit Delphine en croquant un biscuit. Mais on ne sauve pas une réputation par des paroles.

— Je suis, en effet, très malheureuse de cette guerre ! dit Sophie. Je souhaite qu'elle finisse au plus vite ! Quelle que soit l'issue des combats, il n'y aura pour moi ni vainqueur ni vaincu !

Delphine poussa un soupir de reproche :

— Voilà des choses que vous ne devriez pas dire autour de vous, Sophie !

— Vous ne pouvez pas comprendre !...

— En tout cas, votre vie russe est terminée. Vous êtes revenue parmi nous, pour toujours. Il faut vous efforcer de nous suivre dans nos élans !

— Même si vous vous trompez ?

— Oui, Sophie.

Il y eut un silence pesant. Sophie éprouvait jusque dans sa chair la sensation d'un impossible partage.

— Ma loterie est une œuvre non de politique mais de charité, reprit Delphine. Vous ne renoncerez pas à vos idées en m'aidant. Il y aura beaucoup à faire. Recueillir les dons en nature, vendre les billets... Mon lot le plus important sera un bon pour un portrait par Winterhalter...

Peu à peu, Sophie se laissait prendre par l'enthousiasme de Delphine. Elle n'avait jamais su résister à un certain ton d'amitié et de décision.

— Eh bien ! soit, dit-elle, je serai des vôtres.

Delphine avait bien fait les choses. Au-dessus de la table qui supportait les lots — pendulettes, pantoufles brodées, boîtes à musique, bonnets de dentelle, tabatières... — s'étirait une banderole avec cette inscription : « Gloire à notre vaillante armée d'Orient ». Des figures en carton peint, de grandeur naturelle, représentant des soldats au garde-à-vous, s'adossaient à chaque colonne du salon. Les trumeaux étaient décorés de drapeaux français, anglais et turcs liés en faisceaux. Un portrait de Napoléon III pendait devant la glace de la cheminée. Le buffet était flanqué de deux petits canons prêtés par un antiquaire. Sur une estrade, une fillette, aux cheveux ornés de cocardes tricolores, sortait des billets d'une corbeille. C'était M. Samson, du Théâtre Français, qui annonçait les numéros gagnants au fur et à mesure du tirage. Il avait une voix de tonnerre, mais personne ne l'écoutait. On n'était pas venu dans l'espoir de se voir attribuer quelque babiole, mais pour se rencontrer entre gens d'un certain milieu. Il eût même été du plus mauvais ton de paraître s'intéresser aux objets exposés. Tout le faubourg Saint-Germain était là. Abasourdie par le brouhaha des conversations, Sophie évoluait entre des sénateurs en tenue — l'habit bleu brodé d'or, le pantalon de casimir blanc et l'épée au côté — des curés dodus, roses et rasés de près, des officiers roides comme des tiges d'acier avec une impériale et des moustaches passées à la pommade hongroise, des hommes de lettres, de science ou de haut négoce, en frac noir et cravate blanche, et toutes sortes de femmes, jeunes, vieilles, jolies, laides, en jupes ballonnées, châles multicolores et diadèmes de fleurs artificielles. Un parfum sucré se dégageait d'elles et leurs voix résonnaient sur un registre aigu. Au milieu de tout ce monde, Delphine, en robe couleur de miel, savourait le succès de son entreprise. Elle se déplaçait continuellement, appelait beaucoup de gens par leur prénom et mêlait la mode, le théâtre, la guerre et la charité dans un babillage étincelant et futile. A un moment, comme elle se trouvait près de Sophie, un cercle se forma autour d'elles et les emprisonna. Un lieutenant de la garde, fier de son nouvel uniforme, expliquait à deux jeunes filles pâchées combien il était impatient d'être expédié avec son régiment sur les lieux des combats.

— Il nous faut effacer la honte de la retraite de 1812 ! disait-il. La leçon que Napoléon I^{er} n'a pas donnée aux Russes, Napoléon III la leur donnera !

Il avait un visage d'enfant au-dessus de son habit bleu, à parements rouges, plastron blanc et épaulettes d'or.

— Je vous présente le vicomte de Caillelet, dit Delphine à Sophie.

Il claqua des talons et s'inclina avec une sécheresse militaire.

Sophie ne put résister au désir de le plaisanter sur son ardeur belliqueuse.

— Vous êtes bien jeune, Monsieur, pour nourrir une telle rancune contre les Russes ! lui dit-elle en souriant.

— J'ai les souvenirs de mes parents pour héritage, Madame ! répliqua-t-il.

Elle hocha la tête dans un mouvement qu'elle savait gracieux :

— Aucune querelle ne finirait jamais, si les fils continuaient à penser comme leurs pères.

— En temps de guerre, il faut détester pour vaincre !

— Détester qui ? Le tsar, le peuple russe, les moujiks de là-bas ?...

Le vicomte de Caillelet se troubla et fronça les sourcils, qu'il avait minces et blonds.

— Sa Majesté l'empereur nous a tracé notre devoir, Madame, dit-il. J'obéis, je ne discute pas.

— Bien répondu, lieutenant ! s'écria un vieillard à face de lune, que Sophie avait déjà rencontré plusieurs fois dans des salons.

Et tourné vers elle, il ajouta sévèrement :

— Comment pouvez-vous, Madame, vous complaire à démoraliser par vos propos un défenseur de la patrie ?

— Est-ce démoraliser un défenseur de la patrie que de le rappeler à des sentiments humains ? demanda-t-elle.

— Parfaitement ! En temps de guerre, il faut avoir des idées nettes comme le tranchant d'un sabre !

— Et bêtes comme des boulets de canon !

Le vieillard eut un haut-le-corps et son visage s'empourpra.

— Madame, dit-il, si vous ne savez qui je suis, je sais, moi, qui vous êtes. Les épreuves que, dit-on, vous avez subies en Russie, auraient dû vous rendre deux fois plus française !

— Mais je suis française ! Autant que vous, plus que vous, peut-être ! s'exclama-t-elle.

— On ne le dirait pas ! siffla quelqu'un dans son dos.

— L'ambassadeur de Russie est parti, mais il nous a laissé une ambassadrice ! observa un autre.

Sophie fut brusquement suffoquée de colère. Une vague de sang lui sauta aux joues. Elle parcourut du regard les figures hostiles qui l'entouraient. Delphine lui serra la main et chuchota :

— Ma chérie, ce n'est rien !... Calmez-vous !...

Dominant le tumulte, la voix de Samson annonçait :

— Le numéro 187 gagne une statuette en bronze représentant le sacrifice du jeune Bara. Le numéro 12, une boîte à ouvrage...

Sophie tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Sur son passage, les gens s'écartaient de mauvaise grâce. « Et je suis en France ! pensait-elle. En France ! Chez moi ! » Des larmes de rage lui brouillaient les yeux. A travers un voile déformant, elle revit la grande banderole : « Gloire a notre vaillante armée d'Orient », des plantes vertes, des drapeaux... Delphine la rattrapa :

— Vous n'allez pas partir maintenant ? C'est un malentendu ! Une sottise !...

— Non ! gémit-elle. Laissez-moi ! J'ai eu tort de venir ! Vous voyez bien que ma place n'est pas ici !

Elle se dégagea et se jeta dans le vestibule, où des valets somnolents veillaient sur une jonchée de manteaux.

Les journaux chantaient victoire : à peine débarquées à Gallipoli et à Varna, l'armée française du maréchal Saint-Amaud et l'armée anglaise de lord Raglan avaient contraint les Russes à lever le siège de Silistrie et à évacuer les principautés danubiennes. Malheureusement, le choléra et le typhus menaçaient d'entamer le courage des troupes. L'été commença dans l'angoisse, car d'après les rares renseignements qui passaient dans la presse, l'état sanitaire des soldats s'aggravait avec la chaleur. Le 15 août, la Saint-Napoléon fut célébrée avec plus de solennité encore que l'année précédente, en l'absence de l'empereur qui voyageait dans le Midi : salves d'artillerie, *Te Deum*, joutes nautiques sur la Seine et grand concours de voitures publiques décorées de drapeaux tricolores, d'aigles dorées et de bouquets de fleurs. Tous les théâtres jouaient gratis. La Porte Saint-Martin donnait une pièce sur *Schamyl*, le chef circassien, l'irréductible ennemi de Nicolas I^{er} ; le Cirque Impérial — une pantomime militaire représentant la levée du siège de Silistrie et la mort glorieuse de Mussa Pacha. Partout, les musulmans étaient à l'honneur et les Russes vilipendés. A cinq heures, Sophie, qui s'était réfugiée au fond de son jardin pendant les réjouissances patriotiques, vit s'élever dans les airs un immense ballon portant l'inscription : « Turquie, Angleterre, France. » Le lendemain matin, elle lut avec émotion, dans les journaux, la proclamation de l'empereur à l'armée d'Orient. Tant de Parisiens avaient leurs fils sous les drapeaux ! « Ils se couvrent de gloire, écrivait un chroniqueur, mais leurs souffrances sont grandes. » Puis ce fut l'annonce du rembarquement des troupes franco-anglaises, de leur transport à Eupatoria et des premiers combats en Crimée. Le 20 septembre, les alliés, lancés dans une charge héroïque, enlevaient les hauteurs de l'Alma ; aussitôt après, commençait le siège de Sébastopol. Les fausses nouvelles se multipliaient. Un jour, la citadelle était prise, le tsar demandait la paix ; le lendemain, rien n'avait changé, les adversaires s'enterraient face à face, la guerre serait longue... Depuis l'altercation survenue au cours de la loterie, Sophie refusait toutes les invitations. Quand Delphine passait la voir, elles évitaient, d'un commun accord, les conversations politiques. Il en résultait entre elles une gêne qui ressemblait à de la dissimulation.

Un matin, comme Sophie s'apprêtait à sortir, Justin vint l'avertir, dans sa chambre, que deux messieurs désiraient lui parler. Il avait l'épaule basse, le regard fuyant.

— Je n'attends personne, dit-elle étonnée. Leur avez-vous demandé leurs noms ?

— Je n'ai pas cru devoir, Madame...

— Eh bien ! vous avez eu tort. Allez-y !

— C'est que, Madame... ils m'ont dit qu'ils étaient de la police ?

Une appréhension effleura Sophie. Que lui voulait-on encore ?

— Faites-les entrer au salon, dit-elle brièvement.

Elle avait déjà le chapeau sur la tête. Au moment de le retirer, elle se ravisa. En se montrant ainsi à ses visiteurs, elle leur prouverait qu'elle était sur le point de partir, qu'ils la dérangent.

Elle les trouva déambulant dans la pièce, le nez fureteur, les mains dans le dos. Ils se tournèrent vers elle avec un ensemble comique. L'un était grand et maigre, l'autre petit et gros ; tous deux portaient une longue redingote sombre boutonnée jusqu'au cou. Un chapeau haut de forme et un gourdin complétaient cet accoutrement. Avant que Sophie eût pu prononcer un mot, le plus grand des deux lui dit d'un ton rogue :

— Nous avons ordre de perquisitionner chez vous, Madame.

Et il lui mit sous les yeux un papier à en-tête de la Préfecture de Police. Sophie lut son nom écrit en lettres grasses, au milieu de la page. Des signatures gribouillées et un cachet authentifiaient le document. Elle resta un instant suspendue dans le vide, incapable de comprendre ce qui lui arrivait ni de déterminer ce qu'elle devait dire pour se défendre. Enfin, elle s'écria :

— C'est impossible, Monsieur ! Que me reproche-t-on ?

— Vous le saurez en temps voulu. Laissez-nous travailler, je vous prie...

L'un des hommes se dirigea vers un secrétaire, l'autre vers une commode. Sophie ne songea même pas à protester. Elle savait, par expérience, qu'il est superflu de parler raison à un policier chargé d'exécuter un ordre.

— Les clefs ? demanda l'homme.

— C'est inutile, Monsieur, dit Sophie. Tout est ouvert.

Ils plongèrent leurs bras jusqu'aux coudes dans les tiroirs, remuant des papiers avec une dextérité professionnelle. Ce fut comme s'ils eussent touché la peau de Sophie à pleins doigts. Elle se raidit de répulsion. Tout recommençait, en France comme en Russie. Une fatalité administrative au visage stupide la poursuivait d'âge en âge, de pays en pays. Soudain, elle vit, dans les mains des policiers, les

lettres de Nicolas, de Ferdinand Wolff, de Pauline Annenkoff, de Nathalie Fonvazine... Elle les avait relues et classées dernièrement. Son sang bondit. Elle balbutia :

— Messieurs ! Laissez cela ! Ce sont des lettres personnelles !

Sans sourciller, le petit gros empocha une liasse de feuillets, en donna autant à son collègue et dit :

— On vous les rendra après en avoir pris connaissance. Passons à côté. Si vous voulez nous montrer le chemin...

Guidés par elle, ils ouvrirent toutes les portes, fouillèrent toutes les armoires, retournèrent le linge, secouèrent les robes, tapotèrent les murs, examinèrent les livres dans la bibliothèque. Puis le grand maigre, ayant noté quelques mots dans son calepin déclara :

— Veuillez nous suivre.

— Où ? demanda-t-elle.

— A la Préfecture de Police.

Une terreur la saisit au ventre. On allait l'arrêter, l'emprisonner. Pourquoi ? Le fait d'être complètement innocente, loin de la rassurer, l'inquiétait vaguement. Au degré d'absurdité où elle était parvenue, il lui semblait qu'elle se fût mieux défendue si elle avait eu quelque crime précis sur la conscience.

— Mais puisque je vous répète que je n'ai rien fait ! dit-elle.

Pour toute réponse, le petit gros lui prit rudement le bras. Elle se dégagea d'un mouvement vif. Dans l'antichambre, Justin et Valentine, perclus de crainte, la regardèrent passer entre deux policiers comme une voleuse. Elle leur dit :

— Ce n'est rien ! Je serai bientôt de retour !

Et elle s'efforça de sourire, par crânerie. Un coupé l'attendait au milieu de la cour. Elle monta dedans, sans l'aide de personne. L'un des hommes s'assit près d'elle sur la banquette, l'autre se jucha à côté du cocher. Pendant tout le trajet, le voisin de Sophie ne lui adressa pas la parole. Enfermée dans une boîte avec cet inconnu qui sentait le vin et le tabac, elle manquait d'air. A chaque cahot, elle touchait un coude, un genou. Enfin, les roues tressautèrent en franchissant un profond caniveau.

La cour pavée de la Préfecture de Policé, de longs couloirs gris encombrés de solliciteurs ou de coupables, des ouvriers en casquette, des filles en bonnet de Saint-Lazare, des crachoirs blancs, des portes vitrées, des écriteaux — en traversant cet univers sinistre, Sophie se rappela que Nicolas était venu la chercher, ici même, un jour qu'elle

avait été arrêtée par erreur. C'était en 1815, peu de temps avant leur mariage. Il était en grand uniforme de garde de Lithuanie. Son air amoureux et inquiet l'avait touchée. Nul n'accourrait pour la défendre aujourd'hui. Elle ne pouvait compter que sur elle-même. Qu'avait-il dit en la voyant ?

— Entrez, grommela le petit gros en poussant une porte.

Elle pénétra dans une pièce aux murs vert pâle, dont le fond était occupé par un cartonnier. Un homme, tout en front et en mâchoires, était assis derrière un bureau de chêne. Des favoris laineux, d'un gris jaunâtre, pendaient le long de ses joues. Il leva les yeux sur Sophie et ressembla soudain à un batracien attentif. Les deux policiers déposèrent sur sa table les lettres, les papiers qu'ils avaient saisis. Il les renvoya d'un mouvement de tête. Resté seul avec Sophie, il se présenta comme étant l'inspecteur Martinelli et l'invita à prendre place, devant lui, sur une chaise de paille.

— Monsieur, dit-elle, je suis stupéfaite, je ne comprends pas...

Il l'arrêta d'un geste de la main :

— Vous allez tout comprendre, Madame, mais, auparavant, il me faudra vous poser quelques questions. Vos nom, prénoms, date de naissance...

Tandis qu'elle répondait, il l'écoutait à peine. Visiblement, il savait déjà tout cela. Elle remarqua, dans un coin de la pièce, un scribe bossu, juché sur un tabouret, devant un haut pupitre. Il notait ses moindres mots d'une plume aux barbes frémissantes. Brusquement, Martinelli se pencha en avant et demanda :

— Vos moyens de subsistance vous venaient de Russie, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle. Est-ce contraire aux lois ?

— Nullement ! Cependant, si mes renseignements sont exacts, vous n'étiez pas très bien vue dans ce pays. Votre mari avait été condamné pour son appartenance à une société secrète. Au lieu de le désavouer, vous l'aviez suivi en Sibérie...

— Aurait-on l'intention de rouvrir en France le procès des décembristes ?

— Non, mais cela nous fournit une indication.

— Sur quoi ?

— Sur vos préférences politiques.

Elle éclata :

— C'est insensé ! Nous sommes en guerre contre la Russie et vous

me poursuivez de vos soupçons, alors que je suis victime de l'impérialisme russe ! Êtes-vous aux ordres de Nicolas I^{er} ou de Napoléon III ?

Martinelli sourit et sa face de caoutchouc changea de forme. Plus large que haute, elle s'évasait, à la base, sur le socle d'un col blanc.

— Une distinction s'impose, Madame ! dit-il. Sur le plan de la politique extérieure, nous sommes évidemment contre les Russes. Mais, sur le plan de la politique intérieure, nos intérêts et nos soucis rejoignent les leurs. Comme eux, nous luttons pour le maintien de l'ordre et la défense de la légalité. Le fait d'avoir été un agitateur à Saint-Pétersbourg ne constitue pas une recommandation pour la police de Paris. Au contraire ! Vous nous arrivez de là-bas avec un dangereux bagage d'habitudes subversives. Une légende vous entoure...

Enfin, il éclairait sa lanterne. Elle reprit espoir.

— Je ne sors presque jamais ! dit-elle. Je ne vois personne ! Je ne m'occupe pas de politique !...

— On vous a cependant entendue tenir en public des discours déprimants, pour ne pas dire antifrçais !

Immédiatement, elle pensa que des mouchards avaient rapporté, en le déformant, ce qu'elle avait dit chez Delphine. Un dégoût la prit de cette fausse liberté, si peu conforme à ce qu'elle attendait de la France.

— En Russie, on m'accusait d'être une espionne française, dit-elle, en France, on m'accuse d'être une espionne russe !

Martinelli croisa ses mains sur son ventre et un regard mince et froid coula entre ses paupières adipeuses.

— Remplacez le mot « russe » et le mot « française » par le mot « révolutionnaire » et vous comprendrez, dit-il.

— Pourquoi révolutionnaire et non républicaine ?

— Excusez-moi, je ne distingue pas très bien la nuance !

— La révolution est un moyen, la république est une fin, dit-elle.

— Et l'empire ?

Elle ne répondit pas.

— A propos, reprit-il, n'êtes-vous pas en relation avec un certain Vavas seur ?

« Nous y voilà ! » songea-t-elle. Et elle murmura :

— Si.

— Vous lui avez rendu visite à Sainte-Pélagie ; puis chez lui, à la librairie du « Berger fidèle ».

— C'est exact.

— Il vient d'être arrêté. Nous le soupçonnons d'avoir participé à un complot contre la vie de l'emDereur. Je suppose que vous n'êtes au courant de rien.

— Absolument de rien ! dit Sophie.

Et son cœur faiblit.

— Il ne vous a pas proposé d'entrer dans la conspiration ?

— Non.

— Vous représentez pourtant un symbole vivant pour lui et pour ses camarades.

— Il a dû se rendre compte que j'étais devenue hostile à ses idées !

— Le lui avez-vous dit ?

— Oui, je crois.

— Donc, il vous a entretenue de son projet ?

Elle rougit et balbutia :

— Jamais de façon précise.

— Mais en passant... à mots couverts ?...

— Peut-être, je ne m'en souviens plus...

Martinelli se renversa dans son fauteuil :

— Vous auriez intérêt à me parler franchement.

— C'est ce que je fais.

— Non, Madame.

Sophie tressaillit. Le cycle des accusations reprenait, alors qu'elle avait cru y échapper en quittant la Russie. Elle se vit traînée devant des juges, confondue sur de faux témoignages, emprisonnée, exilée. Cette fois, ce ne serait pas pour rejoindre son mari qu'elle abandonnerait tout. Qu'avait-elle de commun avec Vavasseur ? Elle le détestait, elle condamnait sa politique aventureuse, elle ne vivait plus que pour les habitudes sereines de l'âge mûr, pour la chaleur de la maison retrouvée.

— Je vous jure, affirma-t-elle, que je ne sais rien de plus !

Et elle eut honte de se défendre ainsi. Pourquoi fallait-il que, dans la majorité des cas, la rançon de la paix fût l'humiliation ?

— Dites-moi qui était dans le coup avec lui et je vous relâche ! grommela Martinelli d'un ton radouci.

Elle haussa les épaules :

— Je ne peux pas... Il faudrait que j'invente !

— Je vais vous guider : Antonin Lacroix, Marcel Pièdeferre, Georges Klaus...

— Je n'en ai jamais entendu parler !

— Et Proudhon ? Vous l'avez bien rencontré, rue Jacob ?

— En effet !

— Que disait-il ?

— Rien que de très sensé.

— Bref, tout le monde était d'accord pour se réjouir des premiers résultats du régime ?

— Je n'ai pas prétendu cela, Monsieur. Certains invités avaient des idées sociales avancées. Mais ils les exposaient posément, sans violence. L'empereur même, s'il les avait entendus, n'aurait pu en prendre ombrage.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a rapporté !

— Eh bien ! admettez qu'on vous ait mal renseigné, pour une fois !

Elle s'était ressaisie, peu à peu. Son expérience des interrogatoires l'aidait à dominer la situation. Martinelli passa la main à rebrousse-nez sur son visage. Il paraissait excédé par l'obstination de Sophie. Elle devina que son avenir se jouait à pile ou face derrière ce front volumineux. Elle était encore libre. Et dans une minute ? Les battements de son cœur sonnaient jusque dans ses mâchoires. Lentement, Martinelli prit les lettres de Nicolas sur la table et le's déploya, l'une après l'autre. Elle pensa aux mots d'amour qui défilaient sous cet œil d'argousin.

— De qui sont ces lettres ? demanda-t-il.

— De mon mari.

— Et celle-ci ?

— D'un ami de Sibérie.

— Un décembriste, lui aussi ?

— Oui, Monsieur.

Il se replongea dans sa lecture. Une lumière sous-marine entrainait par la fenêtre. La plume du scribe grinçait. Une odeur de poussière arrosée montait du plancher raboteux. Soudain, Martinelli repoussa le

tas de lettres vers Sophie :

— Reprenez ça !

Elle les glissa dans son sac à main. Le paquet était si gros, qu'elle dut laisser le fermoir entrouvert.

— Je verrai s'il y a lieu de donner une suite à cette affaire, dit-il encore. Pour l'instant, vous êtes libre !

Elle ressentit un soulagement dans sa poitrine. Pourtant, elle savait que la police ne renonce pas facilement à ses soupçons. Si cet inspecteur la laissait partir, c'était assurément pour la faire filer à distance et tâcher d'en apprendre davantage sur les gens qu'elle fréquentait. Le scribe s'était arrêté d'écrire. Elle se leva. Martinelli la raccompagna jusqu'à la porte avec beaucoup d'amabilité.

Elle retraversa l'enfer monotone des corridors. Des sergents de ville bavardaient, bicorne à bicorne, dans la cour. Par la moustache et la barbiche, ils ressemblaient tous à Napoléon III. Un panier à salade passa sous le porche, avec fracas, et se rangea devant le perron principal. Dans la rue de Jérusalem, la lumière et le bruit étourdirent Sophie et elle sourit à la vie qui reprenait. Sur le Pont Neuf, elle se retourna pour voir si elle n'était pas suivie. Mais il y avait trop de monde autour des étalages. Tous les visages se confondaient. Tondeurs de chiens, décrotteurs, rétameurs, fondeurs de cuillères, marchands de chapeaux, de rubans, de mort aux rats, de pastilles du sérail criaient à qui mieux mieux pour attirer le chaland. Elle se hâta d'échapper à la cohue. Une inquiétude restait collée à son dos. Elle se redressa par discipline. Il y avait longtemps qu'elle n'avait connu cette impression de poursuite. Même en Russie, les derniers mois, il lui arrivait d'oublier qu'elle était suspecte. Valentine et Justin l'attendaient à la maison, la mine compatissante.

— C'était une erreur ! leur dit-elle.

Ils firent semblant de la croire. Pendant son absence, ils avaient rangé la chambre. Il n'y avait plus trace du passage de la police dans l'appartement. Sophie regarda les meubles, autour d'elle, avec gratitude, comme on retrouve des amis après un accident qui aurait pu vous coûter la vie. Valentine lui proposa de l'aider à se déshabiller, à se mettre au lit.

— Pourquoi ? Je ne suis nullement fatiguée ! dit Sophie avec vivacité.

Elle renvoya la soubrette, s'assit dans un fauteuil, et ses nerfs, longtemps crispés, la trahirent. Un tremblement la secouait, elle souhaitait verser des larmes et ne le pouvait pas. Plus jeune, pensait-elle, elle se fût mieux défendue contre l'émotion. Était-ce parce qu'elle

avait failli être emprisonnée elle-même, qu'elle était si préoccupée soudain du sort de Vavasseur ? Elle le condamnait et elle le plaignait à la fois. Un fou, un illuminé. Poussé par son idée fixe, il ne pouvait finir autrement. Elle l'avait prévenu. Il s'était moqué d'elle : « Vous n'êtes qu'une femme ! » Cette exclamation sonnait encore dans la tête de Sophie. Elle réfléchissait à tous ceux qui, comme Vavasseur, avaient sacrifié leur liberté, leur sécurité, leur famille, à une conviction politique. Décidément, les hommes avaient dans le sang le goût des perspectives grandioses. Neuf fois sur dix, leur agitation n'aboutissait à rien. Le seul bien qui se faisait au monde provenait d'initiatives modestes, quotidiennes, féminines. Elle-même, quand avait-elle été le plus utile à ses semblables ? Quand elle se grisait de théories politiques violentes, à Paris, ou quand elle se contentait de soigner les moujiks de Kachtanovka ? C'était là-bas, sur le terrain de la misère et de l'ignorance, qu'elle aurait pu, le mieux, accomplir son destin de femme. Serge s'y était opposé. A cause de lui, elle avait dû renoncer à une existence qui l'eût rendue fière d'elle-même. Elle rêva un instant à tout le bonheur qu'elle aurait distribué à ces êtres simples, s'il n'avait été là pour l'en empêcher. Dommage. La route était coupée. Il fallait songer à autre chose. Tout à coup, elle s'inquiéta de Louise. La malheureuse devait être aussi bas que possible. Sur-le-champ, la fatigue de Sophie s'envola. Elle remit son chapeau, son manteau, et ressortit dans la rue.

Elle trouva Louise en larmes, dans la librairie. Une femme épaisse et âgée — sa mère, sans doute

— était assise près d'elle et lui tapotait les mains. Les enfants jouaient à la toupie derrière le comptoir. Louise leva sur Sophie un regard noyé et dit :

— Ah ! je n'ai pas de chance ! Il m'avait pourtant promis que, cette fois, il serait prudent 1

Bien que l'accusation eût été incapable de prouver l'existence d'un complot contre l'empereur, Augustin Vavas seur fut condamné à cinq ans de prison ferme et incarcéré à Belle-Ile, où se trouvaient déjà de nombreux détenus politiques. Désarmée par ce nouveau coup, Louise prit l'habitude de rendre visite, plusieurs fois par semaine, à Sophie, pour lui parler de son chagrin, lui demander conseil et lui lire les lettres qu'elle recevait de son mari. Il ne se plaignait pas trop du régime pénitentiaire, disait le plus grand bien de ses camarades, affirmait que ses convictions républicaines s'étaient renforcées dans l'épreuve et racontait comment il employait ses loisirs à travailler la terre et à étudier la musique.

— Il me semble qu'il est plus heureux en prison avec des hommes de son parti qu'à la librairie avec moi ! soupirait Louise.

Elle avait un petit air peuple qui amusait Sophie et la reposait des mensonges du monde. Leurs deux solitudes s'accordaient en de paisibles rencontres. Elles prenaient le thé ensemble et, ensuite, Louise bavardait de mille riens, devant Sophie qui l'écoutait, penchée sur sa tapisserie. Pas une fois, Delphine de Charlaz ne vint troubler leur tête-à-tête. Sans doute ne pouvait-elle se permettre, dans sa situation, de continuer à fréquenter une personne politiquement compromise. Tous les salons honorables avaient d'ailleurs suivi son exemple. Sophie était heureuse de n'être plus invitée nulle part. Le manque d'argent l'obligeait à se restreindre. Eût-elle voulu sortir, qu'elle n'aurait pu se payer les toilettes nécessaires pour tenir son rang. De temps à autre, Louise amenait un de ses enfants, et il demeurait dans un coin à feuilleter des livres d'images. C'était sa mère qui s'occupait du reste de la famille et gardait le magasin. Les clients étaient rares, les gains médiocres, mais il fallait à tout prix assurer un petit courant de commerce pour que Vavas seur pût reprendre l'affaire à son retour. Sophie avait bien essayé d'aider Louise ; mais celle-ci avait toujours refusé son offre, disant qu'elle avait des économies ; sa dignité était de ne rien devoir à personne. En arrivant, elle annonçait :

— Aujourd'hui, j'ai été suivie.

Ou bien :

— Je ne sais ce qu'est devenu mon mouchard ; je ne l'ai pas vu, ce matin !

Sophie, elle aussi, avait un mouchard attaché à ses pas. Elle s'y était accoutumée et le saluait d'un hochement de tête quand elle le surprenait à un tournant de rue. Le lendemain, il était remplacé par un autre, tout aussi reconnaissable par ses vêtements sévères et son expression chafouine. On s'occupait beaucoup d'elle, à la police. Mais elle avait le sentiment que, peu à peu, ces messieurs se fatigueraient de la soupçonner. L'essentiel était que la guerre finît vite !

Cependant, le siège de Sébastopol s'éternisait, suscitant de part et d'autre des prodiges d'héroïsme. On racontait qu'il y avait une telle courtoisie entre les adversaires, qu'après s'être battus à mort pendant des heures, ils profitaient de la trêve pour bavarder amicalement et échanger de menus cadeaux. Chaque fois qu'elle entendait rapporter un trait de chevalerie chez un officier russe, Sophie en était émue. Elle eût voulu faire partager à tous ses compatriotes l'estime que lui inspiraient les actuels ennemis de la France. Souvent, elle parlait à Louise de ses souvenirs de Sibérie. Lorsqu'elle prononçait le nom de Nicolas ou de Ferdinand Wolff, son cœur changeait de rythme. Louise l'écoutait, subjuguée, la bouche entrouverte dans une moue d'enfant. Elle était charmante dans son ignorance. Quand elle ne venait pas pendant un jour ou deux, Sophie s'ennuyait. « Pourquoi me suis-je attachée à cette petite ? pensait-elle. Je ne sais rien d'elle, ou si peu de chose ! Je n'ai même pas l'impression de l'avoir choisie ! Elle n'est là que pour m'empêcher d'avoir le vertige devant le vide... » Le samedi 3 mars, pendant qu'elles prenaient le thé, face à face, Justin apporta les journaux. Il avait un visage papelard.

— Madame sait la nouvelle ? chuchota-t-il. Le tsar est mort !

— Que dites-vous là ? s'écria Sophie.

Et elle prit *le Moniteur Universel*, qu'il lui tendait sur un plateau. La nouvelle s'étalait en première page, à la rubrique « Non officielle ». Une joie grave frappa Sophie et se répercuta en elle profondément. L'empereur avait succombé, disait-on, à une sorte de paralysie du poumon. En réalité, les revers subis par ses troupes en Crimée avaient dû miner sa résistance. Quelles seraient les conséquences politiques de l'événement ? Sophie voulait croire que la guerre s'arrêterait par la disparition de celui qui en avait été le principal instigateur. Elle développa ce point de vue devant Louise, qui l'écouta, en buvant son thé à petites gorgées. Pour la première fois, cette passivité souriante irrita Sophie.

Après le départ de la jeune femme, elle se retrouva seule dans le salon, parmi des gazettes chiffonnées. L'ombre venant, elle commençait tout juste à comprendre que Nicolas I^{er} n'était plus. Ainsi, ce bloc de marbre inébranlable avait fini, lui aussi, par s'effacer de

l'horizon. Combien d'hommes avaient souffert par sa faute ! Avant-hier, les décembristes enterrés vivants en Sibérie, hier, les « pétrachevtsy », aujourd'hui, les soldats sacrifiés à Sébastopol ! La volonté aveugle de ce potentat, son intelligence rude et limitée, son absence de pitié, de finesse, de cœur, avaient infléchi, pendant trente ans, le destin de millions d'êtres. Elle-même avait eu sa vie écrasée par l'orgueil et la cruauté du maître de la Russie. Qui pouvait le pleurer, hormis quelques courtisans dont il avait fait la fortune ? De la Baltique au Pacifique, de l'Océan glacial aux frontières du sud, le peuple russe tout entier devait pousser un soupir de soulagement. C'était surtout en Sibérie, pensait-elle, que ce deuil national serait accueilli avec joie. Malheureusement, la plupart des condamnés politiques étaient morts dans l'attente de l'amnistie : Nicolas depuis plus de vingt ans, Ferdinand Wolff depuis deux ans à peine. Elle imagina les survivants réunis chez l'un ou chez l'autre, à Irkoutsk, à Tobolsk, à Kourgane, pour commenter l'événement autour d'un samovar. Un conciliabule de squelettes. Sûrement, le nouveau tsar, Alexandre II, allait leur pardonner. On le disait cultivé, indulgent, sincère. Elle se rappelait avec quelle émotion elle l'avait aperçu, jeune tsarévitch timide, lors de sa visite à Kourgane, en 1837. Son signe de croix devant les décembristes, au moment de la prière pour les réprouvés... Il libérerait les condamnés politiques et conclurait l'armistice. A moins qu'il ne fût mal entouré. Pourvu qu'il n'eût pas conservé les conseillers de son père ! Elle regretta de n'avoir pas un Russe auprès d'elle avec qui elle pût échanger des idées. Les Français étaient incapables de la comprendre. Pour eux, la mort de Nicolas I^{er}, c'était une affaire de politique étrangère. Pour elle, une affaire de famille.

Elle passa une mauvaise nuit et, les jours suivants, guetta avec une impatience croissante le déroulement des opérations. Mais, si les gazettes multipliaient les dépêches retraçant l'agonie édifiante de Nicolas I^{er}, il ne semblait pas que son héritier fût pressé de mettre un terme aux combats. Sans doute Alexandre II attendait-il d'être couronné empereur au Kremlin pour prendre une décision aussi importante. Cela risquait de durer plusieurs mois ! Pour l'instant, on se bornait, en Russie, à changer de généraux. Dans le camp des alliés, pour marquer solennellement l'accord franco-britannique, Napoléon III et l'impératrice se rendaient en Angleterre. A leur retour, l'empereur échappait aux balles d'un assassin sur les Champs-Élysées, et tous les journaux bénissaient la Providence. En lisant les éloges adressés par la presse au souverain, Sophie aurait pu se croire en Russie. Il est vrai que les Français avaient sujet d'être fiers de leur chef, puisque le gouvernement menait de front avec succès les entreprises de la guerre et celles de la paix. L'effort militaire déployé autour de Sébastopol n'empêchait pas les démolitions et les

reconstructions dans la capitale, ni les fêtes en l'honneur de l'armée ou des monarques étrangers. De toutes parts s'ouvraient des chantiers de pierre de taille. L'édification du nouveau Louvre se poursuivait en même temps que la rue de Rivoli était prolongée jusqu'à l'Hôtel de Ville et que des maisons géantes, de six étages, poussaient au bord du boulevard de Strasbourg. Mais c'était dans les Champs-Élysées que les ouvriers travaillaient le plus fiévreusement, pour achever le bâtiment du Palais de l'industrie où devait se tenir l'Exposition Universelle de 1855. Le 15 mai enfin, le monument fut débarrassé de ses derniers échafaudages et reçut la visite des souverains. Il n'était question dans les journaux que des merveilles assemblées en ces lieux par vingt mille exposants, tant français qu'étrangers. La Russie elle-même avait été invitée à envoyer les produits de son agriculture et de ses usines, mais avait décliné cette offre « pour cause de guerre ».

Louise, très excitée par les comptes rendus des gazettes, voulut absolument visiter l'Exposition avec Sophie. Elles s'y rendirent un matin et furent à demi étouffées par la foule. Le courant des badauds les poussait devant des étalages qu'elles avaient à peine le temps d'entrevoir. Dans l'immense nef, grouillante, bourdonnante, surchauffée par les rayons du soleil qui tombaient droit des verrières, les tissus de laine voisinaient avec la céramique et les bronzes d'ameublement avec la petite bijouterie. Des noms de pays lointains se lisaient sur des écriteaux énormes : États-Unis, Égypte, Grèce, Chine... Le monde entier avait donné son amitié à la France. L'absence de la Russie passait inaperçue. Sophie eût aimé parcourir toute l'Exposition, mais, après deux heures de cheminement laborieux dans la cohue et la poussière, elle se sentit fatiguée et s'assit sur une banquette. Ce fut à ce moment que Louise découvrit quelqu'un de sa connaissance, près du trophée de l'ébénisterie : un homme jeune et mal vêtu, au visage agréable entouré d'une barbe blonde, légère comme de la dentelle. Il semblait attendre qu'elle le remarquât. Elle le présenta comme étant Martial Louvois, artiste peintre, un ami de Vavas seur. Sophie se rappela confusément l'avoir rencontré à la librairie du « Berger fidèle », le soir où tous les camarades d'Augustin s'y trouvaient réunis. Il s'offrit à guider les deux femmes dans l'annexe des Beaux-Arts. A cette proposition, la figure de Louise s'anima d'une gaieté un peu suspecte. Soudain, la peinture moderne la passionnait.

— Oh ! oui, allons-y ! s'écria-t-elle.

Amusée par cette métamorphose, Sophie accepta. De tous côtés, le monde affluait dans les salles où les chefs de l'École française avaient exposé leurs tableaux. On se pâmait devant *l'Odalisque couchée*, de M. Ingres, *le Massacre de Scio*, de M. Delacroix, *le Grand Bazar Turc*, de M. Decamps, ou *le Pilon*, de M. Glaize. Les commentaires du public

irritaient Martial Louvois, qui avançait d'une toile à l'autre, les mains dans les poches, l'œil mauvais. Il se prétendait « naturaliste » et ne jurait que par des peintres dont Sophie n'avait jamais entendu parler. Au milieu de la visite, il conclut : « Tout cela est sordide ! »

Quelques personnes se retournèrent sur lui avec indignation.

— Sortons, dit-il. Nous serons mieux dans un café. Je vous expliquerai ce que c'est que la vraie peinture !

Louise acquiesça d'emblée, avec un grand élan qui fit palpiter les fleurs de son chapeau. Mais Sophie était trop lasse : elle préféra rentrer chez elle.

Le lendemain, en revoyant Louise, elle lui demanda des nouvelles de Martial Louvois.

— Il m'a ennuyée toute la soirée, à me parler d'art et de philosophie, dit Louise. Vous avez bien fait de ne pas rester !

Pourtant, à dater de ce jour, elle s'habilla avec plus de recherche. La venue de l'été la rendait coquette. Ses visites à Sophie s'espacèrent. Évidemment, elle était occupée ailleurs. Sophie plaignit Vavasseur, mais ne se reconnut pas le droit de morigéner la coupable. Cette passionnète lui semblait ridicule, auprès de l'immense angoisse qui l'étreignait chaque jour davantage à la lecture des journaux. Les commentaires ampoulés que suscitaient, dans toutes les feuilles, la visite de la reine Victoria à Paris, les concerts aux Tuileries ou les spectacles des théâtres parisiens, ne parvenaient pas à masquer la réalité affreuse de la guerre. De temps à autre, un communiqué laconique précisait que l'enlèvement des blessés sur les champs de bataille s'était amélioré ou que le nombre des morts du côté français n'était pas très considérable. Bien entendu, les Russes, eux, étaient plus durement touchés. Les prisonniers faits dans leurs rangs avouaient, qu'à présent, personne, à Sébastopol, ne croyait à la victoire. On se battait et on mourait pour l'honneur. Prise du

Mamelon-Vert, affaire de Tchernaiïa, attaque de la tour de Malakoff, derrière ces expressions banales, quelles montagnes de cadavres ! « Tout va bien, tout marche, nous avançons », télégraphiait le général Pelissier, nouveau commandant de l'armée d'Orient, au ministre de la Guerre. Les journaux illustrés publiaient des dessins terribles, représentant des combats au corps à corps, parmi les fumées en choux fleurs des explosions. Les zouaves avaient de nobles visages sous leur chéchia, les Russes, des mufles de tigres. Soudain, le 10 septembre, dans *le Moniteur Universel*, une dépêche imprimée en première page : « Korabelnaya et la partie sud de Sébastopol n'existent plus. L'ennemi, voyant notre solide occupation à Malakoff, s'est décidé à évacuer la place, après en avoir ruiné et fait sauter par la mine

presque toutes les défenses. »

Le lendemain, la prise de Sébastopol était confirmée et l'empereur ordonnait qu'un *Te Deum* fût célébré à Notre-Dame, tandis que tous les théâtres de Paris joueraient gratis. Un débordement d'enthousiasme salua cette nouvelle. Sophie se dit qu'après un tel coup le tsar mettrait bas les armes. La pensée de la paix prochaine la réconciliait avec l'allégresse délirante de la foule. Mais combien de temps faudrait-il aux Français et aux Russes pour oublier le sang versé ? La journée du 13 septembre fut vouée à la liesse populaire. Justin et Valentine demandèrent à Sophie la permission de sortir pour fêter la victoire. Elle les y autorisa volontiers, heureuse de rester seule à la maison. Une grosse rumeur de foire battait les murs. Sur le tard, Louise arriva, rose, froissée, décoiffée, et raconta qu'elle avait assisté à un spectacle en matinée, à l'Opéra. Devant une toile de fond représentant Sébastopol, un chanteur avait récité un poème à la gloire de l'armée française.

— C'était beau ! J'en avais les larmes aux yeux ! J'ai crié avec tout le monde ! Ce soir, il y aura des illuminations. M. Martial Louvois a un ami qui habite à côté de l'Hôtel de Ville. De ses fenêtres, on verra le feu de Bengale. Ne voulez-vous pas venir avec nous ?

Sophie remercia, refusa, un peu honteuse de son manque d'entrain devant cette petite femme échauffée. Louise s'envola, ailée de patriotisme et d'amour. La prise de Sébastopol lui était une excuse de plus pour tromper son mari.

Le dimanche 30 mars 1856, à deux heures de l'après-midi, le canon des Invalides tonna pour annoncer la signature de la paix. Depuis plus d'un mois que les pourparlers se déroulaient à Paris entre les plénipotentiaires des pays alliés et de la Russie, le public attendait cette nouvelle d'un jour à l'autre. Les drapeaux, les lampions, étaient prêts dans chaque maison. Immédiatement, ils apparurent aux façades. Sur l'ordre de Sophie, Justin se précipita pour pavoiser le porche de l'hôtel. Cet événement, tombant deux semaines après la naissance du prince impérial, portait l'exaltation populaire à son comble. Sophie sortit dans la rue et vit un attroupement devant une affiche fraîchement collée : « Congrès de Paris. La paix a été signée aujourd'hui à une heure, à l'hôtel des Affaires étrangères... » L'émotion lui coupait les jambes. Elle se dit que son bonheur était sans commune mesure avec celui des gens qui l'entouraient, puisqu'elle se réjouissait à la fois pour la France et pour la Russie. Cette double félicité, provenant d'un double amour, lui donnait envie de pleurer. Des vendeurs de journaux la bousculaient. A côté d'elle, un soldat amputé d'un bras riait dans sa barbe rousse, une femme en deuil s'appuyait contre l'épaule de son mari qui soulevait son chapeau d'un geste théâtral. Des cloches sonnaient au loin. Sophie se dépêcha de rentrer chez elle, comme si elle eût craint de dissiper son allégresse dans la foule.

Les jours suivants furent marqués par des revues et des réceptions officielles. On racontait que Napoléon III se montrait particulièrement aimable avec le comte Alexis Orloff, représentant la Russie. Des deux côtés, le désir de recoudre ce qui avait été déchiré par la guerre semblait évident. Aussitôt le traité de paix ratifié, le tsar et l'empereur échangèrent des congratulations fraternelles ; l'ambassade de Russie à Paris entrebâilla ses portes en attendant le retour du ministre, comte Kisseleff ; le comte de Morny, nommé ambassadeur extraordinaire de France en Russie, s'apprêta à partir pour Saint-Pétersbourg où le palais Vorontzoff-Dachkoff avait été loué à son intention. Avant même la fin de la guerre, la princesse de Lieven avait obtenu l'autorisation de se réinstaller dans son entresol de la rue Saint-Florentin. Peu à peu, d'autres Russes, timides, craintifs, reparurent à Paris et leurs amis français accueillirent à bras ouverts ces convalescents, étonnés. Sophie reçut la visite inopinée de Delphine, qui comptait absolument sur elle pour son prochain *raout* :

— C'est absurde ! Nous nous sommes perdues de vue ! Il y aura chez moi beaucoup de gens que vous connaissez et qui n'ont cessé de me demander de vos nouvelles !

Devant ce retour d'intérêt, Sophie conclut qu'elle n'était plus une pestiférée. Du reste, depuis quelque temps, elle pouvait sortir sans être suivie. Dédaignée par la police, il était naturel qu'elle rentrât en grâce auprès des honnêtes gens. Elle se rendit, par curiosité, à la réception de Delphine et en revint étourdie par le chatolement des toilettes et la banalité des propos. Elle avait perdu l'habitude de ces grandes parades de l'élégance, de la médisance et de la fatuité. Sa robe était démodée. Cette circonstance la contrariait. Il eût fallu qu'elle renouvelât tout son équipage. Mais, bien que les correspondances postales eussent repris normalement avec la Russie, elle ne recevait toujours pas d'argent de son neveu. Elle s'était adressée en vain au gouverneur et au maréchal de la noblesse de Pskov. Fallait-il qu'elle écrivît à Serge directement ? Elle ne pouvait s'y résoudre ! De toute évidence, il avait trouvé si commode de ne plus lui verser de revenus pendant la guerre, qu'il allait continuer à l'ignorer maintenant. Elle était trop fière pour lui réclamer son dû en le menaçant d'un procès. Au fond, cet argent, elle n'avait jamais eu l'impression d'y avoir droit. Il lui venait de son beau-père qu'elle détestait. L'idée d'être, en quelque sorte, entretenue par un mort, la gênait davantage depuis que Nicolas n'était plus auprès d'elle. Après tout, Serge était le seul descendant de Michel Borissovitch. Kachtanovka devait lui appartenir en entier. Toute disposition contraire n'était que jeu d'écritures... Il l'avait bernée ? La belle affaire ! Elle n'en était pas à une avanie près. Restait à décider quels seraient à présent ses moyens d'existence. Elle envisagea la situation froidement : le plus simple serait de mettre en location le premier étage de la maison. Ses goûts étaient assez modestes pour qu'elle pût vivre sur les sommes que lui rapporterait le loyer. Au besoin, elle donnerait des leçons de français, d'histoire, de géographie, comme à Tobolsk. La perspective de la pauvreté et du travail ne l'effrayait pas. Elle retrouvait en y songeant son ardeur de jadis et presque une raison d'espérer. Pour commencer, elle renvoya le cocher et la voiture de remise. Puis elle signifia son congé à Justin. Il le prit très mal, vexé et dédaigneux à la fois, chipotant sur les gages. Valentine pleurait en attendant son tour. Sophie lui promit de ne se séparer d'elle qu'à toute extrémité. Elle se disait que Serge eût bien ri s'il l'avait vue si embarrassée devant ses domestiques. Ces derniers temps, elle pensait souvent à son neveu. Quand elle l'évoquait, il avait toujours un pli sarcastique aux lèvres et de la haine dans les yeux. Elle n'avait même plus Louise pour la distraire. Absorbée par ses amours coupables, la jeune femme avait oublié le chemin de la rue de Grenelle. En vérité, Sophie eût été gênée de la recevoir. La franchise

entre elles étant devenue impossible, de quoi auraient-elles parlé ?

Un matin, Valentine remit à sa maîtresse une lettre portant l'entête officiel du maréchal de la noblesse de Pskov. Elle l'ouvrit avec appréhension, essuya les verres de son face-à-main et lut : « Madame,

« J'ai le pénible devoir de vous annoncer que votre neveu, Serge Vladimirovitch Sédoff, est décédé le 7 février dernier, dans des circonstances tragiques. Des troubles ayant éclaté dans le domaine, il a voulu haranguer ses paysans et a été lâchement massacré par eux. Bien entendu, les misérables ont été immédiatement arrêtés, jugés et envoyés en Sibérie. L'interruption des relations postales pendant la guerre m'a empêché de vous tenir au courant de ces faits, ce dont vous voudrez bien m'excuser. D'après les dispositions testamentaires de Michel Borissovitch Ozareff, la disparition de Serge Vladimirovitch vous laisse seule héritière de la propriété. Les papiers constatant cet état de choses ont été expédiés au consulat général de Russie à Paris, qui les transmettra à la chancellerie du ministère des Affaires étrangères. Sans doute serez-vous convoquée sous peu par cette haute administration française. Ai-je besoin de vous dire que, d'accord avec le gouverneur, j'ai placé un intendant à Kachtanovka pour diriger l'exploitation de vos terres dans l'attente des décisions que vous ne manquerez pas de prendre à cet égard ?... »

Jusqu'à la fin de la lettre, elle eut le sentiment de n'être pas tout à fait éveillée. L'atmosphère de cauchemar, dont elle s'était évadée en quittant Kachtanovka, la reprenait ; cette impression d'appartenir à un monde illogique où toutes les violences sont à craindre, où maîtres et serfs sont liés par un étrange contrat de cruauté, où la fortune et la misère se nourrissent l'une de l'autre, où l'âme des morts pénètre la chair des vivants. Quand Serge faisait battre ses paysans, il savait que chaque coup lui serait compté. Il le savait et il ne pouvait s'empêcher d'être toujours plus dur. Comme s'il avait hâte de voir se déchaîner la catastrophe qui l'emporterait. La fascination du gouffre. Les seigneurs de Kachtanovka y plongeaient tous, l'un après l'autre. Une malédiction planait sur la famille. Cette idée superstitieuse agaçait Sophie, qui la récusait et y cédait tour à tour. Elle songeait à Serge, défiguré, ensanglanté, aux moujiks expédiés en Sibérie, au désordre des esprits dans les villages et marchait de long en large, à travers le salon, pour tâcher de calmer ses nerfs. Soudain, elle se dit qu'elle avait sans doute accusé son neveu à la légère. En succombant sous les coups de ses paysans, il démontrait que son père avait pu être tué de la même façon. Maintenant, malgré qu'elle en eut, elle devait convenir que des serfs, poussés à bout, étaient capables d'assassiner leur maître. Et après ?... Les soupçons qui pesaient sur Serge étaient trop lourds pour être levés par ce seul argument. Qu'il fût ou non un parricide ne

modifiait en rien ses torts envers les moujiks. Elle n'allait pas s'attendrir sur lui après ce qu'elle avait vu à Kachtanovka ! Comment faire pour en savoir davantage sur les circonstances du meurtre ? Le mieux était encore de se rendre au consulat général de Russie.

Un fiacre la conduisit, en deux tours de roues, au numéro 33 du faubourg Saint-Honoré. Elle traversa une cour sablée et gravit un perron que protégeait une marquise de verre en rotonde. Le suisse, à large baudrier d'or, l'accueillit au haut des marches, lui demanda ce qu'elle désirait et la remit entre les mains d'un huissier à chaîne. Le consulat et l'ambassade, logés dans le même hôtel, étaient sens dessus dessous. Après une absence de deux ans, les fonctionnaires se réinstallaient. Il y avait des caisses de bois blanc et des monceaux de paille dans l'antichambre, vaste comme une nef. Des ouvriers fixaient le tapis rouge de l'escalier d'honneur. Arrivée au palier du premier étage, Sophie dut attendre que l'huissier l'eût annoncée. Il revint bientôt et lui expliqua, en mauvais français, que M. le Consul général n'était pas là, mais que son secrétaire particulier, M. Scriabine, se ferait un plaisir de la recevoir.

Elle croyait trouver un personnage important et tomba sur un petit jeune homme, blondin et pouspin, assis sous un grand portrait d'Alexandre II. Ce devait être le premier poste de Scriabine à l'étranger, car il paraissait grisé d'être à son bureau, accueillant une femme. Quand Sophie lui eut exposé le but de sa visite, il exulta. Justement, il avait reçu, la veille, un rapport sur l'affaire. Il n'en revenait pas de pouvoir, sur-le-champ, prouver sa compétence. En une minute, il exécuta la pantomime du diplomate surchargé de besogne, fouillant dans ses archives et découvrant le document voulu. Puis, se rappelant qu'il s'agissait en somme d'un assassinat, il prit un air funèbre et confirma que Serge Vladimirovitch Sédoff avait rendu l'âme à Dieu, le 7 février dernier.

— Une bien pénible conjoncture ! dit-il en soupirant.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Sophie.

— D'après le compte rendu que j'ai sous les yeux, Serge Vladimirovitch Sédoff avait voulu imposer à ses paysans un travail de nuit, pour débayer des neiges la route qui traverse le domaine. Les moujiks ont refusé de lui obéir. Il est allé à cheval, à leur rencontre. Une altercation a suivi. Les misérables ont osé lever la main sur leur maître... Je suis désolé, Madame, de vous donner des détails si cruels !... Permettez-moi, en tout cas, de vous présenter mes condoléances !...

Ce témoignage de compassion rencontra un tel vide dans le cœur de Sophie, qu'elle en fut gênée. Il n'était pas dans son caractère de feindre le chagrin quand tout était calme en elle. Pourtant, elle devait

sauver les apparences. Elle remercia et dit :

— De quel village étaient les meurtriers ?

— De Krapinovo et de Chatkovo.

— Savez-vous quels moujiks, au juste, ont été condamnés ?

— Oui... attendez une seconde...

Il lut une liste de six noms. Elle n'en connaissait aucun. Cette constatation la soulagea.

— A présent, reprit-il, tout est rentré dans l'ordre. Comme vous l'a écrit, sans doute, le maréchal de la noblesse de Pskov, un intendant dirige votre domaine. Vous avez donc le temps de réfléchir avant de vous déterminer.

Sophie le regarda, interloquée. Elle n'avait pas encore pris conscience qu'elle était seule propriétaire de Kachtanovka. Tous ces champs, tous ces villages, tous ces moujiks ! Qu'allait-elle en faire, maintenant qu'elle habitait la France ? Émanciper les serfs ? Bien sûr, mais, libérés du jour au lendemain après une vie entière d'obéissance, ils auraient encore plus besoin d'elle pour veiller sur eux, les aider, les instruire dans l'apprentissage de leur nouveau destin. Laisser les choses en état et charger un intendant d'administrer son domaine et de lui en expédier les revenus ? Elle avait trop le respect du travail humain pour considérer Kachtanovka comme une simple source de profit. Puisqu'il lui était impossible de s'occuper elle-même de ses gens et de ses terres, elle préférait les vendre. Ses paysans seraient plus heureux sous les ordres d'un autre maître que sous la froide surveillance d'un gérant appointé par elle. Peut-être faudrait-il qu'elle se rendît en Russie pour réaliser cette opération ? Eh bien ! un tel voyage ne l'effrayait pas. Elle irait, elle reviendrait... Parvenue à ce point, elle se demanda si la vente était praticable dans l'état actuel de la succession. N'existait-il pas des délais légaux à observer ? Interrogé à ce sujet, Scriabine la rassura. Rien ne s'opposerait à une cession de la propriété, aussitôt qu'elle en aurait exprimé le désir. Néanmoins, pour le voyage en Russie, il lui conseillait d'attendre la fin des fêtes du couronnement, qui devaient commencer le 26 août prochain.

— C'est un événement d'une telle importance, en Russie, dit-il, qu'actuellement le pays entier s'y prépare avec fièvre. Du plus haut gouverneur de province au dernier des assesseurs de collège, personne n'a plus la tête à son travail. Vous vendriez votre bien dans de mauvaises conditions. Laissez donc passer le temps des réjouissances !...

Elle convint qu'il avait raison. Rien ne pressait. En la raccompagnant, il la félicita d'avoir choisi la solution la plus

raisonnable : celle de la vente.

— Vous savez, quand on n'est pas sur place pour diriger une exploitation agricole, mieux vaut y renoncer ! dit-il. D'autant que, d'après les indications que je possède, votre propriété représente un beau capital. Ne vous laissez pas faire par les marchands. Maintenez vos prix. Et revenez me voir, pour le visa. On vous le délivrera en quarante-huit heures.

Pendant qu'il parlait, Sophie respira, dans la galerie, une odeur de plat russe venue de quelque lointaine cuisine : un hachis de viande parfumé au fenouil et noyé de crème, sans doute. Ses idées se brouillèrent. Scriabine lui baisa la main. L'huissier étant occupé ailleurs, ce fut un valet de pied, en culottes courtes et livrée bleue et or, qui la reconduisit, par le grand escalier, jusqu'à l'antichambre. Elle le regarda à la dérobée. Sous sa perruque poudrée à marteau, il avait une face de paysan sibérien, aux pommettes saillantes et au nez camard.

En sortant du consulat général, elle se sentit dépaycée comme après un long voyage. Devant elle, un soleil cru blanchissait la chaussée et allumait des couleurs de papillon dans les toilettes des femmes. Le bruit de la ville l'entoura, sans la distraire de ses pensées. Elle traversa la place de la Concorde, avec, sur ses talons, tous les moujiks de Kachtanovka.

Le lendemain matin, elle trouva, dans son courrier, une lettre de Daria Philippovna qui lui racontait, à peu de choses près, ce qu'elle savait déjà :

« Je n'ai pas voulu vous écrire à ce sujet tant que l'affaire ne serait pas jugée, par crainte de me mettre dans un mauvais cas. A présent que votre neveu est sous terre (Dieu ait son âme !) et ses assassins aux travaux forcés (Dieu leur pardonne!), je ne puis résister au désir de vous dire combien tout cela nous a bouleversés, mon fils et moi. Une histoire horrible ! Savez-vous que les moujiks l'ont tiré à bas de son cheval, roué de coups, étranglé, noyé dans la rivière en le poussant par un trou de la glace ? Les « conducteurs », sur lesquels il comptait pour le protéger, se sont croisés les bras. Eux aussi avaient fini par le détester. Et pourtant, il les payait bien ! Je n'en ai pas dormi pendant deux nuits ! Depuis la guerre, les émeutes de moujiks sont nombreuses dans notre région. Même à Slavianka, ils boivent et relèvent le nez ! Quelle triste époque ! L'intendant qui a été placé chez vous est un homme de premier ordre, un Allemand. D'après Vassia, vous pouvez avoir confiance en lui. Sans doute, maintenant que vous êtes fixée à Paris, votre maison de Kachtanovka ne présente-t-elle plus d'intérêt pour vous ! Tout le monde, ici, pense que vous allez vendre ce beau

domaine. Cela m'afflige fort, car, vous le savez, Vassia et moi aimions beaucoup vous avoir pour voisine ! Nous en parlons, parfois, à la veillée ! Mais, entre nous, je crois que vous avez raison. L'avenir des grandes propriétés foncières est bien sombre. La culture ne rapporte plus rien, le paysan se fait paresseux, difficile. Partout, règnent l'insécurité et le manque d'argent. On raconte que notre nouveau tsar — un ange de douceur et de générosité ! — est fermement résolu à émanciper les serfs dans les prochaines années. C'est une noble intention et Vassia en est tout ému. Il dit que ce sera l'aube d'une ère nouvelle pour la Russie, la réalisation du vœu de ses amis. Dieu l'entende ! Mais, j'ai peur, pour ma part, qu'une fois libérés, nos moujiks ne sachent pas se conduire et que l'économie du pays n'en soit perturbée. « Raison de plus pour me séparer de Kachtanovka ! » me direz-vous. Eh ! oui, je suis ainsi, je prêche contre mon saint. Quoi que vous décidiez, j'espère que vous viendrez régler toutes ces questions sur place. Vous revoir, ne fût-ce que quelques jours, adoucira le chagrin que j'éprouve à l'idée qu'un étranger s'installera bientôt, peut-être, sur vos terres... »

La nouvelle de l'héritage de Sophie se répandit très vite dans les salons parisiens. Delphine en conçut autant de joie que si cette chance lui fût échue à elle-même. Elle ne quittait plus son amie et prétendait la conseiller sur tout. A l'entendre, il fallait restaurer l'hôtel de la rue de Grenelle, acheter des meubles de qualité, rafraîchir tentures et peintures, embaucher des domestiques. Sophie, qui venait à peine de toucher les arriérés des revenus du domaine, refusait d'engager de grosses dépenses avant d'avoir vendu Kachtanovka. Il lui semblait que ces aménagements pouvaient attendre son retour de Russie et qu'elle aurait même l'esprit plus libre, à ce moment-là, pour en décider. Néanmoins, elle accepta de se commander quelques robes. Encore s'agissait-il de toilettes de voyage et non de réception. Delphine, qui assistait à tous ses essayages, lui dit un jour, pendant qu'elle s'abandonnait, devant la glace de sa chambre, aux mains d'une couturière hérissée d'épingles :

— Vous avez tort de remettre à demain l'embellissement de votre intérieur. Des travaux de ce genre sont longs à exécuter, et il faut absolument que votre maison et vous-même soyez prêtes pour la saison d'hiver !

— Le mal ne sera pas grand si je suis de quelques mois en retard ! dit Sophie.

— Si, ma chère ! Vous ne pouvez plus vous permettre d'être à la traîne des mondanités !

— Allons donc ! s'écria Sophie. Je vis loin de tout, je n'intéresse personnel...

— C'est ce qui vous trompe ! Les temps ont changé ! Votre situation promet de devenir exceptionnelle...

Comme Sophie ne réagissait pas, Delphine tendit le visage et poursuivit, à voix basse, d'un air de conspiration :

— Vos attaches avec la Russie d'une part, avec la France de l'autre, vous désignent tout naturellement pour un rôle de médiation entre ces deux mondes. La princesse de Lieven est vieille. Elle ne reçoit guère. On ne l'écoute plus. Je vous vois très bien prenant sa place !

Sophie éclata de rire :

— Vous plaisantez ! Je n'ai ni l'envergure ni le goût de ce genre d'emploi !

— Pour ce qui est de l'envergure, vous vous mésestimez ! Pour ce qui est du goût, il vous viendra peu à peu ! N'aimeriez-vous pas peser sur l'opinion de vos concitoyens en ce qui concerne leurs rapports avec la Russie ?

Sophie haussa les épaules ; la couturière, à genoux sur le tapis, se plaignit de ne pouvoir travailler dans ces conditions ; Delphine lui fit observer que la manche était trop plate du haut, puis s'exclama en battant des paupières :

— Ah ! Sophie comme je voudrais vous convaincre ! Vous n'allez pas, après ce que vous avez vécu, vous désintéresser des affaires publiques ! J'en causais, l'autre jour, avec Mme d'Agoult. Elle est tout à fait de mon école. Elle estime...

Delphine parla longtemps ainsi, exaltant les mérites de la femme du monde auprès de qui des hommes éminents cherchent l'inspiration de leur carrière en fumant des cigares et en buvant du punch. Quelle meilleure utilisation Sophie pouvait-elle faire de sa fortune qu'en la consacrant à créer, au cœur de Paris, une sorte de foyer intellectuel franco-russe ?

— Tournez-vous, je vous en prie, Madame, dit la couturière. La manche vous convient-elle maintenant ?

Sophie pivota sur ses talons. Sa psyché lui montra une dame mûre, les cheveux bruns striés d'argent, le front bombé, le sourcil net, l'œil noir et vif, le nez finement aquilin, le menton maigre et carré, la bouche serrée dans une expression d'énergie féminine. Une robe aubergine bâtie à gros points de fil blanc, lui moulait le buste et s'évasait en ballon dans le bas.

— Oui, c'est très bien, dit-elle.

Et elle pensa : « Prendre rang dans la société parisienne. Essayer d'expliquer la Russie aux Français. Pourquoi pas ? L'argent que me rapportera la vente de Kachtanovka me permettra de recevoir beaucoup de monde. Je m'imposerai. Je me rendrai utile, enfin ! » Un choc l'arrêta dans sa méditation. De nouveau, elle butait sur l'idée de vendre le domaine. Céder à des étrangers cette terre pleine de souvenirs négocier le prix des moujiks — tant par tête — comme pour du bétail — en aurait-elle la force ? « Et pourtant, il le faut, se dit-elle. La mort de Serge ne change rien. Je n'ai plus à connaître de ce pays, de ces serfs. Ils ne m'aiment pas, ils me l'ont prouvé. Et moi, je ne me sens plus capable de m'occuper d'eux, émancipés ou non, comme j'avais tenté de le faire autrefois. L'obstacle est tombé trop tard. On ne

réchauffe pas une passion déçue. Si seulement mon enfant avait vécu, j'aurais eu quelqu'un à qui laisser ce bien en héritage. Mais moi disparue, que deviendra la propriété ? Personne pour me succéder. C'est affreux ! Ah ! vite, vite, que tout cela finisse, que je n'entende plus parler de Kachtanovka ! » Elle se pencha vers Delphine, qui l'observait du fond d'un fauteuil, et murmura :

— Vous voyez grand ! Mais, peut-être avez-vous raison ! J'aimerais me dévouer, en France, à ce rapprochement de deux peuples que je connais bien ! Surtout après une guerre si sanglante ! Nous en parlerons à mon retour de voyage...

Delphine se leva et lui saisit les deux mains en disant :

— Je suis contente de vous retrouver ainsi, résolue et lucide, pleine de confiance en l'avenir ! Cette robe vous sied à merveille !

Le visage de la couturière s'éclaira : enfin on parlait son langage ! Elle suggéra de rajouter un volant, très léger, en bas. Une discussion s'engagea entre les trois femmes.



L'excitation qui préluait aux fêtes du couronnement, en Russie, semblait, peu à peu, gagner la France. La presse parisienne relatait avec complaisance les préparatifs de ces journées extraordinaires, la décoration somptueuse de Moscou, l'ordonnance probable du cortège et la signification de certains rites orthodoxes. Les mêmes chroniqueurs qui avaient prêché la guerre à outrance contre les barbares s'attendrissaient maintenant sur les mœurs pittoresques de ce grand peuple et louaient la noble figure d'Alexandre II. C'était le comte de Momy en personne qui devait conduire la délégation française. Un tel honneur était, disait-on, amplement ressenti à Saint-Pétersbourg.

Au lendemain du sacre, Sophie lut dans *le Moniteur Universel*, une dépêche qui la troubla. Parmi les dispositions du manifeste promulgué par le nouveau tsar à l'occasion de son avènement au trône, le correspondant du journal avait noté ceci : « On gracie complètement 31 conjurés de 1825, qui étaient encore exilés en Sibérie. » Ainsi, le châtimement des décembristes était enfin terminé ! Après trente ans de travaux forcés et de bannissement, ils allaient recevoir le droit de revenir sur les lieux de leur jeunesse heureuse. Sophie parcourut plusieurs fois ces lignes imprimées en petits caractères et ses yeux s'emplirent de larmes au souvenir de ses amis.

A quelque temps de là, elle reçut une lettre de Marie Frantzeff, lui confirmant la nouvelle :

« Nous ne savions rien encore en Sibérie. Mais Michel, le fils des Volkonsky, se trouvait à Moscou au moment du couronnement. Ce fut lui que l'empereur, dans une pensée délicate, chargea d'apporter le message de grâce aux décembristes. Il partit comme un fou et ne mit que quinze jours pour parcourir son long chemin. En arrivant chez son père, il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes et, de fatigue, avait perdu la voix. Vous imaginez la joie de nos amis ! Une joie qui, d'ailleurs, assez rapidement se tempéra de tristesse. A leur âge avancé, il est difficile de changer d'habitudes. Ils se préparent, en soupirant, à quitter un pays qu'ils connaissent bien pour une patrie incertaine. D'ailleurs, il leur sera interdit de résider à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Les journaux parlent de 31 proscrits ! En réalité, ils ne sont plus que 19. Ceux qui ont des enfants se félicitent, par esprit de famille, que l'honneur et la liberté leur soient rendus. Mais les autres, je vous le dis entre nous, se seraient volontiers passés de cette tardive mesure de clémence. Ils se sentent moralement tenus d'accepter la grâce qui leur est faite et pleurent quand je leur parle de leur départ. Moi aussi, je suis très malheureuse. Que vais-je devenir quand ils seront loin ?... Des événements plus récents, plus tragiques, repoussent déjà leur histoire au second plan. Après la guerre de Crimée et ses sanglantes séquelles, le passé auquel nous tenons recule d'un siècle ! Comment avez-vous vécu ces abominables années ? Quels sont aujourd'hui les sentiments des Français à notre égard ?... »

Sophie répondit à cette lettre avec chaleur. Elle écrivit également à Pauline Annenkoff et à Marie Volkonsky pour les féliciter de leur prochain retour en Russie. Au moment de cacheter la dernière enveloppe, elle tomba en rêverie, les mains inertes, le regard lointain. Une lampe à globe éclairait la tablette du secrétaire. Derrière les fenêtres noires, le vent d'automne soufflait. Elle calcula que, dans neuf jours, elle serait partie. Cette fois, elle avait changé d'itinéraire. Le chemin de fer la conduirait de Paris à Stettin, par Cologne et Berlin ; et, à Stettin, elle prendrait un bateau à vapeur jusqu'à Saint-Pétersbourg. C'était, aux dires des connaisseurs, le trajet le plus rationnel.

Il ne lui faudrait guère plus d'un mois pour régler ses affaires à Pskov. Débarrassée de Kachtanovka, comme elle se sentirait légère ! Elle repensa aux transformations qu'elle avait décidé d'apporter à son hôtel de la rue de Grenelle. A côté du grand salon meublé à l'ancienne, elle aurait un boudoir de goût moderne, avec des sièges capitonnés, une fontaine murale en porcelaine, un sofa, des coussins à pompons, des rideaux épais à franges. Elle avait déjà choisi les tons dominants de l'ensemble : rose et gris de perle. On disait que c'étaient les couleurs préférées de l'impératrice. Ne serait-ce pas trop fade ? Des

soucis infimes l'envahirent en tourbillonnant. Tout à coup, elle s'imagina recevant chez elle, à Paris, les Fonvizine, les Annenkoff, les Volkonsky, tous ses amis de Sibérie. Ils la regardaient tristement sans la comprendre. Elle se remémora une phrase de la Bible, que certains déembristes citaient parfois avec complaisance : « La lumière des Justes donne la joie. La lampe des méchants s'éteindra. » La lampe des méchants s'était éteinte avec la mort du tsar. Mais où était la joie des Justes ? Ils étaient trop vieux pour se réjouir ; ils avaient tout perdu à cause d'une idée ; et d'autres, après eux, allaient tout perdre, pour rien, pour rien ! L'air était plein de grands rêves morts, de nobles projets avortés. Mais peut-être ce désir obstiné de changer la face du monde était-il la marque même de l'homme, dans la fantasmagorie gigantesque où chaque génération effaçait l'ancienne et où tout était toujours à recommencer ? Peut-être le besoin de se passionner était-il plus important que le besoin d'être heureux ? Peut-être n'y avait-il d'existence gâchée que celle qui avait été conduite prudemment ? Nul n'avait le droit de se plaindre tant qu'il voyait devant lui une route ouverte. L'effort, qu'il fût ou non couronné de succès, payait celui qui l'avait accompli. S'il en était ainsi, qui pouvait affirmer que les déembristes s'étaient battus en vain, que Nicolas avait manqué sa vie ? Sophie se leva, remuée par toutes ces pensées contradictoires, ouvrit le tiroir d'une commode, y prit de vieilles lettres, un portrait en médaillon. Des souvenirs tendres se ranimaient en elle. Un jeune officier ennemi entra dans le salon. Grand et blond, les dents blanches dans une face hâlée. Il la regardait avec respect, avec admiration. De ces belles années, il ne restait pas plus que de la courbe tracée dans le ciel par la pierre que jette un enfant. Elle serra les mains sur sa poitrine. Un volet claquait dans le vent. Elle se rappela certaines nuits de Kachtanovka, le bruit furieux des arbres autour de la maison, l'allée des sapins noirs sous la neige, les grelots d'une troïka au loin... Des voix joyeuses criaient : « Barynia ! Barynia ! Quelqu'un arrive!... » Il y avait longtemps que personne ne l'avait pas appelée barynia.

Valentine frappa à la porte et parut, souriante, avec une tasse de bouillon sur un plateau. Sophie lui fit signe d'approcher. Tout était si calme dans sa vie ! Était-ce vraiment la fin des combats ?



Malgré les protestations de Sophie, Delphine avait voulu l'accompagner à la gare du Nord. Arrivées trois quarts d'heure avant le départ du train, elles s'étaient réfugiées dans la salle d'attente des premières classes et, assises côte à côte, les jupes bouffantes, le dos roide, elles se taisaient. C'était le soir. La lumière blanche du gaz

tombait de quelques lampes haut suspendues. A tout moment, la porte s'ouvrait pour laisser pénétrer de nouveaux voyageurs. Messieurs coiffés du noir tuyau de poêle, dames emmitouflées dans des cache-poussière, enfants sages, enrubannés, et grooms en bottes à revers et casquette galonnée, portant les sacs de nuit et les paniers à provisions de la famille. Ayant installé leur nichée sur des banquettes, les hommes s'assemblaient pour parler et fumer, l'esprit libre, devant les deux cheminées monumentales qui donnaient à ce lieu de passage un air de château de la Renaissance. Partout, le fer forgé répondait au bois chantourné et au stuc. Derrière une baie vitrée, des convois manœuvraient, dans une curieuse effusion de vapeur. Le plancher vibrait comme dans un moulin. A chaque coup de sifflet, les femmes sursautaient, inquiètes. Delphine tenait un mouchoir devant sa bouche, à cause de l'odeur du charbon. Quand il ne resta plus que vingt-cinq minutes à attendre, elle répéta à Sophie les recommandations que lui inspiraient son amitié et son expérience.

Un employé vint les avertir qu'il était temps de monter en wagon. Elles sortirent et se mêlèrent à la cohue de l'embarcadère. Là, plus de distinction de classes. Des têtes ahuries roulaient, toutes dans le même sens, comme des pommes hors d'un panier. A la lueur des becs de gaz, Sophie entrevit une file de voitures, dont des ouvriers vérifiaient les roues, une locomotive qui fumait. Quelqu'un criait dans un porte-voix :

— Les voyageurs pour Cologne, Berlin, Stettin !...

La pluie tombait sur la verrière inclinée. Des bouffées de vent sautaient à la figure des deux femmes. Un facteur marchait devant elles, portant les bagages. Il aida Sophie à monter dans le wagon. Sa crinoline la gêna pour escalader le marchepied. Une fois enfermée dans son compartiment, elle se pencha par l'ouverture de la portière. Delphine se tenait sur le quai, les mains enfouies dans un manchon de fourrure, son visage poudré, momifié, s'encadrait entre les brides d'un cabriolet tout en coques de rubans mauves et citron. Elle avait cent ans !

— Promettez-moi que vous reviendrez très vite, dit-elle.

— Mais oui !

— Vous savez que, le 25 novembre, j'ai cette soirée musicale chez moi !

— Je n'aurais garde de l'oublier !

— Alors, à bientôt !

— A bientôt !...

Elles se souriaient, agitaient doucement leurs mains gantées, mais le train ne partait pas encore. L'aiguille des minutes se traînait sur le cadran de l'horloge qui dominait la galerie de l'Ouest. Enfin, il y eut un coup de sifflet déchirant. Les wagons frémirent, s'entrechoquèrent, tirés par une force aveugle. Une rangée de visages inconnus défila lentement devant Sophie. Elle vit Delphine qui s'éloignait en secouant un petit mouchoir. Des gens hurlaient :

— Au revoir ! Au revoir ! Bon voyage ! A bientôt !

— A bientôt ! cria Sophie.

Mais, au fond d'elle-même, elle savait déjà qu'elle n'aurait pas le courage de vendre ses paysans et qu'elle finirait sa vie à Kachtanovka.

Ainsi s'achève le cycle romanesque de
LA LUMIERE DES JUSTES
qui comprend, dans l'ordre chronologique,
les volumes suivants :
LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
LA BARYNIA LA GLOIRE DES VAINCUS
LES DAMES DE SIBERIE
SOPHIE OU LA FIN DES COMBATS